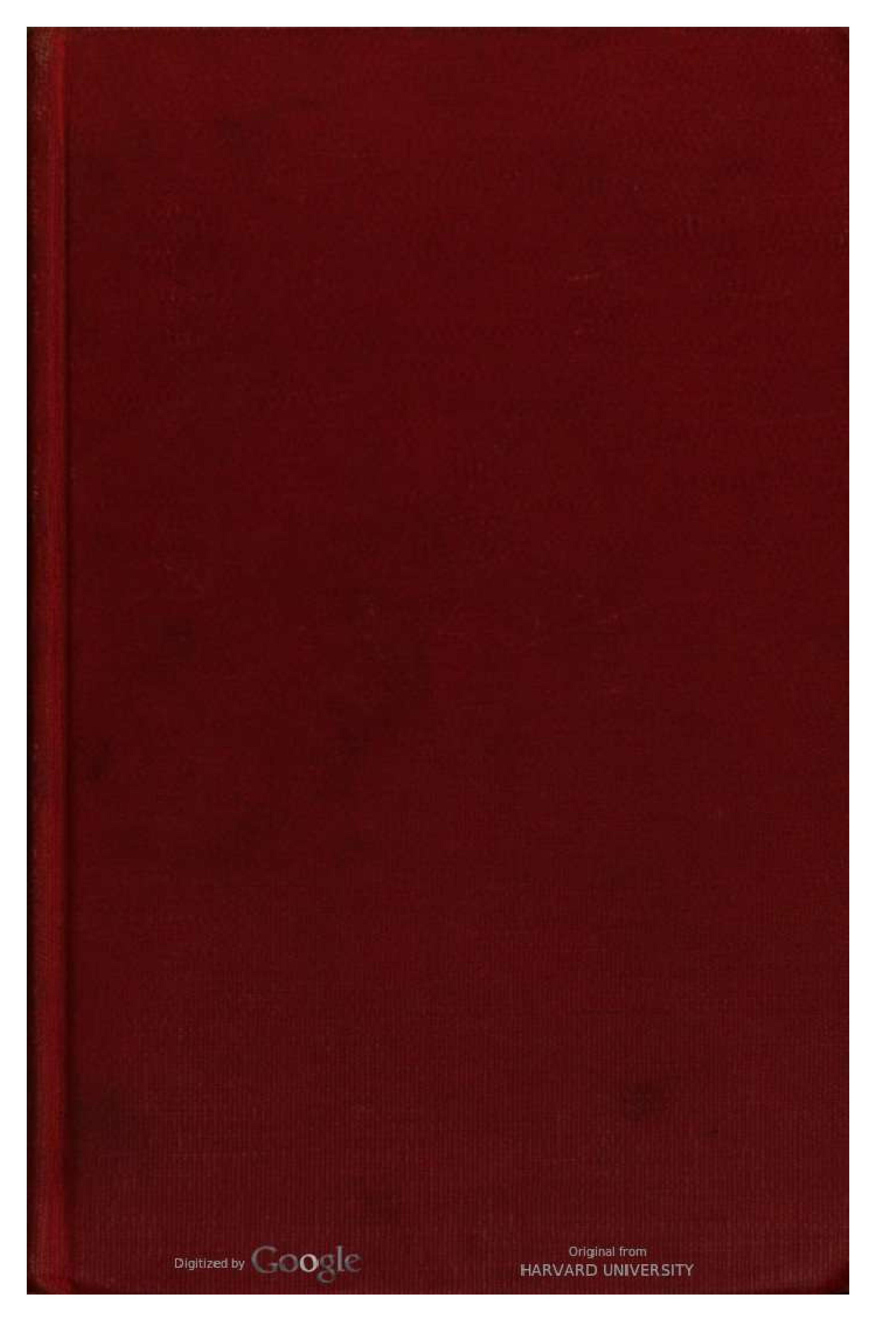
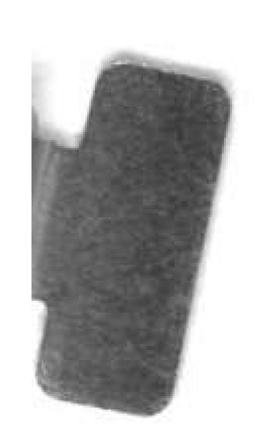

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY



HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÈGNE

DE

NICOLAS I[ER]

EMPEREUR DE RUSSIE

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1873.



HISTOIRE

DE LA VIE ET DU RÈGNE

DE

NICOLAS Ier

EMPEREUR DE RUSSIE

PAR

PAUL LACROIX
(BIBLIOPHILE JACOB)
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-STANISLAS, DE LA 2e CLASSE, ETC.
CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTÉÈQUE DE L'ARSENAL

TOME HUITIÈME



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET COMPAGNIE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, No 77

1873

Wolcott fund

CCXLIV

L'empereur Nicolas et son auguste épouse ne partirent pas ensemble, ni le même jour, pour la Prusse : l'impératrice s'était mise en route, avec sa seconde fille, la grande-duchesse Alexandra, le 10 mai 1838; son départ avait été précédé de celui des grands-ducs Nicolas et Michel, accompagnés de leurs gouverneurs ; mais l'empereur ne quitta Saint-Pétersbourg, que le 17 mai. Il avait retardé son voyage, moins pour terminer, avec ses ministres, les affaires urgentes, que pour rester quelques jours de plus avec la grande-duchesse Marie, qui ne devait pas le suivre en Allemagne, et qui allait rester seule en Russie, auprès de sa tante, la grande-duchesse Hélène.

Ce n'était pas sans regret et sans tristesse, que la grande-duchesse Marie avait renoncé au plaisir de voyager avec ses augustes parents, mais, d'après les lettres mêmes que l'empereur lui écrivit d'Allemagne, on serait fondé à croire qu'elle s'était résignée à subir cette privation, en se disant que son absence au milieu de la famille impériale ne serait que plus remarquée, à Berlin, par la personne qui attendait avec le plus d'impatience son arrivée, le prince Maximilien de Leuchtenberg.

Son union avec ce prince n'était déjà plus une idée fu-



gitive, un projet en l'air. Il en avait été souvent question dans les entretiens particuliers de la grande-duchesse avec l'impératrice, et surtout avec l'empereur. Celui-ci s'était d'abord montré, sinon contraire, du moins peu sympathique à une alliance, qui lui paraissait inférieure à celle que sa fille pouvait espérer. Il lui avait donc adressé des représentations dans ce sens; mais la grande-duchesse Marie lui avait répondu, avec une remarquable fermeté, que ce mariage était le seul qui fût conforme à ses vœux.

L'empereur eut beau lui faire observer que le duc Maximilien de Leuchtenberg, simple lieutenant des chevau-légers au service de Bavière, quoique neveu du roi Louis, n'avait pas même à prétendre au titre et aux avantages de prince régnant; que ce jeune homme, de naissance royale, fort distingué, d'ailleurs, par son mérite personnel, ne pouvait aspirer, sans États, sans fortune et sans avenir, qu'à la main d'une petite princesse d'Allemagne. La grande-duchesse répliqua qu'elle ne voyait pas autour d'elle, dans les familles régnantes de l'Allemagne, un prince qui lui semblât plus digne de devenir son époux.

L'empereur ne promit rien, mais aussi ne se prononça pas d'une manière définitive contre les sentiments de sa fille; il lui dit seulement, avec bonté : « Tu réfléchiras, et nous verrons plus tard! » Mais, dès ce moment, il avait dit à l'impératrice, en s'entretenant avec elle de ce projet de mariage :

— Puisqu'il s'agit du bonheur de ma fille bien-aimée, je ne dois pas avoir d'autres désirs que les siens. Au reste, ajouta-t-il en regardant l'impératrice avec tendresse, tu sais mieux que personne que l'union la plus heureuse n'a rien à faire avec la politique.

Si l'empereur avait pour ses sujets l'amour d'un père, on



pouvait dire, avec un illustre poëte russe (Alexandre Pouschkine), « qu'il était cent fois père à l'égard de ses enfants... » Il chérissait entre tous la grande-duchesse Marie, et, comme il le lui dit à elle-même, il ne résistait à ses désirs, que pour mieux s'assurer qu'elle ne désirait rien qui ne fût réellement utile à son bonheur.

Il fut convenu, dès lors, entre le père et la fille, que cette affaire de mariage se traiterait mieux à distance, dans leur correspondance mutuelle ; et, en effet, les lettres confidentielles qu'ils échangèrent l'un et l'autre, pendant toute la durée du voyage d'Allemagne, traitèrent presque exclusivement de ce mariage en litige, que la grande-duchesse ne se lassait pas de souhaiter avec la même persévérance, et dont l'empereur essayait inutilement de la dissuader, sans toutefois lui opposer jamais un refus catégorique.

L'impératrice, qui voyageait lentement, à cause de l'affaiblissement de sa santé, s'était arrêtée à Dorpat, dans la soirée du 11 mai, pour faire voir à sa fille Alexandra, qui avait le goût des sciences, et qui possédait une instruction fort au-dessus de son âge, les curiosités de ce grand établissement astronomique. Elles furent reçues par le lieutenant-général Krafstrem, curateur de l'arrondissement universitaire; on les conduisit à l'observatoire, où elles examinèrent avec intérêt le réfracteur qui décomposait la lumière en diverses couleurs du prisme, et les autres instruments d'astronomie ; mais l'état nébuleux de l'atmosphère ne permit de faire aucune observation intéressante, malgré toutes les tentatives du professeur Neue.

L'impératrice et sa fille continuèrent leur voyage, sous la conduite du général Alexandre Benkendorff, à qui l'empereur les avait confiées, en lui disant, comme le général l'a consigné dans ses mémoires :



— Je te recommande de faire l'office de fourrier de la cour, en ayant grand soin que l'impératrice ne se fatigue pas en route. Je vous rejoindrai à Muncheberg, où vous m'attendrez, s'il le faut, pour que nous fassions tous ensemble notre entrée triomphale à Berlin.

L'impératrice, en effet, arriva le 18 mai, dans la soirée, à Muncheberg; ses fils, les grands-ducs Nicolas et Michel, y étaient depuis la veille. Mais il n'y avait encore aucune nouvelle de l'empereur, et les courriers qu'on avait échelonnés sur la route, pour annoncer son arrivée, ne paraissaient pas.

Le lendemain, l'empereur et le césarévitch firent irruption dans la maison où l'impératrice était descendue avec ses enfants, et ils eurent la joie de voir la surprise et l'émotion que causait à tout le monde leur apparition inattendue. Ils avaient voyagé jour et nuit, sans s'arrêter nulle part, en prenant une route différente de celle que l'impératrice avait suivie, et cette route les avait conduits à Vogelsdorf, d'où ils allèrent retrouver l'impératrice à Muncheberg.

On vit bientôt arriver le prince royal de Prusse et ses trois frères, que le roi avait envoyés au-devant de la famille impériale de Russie. Après quelques instants donnés au plaisir de se revoir, on partit pour Friedrichsfeld, où l'impératrice trouva ses deux sœurs, la grande-duchesse de Mecklembourg-Schwerin et la princesse Frédéric des Pays-Bas. Le roi lui-même ne tarda pas à les rejoindre, et les deux familles de Russie et de Prusse se trouvant réunies, on passa quelques instants à Friedrichsfeld, moins pour se reposer que pour se livrer aux premiers épanchements d'une si agréable réunion. Puis, on se mit en route, le roi dans la première voiture, avec l'impératrice et ses deux autres filles, la grande-duchesse de Mecklembourg-



Schwerin et la princesse Frédéric des Pays-Bas; l'empereur et le prince royal, dans la seconde voiture.

A cinq heures, on arrivait à Berlin, par la porte de Francfort. Une foule énorme, en habits de fête, stationnait depuis le matin sur tous les points où le cortége royal devait passer : il fut salué par mille cris d'allégresse, où se mêlaient, dans une immense clameur, les noms du roi, de l'empereur, et surtout de l'impératrice.

L'empereur, à son passage dans la grande rue de Francfort, remarqua un emplacement vide, entouré de drapeaux russes et prussiens, que reliaient ensemble des guirlandes de fleurs; il demanda quel édifice devait être construit à cet endroit. Le prince royal lui apprit que la veille on avait solennellement posé la première pierre d'un hôpital pour les bourgeois âgés et indigents, et que cet hôpital porterait le nom de l'empereur de Russie, qui en était le véritable fondateur, en quelque sorte, puisqu'il avait laissé, lors de son dernier voyage à Berlin, une somme considérable que la municipalité appliquerait à cette destination.

— Bon! dit l'empereur, j'accepte l'honneur qu'on veut bien me faire, et je prends à ma charge une partie des frais de premier établissement, à condition qu'on me réservera, dans cet hôpital, cinq ou six lits pour les sujets russes, qui, après avoir été fixés à Berlin pendant quelques années, y seraient devenus infirmes, en tombant dans l'indigence.

A cinq heures et demie, la première voiture du cortége entrait sous le portail du château. La princesse royale et les autres princesses de la maison de Prusse, entourées des hauts personnages étrangers, princes et princesses d'Allemagne, qui étaient venus à la cour sur l'invitation du



roi, reçurent la famille impériale de Russie et l'accompagnèrent dans les appartements de réception. Là se trouvaient le grand-duc et la grande-duchesse de Mecklembourg-Strélitz et leurs enfants, le duc et la duchesse d'Anhalt-Dessau et leurs enfants, le prince Charles de Schwarzenberg, qui complimentèrent l'empereur et l'impératrice, auxquels on présenta ensuite les personnes revêtues des grandes charges de la cour, un grand nombre d'officiers supérieurs et de fonctionnaires civils, et une députation des autorités de la ville.

A huit heures du soir, un grand concert militaire fut exécuté, sous les fenêtres de Leurs Majestés Impériales, par le corps de musique de la garde. La place et les rues aboutissant au château regorgeaient de monde, quoique la pluie n'eût pas cessé; les fenêtres, les balcons, et même les toits étaient garnis de spectateurs. L'impératrice se montra plusieurs fois au peuple, environnée de ses enfants, et, chaque fois, les acclamations enthousiastes dominaient le bruit des trompettes et des tambours.

Il y eut, ce soir-là, chez Leurs Majestés Impériales, un souper, auquel assistèrent le roi, sa famille et tous les hauts personnages étrangers présents à la cour.

Le soir même et dans la nuit, on vit arriver à Berlin les hôtes illustres que le roi avait appelés pour faire honneur à l'empereur et à l'impératrice de Russie : le roi de Wurtemberg, le roi et la reine de Hanovre, le grand-duc et la grande-duchesse de Saxe-Veimar, avec le prince héréditaire leur fils ; le prince Auguste de Wurtemberg, le duc de Brunswick, le prince Georges de Hesse-Darmstadt, le landgrave de Hesse-Hombourg, le prince Guillaume, fils aîné du prince d'Orange, et le grand-duc d'Oldenbourg.

Le prince Maximilien de Leuchtenberg, quoique invité personnellement par le roi, avait écrit pour s'excuser,



en apprenant que la grande-duchesse Marie n'accompagnait pas ses augustes parents. Les jeunes princes de Prusse, ses amis d'enfance, s'étaient chargés d'exprimer ses regrets à l'impératrice et de lui faire comprendre le motif de son absence, que la grande-duchesse Marie ne pouvait pas ignorer. Tous les augustes invités du roi de Prusse se plaignirent de ne pas voir auprès de sa mère cette princesse, dont la beauté et la grâce avaient jeté tant d'éclat sur les fêtes de Voznessenck, et qui eût fait aussi le charme des fêtes de la cour de Berlin. Ces fêtes, il est vrai, ne pouvaient pas avoir la durée, l'animation et le prestige de celles que le tzar avait offertes, l'année précédente, à une réunion moins nombreuse et moins brillante d'illustrations princières.

L'impératrice était fort souffrante, et son médecin Mandt lui recommandait, autant que possible, le repos et le calme, jusqu'à ce que la saison des eaux lui permît de se rendre aux sources de Haut-Salzbrunn, près de Furstenstein. Mandt ordonnait aussi une cure d'eaux minérales à l'empereur, qui ne refusait pas de se soumettre à cette prescription de son médecin favori, mais qui en ajournait la mise en pratique au terme le plus éloigné, en avouant pourtant qu'il n'était pas aussi satisfait de sa santé qu'à l'ordinaire.

— Sire, Votre Majesté travaille trop, lui disait Mandt; tout empereur que l'on soit, on n'a que les forces d'un homme, et c'est une grave imprudence, quand un homme dépense à lui seul les forces de deux; cela s'appelle, dans toutes les langues, l'excès, l'abus, et toute la médecine du monde ne saurait vous rendre ce que vous perdez de gaieté de cœur, en travaillant au delà de vos facultés et de la puissance humaine.

— Que veux-tu? lui répondait l'empereur, Dieu m'a donné une tâche qui est souvent bien lourde et bien pénible. Mon devoir est de la remplir le mieux possible, et le reste à la grâce de Dieu!

Quant au grand-duc héritier, il était plus sérieusement indisposé, par suite des fatigues inouïes qu'il avait supportées dans son voyage en Sibérie; des accès de fièvre intermittente l'avaient encore affaibli, et son caractère, en conservant cette égalité d'humeur et cette mansuétude bienveillante qu'il avait toujours eues depuis son enfance, prenait une teinte de tristesse involontaire qui se reflétait sur sa belle et noble physionomie.

Mandt, consulté avec inquiétude par l'impératrice, qui oubliait ses souffrances nerveuses pour ne songer qu'à l'altération de la santé de son fils, ne prononça pas d'autre oracle que celui-ci : « Il lui faut seulement de la distraction, du repos, et peut-être les eaux d'Ems. Puis, s'il n'est pas rétabli après un voyage d'agrément en Allemagne, il s'en ira passer l'hiver en Italie. »

— Comprenez-vous ce Mandt? disait l'impératrice à l'empereur : il parle d'envoyer Alexandre en Italie, et de l'y laisser tout l'hiver. Il n'a pas pensé, le méchant docteur, que les lettres mettent douze jours à venir de Rome à Saint-Pétersbourg. Douze jours sans nouvelles de mon cher enfant! C'est à en mourir d'impatience et de chagrin.

La fatigue de la vie de gala et de représentation avait commencé, dès le lendemain de l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice. Ils avaient d'abord entendu la messe, avec le césarévitch, dans la chapelle gréco-russe du Vieux-Château. L'après-midi, un grand banquet avait eu lieu, chez le roi, dans la galerie des tableaux. Le soir, toute la cour

s'était rendue à l'Opéra, dont la salle se trouvait remplie par la haute société de Berlin.

Ce fut un moment imposant et solennel, lorsque la famille impériale de Russie parut dans la loge du roi, qui tenait par la main ses deux petits-fils, les grands-ducs Nicolas et Michel, l'un âgé de moins de sept ans, l'autre de six.

— Ce sont de bien douces émotions, disait l'impératrice à son père, mais, pour en jouir et pour les supporter, je voudrais être mieux portante.

On oubliait la pâleur de l'impératrice, en voyant son gracieux sourire. On ne savait pas ce qu'il lui fallait d'énergie morale, pour se contraindre pendant une soirée entière et pour dissimuler son état d'épuisement et de malaise, sous les regards de la foule enivrée qui l'admirait.

Dès le matin du 21 mai, elle dut accompagner, dans les équipages de la cour, les princesses de la famille royale et les reines et princesses étrangères, qui formaient un nombreux et brillant cortége, pour assister à une grande parade, où le roi et l'empereur devaient commander les exercices.

La matinée avait été si brumeuse, que les troupes, rangées en bataille le long de l'avenue des Tilleuls, étaient comme perdues dans un épais brouillard; mais, à l'instant où le roi Frédéric-Guillaume, suivi de son état-major, parmi lequel on comptait plus de dix princes régnants, parut à cheval, avec l'empereur de Russie et le roi de Hanovre, devant l'aile droite de l'infanterie, le soleil perça les nuages qui l'enveloppaient, et ses rayons eurent bientôt dissipé le brouillard.

La musique de tous les régiments exécutait l'hymne national russe, les troupes poussaient de joyeux hourras.



Quand elles furent massées pour opérer le défilé, le roi les conduisit, en personne, devant l'empereur, revêtu de l'uniforme du 6e régiment des cuirassiers prussiens, qui portait son nom; puis, lorsque ce régiment s'approcha, l'empereur vint se placer à la tête des cuirassiers et les fit défiler, dans un ordre merveilleux, devant le roi, au bruit des applaudissements de la foule. Le grand-duc héritier et le roi de Hanovre prirent aussi le commandement de leurs régiments respectifs, le 3e des lanciers et le 3e des hussards, dont ils portaient l'uniforme, pour défiler à leur tour devant le roi de Prusse et l'empereur de Russie.

Cette magnifique parade était terminée à midi, et l'impératrice, exténuée de lassitude, put se retirer dans ses appartements et ne plus paraître de la journée ni de la soirée, en se disant incommodée. Le jour suivant, elle ne sortit pas avant midi, et se rendit en voiture, avec la reine de Hanovre et toutes les princesses, dans la plaine de Tempelhof, où se firent de grandes manœuvres, en présence de toute la cour.

Après les exercices, le roi tira son épée et donna le signal d'un hourra général en l'honneur du tzar, hourra formidable, auquel tous les spectateurs répondirent avec transport. Le même jour, grand dîner chez le prince Guillaume, dans son nouveau palais de l'avenue des Tilleuls.

Le 23, l'impératrice s'excusa d'assister à d'autres manœuvres qui devaient avoir lieu le surlendemain. Il s'agissait de simuler l'attaque et la prise du village de Tempelhof; 16,000 hommes d'infanterie, 6,000 de cavalerie et 12 batteries d'artillerie à cheval prirent part à ces manœuvres, que le roi dirigea lui-même et qui furent très-appréciées par les hommes du métier. Le plus beau temps favorisait ces savants simulacres de guerre, pour lesquels l'empereur se



passionnait, en admirant l'instruction mécanique du soldat prussien et sa tenue irréprochable sous les armes.

L'empereur Nicolas avait au plus haut degré la passion des exercices et des manœuvres militaires; ce n'était pas qu'il aimât la guerre et qu'il fût impatient d'y donner satisfaction à ses goûts militaires; non, c'était plutôt, comme il l'avouait lui-même à l'impératrice, qui lui faisait de doux reproches, un amour immodéré de la parade.

— Ç'a été bien beau! disait-il avec enthousiasme à l'impératrice, en revenant des manœuvres de Tempelhof, qui avaient duré toute la journée. Mais je suis brisé de fatigue. Je ne sais pas comment le roi, à son âge, peut rester à cheval aussi longtemps, en exerçant le commandement en chef. En vérité, c'est un véritable homme de guerre. On voit bien qu'il a dans ses veines le sang de Frédéric le Grand.

Nicolas était bien déterminé à ne jamais reculer devant une guerre juste et nécessaire; mais, avant d'en venir là, il voulait avoir épuisé tous les moyens de conciliation amiable. Aussi, en ce moment même, sa présence à la cour de Berlin devait rappeler à l'Angleterre, qui cherchait à lui créer des embarras en Orient, qu'il ne se départissait pas des droits et des avantages que les traités d'Andrinople et d'Unkiar-Skelessi lui avaient attribués, et que dans le cas où, pour les défendre, il se verrait forcé d'avoir recours aux armes, l'alliance de la Prusse ne lui ferait pas plus défaut que celle de l'Autriche.

Or, il venait d'apprendre que la flotte anglaise croisait dans le golfe Persique, pour intimider le schah de Perse, qui continuait d'assiéger, ou plutôt de bloquer la ville d'Hérat, tandis que le sultan Mahmoud, confiant dans les promesses du cabinet anglais, qui lui garantissait l'inté-



grité du territoire ottoman, se préparait à reconquérir la Syrie sur Méhémet-Ali, et à faire sortir des Dardanelles une escadre destinée, disait-on, à bombarder le port d'Alexandrie. On pouvait donc prévoir d'un jour à l'autre une nouvelle guerre entre le sultan et le vice-roi d'Egypte, malgré les efforts de la diplomatie française pour arrêter le conflit presque inévitable du suzerain et de son puissant vassal.

Pendant le séjour de l'empereur en Prusse, un article de la *Gazette universelle de Leipzig* lui causa une telle indignation, qu'il s'en plaignit amèrement au grand-duc de Saxe-Weimar et à tous les princes de Saxe qui se trouvaient à Berlin. Il avait rencontré cet article dans le *Journal des Débats*, dont il faisait sa lecture exclusive en fait de feuilles publiques, et il prit la plume pour réfuter lui-même les calomnies ridicules qu'il accusait l'émigration polonaise d'inventer et de propager. En effet, une correspondance anonyme, datée de la frontière russe, annonçait que l'évêque de Wilna, Klongewicz, qui dirigeait ce diocèse pendant l'insurrection de Pologne, avait été arrêté en raison de ses sympathies pour la cause polonaise. Cependant, la même correspondance accusait cet évêque d'avoir déposé quelques ecclésiastiques qui avaient pris part à la révolution de 1830, et de les avoir livrés aux tribunaux russes, en sorte que ces ecclésiastiques auraient été, après leur condamnation, incorporés dans les régiments du Caucase.

La réplique, très-vive et très-dédaigneuse, de l'empereur, ne fut pas rendue publique, mais le comte de Nesselrode, par ordre de son souverain, en tira la substance d'une note sévère et modérée, qui parut dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. D'après cette communication semi-officielle, l'évêque qu'on disait arrêté venait de faire nommer



deux chanoines de la cathédrale de Wilna, à deux nouveaux évêchés suffragants, créés dans son diocèse; l'empereur l'avait d'ailleurs accueilli lui-même de la manière la plus flatteuse et la plus cordiale, dans le voyage que Sa Majesté avait fait à Wilna, en 1837; l'empereur lui avait donné, en dernier lieu, un témoignage d'estime et de confiance, en lui conférant, au mois d'avril, la grand'croix de la seconde classe de l'ordre de Saint-Vladimir. Quant aux ecclésiastiques déposés et incorporés dans l'armée du Caucase, le mensonge était encore plus flagrant et plus odieux : non-seulement aucun ecclésiastique n'avait été envoyé correctionnellement dans les troupes détachées au Caucase, mais le gouvernement russe, sachant qu'il existait parmi ces troupes un grand nombre de catholiques romains, avait annexé à ce corps d'armée quelques chapelains de leur communion, pour apporter à ces catholiques romains les consolations de la religion qu'ils professaient. Voilà donc quelle était la persécution du chef de l'Eglise gréco-russe contre les Polonais catholiques.

A cette occasion, l'empereur exprima très-nettement ses idées de tolérance religieuse, dans ces paroles adressées au prince Wolkonsky, qui l'avait accompagné à Berlin.

— Comme chef d'un Etat où il existe tant de religions et de cultes différents, je ne me reconnais pas le droit de troubler mes sujets dans la foi de leurs pères. Ce serait un crime de les contraindre à la renier. Je suis frappé de ce fait, c'est que les catholiques et les protestants sont les seuls qui fassent de la propagande, avec des missionnaires. Respectons la religion d'autrui, pour qu'on respecte la nôtre. C'est seulement par l'exemple qu'il faut chercher à faire de nouveaux prosélytes à notre sainte Eglise.

Il voyait donc avec une pieuse satisfaction tout ce qui



pouvait servir à mettre en honneur, dans son empire, la religion et le culte orthodoxes. On comprend qu'il se soit opposé très-sympathiquement à la démolition d'une ancienne église russe, qui tombait en ruines, à Poltava, et qui devait disparaître dans l'exécution d'un plan général destiné à changer l'aspect de la ville. Ce plan avait été approuvé par l'empereur Alexandre Ier, en 1805, mais néanmoins, depuis cette époque, on retardait toujours le commencement des travaux, parce que les habitants voulaient conserver cette église, dans laquelle Pierre le Grand avait rendu grâces à Dieu, après la victoire qu'il remporta sur Charles XII, à la bataille de Poltava. Le grand-duc héritier, lors de son passage dans cette ville, en 1836, fut vivement sollicité par les autorités locales d'intervenir auprès de l'empereur pour la conservation d'un monument qui rappelait un si grand souvenir historique. Il s'inscrivit d'abord, pour une somme de 2,000 roubles, en tête d'une liste de souscription, qui devait former les fonds nécessaires à la consolidation de l'édifice, souscription dont le général comte Strogonoff avait pris l'initiative.

L'empereur n'eut pas de peine à se rendre aux prières des habitants de Poltava; il autorisa la souscription qu'on avait faite provisoirement dans la ville même, et il permit que cette souscription nationale restât ouverte, durant une année entière, dans toute l'étendue de l'empire. Les plans qui devaient entraîner la perte de la vieille église furent changés, et il fut décidé que cette église, bâtie en bois, qui se trouvait dans le plus grand délabrement, serait recouverte d'une enveloppe ou revêtement de pierre, comme la petite maison de bois de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg.

CCXLV

Le 23 mai, des manœuvres, qui devaient durer deux jours consécutifs, recommencèrent aux environs de Berlin et se continuèrent sans interruption sous les yeux des illustres personnages qui étaient les hôtes du roi de Prusse. Ce fut toute une petite guerre, où la fusillade et la canonnade ne cessaient pas un instant. Les troupes furent divisées en deux corps, l'un sous le nom d'armée de l'est, l'autre sous celui d'armée de l'ouest. Les opérations eurent pour point de départ le village de Charlottenbourg, à un demi-mille de Berlin; elles avaient pour objectif la forteresse de Spandau. Les troupes en marche firent une halte au village de Pichelsdorf, pendant que le roi et ses invités déjeunaient sous la tente, où ils furent reçus par le prince Guillaume de Prusse et la princesse sa femme. La journée se termina par l'établissement d'un pont de bateaux sur la rivière de la Havel.

Le lendemain, les manœuvres se poursuivirent, avec des feux continuels de mousqueterie et d'artillerie, autour du village de Pichelsdorf, et aboutirent à un simulacre d'assaut donné à la forteresse de Spandau. Ce jour-là, le roi et ses hôtes dînèrent chez le prince Guillaume.

L'impératrice avait eu la bonne fortune de s'épargner la



fatigue de ces spectacles militaires : elle se disait retenue chez elle par un léger refroidissement, qui lui permit de passer le temps avec ses sœurs et ses amies.

L'empereur nomma le prince Guillaume chef du régiment des cuirassiers d'Astrakan et distribua des ordres russes à tous les princes et généraux qui avaient assisté à ces intéressantes manœuvres.

L'impératrice ne se souvint plus de son indisposition, quand elle dut embellir de sa présence le déjeuner dansant que donnait le roi à son palais d'été de Charlottenbourg. Tous les rois et reines, princes et princesses y assistèrent, et tous furent unanimes à déclarer que l'impératrice, par sa beauté rayonnante et par son incomparable élégance, était la reine de cette fête, ordonnée en son honneur.

Le soir, l'empereur et l'impératrice revinrent en ville pour entendre l'opéra italien de *Norma*.

Pendant le spectacle, l'empereur reçut une dépêche, la montra d'un air troublé à l'impératrice, et tous deux sortirent précipitamment de la loge. Leur brusque départ fut aussitôt expliqué, et le bruit courut, dans la salle, qu'un affreux désastre était arrivé au bateau à vapeur *le Nicolas Ier*, dans sa traversée de Cronstadt à Travemunde.

Ce navire, portant 33 hommes d'équipage, commandés par le capitaine Stahl, et ayant à bord 32 passagers, avait pris feu, dans la nuit du 18 au 19 mai, à un mille de la rade de Travemunde. Vers onze heures du soir, les femmes et les enfants étaient couchés, les hommes rassemblés autour des tables où ils avaient soupé, quand un cri terrible se fit entendre : *Le feu! le feu est à bord!* On voyait, en effet, les flammes sortir de la soute au charbon. Il n'y avait pas d'embarcation suffisante pour sauver le quart des passagers. Le capitaine, avec un courage et un sang-



froid admirables, fit jouer les pompes pour combattre les progrès de l'incendie, et en même temps profita de toutes les forces de la machine pour marcher à toute vapeur en gouvernant vers la terre, jusqu'à ce que le navire vint échouer à deux cents pas de la côte. Mais la mer était grosse et l'eau profonde. Le sauvetage semblait d'autant plus difficile, que le feu enveloppait le navire, et qu'on ne pouvait rester sur le pont. La terreur et le tumulte étaient au comble parmi les passagers; plusieurs s'élancèrent dans les flots et disparurent; d'autres s'attachèrent à des amarres et gagnèrent la terre. Le capitaine Stahl et ses matelots parvinrent cependant à sauver tout le monde, excepté cinq personnes, qui furent noyées ou brûlées. Mais ce que renfermait le navire fut la proie des flammes, et les passagers, en arrivant à Travemunde, sans chaussures et presque sans vêtements, n'espéraient plus recouvrer rien de leurs bagages, ce qui était pour quelques-uns d'entre eux, pour des commerçants étrangers surtout, une ruine complète. Entre les morts, on signalait un Russe de distinction, nommé Golowkoff, et un courrier de cabinet.

Ce sinistre, dont les détails étaient affreux, avait produit en Russie une grande émotion, car toutes les familles qui avaient des parents ou des amis au nombre des passagers du *Nicolas Ier* ne furent rassurées qu'après avoir reçu de leurs nouvelles. L'empereur partagea l'impression générale et s'empressa d'envoyer à Lubeck une somme d'argent destinée à subvenir aux premiers besoins des victimes. Une souscription spontanée s'ouvrit à la cour de Berlin, sans avoir été provoquée ni autorisée par l'empereur; elle réunit en quelques heures des sommes suffisantes pour couvrir entièrement la perte du bateau à vapeur et de son chargement.

— C'est un devoir pour moi, dit Nicolas à l'impératrice, d'indemniser les braves gens qui ont eu foi dans mon étoile et qui ont pris passage sur ce bateau à vapeur portant mon nom, ce qui ne l'a pas préservé d'un incendie en mer. Je suis forcé de constater, une fois de plus, que la mer ne m'est pas favorable. C'est comme une lutte engagée entre elle et moi; elle me menace, elle me maltraite, elle a l'air de me repousser, et cependant je continue à la braver, ou plutôt je cherche à l'apaiser, en m'embarquant toutes les fois que l'occasion s'en présente, car je l'aime et ne puis m'empêcher de l'aimer. Voilà bien l'image d'un amour qui n'est pas partagé.

— Sire, reprit l'impératrice, vous avez tort de vous obstiner à cet amour-là, qui ne peut vous mener qu'à des naufrages ou du moins à des tempêtes; aussi, j'espère bien que nous retournerons à Saint-Pétersbourg par terre, et non par mer; c'est plus long, mais plus sûr, et je ne voudrais pas voir nos pauvres enfants souffrir du mal de mer.

L'empereur fit partir pour Travemunde un de ses aides de camp, le colonel Wassiltchikoff, avec de nouveaux fonds pour venir en aide à tous les passagers du *Nicolas Ier*. Quant au capitaine, qui avait tout perdu dans l'incendie, et qui ne s'était pas même préoccupé de sauver ce qui lui appartenait, non-seulement il fut indemnisé de ses pertes intégralement, mais encore il reçut plus tard une décoration, en récompense de sa belle conduite.

On citait aussi le dévouement héroïque d'un Français qui avait sauvé à la nage cinq ou six femmes, et qui s'était dérobé à leurs remerciments avec tant de promptitude qu'on ne savait pas même son nom. Il avait été le dernier à quitter le bâtiment embrasé, et en arrivant à



terre, exténué de fatigue, à moitié nu, les cheveux et les sourcils brûlés, il avait disparu. L'empereur le fit rechercher, et apprit que c'était un attaché à la légation de France en Danemarck. Ce brave jeune homme avait déjà pris passage sur un autre bâtiment, pour retourner à son poste. Il fut fort étonné de recevoir une croix russe, avec un rescrit où son acte de courage était dignement apprécié.

— Je n'avais fait que mon devoir, dit-il, et je n'y pensais plus; mais la police russe a tenu à me prouver qu'elle est toujours bien informée. Je suis pénétré de reconnaissance pour l'empereur Nicolas, qui me récompense si généreusement d'être un assez bon nageur.

Le 31 mai, l'empereur et l'impératrice assistèrent, avec le césarévitch et la grande-duchesse Alexandra, à un bal magnifique chez le prince Guillaume de Prusse, qui avait invité tous les augustes personnages que possédait alors la cour de Berlin. Ce bal, aussi brillant qu'animé, se prolongea jusqu'à trois heures du matin. Suivant une spirituelle remarque de l'impératrice, on avait là sous les yeux une personnification vivante de l'*Almanach de Gotha*.

Le 2 juin, le roi de Prusse, accompagné des rois de Hanovre et de Wurtemberg, avec leurs augustes familles, honora de sa présence un déjeuner dansant, que le conseiller privé de Ribeaupierre, ministre plénipotentiaire de Russie auprès de la cour de Berlin, offrit à l'empereur, à l'impératrice et à leurs enfants. L'hôtel de la légation avait été décoré, pour cette fête, avec autant de goût que de richesse; l'entrée se trouvait transformée en un berceau de feuillages et de fleurs; la cour d'honneur était devenue une vaste salle, couverte d'un vitrage, ornée de colonnes, de statues et d'emblèmes. C'est là que le déjeuner fut servi;



quatre cents convives y étaient assis à table. On dansa ensuite dans les salons et les jardins, jusqu'à la nuit.

Les fêtes de la cour étant terminées, les rois et les princes régnants, les reines et les princesses qui y avaient assisté, prirent congé du roi de Prusse et de la famille royale, ainsi que de la famille impériale de Russie, pour retourner dans leurs États respectifs, où l'empereur et l'impératrice, durant leurs excursions en Allemagne, promettaient de venir les visiter. Mais, auparavant, l'empereur voulait s'acquitter d'une promesse antérieure, qu'il avait faite au vieux roi de Suède, Charles-Jean, en rendant visite à ce souverain, son bon et fidèle allié. Il se proposait d'emmener avec lui le grand-duc héritier, ainsi que ses deux autres fils, Nicolas et Michel, qu'il reconduirait lui-même à Saint-Pétersbourg, tandis que le grand-duc héritier continuerait seul à voyager en Europe.

Il accompagna d'abord l'impératrice au château de Potsdam, où l'on passa quelques jours en famille, dans une douce et charmante intimité. Enfin, il fallut se séparer, avec l'espoir de se rejoindre bientôt. L'impératrice restait, avec la grande-duchesse Alexandra, à la cour de son auguste père, jusqu'au retour de l'empereur, qui partit de Berlin, dans la nuit du 6 au 7 juin, pour aller s'embarquer, avec ses trois fils, à Stettin.

Le bateau à vapeur russe *l'Hercule* était dans le port; il leva l'ancre, dès que l'empereur, le césarévitch et les deux jeunes grands-ducs furent à bord. Pendant la traversée, *l'Hercule* passa devant neuf frégates, cinq bricks et d'autres navires de la marine impériale, qui l'attendaient en mer pour lui faire les saluts d'usage; en outre, il rencontra, non loin du cap de Goborg, qui forme la pointe occidentale de l'île de Gothland, une division de la flotte russe, que l'empereur



vit manœuvrer sous ses yeux, et dont il fit lui-même l'inspection.

Cette traversée fut heureuse, malgré les tristes pronostics que l'impératrice eût voulu écouter, pour décider l'empereur à changer d'itinéraire : la Baltique était si calme, que les augustes passagers n'eurent pas à ressentir le mal de mer.

Le 10 juin, de grand matin, on aperçut la côte de Suède et la fumée d'un bateau à vapeur suédois, qui, venant à la rencontre de *l'Hercule*, annonça que le roi avait été prévenu de l'approche du navire sur lequel se trouvait le grand-duc héritier de Russie. L'empereur Nicolas avait voulu que son voyage en Suède eût tout l'intérêt d'une surprise qu'il ménageait au roi son allié; celui-ci était donc seulement averti que le césarévitch devait lui rendre visite, et il l'attendait avec beaucoup d'impatience.

L'empereur donna des ordres minutieux, pour que rien ne laissât soupçonner sa présence, et il se tint renfermé, avec ses deux jeunes fils, dans une cabine de l'entre-pont, lorsque le général comte de Mœrner, envoyé par le roi pour recevoir son hôte auguste, montait à bord de *l'Hercule*, en compagnie du ministre plénipotentiaire de Russie près la cour de Suède et de quelques personnages de distinction, et présentait ses hommages au césarévitch.

A l'entrée du port de Stockholm, *l'Hercule*, en arrivant en face du fort de Dalarœ, arbora, par ordre de l'empereur, le pavillon du grand-duc héritier, que la forteresse salua de vingt-huit coups de canon, auxquels le navire russe répondit par vingt-six coups. Deux autres bateaux à vapeur russes, *l'Alexandrie* et *la Nadejda*, qui se trouvaient devant le fort de Waxholm, se mirent à la suite de *l'Hercule*, pour lui faire escorte, et tous les forts de la rade, ainsi que



deux divisions de chaloupes canonnières, saluèrent successivement le pavillon du grand-duc héritier.

La nouvelle de l'arrivée de l'empereur n'avait pas encore transpiré dans la ville de Stockholm, dont les habitants se pressaient sur le port pour assister au débarquement du césarévitch. Le vice-amiral Coet, commandant en chef du port, vint saluer le prince à bord de *l'Hercule*, et lui demanda la permission de le mener à terre sur une chaloupe royale portant le pavillon russe. Le grand-duc héritier accepta, et quitta *l'Hercule* avec sa suite. Il fut accueilli par les *vivats* joyeux d'une foule immense, qu'il eut de la peine à traverser pour se rendre au palais, où les grands dignitaires le reçurent et le conduisirent dans ses appartements, où l'attendait le prince royal.

On était loin de penser, à la cour de Suède, que l'empereur Nicolas avait accompagné le césarévitch. L'empereur, dont l'apparition seule aurait dû trahir son incognito, s'était déjà fait conduire à terre dans sa chaloupe, accompagné seulement du général-major comte Suchtelen, et il passa dans la foule, sans être reconnu par personne, malgré sa haute taille et son grand air; mais on ne l'avait jamais vu à Stockholm, et les gravures qui reproduisaient ses traits n'étaient pas populaires en Suède comme en Russie. Il entra ainsi dans le palais, où tout était en émoi depuis l'arrivée du césarévitch, et il parvint, sans avoir été interrogé ni remarqué, jusqu'à l'entrée des appartements du roi.

Un chambellan de service, qui le prenait pour un simple officier de la suite du grand-duc héritier, lui fit observer, avec une extrême politesse, qu'il se trouvait dans les appartements de Sa Majesté, et non dans ceux qu'on avait préparés pour le césarévitch.



L'empereur Nicolas passa outre et dit, en souriant :

— Je vais chez le roi ; je suis l'empereur de Russie.

La surprise, l'émotion, furent générales : le vieux roi Charles-Jean n'en croyait pas ses yeux, quand il se trouva en face de l'empereur, qu'il n'avait pas revu depuis le congrès de Vienne.

— Sire, lui dit le tzar avec aménité, il y a bien longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, mais, comme je l'avais promis au prince royal Oscar de Suède, lorsqu'il nous a fait l'honneur de venir nous rendre visite à Tzarskoé-Sélo, j'avais le plus vif désir de revoir Votre Majesté, que j'ai toujours comptée parmi mes meilleurs alliés.

En effet, un nouveau traité de commerce, de navigation et d'amitié avait été conclu le 8 mai dernier, entre l'empereur de Russie et le roi de Suède ; et ce traité, que le Sénat-dirigeant n'avait pas encore promulgué par un message, devait être également favorable aux rapports commerciaux et maritimes des deux États.

Stockholm était déjà sous l'impression de la joie et de la curiosité. La nouvelle de l'arrivée du tzar avec ses trois fils avait couru, en un instant, d'un bout de la ville à l'autre : toute la population prit ses habits de fête et se porta en masse vers le palais, qui fut dès lors, jour et nuit, environné d'une foule sympathique et respectueuse.

Nicolas aurait désiré, suivant son habitude, faire des promenades à pied et incognito ; il en fut empêché par l'empressement des habitants, qui ne lui laissaient pas la liberté d'aller et de venir dans la ville. Il dut se résigner à ne sortir qu'en voiture, avec le roi ou le prince royal, et chacune de ces sorties fut une ovation qui surpassait toutes celles qui le suivaient dans ses voyages d'Allemagne. « Nous avons le tzar ! nous avons le césarévitch et



deux de ses frères ! » se disait-on dans les rues comme dans les maisons, et chacun se sentait fier de l'honneur que l'empereur de Russie faisait au roi de Suède, en venant avec les trois grands-ducs le visiter à l'improviste dans sa capitale.

Dans la soirée, il y eut un grand souper chez le roi, à qui l'empereur témoignait l'amitié la plus cordiale.

Le lendemain, le prince royal conduisit l'empereur et le césarévitch aux casernes de la garde, où plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie se trouvaient sous les armes. L'empereur voulut aussi absolument visiter l'hôpital militaire. On dîna chez le roi, et après le dîner, le roi et sa famille accompagnèrent les augustes voyageurs dans le Parc, et se promenèrent avec eux au milieu des habitants, qui semblaient tous faire partie de la famille du souverain, et qui n'éprouvaient aucun embarras en s'approchant de lui et en lui parlant sans le moindre souci de l'étiquette.

L'empereur eut occasion d'entendre tout naturellement ce qui se disait autour de lui sur sa personne, sur ses fils, sur son gouvernement, sur la Russie et sur les Russes; il en fut très-satisfait et très-flatté.

— Sire, dit-il au roi, nous sommes bien loin des temps de Charles XII et de Pierre le Grand, qui eussent été fort étonnés de se trouver ensemble à Stockholm ou à Saint-Pétersbourg.

Et ils se serrèrent la main, avec une cordialité qui fut remarquée des assistants et qui fit éclater leur enthousiasme.

Le jour suivant, 12 juin, les troupes de la garnison de Stockholm étaient réunies pour une grande revue. Le prince royal commandait ces troupes, qui manœuvrèrent devant le roi et l'empereur, lesquels passèrent dans les



rangs et adressèrent des félicitations aux officiers et aux soldats. L'empereur admira leur belle tenue et leur instruction théorique.

Ce jour-là, le prince royal eut l'honneur de recevoir à sa table l'empereur et le grand-duc héritier, avec le roi et la famille royale.

La femme du prince royal était la propre sœur du prince Maximilien de Leuchtenberg, et les projets de mariage entre ce prince et la grande-duchesse Marie commençaient à transpirer. Il en avait été parlé dans les entretiens particuliers du césarévitch et du prince Oscar, mais l'empereur ne s'était pas encore prononcé, quoique les princes de Prusse, ses beaux-frères, et le roi Frédéric-Guillaume lui-même se fussent intéressés à cette alliance, dont le plus grand obstacle n'était pas l'infériorité relative de la situation du prétendant, au point de vue de son rang parmi les princes de Bavière.

On avait saisi ces mots échappés à l'empereur, dans une conversation avec l'impératrice :

— S'il professait au moins la religion orthodoxe, je n'hésiterais pas; mais je ne puis faire d'un gendre catholique un grand-duc de Russie.

Ces mots furent répétés et commentés dans l'entourage, et ils eurent promptement des échos au dehors.

Le soir, un grand bal chez la reine, auquel avaient été invitées six cents personnes appartenant à la noblesse et à la haute bourgeoisie, précéda le départ de l'empereur, qui devait s'embarquer, vers minuit, avec les deux jeunes grands-ducs, pour retourner à Saint-Pétersbourg. Le roi en personne et le prince royal reconduisirent l'empereur à bord du navire qui l'avait amené en Suède, et *l'Hercule*, qui arborait le pavillon impérial, fit les saluts d'usage en



l'honneur du roi, saluts auxquels répondirent les batteries des forts et les chaloupes canonnières.

Le roi, en prenant congé de l'empereur, lui exprima, dans les termes les plus affectueux, la reconnaissance qu'il lui conserverait pour sa visite inattendue et pour ses précieux témoignages d'amitié. L'empereur exprima l'espoir de le voir bientôt lui-même à Saint-Pétersbourg, où l'impératrice serait heureuse de le remercier de l'amicale hospitalité que le grand-duc héritier trouvait à la cour de Suède.

Lorsque le roi Charles-Jean se fut retiré avec le prince royal, le césarévitch vint à son tour faire ses adieux à son auguste père et à ses jeunes frères. Après avoir reçu les instructions et les conseils de l'empereur, il retourna seul à Stockholm, car il devait rester encore plusieurs jours en Suède, avant de se rendre à la cour de Danemarck, où il était attendu. La traversée, les distractions du voyage et le changement d'air lui avaient été très-favorables, et la fièvre ne l'avait pas repris depuis son départ de Berlin. L'empereur put donc écrire à l'impératrice, qu'il laissait son fils en parfaite santé.

L'Hercule leva l'ancre, à une heure du matin, au bruit des salves d'artillerie tirées de tous les forts et des bateaux à vapeur. Le lendemain, à neuf heures, l'empereur rencontra de nouveau en pleine mer la division de la flotte russe, qui devait lui servir d'escorte à son retour dans ses États; mais ces bâtiments eurent beau mettre toutes les voiles dehors pour suivre le navire où flottait le pavillon impérial, le défaut de vent ne leur permit pas d'exécuter cette manœuvre, et *l'Hercule*, continuant sa marche à toute vapeur, eut bientôt perdu de vue la flottille, qui restait en arrière.



CCXLVI

Après une rapide et heureuse traversée, l'empereur arriva, dans la matinée du 15 juin, à Péterhoff, où son frère le grand-duc Michel et la grande-duchesse Hélène étaient venus le recevoir. Les grandes-duchesses Marie et Olga, ainsi que le grand-duc Constantin, n'avaient pas manqué de se trouver au débarquement de leur auguste père, qui ramenait avec lui leurs jeunes frères Nicolas et Michel. Les entretiens et les épanchements de famille se prolongèrent au delà du déjeuner. La grande-duchesse Marie était sans doute impatiente de se trouver seule un moment avec l'empereur, afin de savoir de lui tout ce qui pouvait se rattacher à ce mariage qu'elle avait rappelé plus d'une fois dans ses lettres, comme le but unique de ses vœux. L'empereur lui annonça qu'il avait, en partant, autorisé l'impératrice à faire un voyage à la cour de Bavière et à se mettre directement en rapport avec la duchesse douairière de Leuchtenberg. Or, l'impératrice aurait désormais plein pouvoir, pour traiter toutes les questions qui intéressaient le bonheur de sa fille aînée.

L'empereur, en arrivant à Péterhoff, avait appris une nouvelle qui l'affligea : le conseiller privé et sénateur



Rodofinikine, qui dirigeait le ministère des affaires étrangères en l'absence du vice-chancelier, était mort presque subitement, le 11 juin, à l'âge de soixante-quatorze ans. L'empereur donna des regrets à ce fonctionnaire éminent, dont les services avaient été utiles à l'Etat, et qui, dans les circonstances présentes, remplaçait avec tant d'intelligence le comte de Nesselrode, pour surveiller les complications des affaires d'Orient.

En effet, le sultan Mahmoud semblait n'attendre et ne chercher qu'un prétexte pour commencer les hostilites contre le vice-roi d'Egypte, en reprenant possession de la Syrie, et Méhémet-Ali, dont la flotte était prête à sortir du port d'Alexandrie, avait déclaré aux consuls d'Angleterre, de France, d'Autriche et de Russie, dans un manifeste daté du 24 mai, que les devoirs de vassal du grand-seigneur étaient incompatibles avec ceux qu'il devait remplir comme souverain, à l'égard de ses sujets, dans les pays soumis à ses lois : il demandait donc impérativement que l'Egypte et la Syrie lui fussent concédées à perpétuité, avec tous les droits héréditaires, le sultan ne conservant plus à son égard qu'une suzeraineté nominale.

La situation, en Asie, était toujours la même, mais plus tendue et plus menaçante; la flotte anglaise restait en observation dans le golfe Persique, et le siége d'Hérat n'avait pas été levé, malgré les protestations de l'Angleterre. Une agitation sourde régnait en Perse et dans l'Afghanistan.

On attendait aussi des nouvelles très-importantes du Caucase, où les Circassiens avaient pris les armes pour empêcher l'établissement de plusieurs redoutes sur la côte occidentale de la mer Noire. Un corps de troupes avait opéré son débarquement, le 23 mai, à un endroit de cette côte nommé



Sotshah, sans rencontrer la moindre résistance, et il avait immédiatement commencé les travaux pour élever un fort sur le bord de la mer. Un second corps de troupes, plus considérable que le premier, était parti d'Anapa, à bord d'une flotte de 20 vaisseaux de guerre, et avait débarqué, le 31 du même mois, aux environs de Thrapsah. L'armée circassienne, commandée par trois chefs vaillants et déterminés, Ubesh-Hadjie, Bessek-Islam et Zelka, s'était concentrée, à quelque distance, dans la montagne, mais n'avait fait aucune tentative pour s'opposer à l'occupation du territoire, les forces russes n'ayant pas encore quitté les retranchements qui se construisaient sous le canon de la flotte.

L'empereur ne passa que quelques jours à Saint-Pétersbourg, et il les consacra tout entiers à l'expédition des affaires arriérées. Il présidait chaque matin le comité des ministres, et travaillait dans la journée avec l'un ou l'autre de ces ministres; le soir, il travaillait seul avec un secrétaire, et parfois bien avant dans la nuit.

L'empereur suivait avec beaucoup d'intérêt les améliorations de tout genre que le général Paul de Kisseleff avait déjà introduites dans l'administration des domaines, et qui devaient aboutir à une réforme radicale du système domanial. Le général Paul de Kisseleff était dès lors en mesure de préparer ce que l'empereur regardait comme l'œuvre capitale de son règne, c'est-à-dire l'émancipation des paysans; mais il avait été convenu entre l'empereur et son ministre, que cette grave et immense question, qui les préoccupait d'intelligence, ne serait jamais traitée ni même abordée en plein conseil, pour éviter tout prétexte d'opposition contradictoire de la part des autres membres du cabinet. Il s'agissait d'abord, suivant l'expression que

l'empereur employait volontiers, de *déblayer le terrain* et d'y faire une place nette et solide, pour y bâtir à chaux et à ciment l'édifice de la régénération sociale de l'empire de Russie.

L'administration des domaines avait été divisée en quatre départements, dont le premier comprenait les trente-neuf gouvernements de la Russie centrale, et le second, les dix-huit gouvernements plus éloignés, tels que les provinces de la Baltique, de la Russie Blanche et de la Transcaucasie. Le troisième département, dit agronomique, avait dans ses attributions l'économie rurale, le cadastre et les écoles ; le quatrième ~~ne~~ concernait que les forêts.

Dans chaque gouvernement ou province, on institua une chambre des domaines, composée de trois conseillers ayant un président à leur tête ; l'un de ces conseillers était chargé des terres, des fermages et des constructions; l'autre, des fonds, et le troisième, du contrôle. On adjoignit à chacune de ces chambres domaniales un assesseur et un employé pour des commissions diverses, un forestier, un ingénieur civil, deux arpenteurs avec leurs aides, et un procureur pour les affaires judiciaires du domaine et des paysans.

Les gouvernements de l'empire furent subdivisés en cercles ou arrondissements, dans chacun desquels on institua un chef directeur des terres et des personnes, avec deux adjoints et un greffier. C'était là l'administration cantonale. Quant à l'administration communale (la commune, formée d'un ou de plusieurs villages, devait représenter quinze cents âmes au minimum), elle comprenait, pour chaque commune, un maire et ses adjoints, un percepteur des impôts et un inspecteur du grenier communal, tous élus librement par les paysans et choisis par eux seuls.

Les paysans auraient, en outre, à nommer des députés,

dans la proportion d'un député par cinq feux ou maisons. Ces députés devaient se réunir trois fois par an pour élire les fonctionnaires et régler les affaires communales, savoir : la distribution des terres à cultiver, les articles de fermage, la répartition des impôts, le contrôle des comptes, l'admission de nouveaux membres dans la commune, le congé de ceux qui la quittaient, le recrutement militaire, les pétitions à présenter aux autorités supérieures, etc.

Ces assemblées communales confiaient leurs intérêts à des délégués, qu'elles désignaient, dans la proportion d'un délégué par dix feux, et la réunion de tous ces délégués formait l'assemblée cantonale de chaque arrondissement.

La commune avait son tribunal particulier, dans lequel siégeaient, sous la présidence du maire ou d'un de ses adjoints, deux *hommes de conscience*, élus dans le sein de la commune, pour juger les offenses et les délits de tous genres, et pour prononcer dans toutes les questions litigieuses en matière de propriété. Les chambres des domaines et les chefs d'arrondissement n'avaient donc pas d'autre mission, que de surveiller les communes, qui se gouvernaient ainsi elles-mêmes, et de leur prêter, au besoin, aide et protection.

Pour convertir la capitation en impôt foncier, on convint, à défaut d'un cadastre général, qui eût exigé de longues et difficiles opérations d'arpentage, qu'il serait attribué à chaque *âme* ou paysan une fraction égale de terre cultivée sur le sol de la commune, et l'on précisa de la sorte la redevance en argent que cette terre cultivée produirait à l'Etat.

Le but de cette nouvelle organisation des impôts n'était pas de les augmenter, mais seulement de les équilibrer d'une manière plus équitable en les répartissant sur les



terres, et non plus sur les personnes. Au reste, depuis longtemps, des abus déplorables s'étaient introduits dans la perception des revenus domaniaux. Ainsi, les paysans avaient à payer, outre la capitation, l'*obrok*, ou impôt annuel, les taxes provinciales, communales, et d'autres encore, pour les dépenses extraordinaires de la Couronne. Il fallut porter remède à ces abus invétérés et empêcher bien des fraudes, que les percepteurs et les imposés commettaient d'intelligence au préjudice du Trésor.

L'empereur, qui voulait améliorer la condition sociale des paysans dans ses domaines, avant d'étendre l'émancipation à tout l'empire, jugea nécessaire de les préparer, par l'éducation, à devenir des hommes libres. Ce fut une pensée féconde, que le général Paul de Kisseleff se chargea de mettre en œuvre. Il fut donc décidé qu'une école primaire serait fondée dans chaque commune, et que la jeunesse y recevrait gratuitement une instruction morale et religieuse, avec les premiers éléments de la science agricole.

Ces écoles devaient être dirigées par les prêtres des communes; en conséquence, une chaire d'économie rurale fut instituée dans tous les séminaires, afin que le prêtre pût acquérir d'abord les connaissances qu'il transmettrait ensuite aux paysans. Des fermes dites d'enseignement furent établies, en même temps, dans tous les cercles cantonaux, pour que les jeunes gens allassent y apprendre, toujours gratuitement, l'agronomie, l'élève du bétail, la technologie, et se missent ainsi en état de gérer des fermes modèles qu'on leur confierait dans les communes.

Paul de Kisseleff, avec l'approbation de l'empereur, donna la plus large extension à cet enseignement pratique, en fondant des écoles spéciales d'horticulture, de viticul-



ture et de sériciculture. Des petites banques villageoises avaient été créées auprès des administrations cantonales, à l'effet de favoriser le développement de l'agriculture; des caisses d'épargne furent ouvertes simultanément à côté de ces banques, qu'elles alimentaient.

Le ministre des domaines porta l'attention et la sollicitude de l'empereur, sur tous les points de ce vaste système de réforme. On s'occupa de refaire la construction des villages sur un modèle uniforme raisonné, et d'établir partout des assurances contre l'incendie au moyen d'une faible taxation, de fonder des magasins ou greniers de réserve, etc. Rien ne fut négligé de ce qui devait amener des résultats utiles, au point de vue du bien-être des populations; l'hygiène, la pratique des accouchements, la médecine usuelle, la vaccine, etc., donnèrent lieu à de sages mesures de prévoyance.

L'empereur se complaisait dans les mille détails de cette administration nouvelle, que le ministre faisait en quelque sorte fonctionner sous ses yeux, comme une machine très-compliquée et très-ingénieuse, dont il avait simplifié les ressorts, en la perfectionnant tous les jours davantage.

Ce travail gigantesque ne s'exécuta que graduellement et lentement, grâce à la volonté persévérante de l'empereur, grâce aussi à l'énergie du ministre, qui avait à combattre et à vaincre une formidable coalition d'abus, de préjugés, d'instincts égoïstes, de sottise et d'ignorance.

Les seigneurs, quoique la réorganisation domaniale ne les atteignît pas encore, se montraient indifférents et dédaigneux, s'ils n'étaient pas malveillants; les paysans eux-mêmes ne comprenaient pas le service qu'on voulait leur rendre malgré eux : de là des luttes sourdes et des oppositions armées de la force d'inertie. L'œuvre, commencée et

poursuivie avec un infatigable dévouement par le ministre des domaines, ne put donc s'accomplir que sur les terres de la couronne : elle resta longtemps comme une théorie prouvée par les faits et non mise en pratique, à l'égard des terres appartenant aux seigneurs.

Cependant le général Paul de Kisseleff avait l'honneur de travailler souvent avec l'empereur, et jamais rien ne transpira de ces conférences intimes où s'élaborait, dit-on, l'abolition complète et définitive du servage en Russie. C'était là, comme on l'entendit répéter vingt fois par l'empereur, « la grosse question de la politique intérieure. »

L'établissement de la capitation sur 18 ou 20 millions d'âmes offrait des difficultés telles qu'un administrateur moins habile et moins actif que le général Paul de Kisseleff y aurait renoncé, s'il eût osé l'entreprendre; mais, dès la formation de son département, le ministre des domaines de l'empire avait proposé, comme un des moyens d'exécution les plus utiles et les plus simples, la création d'un corps de topographes civils, dans la formation duquel entrerait la compagnie d'arpenteurs attachée à la chancellerie particulière de l'empereur. Ce corps, composé provisoirement de huit compagnies, pourrait être augmenté, par la suite, d'une section de dessin des plans et d'un atelier spécial pour la fabrication des instruments géodésiques et autres. Les topographes civils devaient s'occuper de l'arpentage et de l'estimation de tous les immeubles faisant partie du domaine. L'empereur avait approuvé le projet, qui fut réglementé par un ukase du Sénat-dirigeant, en date du 7/19 mars 1838.

L'empereur était revenu trop tard de Stockholm, pour assister à la séance solennelle de l'Académie des Sciences, qui avait eu lieu, le 13 juin, en présence du ministre de



l'instruction publique, pour la distribution des prix fondés par Paul Demidoff; mais le comte Ouvaroff lui rendit compte de cette séance, où différents ouvrages remarquables de littérature, d'histoire et de science, tous écrits en langue russe, avaient été couronnés.

Deux questions, qui avaient occupé l'Académie à plusieurs reprises, intéressaient particulièrement l'empereur Nicolas, car les résultats pouvaient avoir d'énormes conséquences au point de vue politique.

C'était, en première ligne, le mesurage trigonométrique des différences de niveau de la mer Noire et de la mer Caspienne. Une somme de 50,000 roubles avait été mise à la disposition de l'Académie, pour subvenir aux frais de cette entreprise, qui fut exécutée avec le plus grand soin par trois savants mathématiciens, Georges Fuss, Sabler et Savitch, attachés aux observatoires de Poulkova et de Dorpat, et à l'université de Moscou. Il avait donc été définitivement constaté que la mer Noire était beaucoup plus élevée que la mer Caspienne, la différence de niveau entre elles devant être fixée à 101 pieds russes. Donc, impossibilité de réunir les deux mers par un canal, projet gigantesque souvent remis à l'étude depuis le règne de Catherine II.

L'autre question scientifique qui préoccupait l'empereur, c'était la découverte qu'on avait faite dans la Sibérie septentrionale, en étudiant les conditions du sol, à une profondeur de 400 pieds anglais, sous la couche des neiges et des glaces éternelles. La terre, à cette énorme profondeur, offrait une température plus élevée, annonçant une chaleur qui devait s'augmenter progressivement, à mesure qu'on pénétrerait dans les couches molles et humides. Il était dès lors constaté que nul effort humain ne pourrait changer la nature du sol en Sibérie. Les savants géologues



insistaient néanmoins pour que les fouilles fussent continuées plus profondément, s'il était possible.

Avant de repartir pour la Prusse, l'empereur, accompagné de son aide de camp général d'Adlerberg, se rendit, un matin, à la cathédrale de Saint-Isaac, dans le but de visiter les travaux, qui avaient considérablement avancé depuis le printemps, quoique les constructions, au milieu d'une forêt d'échafaudages qui les masquaient, n'offrissent à l'œil qu'une masse imposante, mais confuse, dans laquelle on distinguait des colonnes, des bronzes, des entablements et des murs en marbre, sans pouvoir parvenir à juger de l'ensemble de l'édifice. On n'avait pas encore mis en place les voûtes en fer forgé et en fonte de cuivre, que l'architecte de Montferrand avait obtenu d'essayer pour la première fois pour remplacer les voûtes en pierres et en briques, qu'il jugeait trop lourdes et trop massives. Mais les vingt-quatre colonnes monolithes étaient posées autour du dôme, et l'érection de ces colonnes de granit, pesant chacune 80,000 kilogrammes, avait eu lieu sans aucun accident fâcheux, à une hauteur de 160 pieds au-dessus du sol.

L'empereur félicita l'architecte de son succès, et il fut très-satisfait de voir que les quarante-huit colonnes monolithes, en granit de Finlande, ayant 36 pieds de haut et 6 pieds de diamètre, avaient été placées aux quatre portiques de la cathédrale, avec autant de facilité que les colonnes du dôme.

Ce ne fut pas sans étonnement qu'il s'arrêta devant la grande colonne monolithe, consacrée à la mémoire d'Alexandre Ier, colonne gigantesque, qui n'avait pas moins de 84 pieds de hauteur sur 12 de diamètre, et qui représentait à elle seule un poids de 1,920,000 livres, qu'on



avait réussi à faire mouvoir, au moyen des machines vraiment prodigieuses, inventées par de Montferrand.

— Sire, dit l'architecte en chef, au retour de Votre Majesté, le dôme sera presque achevé, et nous commencerons, au printemps prochain, la construction des quatre campaniles de la coupole.

L'empereur visita aussi les travaux du nouveau palais d'Hiver, qui n'étaient pas moins actifs ni moins extraordinaires que ceux de la cathédrale de Saint-Isaac. Le général Kleinmichel, comme il le dit lui-même à l'empereur, donnait l'exemple aux ouvriers, qu'il commandait nuit et jour, avec une discipline impitoyable, comme si ce fût un détachement de ses colonies militaires.

L'incendie du palais d'Hiver, lequel fut si subit et si terrible, laissait une impression douloureuse dans le souvenir de l'empereur, qui avait été témoin de ce sinistre : il s'était souvent depuis préoccupé de trouver les moyens propres à diminuer le nombre et les ravages des incendies plus fréquents et plus redoutables en Russie que partout ailleurs, car la construction en bois des villages et même des villes n'était que trop favorable à ce genre d'accident ; dès qu'une maison avait pris feu, les autres brûlaient par centaines, et il était bien difficile d'arrêter les progrès de l'incendie, surtout en temps de sécheresse.

Ainsi, le 15 juin, à Riajsk, dans le gouvernement de Riazan, le feu se déclara dans une vieille maison en bois et gagna les maisons voisines qui étaient en pierre ; vingt-quatre de ces maisons furent détruites de fond en comble, et une flammèche, portée par le vent sur les slobodes à l'entour de la ville, y propagea l'incendie qui réduisit en cendres quatre cents maisons de cultivateurs, avec leurs granges et leurs récoltes.

Cette catastrophe donna raison au ministre des domaines, Paul de Kisseleff, qui voulait que les villages fussent soumis, comme les villes, à des mesures de précaution et de sûreté générales, en vue de prévenir les incendies, et que les maisons y fussent toutes construites d'après des principes d'art et des règlements de police, établis par ukase.

C'est alors que l'empereur fut informé qu'un bourgeois de Casan, nommé Boulytcheff, dans le but de prévenir les dangers d'incendie, avait inventé une espèce de briques creuses, de grande dimension, très-faciles à confectionner, et pouvant être employées avec de grands avantages dans la bâtisse des maisons de paysans et bâtiments d'exploitation rurale. L'empereur récompensa ce paysan et lui fit remettre une forte somme d'argent, en l'invitant à former un atelier et même une école d'ouvriers pour la fabrication de ces briques creuses, qui seraient adoptées pour la construction dans les domaines de la couronne.

— Les journaux, dit-il alors à son ministre des domaines, font grand bruit de la découverte d'un Suisse qui a inventé des balles incendiaires! Si c'était là une invention russe, je voudrais qu'on fouettât l'inventeur!



CCXLVII

L'empereur Nicolas partit de sa maison d'Alexandrie, près de Péterhoff, dans la nuit du 26 juin, en se dirigeant vers Dunabourg, car il devait passer par la Pologne et faire un court séjour à Varsovie.

Il avait reçu, avant son départ, des lettres de l'impératrice, qui lui donnait quelques détails sur la vie de famille qu'elle avait menée, depuis qu'il avait quitté la cour de Prusse. Elle était allée, le 28 mai, passer la journée dans l'île des Paons, avec la famille royale. Le lendemain, elle avait dîné à Paretz, chez le roi son père. Revenue à Berlin, elle en était partie avec sa fille Alexandra, le matin du 12 juin; elle s'était arrêtée à Fischbach, dans le château du prince Guillaume, frère du roi; puis, elle avait continué son voyage, dans la journée du 14, jusqu'à son arrivée au château de Furstenstein, appartenant au comte de Hohberg.

Elle était donc, depuis lors, établie dans ce vieux château, si remarquable par l'agrément de sa position au milieu du pays le plus délicieux et le plus salubre. Elle avait de bonnes nouvelles du grand-duc héritier, qui se trouvait à merveille en Suède, et qui ne se pressait pas de



se rendre en Danemarck ; elle grondait la grande-duchesse Marie de ne pas lui écrire plus souvent, et elle se plaignait tendrement d'être obligée d'attendre encore dix ou douze jours le retour de son auguste époux.

L'empereur Nicolas devait être, le 30 juin, à Varsovie, pour les grandes manœuvres qui auraient lieu aux environs de cette capitale, et qui n'étaient, disait la presse étrangère, que le prétexte d'une concentration de troupes dans le royaume de Pologne. Il ne s'arrêta donc que quelques instants à Dunabourg, pour faire une prière dans la cathédrale et pour inspecter les travaux de la forteresse.

En passant par Kowno, où il ne voulut pas descendre de voiture, quoique les autorités civiles et militaires eussent été convoquées pour le recevoir, il fut rejoint par un courrier qui lui apportait des nouvelles du Caucase et de la mer Noire. Ces nouvelles étaient loin de répondre aux espérances qu'on fondait sur le succès de l'expédition commencée dans le cours du mois précédent.

La flotte russe, comprenant vingt vaisseaux de guerre et plus de trente bâtiments de transport, après avoir mis à terre, sur la côte de Circassie, dix à douze mille hommes, qui ne rencontrèrent d'abord aucune résistance, était restée à l'ancre dans la baie de Stocka, près de l'embouchure du fleuve qui donne son nom à cette baie, et près de la forteresse russe de Navaginsky. Les troupes de débarquement travaillaient à construire plusieurs redoutes au bord de la mer ; elles ne furent pas d'abord inquiétées dans leurs travaux.

Les chefs circassiens, qui avaient demandé une conférence aux généraux russes, pour connaître leurs intentions, feignirent de suspendre les hostilités ; ils ne semblaient pas même s'opposer à ce que les Russes établissent un fort à



Shushen. Mais, pendant ce temps-là, ils appelaient aux armes tous leurs guerriers, ils enflammaient le fanatisme des populations, en exposant le *Coran* dans les mosquées et en publiant un manifeste du prophète Schamyl, qui leur ordonnait de combattre et de chasser l'ennemi de leur territoire. Les peuplades abases indépendantes avaient réuni une armée de sept ou huit mille hommes, commandés par leurs meilleurs chefs.

Cette armée attaqua tout à coup les Russes, qui se trouvaient dispersés sur plusieurs points du littoral, et leur fit subir des pertes sensibles, avant qu'ils se formassent en corps de bataille et qu'ils fussent en état de prendre l'offensive. Mais déjà les assaillants s'étaient retirés pour se porter en toute hâte du côté de Stocka, où venaient d'échouer deux corvettes russes, jetées sur des rochers par une affreuse tempête.

Cette tempête, une des plus effroyables qui aient jamais éclaté dans la mer Noire, n'avait que trop bien servi d'auxiliaire à l'agression inopinée des Circassiens. Les navires qui se trouvaient dans la baie de Stocka avaient chassé sur leurs ancres : un vaisseau à deux ponts, deux corvettes et deux bâtiments de transport allèrent se briser sur les rochers; deux bateaux à vapeur et deux vaisseaux de ligne s'étaient perdus corps et biens; onze vaisseaux de guerre avaient échoué à la côte, et tous les autres bâtiments, désemparés et avariés, furent en danger de périr.

La garnison de la forteresse de Navaginsky fit une sortie pour secourir les malheureux naufragés et protéger la flotte en détresse; mais toute la population indigène était descendue des montagnes voisines, dans l'espoir de recueillir les débris des bâtiments russes et de s'emparer du butin que la mer lui livrait.

L'armée circassienne, dirigée stratégiquement, s'étendit en demi-cercle et enveloppa la faible garnison, qui ne savait pas avoir affaire à des forces supérieures : cent hommes à peine, sur mille, purent rentrer dans la forteresse et s'y enfermer; les autres avaient été accablés par le nombre ou s'étaient rendus prisonniers.

Cet avantage signalé accrut l'audace et la confiance des Abases, des Saches, des Djigheths et des diverses peuplades qui avaient tenu en échec, pour la première fois, un corps d'armée russe. Quand le général Grabbe somma les Circassiens de mettre bas les armes, de fournir des otages, d'expulser les étrangers qui s'étaient introduits chez eux, et d'accepter un gouverneur nommé par l'empereur de Russie, il reçut cette fière réponse : « Le pays des Tcherkesses ne se soumettra jamais à la domination moscovite, tant qu'il y restera un guerrier en état de porter les armes et de se faire tuer pour sa patrie. »

Le général Grabbe réclamait donc les moyens de réduire ces rebelles indomptables : une nouvelle flotte, une nouvelle armée.

Ce fut sous ces fâcheux auspices que l'empereur continua son voyage, en évitant de séjourner dans aucune ville de la Lithuanie, suivant l'avis confidentiel du maréchal Paskewitch, qui lui avait annoncé que la police de Wilna était sur la piste d'un complot, et que des émigrés polonais avaient été arrêtés, avec de faux passe-ports et sous différents déguisements, à leur entrée en Pologne.

— Ces gens-là sont incorrigibles! dit tristement Nicolas à son aide de camp général Benkendorff, qui n'avait pas attendu les ordres de l'empereur pour lui donner une escorte. Ils savent bien, pourtant, que je suis forcé de les punir, et que je ne serai pas le maître de leur faire grâce,



Les précautions à prendre, eu égard à ces prétendus conspirateurs, retardèrent l'arrivée de l'empereur à Varsovie; il consentit à ne pas poursuivre sa route pendant la nuit, d'autant plus que son escorte se voyait dans l'impossibilité de le suivre, et il s'arrêta, vers une heure du matin, dans la forteresse de Novo-Georgiewsk. Il se proposait de repartir le lendemain au point du jour, mais il se sentit fatigué, et une lettre de Paskewitch, qui faisait éclairer et garder les chemins jusqu'à Varsovie, le décida peut-être à prolonger sa station à Novo-Georgiewsk.

A dix heures, il se rendit à la cathédrale, puis il alla visiter les travaux des fortifications, qui se développaient sur un plan grandiose, et qui devaient faire de cette place forte une des plus importantes de l'empire.

Tout à coup, on vint dire à l'empereur que l'archiduc Ferdinand d'Autriche, les généraux prussiens Grollmann et Ellster, et plusieurs autres généraux étrangers, qui avaient été invités à se rendre à Varsovie pour assister aux revues et aux manœuvres d'un détachement de l'armée russe, arrivaient tous ensemble, avec les officiers de leur suite, pour accompagner Sa Majesté.

L'empereur se douta bien que c'était Paskewitch qui lui envoyait ce cortége d'honneur, dans l'intérêt de sa sûreté personnelle; il fit le plus cordial accueil aux nouveaux venus; il les promena lui-même dans toutes les parties de la citadelle, en leur expliquant les travaux qu'on y exécutait, et il les invita tous à sa table, avec les généraux russes que sa présence avait attirés à Novo-Georgiewsk.

Après un dîner qui fut très-brillant et très-animé, la plupart des convives partirent, à dix heures du soir, avec l'empereur, pour retourner à Varsovie. Il y eut ainsi une file de vingt-cinq à trente voitures qui suivaient celle de



l'empereur; mais les cochers et les postillons de la cour avaient l'habitude de conduire le tzar en voyage avec une si prodigieuse rapidité, que sa voiture arriva seule, une demi-heure avant les autres, à la barrière de Varsovie.

Il était plus de minuit, mais la plupart des rues de la ville avaient été illuminées, par ordre, car on attendait l'empereur, et une foule innombrable s'était portée silencieusement à sa rencontre. Le maréchal Paskewitch avait voulu se mettre en personne à la tête de la force armée, et le nombre de troupes qui étaient sur pied témoignait assez des appréhensions qu'il pouvait avoir à l'égard des projets attribués aux sociétés secrètes de la jeune Pologne.

L'empereur fut pourtant accueilli par des acclamations qui semblaient unanimes et dont il parut satisfait. Dans tous les cas, le moment et le lieu eussent été bien mal choisis pour une tentative quelconque contre la personne impériale. La ville regorgeait de soldats et d'officiers logés chez l'habitant; il y avait, en outre, autour de Varsovie, cinq ou six campements considérables; on estimait à plus de trente mille hommes les divisions d'infanterie et de cavalerie, qui occupaient ces campements, avec une nombreuse artillerie.

L'empereur était descendu au palais de Lazienski, et il se retira dans ses appartements, après s'être entretenu quelques instants avec Paskewitch.

Le lendemain, 30 juin, qui était un dimanche, des affiches, émanées de la municipalité, convoquèrent, par ordre de Sa Majesté, tous les bourgeois de la ville sur la place du Yosdorff, où ils devaient se trouver rassemblés à midi. On ne disait pas quel était l'objet de cette convocation, à laquelle les habitants se rendirent en habits de fête, quelques-uns en costume national; mais, après avoir attendu

jusqu'à trois heures de l'après-midi, ils furent invités à rentrer chez eux, sans que l'empereur eût paru.

Le bruit courut que le tzar avait eu le projet de leur adresser une allocution, et que le maréchal Paskewitch l'en avait dissuadé. En effet, on parlait de conspirateurs recherchés par la police et de complot découvert, ce qui entrétenait dans le peuple une certaine agitation.

Quoi qu'il en fût, dès huit heures du matin, l'empereur, accompagné de l'archiduc Ferdinand, et suivi d'un nombreux cortége de généraux russes et étrangers, était allé, dans les plaines qui s'étendent autour de Varsovie, passer en revue le 4e corps d'infanterie et une division du régiment de gendarmerie, auxquels s'étaient joints différents corps des cosaques de la Ligne et du Don.

Cette revue fut des plus curieuses : on y vit défiler, à côté de ces magnifiques régiments, la cavalerie musulmane transcaucasienne et la cavalerie des montagnards du Caucase, qui se distinguaient par l'éclat de leurs uniformes indigènes, et par la beauté admirable de leurs chevaux. Mais il y eut peu de spectateurs pour un spectacle aussi intéressant, car, à ce moment même, la population se préparait à se rendre sur la place du Yosdorff.

On supposa que la police avait imaginé ce moyen de détourner du champ de manœuvres la foule qui s'y serait portée de toutes parts. C'était dire qu'on craignait une tentative coupable contre l'empereur.

Il sembla étrange que le tzar ne se montrât pas dans les rues et se tînt renfermé dans le palais. Il en sortit, toutefois, le soir, avec un nombreux état-major, pour visiter la citadelle, où il trouva la garnison sous les armes, les artilleurs à leurs pièces, et toutes les batteries dirigées sur la ville.



Le maréchal Paskewitch était venu, avant lui, pour l'y recevoir, et il l'assista dans son inspection, qui ne se termina qu'à la nuit close. On remarqua que durant cette inspection le maréchal marchait en avant, autant du moins que l'étiquette pouvait le lui permettre, et l'œil sans cesse ouvert, l'air inquiet, il paraissait vouloir couvrir de son corps l'empereur, peut-être parce que la garnison comptait dans ses rangs un petit nombre de Polonais.

Le lendemain, 1er juillet, le conseil d'administration et le conseil d'État du royaume de Pologne furent admis en présence de Sa Majesté, au palais de Lazienski. Il n'y eut pas de discours prononcé, et l'empereur s'abstint de prendre la parole. Après cette présentation officielle, l'empereur vint entendre la messe à la cathédrale gréco-russe. Son Éminence Antoine, évêque-vicaire de Varsovie, avec son clergé, était allé le recevoir à la porte de l'église. L'archiduc Ferdinand ayant rejoint l'empereur à l'issue du service divin, ils se rendirent ensemble au camp, pour la parade du régiment d'infanterie d'Azow. Ensuite, ils parcoururent à cheval les campements de trois divisions d'infanterie et s'arrêtèrent à chaque régiment, qui leur présentait les armes, pour lui adresser des encouragements et des éloges.

Ce jour-là, tous les généraux et commandants de régiments, ainsi que les principaux fonctionnaires civils, dînèrent, avec l'archiduc Ferdinand, à la table de l'empereur. Le parc de Lazienski était illuminé; il y avait spectacle sur un théâtre découvert; l'affluence des promeneurs augmentait sans cesse, et la circulation devenait impossible; mais le tzar, qu'on espérait voir paraître à tout moment, ne se montra pas.

Il partait en voiture fermée, à dix heures du soir, avec



le maréchal et quelques aides de camp généraux, pour se rendre au camp, où il passa la nuit au milieu des troupes. Le jour suivant, il était sur pied dès le point du jour, et il commanda lui-même les exercices de la cavalerie irrégulière et d'une division de cavalerie légère. Ces brillants exercices n'eurent cependant pour témoins qu'un petit nombre de curieux qui s'étaient levés d'aussi bonne heure que Sa Majesté.

L'empereur, depuis son départ de Saint-Pétersbourg, recevait presque tous les jours des nouvelles du grand-duc héritier, qui avait prolongé son séjour en Suède jusqu'au 27 juin, et de l'impératrice, qui continuait sa cure d'eaux minérales à Furstenstein.

L'impératrice, dont la santé s'était beaucoup améliorée, avait commencé, le 16 juin, à prendre les eaux de Haut-Salzbrunn. Chaque matin, elle partait de Furstenstein pour se rendre à la source, avec la grande-duchesse Alexandra, et chaque jour elle consacrait deux ou trois heures à de charmantes promenades dans les environs.

— Ce qui me fait le plus de bien, disait-elle à ses médecins, c'est de respirer l'air de mon pays natal. C'est là que je me sens revivre.

Plusieurs personnes de sa famille venaient lui faire visite et restaient quelques jours avec elle. Ce fut d'abord le prince Guillaume, fils aîné du prince d'Orange ; puis ensuite, la princesse Louise des Pays-Bas, avec sa fille ; puis le prince royal de Prusse, avec son épouse. L'impératrice elle-même alla passer une journée au château d'Ermansdorf, où résidait alors le roi de Prusse, et le roi, à son tour, lui avait promis de venir la retrouver à Furstenstein. On espérait que l'empereur Nicolas ne tarderait pas à les rejoindre ; on le suppliait de ne pas se faire attendre, et

l'on invoquait les conseils des plus célèbres médecins allemands pour le décider à consacrer entièrement deux ou trois semaines à une de ces cures d'eaux, dans lesquelles l'empereur disait avoir tant de confiance, quoiqu'il ne jugeât pas nécessaire d'y recourir pour sa santé.

« Mandt n'est pas content de vous! lui écrivait l'impératrice, dans une de ces charmantes lettres qui étaient comme un reflet de son cœur; il dit hautement que si vous êtes un bon empereur, vous n'en êtes pas moins un bien mauvais malade. Je vous écris sous sa dictée : il vous menace de ne plus vous donner ses soins, si vous persistez à ne jamais suivre ses ordonnances. En revanche, je suis très-docile à celles qu'il me prescrit, et je m'en trouve à merveille. Venez donc le plus tôt possible, pour que je sois tout à fait guérie. Vous savez, d'ailleurs, qu'on vous attend à Dresde, et vous avez pour principe de ne jamais vous faire attendre. »

Le grand-duc héritier, qui avait passé plus de trois semaines à la cour de Suède, aurait eu besoin d'observer pour son propre compte les prescriptions du savant docteur Mandt, qui, tout en lui conseillant le changement d'air et la distraction, lui avait recommandé de craindre et d'éviter la fatigue.



CCXLVIII

Le séjour du césarévitch en Suède avait été une succession non interrompue de fêtes, de promenades, de voyages, d'explorations, qui l'intéressaient sans doute, mais qui exigeaient une dépense de forces immodérée; il était encore sujet à des accès de fièvre périodique, et il n'eut pas la prévoyance de s'imposer un seul jour de repos.

Son ami le prince royal semblait avoir pris à tâche de ne pas lui laisser une heure de loisir et de calme. Leurs journées étaient si bien remplies et tellement occupées, que le césarévitch n'avait pas le temps de donner audience à son médecin.

Le 13 juin, lendemain du départ de son auguste père, il avait accompagné le prince royal à l'Académie des Sciences, où l'illustre chimiste Berzelius, président de cette Académie, était venu le recevoir solennellement, à la tête des académiciens en costume. Il parcourut le musée d'histoire naturelle, où se trouve une collection si remarquable des productions géologiques et végétales de la Péninsule scandinave; il s'arrêta longtemps dans le laboratoire de Berzelius, qui le rendit témoin de quelques expériences scientifiques. Au sortir de l'Académie, il inspecta en détail l'École



militaire de Karberg, située à peu de distance de Stockholm. A son retour au palais, on le conduisit à la chapelle de la cour, dans laquelle est déposé l'étendard de la Suède, et à la magnifique salle des États du royaume.

Ce jour-là, dîner chez le roi, qui n'avait invité que les personnes de la suite de Son Altesse impériale; le soir, concert dans les appartements de la princesse royale.

Le 14, ce fut le césarévitch qui, de bon matin, rendit visite au prince royal et à son épouse; il leur offrit de faire une promenade en mer et de venir avec lui visiter le bateau à vapeur russe *l'Alexandrie*. Une chaloupe portant le pavillon impérial était amarrée devant le palais; le prince et la princesse s'y placèrent, avec les personnes de leur suite, et le grand-duc héritier prit la barre du gouvernail, pour les conduire lui-même jusqu'au navire, qui était à l'ancre dans la rade. Une salve d'artillerie accueillit les augustes visiteurs, qui restèrent une heure à bord et qui examinèrent avec intérêt les aménagements intérieurs de ce beau navire, décoré et meublé avec autant de luxe que d'élégance. Le canon les salua de nouveau à leur départ, et le césarévitch reprit sa place au gouvernail. Une salve générale des forts annonça leur débarquement. Le prince royal avait réuni dans le port quelques sous-officiers d'infanterie et de cavalerie de la garde, et il leur fit lever le plan topographique du terrain, en présence du grand-duc, ce qui fut exécuté avec une rapidité et une précision extraordinaires.

Il était encore de très-bonne heure; le prince royal proposa une excursion à la ferme de Lido, appartenant à la comtesse Piper; le déjeuner y était préparé, et la princesse royale arriva, de son côté, avec la reine, pour y prendre part.



Après la promenade dans les belles cultures de cette ferme-modèle, on revint dîner chez le prince royal. Pendant le repas, les corps de musique des régiments de la garde, placés sur les terrasses du palais, exécutèrent des marches militaires ; une de ces marches avait été composée par le prince royal, en l'honneur de l'arrivée du césarévitch.

Ce soir-là, le ministre de Russie comte Potocki donnait un bal à l'hôtel de l'ambassade : le grand-duc en fit les honneurs avec une exquise politesse. Plus de trois cents personnes, non compris les membres du corps diplomatique, assistaient à cette fête brillante, qui ne se termina que vers une heure du matin.

Le jour suivant, commencèrent des excursions lointaines qui devaient se succéder jusqu'au départ du césarévitch. Ce prince et le prince royal, accompagnés de leurs suites, s'embarquèrent à bord du bateau à vapeur suédois *la Comète*, pour aller voir la célèbre fonderie d'Oker, appartenant au baron Warendorf. La traversée sur le lac Mælar dura plus de quatre heures ; mais elle ne parut pas longue au grand-duc héritier, qui ne se lassait point d'admirer l'aspect varié des bords pittoresques de ce lac immense.

En arrivant à Oker, les deux princes acceptèrent le déjeuner que le propriétaire de la fonderie avait fait préparer pour eux, et pendant lequel les ouvriers chantèrent en chœur, sur l'air national russe, des vers suédois composés exprès pour cette occasion. Les princes firent une visite très-prolongée dans le vaste établissement d'Oker, et assistèrent à une grande opération de fonderie : une partie de la flèche en fer destinée au nouveau clocher de l'église de Riderholm, à Stockholm, fut coulée en leur présence, et le sculpteur



suédois Gœthe, qui avait fourni les dessins et le modèle de cette flèche monumentale, reçut les félicitations du césaré-vitch.

Au sortir de l'usine, ce prince visita l'école lancastrienne qui faisait partie de l'établissement, et les jeunes élèves de cette école chantèrent des vers composés en son honneur.

Les augustes voyageurs arrivèrent le soir, à neuf heures, au château de Gripsholm, un des plus anciens et des plus beaux de la Suède, fameux par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. La matinée du 16 juin fut employée à voir tout ce que ce château contient de remarquable, et surtout la magnifique collection de portraits des rois, des reines et des personnages illustres de la Suède, ainsi que des souverains et des grands hommes étrangers.

Les deux princes partirent, vers onze heures du matin, à bord du bateau à vapeur *Fréja*, et après quatre heures de navigation sur le lac Mælar, qui déroulait sous leurs yeux le spectacle changeant de ses rives romantiques et enchanteresses, ils débarquèrent au superbe château de Drottningsholm, résidence d'été du prince royal. On ne fit que s'y reposer quelques instants, et le grand-duc eut à peine le temps d'en admirer les riches ameublements, avant le dîner.

On monta ensuite en voiture, pour se rendre au château de Rosersberg, situé à quatre milles de Stockholm. Leurs Altesses n'y arrivèrent que dans la soirée. Le roi, la reine et la princesse royale étaient venus les attendre à Rosersberg, où ils passèrent en famille la journée du 17 juin.

On comprend que les projets d'alliance qui existaient depuis quelques mois entre la famille impériale de Russie et la famille royale de Bavière, furent souvent un sujet



d'entretien, dans lequel la princesse royale, sœur du duc de Leuchtenberg, ne manquait pas de servir les intérêts de son frère; le prince Oscar, de son côté, se montrait également sympathique à cette idée de mariage, qui devait être un lien de plus dans l'amitié qu'il portait au grand-duc héritier. Celui-ci correspondait sans cesse avec sa sœur la grande-duchesse Marie, et n'ignorait pas les dispositions favorables de cette princesse à l'égard d'une union que leur auguste père n'avait point encore complétement approuvée, mais qui semblait avoir obtenu déjà l'approbation tacite de l'impératrice.

Les illustres hôtes du château de Rosersberg honorèrent d'une visite le comte de Brahé, grand-maréchal du royaume, qui les reçut splendidement dans son vieux château de Skokloster, bâti sur les bords du lac Mælar et formant un véritable musée, dont les collections d'armes, de médailles et de portraits historiques faisaient revivre les héros de la guerre de Trente ans.

Pendant la traversée, on avait montré au césarévitch les ruines de la ville de Sigtuna, l'ancienne capitale de la Suède au temps de l'idolâtrie scandinave. On revint, le soir même, au château de Rosersberg.

Le lendemain, le prince Oscar conduisit le grand-duc à Upsal, la ville lettrée et savante, l'Athènes de la Suède : là, le prince royal semble changer de rôle et d'attitude; il n'est plus que le chancelier de l'université d'Upsal; c'est lui qui présente gracieusement à son auguste compagnon de voyage le recteur, les professeurs et quelques-uns des élèves les plus distingués, que le grand-duc daigne interroger lui-même sur l'objet de leurs études.

Leurs Altesses visitèrent ensuite la cathédrale, où l'on conserve les reliques de saint Éric et de sainte Brigitte, et



où se trouve le tombeau de Gustave Wasa. Après le dîner offert aux deux princes par le gouverneur de la ville, le grand-duc héritier témoigna le désir de voir les célèbres mines de fer de Dannemora, et il n'hésita pas à y descendre et à en parcourir les principales galeries, qui se prolongent en tous sens à 500 pieds de profondeur au-dessous du sol. Le jour suivant, les augustes voyageurs, étant repartis pour Stockholm, s'arrêtèrent, en route, à l'ancienne Upsal, sur un tertre nommé le tombeau d'Odin : c'était là que les attendaient, pour prendre congé d'eux, les professeurs et les étudiants de l'université, tous en costume de cérémonie, avec des bannières et de la musique.

De retour à Stockholm, où il n'avait plus qu'un jour à donner à la famille royale de Suède, le grand-duc héritier, après avoir assisté à l'office dans la chapelle de la légation russe, alla visiter le musée du palais, en compagnie du prince royal, qui le mena dans le port, pour y voir deux frégates suédoises récemment arrivées de la Méditerranée. Le grand-duc dîna chez la reine et y passa la soirée ; le souper fut suivi des adieux, avec promesse de se revoir le plus tôt possible à Stockholm ou à Saint-Pétersbourg.

La princesse royale avait devancé le départ de son mari et du césarévitch, et fait un trajet de 75 werstes, pour venir les attendre, le lendemain, à Tollgaren, où ils arrivèrent dans la journée du 22 juin.

Le grand-duc, en prenant congé de la princesse, lui exprima de la manière la plus délicate l'espoir qu'il avait d'apprendre bientôt que le mariage de son frère le duc de Leuchtenberg avec la grande-duchesse Marie était enfin décidé.

Les deux princes, dont l'amitié n'avait cessé de s'accroître pendant les dix jours qu'ils venaient de passer ensemble, continuèrent leur voyage pour Gothenbourg : dans

la matinée du 23, ils traversèrent la ville de Norkœping, inspectèrent deux régiments de grenadiers campés près de Berg, et s'embarquèrent, à bord d'un bateau à vapeur, sur le canal de Gotha, qu'ils suivirent par les écluses de Borenshult jusqu'au lac de Wettern. Ils passèrent la nuit dans la forterese de Karlsborg, et se rendirent le lendemain à Trolhotta, par la route de terre.

Le césarévitch visita avec beaucoup d'intérêt le canal de Trolhotta, creusé dans un rocher de granit, à 114 pieds au dessus du niveau de la rivière; il assista au passage d'un navire marchand par les huit écluses de ce canal, et il alla ensuite examiner les rapides de la rivière, jusqu'à son embouchure dans le lac de Wenern.

Arrivés, dans la soirée, à Gothenbourg, où ils furent reçus par une foule immense, qui les acclamait au son des cloches et au bruit du canon, ils descendirent à l'hôtel du gouverneur, où leur présence fut célébrée par la musique militaire et les chants de la Société chorale.

Le matin du 26 juin, après un déjeuner que leur offrit la corporation municipale de Gothenbourg, ils s'embarquèrent sur un bateau à vapeur, *le Hulfe,* qui allait prendre la mer, traverser le Sund, et conduire à Copenhague le césarévitch.

Les deux augustes amis se séparèrent à regret devant le phare de Vingo, et le prince royal, qui avait accompagné jusque-là le grand-duc héritier, fut ramené à terre par la chaloupe d'un navire suédois, pendant que le vapeur impérial *l'Hercule,* ayant à son bord le ministre de Russie près la cour de Danemarck, venait faire escorte au grand-duc héritier, depuis l'entrée du Sund, jusqu'au port de Copenhague.

Le prince y arriva, le 27 juin, à une heure de l'après-



midi. Cette courte traversée en mer l'avait entièrement remis de ses fatigues; il était, ou du moins paraissait être en très-bonne santé, lorsqu'il débarqua dans le port de Copenhague, où il fut reçu, au milieu des salves d'artillerie, par le landgrave Guillaume de Hesse, gouverneur de la ville, et par les premiers dignitaires de la cour, au nombre desquels se trouvait le comte de Blome, ministre de Danemarck près la cour impériale de Russie.

Le rivage et les remparts étaient couverts de monde, les rues remplies d'une foule énorme, et le jeune prince, à son passage, fut salué de sympathiques acclamations. Le bruit s'était répandu, dans le peuple, que le fils aîné du tzar parcourait les différentes cours de l'Europe, pour y chercher une épouse digne de lui, et qu'il avait déjà jeté les yeux sur une princesse de la maison royale de Danemarck. Ces intentions qu'on prêtait au césarévitch ne furent pas étrangères à l'accueil empressé et cordial qui l'attendait et à l'opinion favorable que justifia sa présence. Il n'y avait qu'une voix pour louer sa belle et noble figure, son grand air, sa bonne grâce et son esprit cultivé.

Le prince, accompagné de sa suite, dans les voitures de gala de la cour, se rendit d'abord chez le roi, Frédéric VI, puis chez la reine Marie, où se réunirent tous les princes et princesses de la famille royale. On dîna en petit comité, et après les visites d'usage aux princes et princesses, le grand-duc alla occuper le palais de Christiansborg, qui avait été préparé pour lui. Le soir, il parut au théâtre, dans la loge du roi.

Le lendemain, le vieux roi rendit visite au grand-duc héritier, qui reçut ensuite les ministres, le corps diplomatique et les principaux fonctionnaires civils et militaires. Le prince employa une partie de la journée à visiter l'Ami-

rauté et ses immenses chantiers de construction navale ; il examina dans le plus grand détail les arsenaux, les ateliers, les magasins; trois heures suffirent à peine à cette instructive exploration, qui intéressa beaucoup l'auguste voyageur. Mais il avait pris froid, en restant exposé aux courants d'air qui s'engouffraient dans ces vastes galeries, et il ressentit presque aussitôt un frisson avant-coureur d'une indisposition, laquelle ne l'empêcha pourtant pas d'assister au grand dîner, qui se donnait en son honneur, chez le roi, dans la salle des Chevaliers.

Les invités étaient nombreux, la fête brillante; pendant le repas, des toasts furent portés à l'empereur de Russie et au grand-duc héritier; celui-ci y répondit, en portant des toasts au roi, à la reine et à la famille royale de Danemarck.

Le soir, un bal avait lieu chez le prince Ferdinand, cousin du roi; mais le césarévitch ne fit que paraître à ce bal, donné en son honneur. Il eut un violent accès de fièvre, par suite du refroidissement qu'il avait éprouvé dans la journée. Son médecin ne fut pas d'abord sans inquiétude, et voulait, en prévision d'une maladie qu'il jugeait grave, faire avertir l'impératrice, qui devait être encore à Furstenstein, en Silésie, où elle attendait l'empereur.

Le malade annonça formellement qu'il donnerait lui-même de ses nouvelles à son auguste mère, et défendit absolument de la prévenir de cette indisposition, qu'elle apprit plus tard, en même temps que sa guérison. Il garda la chambre durant cinq jours, au bout desquels les médecins lui permirent de faire une promenade en voiture.

Dans le cours de sa maladie, il avait trouvé, au palais même qu'il habitait, un intéressant sujet de distraction sédentaire, car il était entouré du plus riche musée scandi-



nave qui fût en Europe. Il ne se lassait pas d'examiner cette curieuse collection d'armes, de costumes, d'inscriptions, de sculptures et de monuments antiques, qui représentaient aux yeux l'ethnographie et l'histoire des peuples primitifs du Nord.

Le roi, les princes de Danemarck lui rendaient visite tous les jours. Comme il ne pouvait prendre part à une grande revue des troupes réunies à Copenhague et aux environs, le roi, après avoir dirigé les manœuvres à cette revue, conduisit lui-même les troupes dans la ville, devant le palais de Christiansborg, et les fit passer sous les fenêtres du césarévitch, qui eut ainsi, sans sortir de sa chambre, le spectacle du défilé de l'armée danoise.

La maladie du prince n'avait pas eu de suites fâcheuses, mais il conservait une faiblesse extrême, qui ne lui permettait pas de figurer dans les fêtes de cour, réceptions, dîners, bals, concerts, qui se donnaient à son intention chez les princes et les princesses de Danemarck. Il se bornait à faire quelques sorties en calèche, hors de la capitale, et ne se rétablissait que fort lentement. Il eut la prudence de s'abstenir de prendre part aux réjouissances dont sa présence à Copenhague était l'objet, et dès qu'il fut en état de partir, il alla chez le roi et la reine, avec toute sa suite, pour leur faire ses adieux.

Le 11 juillet, le roi vint en personne lui rendre visite, et l'accompagna jusqu'au port, où l'attendaient les princes et la famille royale, qui montèrent avec lui à bord de l'*Hercule*, et qui ne le quittèrent qu'au moment du départ de ce navire, sur lequel avait été arboré le pavillon du grand-duc héritier.

L'Hercule leva l'ancre, au fracas de l'artillerie, au bruit des acclamations de tous les assistants. Le prince, en uni-



forme, debout sur le pont du navire, répondait avec effusion, par des gestes expressifs, aux témoignages de sympathie et de regret qu'on lui adressait du rivage.

Un temps clair et une chaude température favorisèrent la traversée, et le lendemain, à dix heures du matin, le césarévitch, après avoir passé une nuit calme et réparatrice, descendait dans le port de Travemunde, où il se reposa vingt-quatre heures, avant de se mettre en route, par la voie de terre, en voyageant à petites journées. Dans la matinée du 14 juillet, il partit de Lubeck, où il avait couché, pour se rendre à Hanovre, par Molln, Luneboug, Uelzen et Celle.

Le prince convalescent avait reçu des lettres de l'impératrice, qui, sachant l'indisposition assez sérieuse qu'il venait d'éprouver à Copenhague, se préoccupait beaucoup de sa santé ; elle l'invitait donc à retarder le grand voyage qu'il devait entreprendre, et même à y renoncer, s'il n'était pas entièrement rétabli ; elle lui apprenait que l'union de sa sœur Marie avec le duc de Leuchtenberg serait prochainement décidée, puisque l'empereur n'y mettait pas obstacle, et subordonnait son consentement à celui de la grande-duchesse. Le césarévitch avait répondu à son auguste mère, qu'il se sentait en état de continuer son voyage, et qu'elle pouvait compter sur les soins attentifs dont il était entouré.

Au passage de l'Elbe, qui forme la frontière entre le Danemarck et le Hanovre, il trouva un aide de camp du roi, que Sa Majesté hanovrienne avait envoyé à sa rencontre ; cet aide de camp l'escorta jusqu'à la capitale, où il n'arriva que le 18 juillet, car il était toujours très-faible, et avait besoin de grands ménagements.

Étant descendu au palais de plaisance, nommé Herren-



haus, qu'on avait disposé pour le recevoir, il se rendit presque sur-le-champ au palais de Montbrillant, que le roi et la reine occupaient dans la belle saison. Il sortit à peine de Herrenhaus, les deux jours suivants, pour faire visite au prince royal et au duc régnant de Brunswick, qui était venu exprès pour le voir à la cour de Hanovre.

Sa santé, gravement altérée, subissait une nouvelle atteinte, et les médecins le tinrent à la chambre durant cinq jours consécutifs, d'autant plus que des pluies continuelles et un vent froid avaient succédé à de fortes chaleurs. Le prince Christophe de Lieven, à qui l'empereur avait confié le soin de veiller sur son fils, fut tellement inquiet de l'état du malade, qu'il envoya un courrier pour demander l'ordre de le ramener près de ses augustes parents.

Le césarévitch se remit assez promptement de cette crise, qui eut une heureuse issue, pour pouvoir prendre part, avec beaucoup de modération, toutefois, à quelques-unes des fêtes préparées en son honneur. Le 25 juillet, il y eut spectacle dans le palais qu'on lui avait donné pour résidence, et non-seulement il y assista, sans trop de fatigue, mais encore il y reçut toute la cour, excepté le roi, qui était à son tour indisposé.

Le lendemain, dans la matinée, on ne put le dissuader de sortir; il alla inspecter l'artillerie à cheval, et voulut être présent, malgré le détestable temps, aux évolutions et aux manœuvres qu'elle exécuta sous ses yeux. Il eut néanmoins la prudence de rentrer de bonne heure dans ses appartements; et le soir, le roi et la reine vinrent lui tenir compagnie, avec un cercle choisi de personnes de la cour, pour entendre le concert.

Le prince passa encore une mauvaise journée, sans recevoir personne; mais, le 29 juillet, le ciel s'éclaircit, et la



pluie cessa : il put faire une promenade à cheval, qui lui fit beaucoup de bien. La veille de son départ, il vint prendre congé du roi et de la reine. Après cette visite intime, il se sentit capable de se rendre au manége de la cour, où on lui montra les procédés usités en Hanovre pour dresser les chevaux de selle avec autant de promptitude que de perfection.

Il avait fait préparer au palais d'Herrenhaus un bal auquel avaient été invités la cour, le corps diplomatique et la haute société de Hanovre. Ce bal fut très-brillant et très-animé ; les jardins étaient illuminés, et les eaux qui en font l'ornement jaillissaient de toutes parts en gerbes étincelantes. Le césarévitch, dont la figure pâlie accusait encore une fatigue maladive, ne refusa pourtant pas de se mêler aux danses, et tous les assistants admiraient la distinction de ses manières et l'élégance de son maintien. La fête ne se prolongea pas au delà de minuit, et le grand-duc, qui devait partir le lendemain matin, 31 juillet, pour Francfort-sur-le-Mein, fit ses derniers adieux à Leurs Majestés.

Il se sentait assez bien rétabli, pour continuer le long voyage qu'il devait faire en Europe : les médecins avaient seulement obtenu de lui, qu'il s'arrêterait quelques semaines à Ems ou à Bade, et qu'il y ferait une cure d'eaux.

Le prince Christophe de Lieven, qui l'accompagnait en qualité de curateur, écrivit alors confidentiellement à Joukowsky, l'ancien gouverneur du césarévitch, qu'on n'avait plus aucun sujet de craindre pour la santé de Son Altesse impériale, mais que le grand-duc héritier semblait affecté d'une tristesse ou plutôt d'une mélancolie vague et rêveuse, qui résistait à toutes les distractions.

— Cette mélancolie me gagne malgré moi, ajoutait le prince de Lieven, et elle devient comme un pressentiment



qui me dit que vous ne me reverrez pas à Saint-Pétersbourg. En vérité, je me crois plus malade que ne l'était Son Altesse impériale!

Avant son départ, le césarévitch avait eu des nouvelles de son auguste mère, qui se trouvait alors, avec l'empereur, à Tœplitz, en Carniole, et qui lui annonçait que le mariage de la grande-duchesse Marie et du duc de Leuchtenberg ayant enfin été approuvé par le tzar, elle allait se rendre en personne à la cour de Bavière, pour y traiter secrètement cette affaire de famille.

CCXLIX

L'empereur Nicolas avait prolongé son séjour à Varsovie jusqu'au 6 juillet. Il s'était établi au camp de Beliana, hors de la ville, et il y passait la nuit sous la tente, après avoir consacré le jour à inspecter les forts et les arsenaux, à visiter les hôpitaux et les instituts d'éducation, et à présider aux exercices et aux manœuvres des troupes, commandées toujours par le maréchal Paskewitch en personne.

Il resta, pendant la journée du 3, à Varsovie, où il parcourut les établissements civils et militaires, accompagné du feld-maréchal, qu'il remercia souvent à haute voix pour l'ordre irréprochable qui régnait dans ces établissements. Les constructions du fort de Slivitski, sur la rive droite de la Vistule, l'occupèrent et l'intéressèrent longtemps, car ce nouveau fort était destiné à servir de tête de pont à la citadelle d'Alexandre, qui dominait toute la ville et la tenait en respect.

Au sortir de l'hôpital Saint-Lazare, l'empereur daigna donner une heure entière à la visite de l'Institut des demoiselles nobles; il voulut que les leçons continuassent en sa présence, et il adressa plusieurs questions en langue russe aux



élèves, qui y répondirent d'une manière satisfaisante, en s'exprimant également en russe, quoiqu'elles fussent toutes d'origine polonaise. L'empereur se montra très-content de ce résultat, comme de la bonne tenue de la maison, dans laquelle il créa quatre places d'élèves aux frais de sa cassette. Il fit aussi des présents aux jeunes Polonaises qui lui avaient parlé en langue russe.

— Nous n'avons qu'une langue nationale en Russie, dit-il à ce sujet, de même qu'il n'y a qu'une patrie, quelles que soient d'ailleurs les différences de race, de langage et de religion. Mes enfants, ajouta-il avec bonté, ce n'est pas tout de parler russe, il faut tâcher encore d'être Russe au fond du cœur.

Il retarda son dîner de deux heures, pour assister aux brillantes évolutions de quelques régiments de cavalerie caucasienne, et il ne rentra au camp que vers minuit.

Le lendemain, à six heures du matin, il prit le commandement de l'infanterie, qui l'attendait sous les armes, et il la fit exercer, en dirigeant les mouvements d'ensemble, de manière à se rapprocher des fortifications de Wola; ensuite il confia au maréchal Paskewitch le soin d'exécuter un simulacre d'assaut, après lequel il fit rendre les honneurs militaires au gouverneur-général de la Pologne, par toutes les troupes qui avaient figuré dans les exercices de la journée. L'inspection des batteries d'artillerie à pied et à cheval eut lieu le jour suivant, et l'empereur fut satisfait de l'instruction des corps qu'il vit manœuvrer sous ses yeux.

Ce jour-là, 5 juillet, de deux à cinq heures du soir, l'empereur, qui s'était rendu à Varsovie avec les régiments du 4[e] corps d'infanterie, assista aux grandes manœuvres de ces régiments, qui bivouaquèrent sur les places et sur les boulevards de la ville. L'empereur passa la nuit au milieu d'eux,

sous la tente, et dès cinq heures du matin il était à cheval pour recommencer les manœuvres et les continuer jusqu'à neuf heures, en ramenant les troupes hors de Varsovie, à l'endroit où il devait monter en voiture et partir pour l'Allemagne.

Il prit congé de l'armée, en lui adressant des remercîments pour la parfaite exécution de ses exercices, et il embrassa le maréchal, à la vue des troupes, qui poussaient des hourras, en le félicitant aussi des heureux résultats qu'il avait obtenus dans son commandement militaire, ainsi que dans son administration civile.

L'auguste voyageur ne s'arrêta en route que pour prendre ses repas, même lorsqu'il fut en Prusse, et le 7 juillet, à trois heures de l'après-midi, il arrivait au château de Furstenstein, en excellente santé. L'impératrice le reçut avec d'autant plus de joie, qu'elle avait eu le matin même de meilleures nouvelles de leur fils aîné, le grand-duc héritier, tombé malade à Copenhague; les nouvelles du lendemain furent encore plus rassurantes, et l'empereur put s'accorder quelques jours de repos et de calme auprès de l'impératrice.

Il avait constaté, par lui-même, pendant son séjour à Varsovie, que les Polonais, sous le gouvernement ferme, mais juste et bienveillant de Paskewitch, étaient entrés dans une voie d'apaisement et de résignation. Le pays n'offrait déjà plus aucune trace apparente de l'insurrection de 1831, et l'on pouvait croire que l'élément révolutionnaire, qui survit inévitablement à de pareilles secousses, n'existait que dans les bas-fonds de la société.

Le tzar avait retrouvé, pour ainsi dire, le cœur des plus illustres familles du pays, et il ne dédaigna pas de répondre à leurs avances et à leurs protestations de dévouement.



en offrant des charges de cour à quelques-uns de leurs représentants. Par exemple, le comte Boleslas Potocki, qui était de longue date gentilhomme de la chambre, fut nommé chambellan, en considération des dons importants qu'il avait faits aux établissements d'éducation organisés en Pologne sous la surveillance du ministère de l'instruction publique.

Cette nomination coïncidait avec la publication du Rapport adressé à l'empereur par le comte Ouvaroff, qui attestait les progrès extraordinaires de l'instruction publique en Russie, puisque, dans le cours des cinq dernières années, grâce aux abondantes ressources mises à la disposition du ministre par la munificence impériale, grâce aussi à la généreuse initiative des particuliers, des corporations et des villes, 480 établissements nouveaux d'éducation nationale avaient été fondés dans l'empire, et le nombre des individus qui recevaient les bienfaits de l'enseignement à tous les degrés s'était accru dans la plus large proportion.

Le comte Ouvaroff pouvait annoncer, avec fierté, que son système d'instruction publique, établi sur un triple principe d'unité religieuse, d'unité monarchique et de nationalité, qui représentaient l'organisation sociale de la Russie, avait réalisé les espérances et les promesses qu'il exprimait d'une manière si patriotique dans son rapport du 19 novembre 1833.

« En jetant les yeux, après cinq ans, sur ce sincère exposé de mes idées d'alors, disait-il dans son nouveau Rapport à l'empereur, je me sens obligé de reconnaître avec émotion que c'est dans votre puissante main, Sire, que j'ai trouvé la force que j'appelais à mon aide ; que c'est dans votre constant intérêt et, j'ose le dire, dans votre impertur-



bable confiance, que se sont offerts par degrés et la source réelle et le garant le plus efficace des succès possibles. Beaucoup de choses, je le répète, sont encore inachevées, et demandent des travaux assidus et de mûres réflexions; cependant la divine Providence a permis que, sous les auspices de Votre Majesté, un nouvel esprit ait paru pénétrer dans les générations croissantes : toutes les écoles de toutes les catégories, disséminées sur la surface de l'empire, ont été renouvelées, par rapport à l'esprit comme à la forme de l'enseignement; toutes les classes de l'Etat s'empressent de jouir du bienfait d'un système d'éducation, dans lequel se trouvent combinés les avantages de la civilisation générale avec les conditions spéciales de notre mode d'existence. L'amour et le respect pour la nationalité font des progrès immenses; des entreprises scientifiques du premier ordre ont été achevées avec succès; des observations du plus vaste intérêt, exécutées avec tout le soin et toute la précision qu'exige l'état actuel des sciences exactes, ont définitivement résolu des problèmes importants sur lesquels se portait l'attention de l'Europe savante; une vie nouvelle s'est manifestée dans tous nos établissements publics; de toutes parts, on tend avec ardeur vers une civilisation plus haute et plus régulière. Sans avoir rien perdu des avantages de la culture européenne, nous nous tenons en garde contre ses aberrations, nous devenons chaque jour moins sensibles aux séductions que ses égarements mêmes exerceraient sur les impressions de la jeunesse. La langue nationale, ce grand véhicule de l'esprit public, rapproche déjà par degrés, du centre de l'empire, des populations pour lesquelles elle était naguère encore un objet de dédain et de haine. »

Ce fut, en effet, par l'étude de la langue russe, que le



comte Ouvaroff avait créé véritablement une éducation nationale.

L'empereur lui exprima de nouveau, dans les termes les plus flatteurs, la vive satisfaction qu'il éprouvait à l'égard des résultats obtenus, et il fit droit à toutes les demandes de récompenses que le ministre avait réclamées pour ceux qu'il nommait ses collaborateurs. Deux directeurs des écoles, le prince Tsertéleff dans le gouvernement de Poltava, et Okouloff dans celui de Moscou, furent promus au rang de conseiller d'État, et un grand nombre de décorations vinrent constater les services des fonctionnaires de l'instruction publique.

L'empereur data aussi de Furstenstein l'ukase qui nommait le général-major en retraite Bibikoff en qualité de chef supérieur du corps des pages et de tous les corps de cadets, et un autre ukase, du 27 juin/9 juillet, adressé au Sénat-dirigeant, pour approuver les statuts de l'École de droit de Saint-Pétersbourg, présentés par le ministre de la justice.

Ce dernier ukase était précédé des considérations suivantes :

« Le prince Pierre d'Oldenbourg, en Nous soumettant, en 1835, son projet pour la fondation à Saint-Pétersbourg d'une École de droit, destinée à former des jeunes gens nobles pour le service civil dans la carrière judiciaire, s'était offert d'acheter de ses deniers l'édifice nécessaire, et de faire tous les frais d'établissement de cette École.

« Considérant les sentiments qui avaient dicté ce projet, comme une preuve du zèle pour le bien public et du profond dévouement héréditaire à la patrie dont le prince était animé, Nous avons alors, par un ukase du 29 mai (10 juin,



nouv. st.) 1835, ordonné de mettre pour trois ans à exécution, par forme d'essai, le projet des statuts de cette École et de l'état approximatif de ses dépenses, et Nous avons nommé le prince curateur de cet établissement, en lui confiant, suivant ses désirs, le soin de prendre toutes les mesures nécessaires pour l'achat de l'édifice et pour la première organisation de l'École.

» Maintenant que le délai de trois ans, fixé pour étudier la marche desdits projets, est expiré, le curateur de l'École les a présentés à Notre sanction définitive, avec les changements et rectifications, dont l'expérience a fait sentir la nécessité.

» Ces projets ayant été examinés par le ministère de la justice et le Conseil de l'empire, Nous avons jugé convenable de les sanctionner, et Nous les adressons ici au Sénat-dirigeant, en lui prescrivant de prendre les mesures qu'exige leur mise à exécution. »

L'empereur et l'impératrice devaient quitter le château de Furstenstein dans la matinée du 14 juillet; la veille de leur départ étant l'anniversaire de la naissance de l'impératrice, les habitants des environs accoururent de tous côtés pour lui offrir leurs félicitations; les notabilités du pays, les principaux fonctionnaires et les sujets russes qui se trouvaient aux eaux de Salzbrunn eurent l'honneur d'être invités à la table impériale. Le soir, les rochers, les ruines et les bois, en face des fenêtres du château, furent illuminés en verres de couleur, tandis que de grands bûchers s'allumaient sur les sommets des montagnes voisines.

L'empereur, l'impératrice et la grande-duchesse Alexandra arrivèrent, le 14 juillet, à Fischbach, pour dîner chez



le prince Guillaume, frère du roi. Ils y restèrent deux jours, moins pour se reposer avant de continuer leur voyage en Allemagne, que pour régler d'un commun accord l'itinéraire de ce voyage, qui avait différents buts et qui devait durer jusqu'au mois de septembre.

L'empereur, depuis son départ de Saint-Pétersbourg, avait entretenu une correspondance active et presque journalière avec la grande-duchesse Marie, volumineuse correspondance, qui a été conservée et qui, certes, mériterait de voir le jour comme un des documents les plus précieux et les plus intéressants de l'histoire intime de la famille impériale de Russie : elle n'avait pas d'autre objet que l'alliance de la princesse avec le second fils du feu prince Eugène de Beauharnais, et cette alliance, qui n'était encore qu'une perspective vague et lointaine, donnait lieu à une sorte de débat contradictoire, tour à tour grave et doux, touchant et sévère, entre l'empereur et sa fille.

La grande-duchesse ne cesse de répéter qu'elle se soumettra respectueusement aux volontés, aux désirs de son auguste père ; mais elle ne peut s'empêcher de reconnaître que l'union, projetée par sa mère, s'offre à elle sous les auspices les plus favorables, et semble lui présenter toutes les conditions de bonheur. L'empereur se plait à rendre pleine justice aux qualités du duc de Leuchtenberg, qui a déjà ses sympathies ; mais, comme souverain et comme chef de famille, il est forcé de se souvenir que sa fille aînée peut et doit attendre un parti plus avantageux, à divers points de vue, et même plus brillant.

Alors, la grande-duchesse répond qu'elle songe, avant tout, à être heureuse, en choisissant un époux ; elle n'hésite pas à déclarer qu'elle a toujours eu une aversion instinctive pour ces alliances qu'on nomme politiques, et que



la raison d'État impose trop souvent aux familles souveraines. N'a-t-elle pas sous les yeux, pour exemple et pour enseignement, le bonheur domestique de ses augustes parents, qu'une sympathie mutuelle avait entraînés l'un vers l'autre, sans tenir compte de ces exigences, de ces intérêts de rang et de fortune, qui font les mariages de convenance, mais qui sont absolument inutiles au point de vue de la félicité conjugale? Fille du tzar, elle était appelée, sans doute, par sa naissance, à partager le trône d'un prince régnant; mais elle préférait vivre comme grande-duchesse à la cour de son père, et ne jamais quitter sa chère patrie.

Nicolas fut très-frappé de ces motifs, exprimés avec une résolution ferme et calme à la fois; il se trouvait à bout d'objections et de résistances; il cessa donc de faire opposition aux vœux de sa fille. « J'ai dû te parler comme père et comme souverain, lui disait-il dans une des dernières lettres relatives à ce mariage. Mais je n'ai jamais eu l'intention de t'imposer une volonté quelconque sur un sujet où j'ai voulu te laisser prononcer seule. Je te prie, toutefois, de faire encore de sérieuses réflexions et surtout de prendre le temps de réfléchir. Quant à moi, je me rangerai aveuglément à ton avis, si tu m'assures que ton choix doit contribuer à te rendre heureuse. »

Le mariage de la grande-duchesse ne rencontrait plus aucun obstacle de la part de l'empereur, qui autorisa l'impératrice à s'en occuper directement avec la cour de Bavière et la famille du duc de Leuchtenberg. L'impératrice demanda immédiatement à passer par Munich, en allant aux bains de Kreuth, pendant que son auguste époux irait prendre les eaux à Tœplitz, en Autriche.

Leurs Majestés, accompagnées de la grande-duchesse



Alexandra, arrivèrent à Dresde, le 17 juillet, à huit heures du matin, et descendirent à l'hôtel du ministre de Russie près de la cour de Saxe. Le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, avait à peine été informé de leur arrivée imprévue, que l'empereur s'empressait de lui faire visite au palais de plaisance de Pillnitz; mais il retournait presque aussitôt à Dresde, pour aller voir sa sœur, la grande-duchesse Anne, princesse d'Orange, qui était venue l'attendre dans cette capitale.

Le roi de Saxe était rentré en toute hâte à Dresde, mais il ne devait pas songer à préparer une réception digne de ses illustres hôtes, qu'il ne pouvait retenir quelques jours dans ses États. Il les reçut d'abord au musée, il leur fit lui-même les honneurs de cette célèbre galerie de tableaux; le soir, il les conduisit au théâtre, où le public respecta leur incognito; le lendemain, après un dîner de famille au palais royal, il les emmena au palais de Pillnitz, et parcourut avec eux les superbes jardins, magnifiquement illuminés à leur intention, mais absolument déserts et silencieux.

— Madame, dit le roi Frédéric-Auguste à l'impératrice, ne soyez pas étonnée si je me montre jaloux et avare des courts instants que vous daignez nous accorder; je n'ai voulu en perdre rien, et je me suis dispensé d'inviter les personnes de ma cour qui eussent été si heureuses de présenter leurs hommages à Votre Majesté.

La reine de Saxe était sœur du roi de Bavière et de la princesse Amélie, veuve du prince Eugène de Beauharnais; elle n'ignorait pas le mariage projeté entre son neveu le duc de Leuchtenberg et la grande-duchesse Marie : elle eut occasion d'en parler avec l'impératrice, qui se montrait de plus en plus sympathique à cette alliance.



L'empereur et l'impératrice partirent du palais de Pillnitz, le matin du 19 juillet, et voyagèrent toute la journée, pour arriver dans la soirée à Tœplitz, ville thermale située à peu de distance du Danube, dans le cercle de Laibach. L'empereur d'Autriche était encore en Italie, après son sacre dans la ville de Milan, et il n'aurait pu, à son grand regret, venir de si loin à la rencontre de Leurs Majestés impériales de Russie; mais, en son absence, il avait chargé son frère l'archiduc François-Charles de le représenter auprès d'elles, et l'archiduc se trouva, en effet, à Tœplitz, pour les recevoir au nom de son auguste frère.

L'empereur avait, au reste, désiré garder un demi-incognito pendant les vingt et un jours que durerait la cure d'eaux minérales, à laquelle il ne s'était pas résigné sans difficulté. Le principal objet de cette cure était de le forcer, presque malgré lui, à prendre un repos dont il avait absolument besoin. Il avait annoncé, toutefois, en cédant aux recommandations de ses médecins, qu'il emploierait cet intervalle de loisir à mettre au courant l'arriéré des affaires d'État, que son séjour en Prusse lui avait fait un peu négliger. Il se proposait donc de travailler tous les jours, sinon toutes les nuits, soit seul, soit avec ses secrétaires, soit avec le ministre de la cour impériale et des apanages, le prince Wolkonsky, lequel ne l'avait pas quitté un seul jour depuis son départ de Saint-Pétersbourg.

Dès le surlendemain de son arrivée à Tœplitz, l'impératrice était partie pour la Bavière, avec sa fille Alexandra et une suite peu nombreuse.

L'empereur avait commencé très-ponctuellement la cure d'eaux qui lui était ordonnée, en évitant de se fatiguer par un exercice immodéré; le matin, après le bain, il se pro-



menait à pied ou à cheval, avec le prince Wolkonsky et souvent avec l'archiduc; il se retirait ensuite, pour faire la sieste, et se mettait au travail en s'éveillant. Il ne sortait plus qu'après le dîner, et se contentait d'une courte promenade en voiture, à la suite de laquelle il consacrait encore une heure ou deux à l'examen des portefeuilles que ses ministres lui envoyaient par courriers ordinaires.

L'empereur d'Autriche avait eu l'attention de faire venir à Tœplitz le régiment de hussards qui portait le nom de l'empereur de Russie, et celui-ci, qui ne se désintéressait jamais des choses militaires, assistait volontiers à la parade de ce beau régiment, qu'il aimait à faire manœuvrer lui-même, aux environs de la ville, en présence de l'archiduc François-Charles.

Ce fut pour témoigner sa gratitude à ce prince aimable et distingué, qu'il le nomma, par un ordre du jour du 15/27 juillet, chef du régiment des grenadiers de Samogitie, en ordonnant que ce régiment prendrait désormais le titre de régiment de grenadiers de l'archiduc François-Charles.

Un des plus braves généraux de l'armée russe, le général Bistrom, était décédé, le 28 juin, aux bains de Kissengen. L'empereur lui donna un souvenir de regret et d'estime, en ajournant à six mois la nomination de son successeur en qualité d'adjoint du grand-duc Michel Paulovitch, commandant en chef du corps détaché de la garde. Pour honorer la mémoire du défunt, il admit au nombre de ses aides de camp le jeune aide de camp du général Bistrom, nommé Schemiot, simple cornette au régiment des gardes hussards de Grodno.

Le genre de vie que l'empereur menait à Tœplitz était assez monotone, mais sa santé s'en trouvait à merveille, et surtout, comme il l'écrivait à l'impératrice, jamais il ne



s'était senti en meilleures dispositions pour le travail, et chaque jour, suivant son expression, il « remuait des montagnes d'affaires. »

Un grand nombre d'ordres du jour adressés à l'armée, de mandements ou d'édits adressés au Sénat-dirigeant et au Saint-Synode, d'ukases adressés à des fonctionnaires ou à des particuliers, furent datés de Tœplitz. Le plus important est celui que l'empereur fit publier comme un témoignage éclatant de sa satisfaction pour les économies considérables que le comte Tchernycheff, ministre de la guerre, avait réalisées, dans le cours de l'année 1837, sur le budget de son ministère.

Voici cet ukase, qui constatait une fois de plus les résultats de l'infatigable activité de ce ministre :

« J'ai examiné le tableau que vous M'avez soumis avec votre rapport spécial, et qui présente la balance des fonds et des approvisionnements en nature des quatre départements d'économie du ministère de la guerre, pour l'année 1837. J'y ai reconnu, de nouveau, avec une satisfaction particulière, l'état de prospérité dans lequel ils se trouvent en ce moment, et les grandes facilités que l'accroissement progressif des ressources financières propres du ministère de la guerre apportait aux revirements du ministère même, ainsi que du trésor impérial.

« Voyant dans de si rapides succès les fruits de l'infatigable et active sollicitude que vous ne cessez d'apporter à l'économie du ministère, comme des sages dispositions entreprises sous votre direction immédiate dans cette importante partie, et dont la mise à exécution se poursuit avec tant de perfection, il M'est très-agréable de vous renouveler, pour le service rendu ainsi à l'État, l'expression



de Ma sincère et parfaite gratitude, et je vous charge de la témoigner en Mon nom aux membres du conseil de la guerre, ainsi qu'aux autres fonctionnaires qui vous secondent dans l'administration de l'économie dudit ministère.

« Je suis pour toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Teplitz, le 18 (30, nouv. st.) juillet 1838. »



CCL

L'impératrice et la grande-duchesse Alexandra étaient alors aux bains de Kreuth, au pied des Alpes.

Elles avaient passé la première nuit de leur entrée en Bavière (22 juillet) dans le bourg de Weisen; elles se remirent en route le lendemain, s'arrêtèrent à Ratisbonne, pour y dîner chez la princesse douairière de la Tour-et-Taxis, et allèrent coucher au château de Kofering, chez la comtesse de Lerchenfeld, mère du ministre de Bavière à la cour de Russie. Elles continuèrent leur voyage, le jour suivant, et, après avoir dîné dans la ville de Landshut, arrivèrent dans la soirée à Munich.

L'impératrice avait vu avec plaisir les manifestations de joie et de respect qui accueillaient son passage; elle avait été sensible à l'empressement des populations, qui se portaient à sa rencontre, mais elle s'était refusée à la brillante réception que le gouvernement bavarois voulait lui faire, et, suivant son désir formel, elle descendit au château royal de Munich, sans recevoir les honneurs dus à son rang, et même sans aucune espèce d'étiquette et d'apparat. Le roi Louis et la famille royale, réunie presque tout entière au palais, attendaient l'auguste voyageuse, pour lui



faire un accueil simple et cordial, qui lui sembla bien préférable au cérémonial des réceptions officielles.

Le but du voyage de l'impératrice de Russie n'était ignoré par personne dans la famille royale de Bavière; mais il resta un secret pour tout le monde, à Munich, où son passage fut à peine signalé, car l'impératrice avait hâte de se rendre aux bains de Kreuth, où elle devait séjourner quelques semaines, sans avoir d'autre intention apparente que de soigner sa santé, qu'on disait sérieusement altérée par une affection nerveuse.

Elle se montra pourtant, dans tout l'éclat de sa beauté, à une représentation de *la Somnambula*, au théâtre de Munich, et elle y fut accueillie avec enthousiasme par les assistants, qui restèrent sous le charme de sa noble élégance et de sa grâce incomparable. Le lendemain, elle reparut encore au théâtre, et sa présence excita les mêmes sentiments et les mêmes transports.

Elle partit, le 28 juillet, pour Kreuth, où les familles riches de Munich vont ordinairement passer la belle saison, et elle s'y installa dans une maison appartenant à la reine douairière de Bavière, mais disposée exprès pour l'auguste voyageuse avec toutes les recherches du luxe et du confortable.

La reine douairière, veuve du roi Maximilien-Joseph, avait quitté cette jolie résidence d'été pour se fixer au château de Teguernsée, à deux milles de Kreuth, où venaient d'arriver son gendre le prince royal de Prusse, Frédéric-Guillaume, et sa fille Élisabeth, femme de ce prince, qui se réjouissait de faire coïncider son séjour en Bavière avec celui de sa sœur l'impératrice de Russie, et qui ne désespérait pas d'y voir bientôt arriver aussi l'empereur Nicolas.



La situation de Kreuth, à l'entrée des Alpes, est aussi agréable que pittoresque. L'établissement des bains d'eaux minérales, qui sont en réputation depuis plus d'un siècle, se trouve dans une délicieuse petite vallée, où l'on respire un air pur, doux et sain, car elle est entourée de hautes montagnes couvertes de forêts et abritée des vents, qui n'en changent pas la température, toujours égale et modérée. La source de Kreuth a la propriété de fortifier les poitrines faibles, les estomacs débiles et les nerfs malades, surtout lorsqu'on ajoute à l'usage des bains l'emploi du petit-lait préparé avec un mélange de plantes alpestres.

L'impératrice, dont la maladie nerveuse chronique avait fait des progrès inquiétants, qu'elle s'efforçait de dissimuler, devant l'empereur, sous une apparence de calme et de mansuétude, eut à se féliciter des heureux effets de la cure qu'elle était allée chercher si loin; elle se rétablissait à vue d'œil, et ses forces revenaient rapidement, par suite de l'usage simultané des bains d'eaux sulfureuses et des boissons de petit-lait. Elle faisait tous les jours de charmantes promenades dans les montagnes, avec son frère le prince royal de Prusse et sa belle-sœur, qui lui tenaient sans cesse compagnie; elle allait continuellement au château de Teguernsée, où la reine douairière lui ménageait alternativement la visite de tous les membres de la famille royale de Bavière.

Elle eut ainsi plusieurs entrevues avec la duchesse douairière de Leuchtenberg, que son fils le jeune duc Maximilien ne manquait pas d'accompagner à Teguernsée ou à Kreuth. Ces entrevues étaient secrètes, mais on commençait à savoir, dans l'entourage de la reine douairière, que le mariage du jeune prince avec une grande-duchesse de Russie était, sinon arrêté définitivement, du moins admis

en projet. On ne douta plus de la réussite probable de ce projet, lorsqu'on vit arriver, le 12 août, l'empereur Nicolas, qui avait terminé sa cure d'eaux minérales à Tœplitz, et qui venait rejoindre l'impératrice à Kreuth, où il ne passa que trois jours avec elle. L'empereur avait promis de se rendre à Munich, et le roi de Bavière serait allé le chercher à Kreuth, s'il eût tardé davantage à tenir sa promesse. Le roi avait quitté son palais de Pillnitz, pour le recevoir dans la capitale, où l'empereur ne resta que trois jours, du 16 au 18 août, sans avoir l'ennui et la fatigue des réceptions officielles, comme il l'avait expressément demandé. Le roi l'accompagnait partout dans ses promenades; ils visitèrent ensemble le musée des tableaux, la galerie des statues antiques et modernes, et le nouveau palais que le roi faisait construire à grands frais dans le goût de l'architecture des anciens. Ils dînaient ensemble tous les jours, et le soir ils allaient au théâtre.

Le 18, fête de la Transfiguration et anniversaire de la naissance de la grande-duchesse Marie, l'empereur entendit la messe dans l'église grecque, et assista ensuite, avec le roi, à une revue des troupes de la garnison de Munich. Il repartit, dans l'après-midi, pour Kreuth, et y arriva vers six heures du soir.

Le mariage de la grande-duchesse Marie avec le duc de Leuchtenberg n'avait pas été étranger au voyage de l'empereur en Bavière. Le roi Louis s'était montré très-flatté de ce projet d'alliance, qui allait faire entrer son neveu dans la famille impériale de Russie.

L'empereur resta jusqu'au 27 août auprès de l'impératrice, qui achevait sa cure, et il la laissa encore quelques jours à Kreuth, pour retourner à Munich, où il passa la journée du 28 août. Le lendemain, de grand matin, il se



mit en route pour aller rendre visite à son beau-frère, le roi de Wurtemberg; il voyagea, sans s'arrêter, avec une prodigieuse rapidité, de manière à faire en moins de douze heures un trajet de plus de cinquante lieues.

Il n'arriva pas avant minuit au château de Friederichshafen, sur le lac de Constance, où le roi de Wurtemberg était installé avec sa famille, pour y passer l'été. L'empereur ne resta qu'une journée avec eux, et il repartit, dans la soirée du 30 août, pour Augsbourg.

Le roi de Bavière était venu l'y attendre, avec son frère le prince Charles, qui commandait le corps de troupes bavaroises, qu'on avait réunies dans un camp, aux portes de la ville, pour les faire manœuvrer devant l'empereur de Russie. Ces manœuvres remplirent la journée du 1er septembre, et le lendemain, l'empereur, après avoir assisté à une grande parade des troupes « en tenue d'église, » prit congé du roi de Bavière dans l'après-midi, et partit, par Nuremberg, pour le duché de Weimar, où devaient le rejoindre successivement, à la cour de sa sœur la grande-duchesse régnante de Saxe-Weimar, le grand-duc héritier et l'impératrice.

Il arriva le premier, au palais du Belvédère, que le grand-duc de Saxe-Weimar et la grande-duchesse régnante occupaient avec leur famille; il y passa trois jours entiers, dans une douce et franche intimité, qu'il préférait à toutes les splendeurs de la représentation officielle, et que la présence du césarévitch avait animée de nouveaux charmes.

Le césarévitch était arrivé, le 6 septembre, revenant des eaux d'Ems, qui l'avaient remis en parfaite santé. Son voyage, depuis son départ de Hanovre, le 31 juillet, s'était accompli dans les conditions les plus favorables; et, suivant les

recommandations expresses de son auguste mère, auxquelles il avait obéi plutôt qu'aux prescriptions des médecins, il ménageait ses forces et suivait un régime rigoureux, évitant la fatigue, voyageant à petites journées, et s'arrêtant toujours le soir dans une ville où il passait la nuit.

Il avait ainsi couché à Einbeck, et en était parti le lendemain, dans la matinée, pour se rendre à Cassel, après s'être reposé à Gottingue et à Minden. En arrivant à Cassel, il fit une visite à Son Altesse royale l'électrice, épouse de l'électeur Guillaume de Hesse, et consacra la matinée du jour suivant à se promener en voiture dans la ville et aux environs.

Après avoir parcouru à pied le parc de Wilhemshohe, célèbre par la beauté de ses sites et de ses eaux, il déjeuna chez l'électrice et partit, dans l'après-midi, pour Marbourg. Il y passa la nuit, et ne quitta pas cette ville, sans avoir admiré la cathédrale gothique. A six heures du soir, il descendait à Francfort-sur-le-Mein.

Il y fut reçu par le conseiller privé d'Oubril, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie près la Diète des États de la Confédération germanique. C'est accompagné de M. d'Oubril, qu'il visita, le lendemain 4 août, les curiosités de cette ancienne capitale de la Confédération, qui renferme tant de souvenirs historiques et tant de superbes monuments de la grande époque des empereurs d'Allemagne. Ce jour-là, tous les Russes de distinction résidant à Francfort furent admis à la table du grand-duc, qui, après le dîner, alla rendre visite au duc de Nassau, venu exprès pour le voir; dans la soirée, il se montra quelques instants au théâtre, et honora de sa présence une assemblée peu nombreuse chez M. d'Oubril.



Il se ressentait encore de ses derniers accès de fièvre, et il ne voulut pas retarder son départ pour Ems. Il consentit seulement à passer la journée du 6 août à Bieberich, résidence du duc de Nassau, qui ne cessa de l'entourer des prévenances les plus amicales.

Sa cure aux bains d'Ems, où il était arrivé le 7, à six heures du soir, commença le lendemain même et se continua sans interruption pendant vingt-cinq jours. Dès son arrivée, les Russes qui se trouvaient à Ems lui furent présentés, mais il refusa indistinctement toutes les fêtes qu'on voulut lui offrir : il s'était mis « sous les ordres de ses médecins, » comme il le dit lui-même à plusieurs reprises, et il n'avait pas le droit de lever la consigne, encore moins de la violer. Il se bornait donc à se promener à pied, matin et soir, et à faire chaque jour une excursion à cheval ou en voiture, dans les environs, en s'interdisant toute espèce de travail ou de fatigue. Ce genre de vie méthodique lui réussit à merveille et acheva de rétablir sa santé.

Il avait dû, cependant, prendre part à une fête de famille que la duchesse de Nassau eut l'idée d'organiser, à son insu, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de sa sœur la grande-duchesse Marie. Le matin du 18 août, il fut réveillé par la musique militaire, qui exécutait sous ses fenêtres l'hymne national russe. Il n'avait pas manqué, ce jour-là, d'assister à la messe, où tous les Russes s'étaient donné rendez-vous, et il avait bien été forcé de paraître au grand dîner que la duchesse de Nassau, fille du prince Paul de Wurtemberg, offrait, à l'occasion de cette fête, aux Russes de distinction qui se trouvaient à Ems.

Le soir, tous les habitants de la ville et tous les hôtes étrangers furent en quelque sorte invités à prendre part à la fête : le jardin public et les bords de la rivière étaient



magnifiquement illuminés en verres de couleur, entre lesquels on voyait briller les armes de Russie et les chiffres de la grande-duchesse Marie. On avait allumé des feux de joie sur le sommet des montagnes voisines, et deux chœurs de musique ne cessaient de faire entendre alternativement, dans le jardin et sur la rivière, les plus agréables symphonies.

Le césarévitch s'était retiré de bonne heure dans ses appartements, car il devait partir le lendemain matin pour Coblentz, où il se proposait de voir sa tante la grande-duchesse Anne, princesse d'Orange, qui retournait de Tœplitz à la Haye. Il eut ainsi des nouvelles plus récentes et plus intimes de ses augustes parents.

Il était de retour le soir même à Ems, où il continua de prendre les eaux, qui eurent le plus heureux effet sur l'état général de sa santé. Après sa cure, il avait à cœur de se retrouver avec sa mère pendant quelques jours, avant de la quitter pour un voyage qui se prolongerait jusqu'au printemps de l'année suivante. Il était appelé aussi à Weimar, pour recevoir les dernières instructions de l'empereur.

Il arriva donc, le 6 septembre, à la cour de Saxe-Weimar, où l'impératrice était encore attendue, et il passa quatre jours entiers auprès de son auguste père, soit au palais du Belvédère, soit dans la ville de Weimar, au milieu de la famille de sa tante la grande-duchesse Marie Paulovna et du grand-duc régnant.

Ce fut le 11 septembre, jour de la fête du grand-duc héritier, que l'impératrice revint des bains de Kreuth, qui avaient été si favorables à sa santé, et à peine arrivée à Weimar, accompagnée de sa fille la grande-duchesse Alexandra, qui avait été légèrement indisposée à Teguern-



sée, elle se rendit à l'église gréco-russe, pour assister au service divin, avec l'empereur et le grand-duc héritier.

L'empereur se voyait forcé, bien à regret, de partir le lendemain même pour la Prusse; il avait donné rendez-vous au roi Frédéric-Guillaume et au prince Charles, qui devaient être à Magdebourg le 14 septembre, avec la famille royale, le roi de Hanovre, un grand nombre de princes étrangers et de princesses allemandes, beaucoup de généraux et d'officiers de l'armée prussienne, et la plupart des grands personnages de la cour. Il s'agissait de manœuvres et d'exercices militaires que le prince Charles allait diriger sous les yeux du roi.

L'impératrice obtint de prolonger son séjour à Weimar et de garder auprès d'elle le grand-duc héritier et la grande-duchesse Alexandra, qu'elle ramènerait, quatre jours plus tard, à Potsdam, où ses deux filles aînées, les grandes-duchesses Marie et Olga, arrivant de Saint-Pétersbourg, avec leur suite, devaient venir la retrouver, par ordre de l'empereur, pour rentrer après en Russie, avec leur mère.

L'impératrice se félicitait d'échapper ainsi à la fatigue et à l'ennui de ces interminables revues, qui faisaient les délices de la cour de Prusse.

L'empereur arriva seul à Magdebourg, dans la soirée du 12 septembre : le roi et le prince Charles l'attendaient; le 4e corps de l'armée prussienne était réuni dans son camp, hors de la ville, qui avait été envahie à la fois par une foule d'étrangers et par les personnes pourvues d'invitations officielles.

Le lendemain même de l'arrivée du tzar, il y eut, dans les environs de la ville, une revue des troupes, sous le commandement du prince Charles de Prusse. Les manœuvres commencèrent le 14 et continuèrent le 15; elles



étaient favorisées par un très-beau temps, et elles eurent pour spectateurs une multitude de curieux, qui venaient surtout pour voir l'empereur de Russie.

Là, comme partout, l'empereur eut lieu d'être satisfait du sympathique accueil que lui firent les populations : quelques-uns l'acclamaient, tous s'inclinaient respectueusement sur son passage; personne ne pouvait se défendre d'un sentiment mêlé de crainte et d'admiration en sa présence, tant il y avait de majesté naturelle dans son maintien, dans sa physionomie, dans son regard et jusque dans l'accent de sa voix.

L'enthousiasme fut au comble, lorsque l'empereur, à qui le roi Frédéric-Guillaume donnait le bras, entra dans le bal que lui offrit la noblesse de Magdebourg. Une dame présente dit à ce sujet un mot qui courut alors et qui n'était pas une grossière flatterie : « Quand on n'a pas vu l'empereur Nicolas, on ne comprend pas bien ce que c'est qu'un empereur. »

Le roi de Prusse avait devancé le départ de son hôte auguste, pour venir l'attendre au palais de Potsdam, où la famille impériale allait se trouver rassemblée tout entière à son intention. L'empereur partit dans la journée du 15 septembre, après les manœuvres; il s'arrêta une heure à Brandebourg, pour passer en revue le régiment de cuirassiers qui portait son nom, et il fut à Potsdam dans la soirée. Le lendemain, qui était un dimanche, il eut le plaisir de voir arriver successivement, dans l'après-midi, ses deux filles les grandes-duchesses Marie et Olga, venant de Saint-Pétersbourg, l'impératrice, la grande-duchesse Alexandra et le grand-duc héritier, venant de Weimar. La journée entière du 17 fut consacrée à la vie de famille. On était si joyeux de se trouver ensem-



ble, après avoir souhaité si longtemps cette nombreuse et charmante réunion, qui mettait en contact, pour la première fois, la plupart des princes et des princesses de la maison royale de Prusse et de la maison impériale de Russie! Le roi éprouvait autant d'orgueil que de bonheur, en comptant autour de lui les nombreux rejetons de sa famille, qu'il voyait si brillante et si prospère. Ce fut un des plus beaux jours de son règne, comme il le dit avec émotion à l'empereur.

Le 18 septembre, les grandes manœuvres, que devaient exécuter les garnisons de Potsdam, de Berlin et de Spandau, s'ouvrirent par l'exercice des troupes qui se trouvaient à Potsdam : l'empereur y assistait avec le roi de Prusse.

Ce jour-là même, on vit arriver le prince royal de Bavière, accompagné de son cousin le jeune duc de Leuchtenberg, l'un et l'autre invités par le roi, avec l'agrément de l'empereur, pour assister aussi à ces manœuvres, qui ne devaient pas durer moins de dix ou douze jours. La présence du duc de Leuchtenberg à la cour de Berlin accrédita tous les bruits qui couraient sur son mariage projeté avec la grande-duchesse Marie, et dès lors ce mariage fut regardé comme certain, surtout après un dîner chez le roi, dans lequel ce vieux monarque, entouré de tous les membres de la famille royale et impériale, avait porté un toast à sa petite-fille la grande-duchesse Marie, en exprimant le vœu d'être témoin de son union avec un prince digne d'elle.

Il y avait, chaque jour, des manœuvres ou des exercices militaires, tantôt à Potsdam, tantôt à Berlin. Le roi et le prince Charles se partageaient le commandement, et souvent l'empereur y prenait part ; mais l'impératrice avait

obtenu de ne pas suivre ces mouvements de troupes, dont le plus grand intérêt n'était accessible qu'à des hommes de guerre, passionnés pour la tactique et la théorie.

Elle restait donc avec ses trois filles, les grandes-duchesses, dans l'intérieur de la famille royale, où elle trouvait à satisfaire ses goûts et ses préférences pour une vie de douce et paisible intimité. Elle ne se montra qu'une seule fois, et toujours avec ses trois filles, éclatantes de beauté, de jeunesse et de grâce, à la grande parade qui eut lieu, le 23 septembre, dans la ville même de Potsdam. On la vit une fois aussi, au théâtre de Berlin, dans la loge du roi, et elle fut accueillie avec des transports de respect et de joie par tous les spectateurs. Elle faisait le charme et l'ornement de toutes les fêtes de la cour, qui furent très-brillantes et très-animées.

La journée du 26 septembre fut assombrie par les adieux et le départ du grand-duc héritier, qui se mit en route pour faire un long voyage en Italie, car les médecins avaient exigé qu'il y passât l'hiver, afin d'achever le rétablissement de sa santé et pour le tenir en garde contre les atteintes qui menaçaient sa poitrine affaiblie par plusieurs accès de fièvre intermittente.

Le grand-duc héritier était accompagné du duc de Leuchtenberg, qui devait devenir bientôt son beau-frère, et qui voulait le garder quelques jours à la cour de Bavière, avant de partir lui-même pour Saint-Pétersbourg, où l'empereur l'invitait à venir se fixer jusqu'à ses fiançailles avec la grande-duchesse Marie.

Les dernières manœuvres exécutées par les troupes prussiennes sous les yeux de l'empereur de Russie et du roi de Prusse eurent lieu dans la matinée du 27 septembre. Leurs Majestés dînèrent au palais de plaisance de Grune-



wald, avec l'impératrice et les grandes-duchesses : c'était un dîner d'adieu.

L'empereur et l'impératrice retournèrent à Berlin, dans l'intention d'y rester jusqu'à leur départ. Il y eut encore à Berlin quelques exercices militaires, auxquels l'empereur assista ; la famille impériale parut au théâtre, et y fut saluée d'acclamations enthousiastes ; elle s'était préparée à partir le lendemain pour Stettin, où elle comptait s'embarquer à bord d'un bateau à vapeur de la marine russe, *l'Hercule*, qui l'attendait pour la ramener en Russie ; mais il fallut céder aux instances du roi, qui retarda de vingt-quatre heures le départ de la famille impériale, en l'invitant à un déjeuner et à un bal qu'il lui offrait au palais de Charlottenbourg.

La saison était bien avancée, et les préludes d'un hiver rigoureux se faisaient déjà sentir : on avait lieu de craindre que la mer ne fût mauvaise et la traversée pénible. Mais ce n'était pas là ce qui pouvait changer une décision de l'empereur, et l'impératrice, malgré sa répugnance pour les voyages maritimes, se soumettait en silence à cette décision.

Cependant, l'état de la mer et des vents n'avait rien de rassurant, lorsque la famille impériale fut arrivée à Stettin ; le capitaine de *l'Hercule*, qui était entré dans le port avec beaucoup de peine, essaya vainement de faire représenter au tzar le danger ou du moins les difficultés d'une pareille navigation dans la Baltique, à cette époque de l'année, où la plupart des navires se hâtaient de quitter les mers du Nord. L'empereur se contenta de répondre qu'il n'avait pas le temps d'attendre une meilleure mer, et qu'il avait promis d'être à Saint-Pétersbourg le 27 septembre/9 octobre.

— D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, je suis accoutumé



au méchant accueil de la mer, qui ne me paye pas de retour, comme on sait, malgré ma passion pour elle. Nous avons, Dieu merci, un bon navire, un excellent capitaine et, par-dessus tout, la protection de la Providence.

On s'embarqua donc, par une nuit noire et froide; tout le monde était inquiet et attristé, à l'exception de l'empereur, qui s'installa tranquillement dans le salon, où il se proposait de travailler, comme s'il eût été dans son cabinet, au palais d'Hiver; mais la tempête ne lui permit pas de poursuivre longtemps le dépouillement de son portefeuille.

Le bâtiment, qui marchait contre le vent à force de vapeur, était horriblement battu et secoué par les vagues; il avait réussi pourtant à gagner la haute mer et à s'éloigner des côtes, mais ce n'était pas sans avoir beaucoup souffert: on entendait, à chaque coup de mer, gémir et craquer toutes les parois de ce beau et solide navire, comme s'il allait s'ouvrir et s'en aller en débris.

L'impératrice et les grandes-duchesses, couchées dans la chambre d'arrière, se relevèrent et vinrent trouver l'empereur pour se rassurer auprès de lui. La nuit se passa ainsi sans sommeil et sans un moment de calme et de répit. Le jour reparut enfin, sombre et lugubre : la tempête était loin de s'apaiser.

L'empereur n'avait cessé, pendant ces longues heures d'angoisse, de s'entretenir tranquillement avec le comte Orloff et le prince Wolkonsky. Le capitaine de *l'Hercule* fit proposer à l'empereur de s'arrêter dans quelque port de la baie de Dantzig, jusqu'à ce que le temps se fût un peu amélioré. L'empereur répondit sèchement :

— Il n'y a rien de changé dans notre itinéraire; nous nous arrêterons à Cronstadt.



Le vapeur continua donc sa marche pénible et périlleuse, pendant tout un jour et toute une nuit, sans éprouver aucune avarie grave.

L'impératrice et les grandes-duchesses se refusèrent absolument à quitter l'empereur et à prendre quelque repos.

Cette situation, aussi fatigante au moral qu'au physique, se prolongea jusqu'au troisième jour de la traversée; à l'entrée du golfe de Finlande, vent et mer redoublèrent de furie; le navire, par moments, n'avançait plus et semblait reculer; une des roues se brisa, et il fut dès lors impossible de songer à continuer la navigation.

Par bonheur, on n'était pas loin de la côte d'Esthonie, et après de grands efforts couronnés de succès, le capitaine eut l'habileté de faire entrer son bâtiment dans le port de Revel.

L'empereur était vivement contrarié et ne le cachait pas; l'impératrice et les grandes-duchesses se félicitaient tout bas d'achever le voyage par la voie de terre. Mais là commencèrent de nouveaux embarras et de nouvelles péripéties : il eût fallu attendre deux ou trois jours à Revel, pour faire venir les équipages de la cour; il n'y avait, sur *l'Hercule*, que trois voitures impériales, pour le service d'été, deux berlines et une calèche. L'empereur décida que l'impératrice occuperait, avec ses dames d'honneur, la première berline; la seconde devait être destinée aux grandes-duchesses; le prince Wolkonsky et les gentilshommes de la chambre monteraient dans la calèche, où ils seraient assez mal à l'aise, car ils étaient au nombre de six.

Quant à l'empereur, qui ne se réservait pas de place dans les trois voitures impériales, il voulut partir seul, avec



le comte Orloff, sur une petite voiture de poste (***briska***), la seule qu'on eût trouvée à Revel. Or, cette voiture de poste, assez vieille et délabrée, était une sorte de cabriolet découvert, où il n'y avait qu'une banquette étroite, sans dossier, à peine suffisante pour un seul voyageur. L'empereur et le comte Orloff s'y assirent tant bien que mal, et cette espèce de char-à-banc, attelé de quatre chevaux vigoureux, partit à fond de train, vers sept heures du soir, par une nuit noire et glaciale.

Les deux compagnons de voyage eurent besoin de déployer toutes leurs forces et toute leur adresse pour n'être pas renversés par les rudes secousses que le léger et rustique équipage leur faisait subir, en courant avec rapidité sur une route pierreuse et inégale, entrecoupée de fondrières et de mares d'eau. Ils se cramponnèrent des pieds et des mains à la voiture, et ils se tinrent souvent enlacés, afin de n'être pas jetés par terre à chaque cahot. Ils arrivèrent de la sorte, bien fatigués, à la station de Jegelchta, où ils trouvèrent deux tarentas, sorte de carriole non suspendue, sur laquelle le voyageur pouvait du moins se tenir couché, sinon étendu, dans une litière de paille et sous un abri de cuir.

C'est ainsi que l'empereur se remit gaiement en route, avec le comte Orloff, les deux tarentas se suivant à quelques mètres l'un de l'autre. Ils parcoururent ainsi 172 werstes, en ne s'arrêtant qu'aux stations de poste pour changer de chevaux. Enfin, à Jéva, où commence la grande route impériale qui conduit de l'étranger à Saint-Pétersbourg, stationnait une voiture appartenant au comte Orloff : l'empereur y monta, brisé de fatigue, avec lui, et rentra presque incognito, pendant la nuit, à Saint-Pétersbourg.



CCLI

On ignorait encore que l'empereur fût de retour à Saint-Pétersbourg, car il avait devancé de vingt-quatre heures l'arrivée de l'impératrice et des grandes-duchesses, lorsque l'étendard impérial, arboré sur le palais d'Anitchkoff, annonça, le matin du 9 octobre, aux habitants de la capitale, que l'empereur était au milieu d'eux. La foule se porta aussitôt vers le palais et fit retentir l'air d'acclamations; le soir toute la ville fut illuminée.

Dès ce jour-là, l'empereur, nonobstant la fatigue du long voyage qu'il avait accompli dans des conditions si pénibles, s'était montré dans les rues, en uniforme, à cheval, escorté de deux aides de camp : il allait visiter les travaux du nouveau palais d'Hiver, qui devait être, à la fin de l'année, entièrement reconstruit, restauré et remis dans l'état où il était avant l'incendie du 29 décembre précédent.

Il fut reçu, à l'entrée du palais en reconstruction, par le général Kleinmichel, qui avait revendiqué pour lui seul la responsabilité de ces travaux, quoique tous les projets fussent exécutés sous la direction du général Gothman : ce fut donc Kleinmichel qui eut l'honneur de conduire l'empereur dans les différents chantiers où des milliers d'ouvriers de



toute profession concouraient avec une fiévreuse activité à la réalisation des engagements souscrits par les architectes et les entrepreneurs.

Au milieu des amas de matériaux encore livrés à la main-d'œuvre, parmi cette agglomération d'hommes appelés à remplir simultanément des tâches diverses, l'empereur ne voyait que confusion et chaos; il douta que l'inauguration pût avoir lieu au jour fixé, et comme il exprimait ses craintes à ce sujet, le général Kleinmichel lui dit avec un peu de brusquerie et de mauvaise humeur :

— Puisque vous avez ordonné, Sire, il faut bien que vos ordres soient ponctuellement exécutés : tout est possible à qui veut et doit vous obéir.

Le général Gothman avait été averti, à l'insu de Kleinmichel; il vint affirmer à l'empereur que toutes les dispositions avaient été si bien prises, que dès le 12/24 décembre les tapissiers pourraient procéder à l'ameublement des salles et des galeries nouvelles.

Il introduisit l'empereur ou plutôt l'empereur voulut pénétrer dans une de ces galeries où l'on avait allumé d'énormes poêles en fonte pour sécher les murs et les planchers : c'était une chaleur de four, et des malheureux à moitié nus travaillaient jour et nuit dans cette fournaise.

A l'apparition de l'empereur, tous les ouvriers étaient devenus immobiles et gardaient une position respectueuse.

— Il fait bien chaud ici, mes enfants, dit Nicolas, c'est à en mourir !

— Sire, ils sont payés double et ils ne meurent pas tous, dit en souriant Kleinmichel.

— Le général Kleinmichel, ajouta le général Gothman, fait ici allusion à des bruits perfides et ridicules qui ont couru et qui peut-être courent encore. On a prétendu que



beaucoup d'ouvriers étaient morts asphyxiés ou devenaient pneumoniques, par suite de cet excès de chaleur...

— Faut-il daigner répondre à des mensonges et à des calomnies? interrompit Kleinmichel. C'est une étuve chauffée à 45 ou 50 degrés, et les Russes ne s'effrayent pas pour si peu.

— Messieurs, reprit sévèrement l'empereur, la vie du dernier de mes sujets m'est précieuse, car je suis le père de tous. Je vous invite donc à veiller sur la santé des hommes que vous employez. J'aimerais mieux retarder de dix ans l'inauguration du palais d'Hiver plutôt que d'avoir à me reprocher la mort d'un seul de ces braves gens.

L'empereur aurait désiré que le comte Orloff l'accompagnât dans cette visite intéressante, et il l'avait fait prévenir dès le matin, mais le comte, qui était rentré à son hôtel au milieu de la nuit, rompu de fatigue et accablé de sommeil, dormait si profondément, que son valet de chambre n'avait pas réussi à l'éveiller et surtout à le faire lever : force avait été de le laisser dormir et d'avertir l'empereur de cette invincible léthargie qui pouvait se prolonger jusqu'au lendemain.

— Il faut avouer que pour cette fois Orloff a bien gagné le droit de se reposer! dit-il au général de Kisseleff, qui avait essayé en vain de tirer du lit ce dormeur incorrigible; mais, en vérité, il y a deux natures dans ce diable d'homme, celle du lion et celle de la marmotte.

Pendant son voyage en Bavière, l'empereur avait reçu la nouvelle de la mort d'un de ses anciens ministres, le général d'infanterie prince Dmitri Labanoff-Rostowsky, membre du Conseil de l'empire, décédé dans un âge très-avancé, le 10 septembre, à Saint-Pétersbourg. Cet illustre homme d'État avait été un des signataires du traité de Tilsitt; il ne laissait pas d'enfants, mais son neveu le prince Alexandre



Labanoff, aide de camp de l'empereur, était l'héritier du nom et de la fortune du défunt.

L'empereur fit demander au prince Alexandre s'il ne songeait pas à prendre un service actif dans les grandes charges du gouvernement, où il pourrait remplacer son oncle : le prince, qui se consacrait entièrement aux lettres et aux arts et qui faisait l'emploi le plus honorable de ses immenses revenus, en achetant des livres, des manuscrits, des tableaux et des objets d'art, alla remercier l'empereur et s'excuser de ne pas accepter ses offres bienveillantes.

— Sire, lui dit-il, quelle qu'ait pu être l'opinion flatteuse de feu mon oncle à mon égard, je n'entends rien à la politique ni à l'administration ; je ne suis bon qu'à faire des petits travaux d'histoire et de géographie. Pourtant, ajouta-t-il en se permettant une plaisanterie spirituelle sur son propre compte, je demande à Votre Majesté l'autorisation de continuer à m'occuper des affaires d'une malheureuse reine...

— Quelle reine ? interrompit l'empereur, intrigué de ce singulier aveu.

— La reine de France et d'Écosse Marie Stuart, répliqua le prince Labanoff en poursuivant la plaisanterie ; je suis chargé spécialement de défendre sa mémoire vis-à-vis de la postérité, et je travaille à rassembler toutes ses lettres pour les publier.

— A merveille, repartit l'empereur en riant ; j'espère, mon cher Labanoff, que la reine Marie Stuart sera reconnaissante et qu'elle te nommera son historiographe ou plutôt son grand-chambellan.

L'empereur, en arrivant à Saint-Pétersbourg, avait appris la mort récente d'un de ses aides de camp généraux, le lieu-



tenant-général comte de Nostitz : il fut très-sensible à cette perte et il donna des ordres pour que le fils de cet officier estimé entrât à l'école des pages, dès qu'il serait en âge d'y être admis.

Durant son voyage, l'empereur avait distribué de nombreuses décorations dans les différentes cours qui avaient eu l'honneur de le posséder : il n'avait pas oublié ses propres sujets et il s'était plu surtout à reconnaître les bonnes dispositions de la noblesse polonaise à l'égard de son gouvernement, par des nominations dans tous les ordres de Russie : il fut donc très-étonné d'apprendre qu'une nouvelle conspiration venait d'être découverte en Pologne et que les principaux coupables étaient entre les mains de la justice.

C'étaient, comme toujours, des jeunes gens, appartenant, les uns au commerce et à l'industrie, les autres aux écoles de droit et de médecine : ils avaient organisé une espèce de société secrète qui correspondait avec les Polonais réfugiés à l'étranger et qui espérait réchauffer les ferments révolutionnaires de l'insurrection de 1830. Cette société secrète, par bonheur, n'avait pas encore eu le temps d'étendre ses ramifications dans l'armée.

L'empereur écrivit au maréchal Paskewitch de ne pas se presser de faire passer en jugement les coupables, mais de les tenir prisonniers dans les forteresses, en ne les laissant communiquer avec personne, de manière à ne point ébruiter l'affaire qui n'offrait plus aucun danger, puisque la plupart des conspirateurs étaient arrêtés.

Ces sages mesures de prudence empêchèrent l'opinion publique de s'émouvoir et de s'inquiéter de ce que pouvait être un complot, qui avait amené un grand nombre d'arrestations, de visites domiciliaires et d'enquêtes de police,

sans prendre un corps visible et palpable, sans arriver à l'évidence d'un procès criminel. Il ne fut question de ce complot que dans les journaux étrangers, et les bruits qui circulèrent à ce sujet en Pologne avec une extrême réserve n'eurent qu'un faible écho parmi la population.

L'empereur sut beaucoup de gré à Paskewitch du soin particulier qu'il avait mis à étouffer cette conspiration dans son germe et à en effacer si bien les traces, qu'on pouvait croire qu'elle n'avait jamais existé que dans l'imagination de quelques gazetiers de Paris et de Londres. Il lui en témoigna indirectement sa reconnaissance, en lui adressant un rescrit très-cordial et très-sympathique, à propos des comptes généraux du royaume de Pologne pendant les exercices des dernières années.

Ce rescrit mettait en relief les services éclatants que le feld-maréchal avait rendus comme chef suprême de l'administration civile et militaire dans ce royaume où il exerçait l'autorité souveraine au nom de l'empereur :

« Les services éminents que vous Me rendez ainsi qu'à la patrie, viennent de se manifester de nouveau d'une manière digne de vous. Malgré les travaux si divers et si pénibles que vous imposent simultanément vos fonctions de Mon lieutenant dans le royaume de Pologne et de commandant en chef de l'armée active, vous avez, dans votre incessante sollicitude pour toutes les branches d'administration qui vous sont confiées, organisé, sur le pied d'une perfection rare, une partie fondamentale de l'intendance de l'armée active, la comptabilité des capitaux considérables employés à l'entretien des troupes. Cette intendance, qui avait présenté l'année dernière les comptes de l'exercice 1836, vient de rendre, dans le délai prescrit, ceux de l'exercice



1837, et la commission temporaire de comptabilité a présenté, de son côté, le compte-rendu complet pour tout le temps de la guerre dans le royaume de Pologne. La révision de ces comptes, au Contrôle de l'empire, a démontré qu'ils étaient parfaitement satisfaisants, et en conséquence, il a été délivré des *quitus* définitifs, constatant leur régularité. Ainsi ont été solidement posées les bases d'une comptabilité militaire sans arriéré. Mais, en passant, des succès obtenus dans la marche de cette comptabilité, à l'essence même de ces comptes et aux résultats qu'ils ont offerts, J'y ai retrouvé encore avec la plus vive satisfaction les fruits de vos soins, de votre sollicitude et de votre zèle infatigable pour le bien de l'État.

« Les comptes de 1831 démontrent que, dans ce temps même où les opérations de la guerre demandaient toute votre attention, vous avez su joindre aux brillantes qualités d'un grand capitaine la gloire d'un chef plein de sollicitude, en assurant d'avance tous les besoins de l'armée, et celle d'un administrateur plein de zèle pour les intérêts du Trésor, par les importantes économies que vous avez opérées sur les évaluations des dépenses.

« Animé de la plus sincère gratitude pour de si éminents services, J'éprouve une satisfaction particulière à vous exprimer la bienveillance parfaite et entière que Je vous porte.

« Je suis pour toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 2 (14) novembre 1838. »

L'empereur devenait tous les jours moins prodigue de ces rescrits, autographes ou simplement dictés par lui, adressés à ses plus grands officiers et à ses meilleurs serviteurs, rescrits d'encouragement, de remercîment et de



gratitude, qui constituaient la plus haute récompense qu'il pût offrir, en y ajoutant souvent un nouveau grade dans les ordres de l'empire.

C'est ainsi qu'il voulut couronner le jubilé cinquantenaire des services actifs et non interrompus du lieutenant-général Klingenberg, qui était encore directeur du corps des cadets de Paul.

« Les cinquante années de service que vous venez de compléter, ont constamment été signalées par un zèle de tous les instants et par les soins les plus actifs consacrés à l'éducation de la jeune noblesse, et vos élèves se trouvent dans tous les rangs du service militaire, depuis celui d'enseigne jusqu'à celui de feld-maréchal.

« En témoignage de Notre gratitude, pour vos services si distingués, et de l'estime particulière que Nous vous portons, Nous vous nommons chevalier de Notre ordre impérial et royal de l'Aigle-Blanc, dont nous vous transmettons les insignes; demeurant avec une haute bienveillance votre affectionné,

« NICOLAS.

« Tzarskoé-Sélo, le 12 (24, nouv. st.) octobre 1838. »

On comprendra l'importance d'un pareil rescrit, en sachant que dans le cours de l'année l'empereur avait accordé peut-être cinquante décorations analogues, mais sans y ajouter la distinction exceptionnelle d'un rescrit particulier. Ainsi, en nommant la comtesse Worontzoff, première dame d'honneur de l'impératrice, il s'était borné à envoyer au Sénat-dirigeant un ukase en date du 15/27 août 1838.

Il avait également conféré l'ordre de l'Aigle-Blanc au lieutenant-général Raïewsky, chef de la première section de la ligne des côtes de la mer Noire, et l'ordre de Saint-Sta-



nislas de la première classe au conseiller d'État Nikitine, président du tribunal civil de Saint-Pétersbourg, sans leur adresser un rescrit spécial. Parmi les nominations importantes qui marquèrent le retour de l'empereur dans sa capitale, il faut signaler celle du général-major Féderoff, gouverneur militaire de la Bessarabie, chargé de remplir les fonctions de gouverneur-général des provinces de la Nouvelle-Russie, en l'absence du comte Worontzoff; celle du lieutenant-général Staahl, commandant de place de Moscou, appelé à remplacer provisoirement le prince Galitsyne, gouverneur-général de cette capitale, absent pour cause de santé; et celle du capitaine de vaisseau Sérébriakoff, élevé au rang de contre-amiral.

L'empereur, à son retour, reçut officiellement, suivant l'usage, au palais de Tzarskoé-Sélo, plusieurs ministres étrangers : le dimanche 21 octobre, le baron de Barante, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire du roi des Français, et le comte de Rossi, envoyé extraordinaire de Sardaigne; le dimanche 28 octobre, le marquis de Clanricarde, qui venait remplacer, en qualité d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire, sir Milbanke, ministre de Sa Majesté Britannique, et le prince de Hohenlohe-Kirchberg, envoyé extraordinaire et ministre du roi de Wurtemberg.

Comme à l'ordinaire, il fit l'accueil le plus gracieux et le plus amical au baron de Barante; il daigna lui parler du comte de Paris, né le 24 août dernier, et s'informer de la santé de sa mère la duchesse d'Orléans, mais il ne parla pas du roi. Il fut très-poli et très-digne avec le marquis de Clanricarde, qui était envoyé exprès, disait-on, pour demander des explications catégoriques, au gouvernement russe, sur les affaires de l'Inde et notamment sur le siége d'Hérat, que le schah de Perse, Mohammet-Mirza, n'avait pas



abandonné, malgré les réclamations persistantes de la Compagnie des Indes et du gouvernement anglais.

La Russie et l'Angleterre étaient sans cesse en présence, alliées en apparence, mais ennemies au fond et constamment rivales, dans tout l'Orient et jusqu'en Chine; depuis quelque temps surtout, les relations du gouvernement russe avec la Perse et l'Afghanistan avaient excité au plus haut degré la jalousie et la défiance du gouvernement anglais. On ne prévoyait pourtant pas la possibilité d'une rupture complète entre ces deux gouvernements, qui s'observaient l'un l'autre, en se ménageant mutuellement, dans leurs relations diplomatiques.

Les journaux étrangers cependant, inspirés on ne sait par quelle influence, répétaient souvent que la politique anglaise s'efforçait de détourner et de paralyser la marche lente, mais persévérante et sûre de la politique russe, qui n'avait pas discontinué d'étendre sa domination dans les Indes. En conséquence, des agents secrets ne cessaient d'exciter la révolte des Circassiens et de leur fournir tous les moyens de résistance, non-seulement en leur faisant passer de la poudre et des armes, mais encore en leur procurant des officiers habiles, qui appartenaient à diverses nationalités, et qui touchaient une solde régulière que les tribus insurgées du Caucase eussent été fort en peine de payer. On assurait même que parmi ces officiers de fortune il y en avait plusieurs qui n'avaient pas cessé de faire partie de l'armée britannique.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg n'adressa aucune plainte à ce sujet au cabinet de Londres : il se contenta de donner des instructions très-précises aux chefs des forces russes dans les provinces caucasiennes, d'envoyer sans cesse de nouveaux renforts à l'armée d'opérations et d'augmenter



le nombre de navires chargés de surveiller le blocus des côtes occidentales de la mer Noire.

Le cabinet russe, ayant été informé, par le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de l'empereur Nicolas à la cour d'Angleterre, de la nature des explications que le nouvel ambassadeur britannique lord Clanricarde avait mission de demander amicalement à la Russie, au sujet des derniers événements accomplis en Perse et dans l'Afghanistan, s'était empressé de devancer ces explications qui allaient mettre en cause la conduite de l'ambassadeur russe à Téhéran, le comte Simonitsch, et surtout celle d'un agent semi-officiel, nommé Witkewitsch, à Caboul.

Le comte de Nesselrode avait donc fait parvenir à Pozzo di Borgo une note très-adroite, très-ferme, mais peu catégorique sur les faits allégués contre les représentants de la Russie en Perse. Dans cette note, datée du 1er novembre, et communiquée le 11 du même mois au gouvernement britannique, à Londres, le vice-chancelier déclarait que la Russie, loin de toute pensée d'agrandissement territorial, n'avait pas d'autres vues que de maintenir ses droits, en respectant ceux des autres nations ; il concluait en ces termes : « L'accommodement des différends entre la Russie et l'Angleterre sera donc très-facile, pourvu que cette dernière puissance consente à retirer sa flotte du golfe Persique et à évacuer l'île de Karrak, » car cette île importante du golfe Persique, quoique ayant toujours appartenu au royaume d'Iran, avait été indûment occupée par les Anglais, en prévision de la prise d'Hérat par le schah de Perse.

Lorsque le marquis de Clanricarde remit, le 10 novembre, au comte de Nesselrode, une note très-explicite et très-pressante, quoique très-courtoise, pour demander des explications sur les affaires de l'Inde et particulièrement sur les



procédés de l'agent Witkewitsch à Caboul, le vice-chancelier n'eut qu'à produire sa note, en date du 20 octobre/1er novembre, adressée au gouvernement britannique. Il évita, toutefois, par prudence, d'aborder la discussion à l'égard des actes compromettants que la voix publique attribuait à Witkewitsch, qui avait été envoyé en Perse avec des instructions verbales et qui avait peut-être outre-passé ses pouvoirs; il manifesta l'intention de se renseigner, avant de répondre, auprès du comte Simonitsch, représentant officiel du gouvernement russe à la cour de Téhéran.

Le marquis de Clanricarde, de son côté, exprima le désir d'ajourner la discussion, afin d'en référer à son gouvernement. L'entretien des deux hommes d'État fut, d'ailleurs, rempli d'assurances réciproques relativement au désir qu'ils avaient l'un et l'autre de faire disparaître toute cause de méfiance ou de malentendu entre leurs gouvernements.

On voyait déjà se dessiner, dans les rapports diplomatiques de la Russie et de l'Angleterre, l'intention d'une nouvelle alliance, conseillée par les intérêts des deux puissances et qui serait au moins une sorte d'armistice politique.

Le duc de Leuchtenberg était attendu en Russie, où il devait résider jusqu'à l'époque de ses fiançailles avec la grande-duchesse Marie. Il n'avait pas voulu quitter la cour de Munich avant que son futur beau-frère le grand-duc héritier en fût parti, se dirigeant vers l'Italie où les médecins lui conseillaient de passer l'hiver.

Depuis que le grand-duc avait pris congé de ses augustes parents, à Potsdam, le 26 septembre, il ne cessait de leur donner de ses nouvelles, dans de longues lettres où il racontait en détail, avec un gracieux et spirituel abandon, les moindres circonstances de son voyage.

De Potsdam, il était allé coucher à Wittemberg : il avait



continué sa route jusqu'à Leipzig et s'y était arrêté pour parcourir le champ de bataille, où les armées de l'Europe coalisée remportèrent sur l'armée française une sanglante victoire dans les journées du 18 et du 19 octobre 1813.

Après avoir traversé les villes de Hoff, de Bareuth et de Pegnitz, il arriva, le 30 septembre, à Nuremberg, et ne manqua pas de visiter les monuments de cette vieille cité. Le lendemain, il se trouvait à Ingolstadt et il s'intéressa vivement aux travaux qui s'exécutaient dans la forteresse.

Le jour suivant, il fut à Munich, vers les cinq heures du soir, et il descendit à l'hôtel du ministre de Russie près la cour de Bavière, lequel était alors le conseiller privé Sévérine. Les princes Charles et Maximilien de Bavière, qui l'attendaient en l'absence du roi et de la reine, vinrent aussitôt lui rendre visite et le pressèrent inutilement d'occuper l'appartement qui lui avait été préparé au palais. Le prince héréditaire de Danemarck et son épouse se trouvaient alors à Munich, et leur rencontre ajouta un agrément de plus au séjour du césarévitch dans la capitale de la Bavière.

Le duc de Leuchtenberg, accompagnait partout et lui servait de cicerone dans les intéressantes promenades auxquelles la matinée était consacrée, car, dans cette capitale où les arts avaient pris tant d'importance sous le règne du roi Louis, il eût fallu des journées entières pour voir tous les édifices publics, visiter les musées, étudier les collections de tableaux et de statues, et admirer sous ses divers aspects archéologiques la nouvelle Athènes de l'Allemagne.

Tous les jours, il y avait réunion des princesses et des princes de la famille royale, en l'honneur du grand-duc héritier : on dînait tantôt chez le prince Maximilien, tantôt chez le prince Charles. Le 4 octobre, l'auguste voyageur fit ses adieux aux princes et aux princesses, dans un dîner



que lui offrit la duchesse Auguste de Leutchtenberg, sœur du roi de Bavière et mère du futur époux de la grande-duchesse Marie.

Le césarévitch s'était beaucoup fatigué, dans la journée, à suivre attentivement l'exercice d'une batterie d'artillerie légère, organisée d'après le système du général Zoller ; il avait ensuite visité les ateliers des principaux artistes de l'école bavaroise, et là, en examinant les travaux de ces artistes, entre lesquels on distinguait les élèves de Cornelius et d'Overbeck, il fit preuve de goût dans ses éloges comme dans ses achats d'œuvres d'art.

Le dîner chez la duchesse douairière de Leuchtenberg avait été une véritable réunion de famille. Le césarévitch, qui s'y voyait entouré de sympathies et de cordialité, dut se retirer de bonne heure et partit le lendemain, après avoir entendu la messe dans l'église grecque. Le duc de Leuchtenberg l'avait suivi jusqu'à la troisième station de poste, et là ils s'étaient séparés à regret, en se promettant de se retrouver à Saint-Pétersbourg, l'année suivante, pour l'époque fixée du mariage de la grande-duchesse Marie.

Le césarévitch, qui ne voyageait pas la nuit, suivant la promesse qu'il avait faite à son auguste mère, s'était arrêté à Partenkirchen, avait continué sa route par Inspruck où il passa une demi-journée pour voir les monuments de cette antique cité impériale, et il se trouvait favorisé par le plus beau temps, en traversant les Alpes du Tyrol, et en se dirigeant, par Botzen et Trente, vers la ville de Vérone où il devait être le 10 novembre. D'après les ordres de l'empereur d'Autriche, le général-major comte de Wrbna et le capitaine Reischach étaient allés à la rencontre du grand-duc héritier, pour l'accompagner durant son voyage et son séjour dans les États autrichiens.

CCLII

Le duc Maximilien de Leuchtenberg, qui s'était mis en route presque immédiatement pour la Russie, arriva, le 17 octobre, à Tzarskoé-Sélo, et le soir même, après un dîner où n'assistait que la famille impériale, l'empereur lui avait déclaré qu'il pouvait désormais se considérer comme fiancé à la grande-duchesse Marie.

— L'impératrice et moi, ajouta l'empereur, nous vous regardons dès à présent comme un de nos enfants.

Le lendemain, on vit passer, dans les rues de Saint-Pétersbourg, l'empereur, sans aide de camp, seulement accompagné d'un jeune homme blond, à la tournure gracieuse, à la physionomie bienveillante, aux manières élégantes et polies, portant l'uniforme bavarois, mais ayant les allures d'un officier français, avec qui son auguste interlocuteur s'entretenait familièrement.

On se demanda quel était cet officier, que le tzar daignait promener avec lui, à pied et en voiture, dans les différents quartiers de la ville. Les journaux n'avaient pas encore annoncé l'arrivée du prince, en le qualifiant de neveu du roi de Bavière, et plusieurs jours s'écoulèrent,



avant que les motifs de son voyage eussent transpiré dans le peuple, qui se tenait à distance, avec respect, en suivant des yeux tous les mouvements de l'empereur, qui montrait lui-même les monuments de sa capitale à ce voyageur inconnu, pendant que les aides de camp restaient en arrière et ne se mêlaient pas à l'entretien.

Le 7 novembre, l'empereur, qui, cette fois, n'était pas accompagné du duc de Leuchtenberg, mais d'un seul aide de camp, voulut se rendre compte, par lui-même, des progrès de la construction de l'église de Saint-Isaac.

La commission chargée de présider aux travaux avait été prévenue la veille, et se trouvait au grand complet, ayant à sa tête son président, le vieux comte de Litta, pour recevoir l'empereur; l'architecte en chef, M. de Montferrand, avait rassemblé autour de lui tous les architectes, les ingénieurs et les artistes qui travaillaient sous ses ordres.

La cathédrale, entourée de ses innombrables échafaudages, n'offrait à distance qu'une masse énorme, une forêt de charpentes, à travers laquelle on apercevait confusément, à une hauteur prodigieuse, des colonnes, des entablements, des marbres et des bronzes.

En visitant, avec la commission et les architectes, les diverses parties de cet immense édifice, l'empereur put se convaincre que les travaux marchaient avec une étonnante rapidité, et que ce monument extraordinaire serait achevé dans un délai peu éloigné.

On s'occupait alors de remplacer les voûtes de pierre par des voûtes en fer et en cuivre, ces voûtes métalliques, élevées à 300 et 400 pieds dans les airs, devant être moins lourdes et plus solides que les voûtes en maçonnerie, qui menaçaient d'écraser l'édifice par leur effrayante pesanteur. Ce travail, difficile et hardi, s'exécutait sous la direc-



tion de Hennequin, dans les ateliers de Baird, employé supérieur des mines.

L'empereur félicita les habiles artistes que l'architecte Montferrand employait à la mise en œuvre de ses plans gigantesques ; il ne se borna pas à parcourir de plain-pied les chantiers de construction, il annonça l'intention de monter à la tour du dôme, qui ne pouvait être achevée que l'année suivante, et, précédant d'un pas rapide les membres de la commission, qui avaient peine à le suivre, il arriva, par des escaliers plus ou moins praticables, à la charpente qui formait encorbellement autour du dôme, à la hauteur de plus de trois cents pieds au-dessus du sol. Il se promena sur ce vaste échafaudage, pour se rendre mieux compte de l'avancement des travaux.

En contemplant à ses pieds l'immense panorama de la capitale, il fit remarquer à M. de Montferrand que le monument de Pierre le Grand n'était malheureusement pas placé dans l'axe de la cathédrale.

— Il faudrait, Sire, dit l'architecte, reporter à droite le monument de Pierre le Grand, en le reculant d'une dizaine de mètres...

— Non, interrompit vivement l'empereur, je n'oserais jamais toucher à ce monument sacré, et je me flatte qu'aucun de mes successeurs ne se permettra d'y porter la main. Il m'est arrivé, ces jours-ci, de la cour de Bavière, un jeune homme, un tout jeune homme de vingt et un ans, que vous avez pu voir, Messieurs, lorsque je lui montrais la ville et les monuments publics. Comme je lui exprimais le regret d'avoir à constater ce défaut de symétrie qui existe entre la cathédrale de Saint-Isaac et le monument de Pierre le Grand, il s'écria tout à coup, avec énergie : « J'espère bien que personne ne s'avisera de faire



reculer Pierre le Grand! » Ce mot-là m'a charmé, parce qu'il émanait d'un sentiment tout patriotique, et j'ai jugé que ce jeune homme, déjà Russe de cœur, était digne d'entrer dans ma famille.

Ce fut là une sorte d'annonce officielle des prochaines fiançailles du duc de Leuchtenberg avec la grande-duchesse Marie.

Par un ordre du jour de l'empereur, en date du 23 octobre/4 novembre, le prince fut admis au service de la Russie, avec le grade de général-major, et nommé chef du régiment de hussards de Kiew.

Le duc de Leuchtenberg avait visité les établissements militaires de Saint-Pétersbourg, sous la conduite du grand-duc Michel, frère de l'empereur; il visita les établissements d'instruction publique, avec le comte Ouvaroff, qui les comprenait tous dans les attributions de son ministère, et les établissements de bienfaisance, avec le comte Strogonoff, qui venait d'être, à la demande de l'impératrice, chargé de présider le Comité des salles d'asile.

Le rôle de ce Comité avait été défini dans un ukase de l'empereur, adressé à l'impératrice, qui, enchantée des excellents résultats obtenus depuis la création des salles d'asile à Saint-Pétersbourg, voulait faire participer aux bienfaits de cette nouvelle institution les principales villes de l'empire. L'ukase, duquel devait sortir toute une série de créations charitables, était conçu en ces termes :

« Madame,

« J'ai donné Mon entier assentiment au projet, formé par Votre Majesté impériale, et conforme à l'avis du comité des ministres, de créer, sous la forme de comité, une curatèle spéciale des salles d'asile, qui, tout en dirigeant les

établissements de ce genre déjà existants à Saint-Pétersbourg, sous la bienfaisante protection de Votre Majesté, aurait pour but de fonder encore de semblables refuges, pour la surveillance et la première éducation des enfants pauvres dans d'autres villes de l'empire, et J'approuve également la proposition de Votre Majesté impériale, de nommer président de ce comité le grand-échanson conseiller privé actuel comte Strogonoff, et membres les conseillers privés actuels prince Galitsyne et Willamoff, secrétaire d'État, les conseillers privés Bloudoff, ministre de l'intérieur, et Longuinoff, secrétaire d'État, et le conseiller d'État actuel Tcherskoff, en fonctions d'écuyer de la cour. Ce comité, qui entrera immédiatement en fonctions, s'occupera sans délai de rédiger un projet de statuts, destinés à servir de règle, non-seulement à sa propre action, mais encore à la direction des salles d'asile en général, et soumettra ce projet à Mon approbation. M'en rapportant, d'ailleurs, au jugement et à la décision de Votre Majesté impériale, pour les autres dispositions qui pourraient être jugées nécessaires au succès de cette œuvre, si utile par elle-même, Je ne doute pas que, grâce à votre bienfaisante sollicitude, aidée du concours des personnes choisies par Vous, et qui ont manifesté leur empressement à y coopérer, cette nouvelle carrière de bienfaisance ne se développe rapidement, et ne rapporte des fruits qui répondent à Mes vœux sincères pour la prospérité des établissements que Votre Majesté impériale honore de ses soins et de sa protection.

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 7 (19, nouv. st.) novembre 1838. »

Le duc de Leuchtenberg fut émerveillé de l'ordre qui



régnait dans les établissements d'éducation et de bienfaisance réunis sous la direction suprême de l'impératrice. Le plus important de ces établissements, l'hospice des Enfants-Trouvés, dirigé par un conseil de tutelle, où figuraient les premiers fonctionnaires de l'État, ne comptait pas moins de cinquante mille élèves, qui, après avoir été nourris et soignés aux frais de cette admirable institution, recevaient gratuitement, dans diverses écoles, une éducation professionnelle, de manière à pouvoir subvenir à leurs besoins par le travail.

Cet hospice des Enfants-Trouvés, dont les dépenses s'élevaient annuellement à près de sept millions de roubles, voyait tous les ans augmenter son capital, en sorte qu'une partie de ses revenus était affectée à l'entretien de plusieurs établissements secondaires, non moins utiles, dépendant de son administration, tels que les deux hospices des Veuves, l'hôpital de Marie, l'Institut des Sourds-et-Muets, l'Ecole de commerce, la manufacture d'Alexandrowsky, à Saint-Pétersbourg; la maison des Invalides, l'Institut des Orphelins d'Alexandra, à Moscou, etc.

Le duc de Leuchtenberg n'avait pas visité sans admiration ces nombreux établissements, placés sous la protection de l'impératrice, qui en avait la haute surveillance, et qui ne se lassait pas de les augmenter et de les enrichir; il exprima d'une manière fine et délicate ses sentiments à cet égard, en disant à cette auguste princesse, que « Saint-Pétersbourg était réellement la capitale de la charité chrétienne. »

L'empereur aimait beaucoup ces bons mots, ces reparties, ces traits d'esprit *à la française;* il répondit, en souriant, à son futur gendre, moins Allemand que Français, que, sous le rapport de la charité, la Russie avait plusieurs

capitales, et qu'il se ferait un plaisir de le conduire à Moscou, la vieille capitale de la Russie, qui renfermait autant d'institutions charitables que Saint-Pétersbourg.

Ce voyage, résolu aussitôt que projeté, se réalisa presque immédiatement, malgré la rigueur de la saison et les difficultés des chemins; mais, le jour même du départ, qui eut lieu le 21 novembre au soir, le froid était si intense, qu'on pouvait entreprendre de faire la route en traîneau, avec cette rapidité vertigineuse que l'empereur exigeait de ses cochers et de ses postillons.

Le voyage ne dura que dix jours, sur lesquels le séjour à Moscou en prit quatre tout entiers, qui furent employés à visiter les établissements publics civils et militaires. L'empereur avait voulu présenter lui-même aux habitants de cette capitale le fiancé de sa fille aînée.

— Voici mon cinquième fils! dit-il aux notables de la ville et du gouvernement, qui vinrent au-devant de lui à son arrivée; c'est le prince Maximilien, duc de Leuchtenberg, qui doit épouser la grande-duchesse Marie; aimez-le comme s'il était un de mes enfants, car il mérite votre amour, et il s'en rendra encore plus digne en s'alliant à ma famille. J'ai tenu à vous l'amener, à vous le faire connaître, avant la cérémonie des fiançailles.

On ne saurait peindre l'émotion et la reconnaissance dont les cœurs furent remplis, à ces paroles paternelles, que mille échos firent retentir dans toutes les classes de la population.

Lorsque l'empereur descendit au Kremlin, avec son futur gendre, une foule immense était accourue pour les voir, les contempler, les saluer de joyeuses acclamations, et cette foule ne cessa de leur faire cortége dans leurs excursions quotidiennes à travers la ville. Partout ils re-



cueillaient sur leur passage l'expression naïve et cordiale de l'enthousiasme populaire.

L'empereur, suivant l'usage, avait commencé par se rendre à la cathédrale, avec le duc de Leuchtenberg, pour offrir ses actions de grâce à Dieu; ils avaient été reçus en grande pompe par le métropolitain Philarète, entouré de son clergé, et l'allocution touchante du vénérable prélat fut un éloge délicat de la famille impériale, dans laquelle le neveu du roi de Bavière allait entrer.

Le fiancé de la grande-duchesse Marie n'avait eu qu'à paraître pour se concilier toutes les sympathies. Il se montra deux fois, avec l'empereur, au théâtre, et les spectateurs, qui remplissaient la salle, se levèrent simultanément, à son entrée dans la loge, en poussant des hourras et en demandant l'air national, qui fut exécuté à trois reprises, au milieu des applaudissements unanimes.

L'empereur ne pouvait prolonger sa résidence dans l'antique cité des tzars, mais il promit d'y revenir avec les jeunes époux, dans le cours de l'année suivante, après la célébration du mariage.

Son retour à Saint-Pétersbourg eut lieu, comme il l'avait fixé d'avance, le 30 novembre, et le jour même de son arrivée, il fit une promenade en traîneau, avec la grande-duchesse Marie et le duc de Leuchtenberg, comme pour annoncer aux habitants de Saint-Pétersbourg les fiançailles qui devaient être célébrées peu de jours après.

Le soir, il se montra aussi au théâtre, toujours accompagné des deux fiancés, qui furent l'un et l'autre l'objet d'une sympathique curiosité et d'une admiration respectueuse. Cette brillante soirée acheva de prouver que l'opinion générale se prononçait en faveur d'une alliance qui ne tenait qu'à des rapports de convenance personnelle et



d'affection réciproque, sans aucune influence de raisons d'État et de considérations politiques.

Le lendemain de son retour, l'empereur, qui venait de faire en moins de dix jours un trajet de 280 lieues, se ressentait si peu de la fatigue du voyage, que le baron de Korff, qu'il avait fait appeler à huit heures du matin, le trouva feuilletant d'énormes volumes in-folio, qui contenaient les procès-verbaux des dernières séances du Sénat et du Saint-Synode, qu'on lui avait envoyés à Moscou :

— Tu vois, dit-il au chef de la deuxième section de sa chancellerie, je suis un peu en retard, et j'ai besoin de me mettre au courant des affaires. Impossible de travailler à Moscou : tout le jour en réceptions et en inspections ; toute la soirée au théâtre, et surtout en conversation avec mon gendre, qui gagne beaucoup à être connu. C'est un jeune homme plein de sens et d'esprit; il a reçu, d'ailleurs, une excellente éducation, et il en a bien profité; je crois que ma fille sera très-heureuse avec lui.

La cérémonie solennelle des fiançailles se fit le 16 décembre, dans la chapelle provisoire du palais de l'Ermitage.

Dès onze heures du matin, les membres du Saint-Synode, les officiers et l'état-major des gardes et de l'armée, toutes les personnes admises à la cour, s'étaient rendus au palais, les hommes en uniforme ou en costume de gala, les femmes en habit de cour. Les membres du Conseil de l'empire entrèrent d'abord dans la chapelle, et le corps diplomatique y fut introduit, peu d'instants avant l'arrivée de la famille impériale, qui était réunie dans les appartements.

Les portes s'ouvrirent, et le cortége défila dans l'ordre suivant : les fourriers de la cour et de la chambre de



l'empereur, le grand-maître et les maîtres des cérémonies, les gentilshommes de la chambre, les chambellans et les charges de la cour, deux à deux, par rang d'ancienneté, le grand-chambellan et le grand-maréchal de la cour. L'empereur et l'impératrice, suivis du ministre de la maison et des deux aides de camp de service, précédaient le grand-duc Constantin Nicolaïevitch, le grand-duc Michel Paulovitch et son épouse la grande-duchesse Hélène, les grandes-duchesses Marie, Olga et Alexandra, et le duc Maximilien de Leuchtenberg. Venaient ensuite, deux par deux, les dames d'honneur et les demoiselles d'honneur de l'impératrice et de Leurs Altesses impériales, ainsi que les personnes de distinction invitées à la cérémonie.

Le canon ne tonnait pas encore, mais les cloches de toutes les églises sonnaient à grande volée. A l'entrée de la chapelle, Leurs Majestés furent reçues par le Saint-Synode et le haut clergé, avec la croix et l'eau bénite. L'empereur prit par la main la grande-duchesse Marie et le duc de Leuchtenberg, et les conduisit à l'estrade préparée pour eux au milieu de l'église, puis il retourna s'agenouiller à sa place.

Les saints Évangiles et la croix étaient exposés sur un lutrin, devant la porte du sanctuaire. Les anneaux des fiançailles ayant été apportés dans des plats d'or et placés sur l'autel par un maître des cérémonies, le confesseur de l'empereur et l'archiprêtre de l'armée et des flottes allèrent chercher ces anneaux et les présentèrent au métropolitain de Saint-Pétersbourg, qui les mit aux doigts des fiancés, en récitant les prières d'usage. L'impératrice, s'approchant alors, procéda elle-même à l'échange des anneaux.

A ce moment, une salve de vingt et un coups de canon



fut tirée de la forteresse, et l'office continua, au bruit des cloches, sonnant à triple carillon dans les églises et les couvents.

L'office terminé, les augustes fiancés offrirent l'hommage de leurs remercîments à l'empereur et à l'impératrice, et reçurent les félicitations de tous les membres de la famille impériale. Les deux fiancés se placèrent l'un près de l'autre, pendant le *Te Deum*, à la suite duquel ils rentrèrent ensemble dans les appartements, où les ministres étrangers, les personnes de distinction et les officiers des gardes et des autres régiments, furent admis à leur présenter des félicitations.

Le soir, la forteresse et la ville furent illuminées, pendant que la famille impériale assistait à une représentation extraordinaire au Grand-Théâtre, où l'élite de la société russe s'était donné rendez-vous, pour faire aux nouveaux fiancés la plus sympathique ovation. Le manifeste impérial, affiché dans tout l'empire, annonça en ces termes les fiançailles de la fille aînée de l'empereur Nicolas :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russie, etc.,

« A tous nos fidèles sujets savoir faisons :

« Après avoir invoqué les bénédictions du Tout-Puissant, et du consentement de Notre Épouse bien aimée, Sa Majesté l'impératrice Alexandra, Nous avons donné Notre assentiment à l'union de Notre chère fille Madame la grande-duchesse Marie, avec Son Altesse Sérénissime le duc Maximilien de Leuchtenberg, et le 4/16 du présent mois, Nous les avons fiancés d'après le rite de Notre Église orthodoxe gréco-russe.

« Nous sommes certain que tous Nos fidèles sujets,



prenant part à cet événement, si heureux pour Notre cœur paternel, élèveront leurs prières vers le Très-Haut, pour qu'il daigne combler de ses bénédictions les nouveaux fiancés.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le quatrième jour (16, nouv. st.) du mois de décembre de l'année de Notre Seigneur mil huit cent trente-huit, et de Notre règne le quatorzième.

« NICOLAS. »

Plusieurs grandes réceptions, à l'occasion des fiançailles, eurent lieu à la cour, dans lesquelles tous les regards étaient pour les jeunes fiancés, qui avaient pris rang dans la famille impériale : l'étiquette ne les empêchait pas de montrer à chaque instant leur affection mutuelle; ils se cherchaient, ils se rapprochaient sans cesse, et déjà leur intéressante réunion semblait offrir l'image du bonheur.

La fête de l'empereur fut célébrée avec plus d'éclat encore qu'à l'ordinaire, deux jours après. La messe achevée, dans la chapelle provisoire de l'Ermitage, on se rendit, pour le baise-main, dans la salle Italienne, et le bal, accompagné d'un souper, ne se termina qu'à une heure très-avancée de la nuit. La grande-duchesse Marie avait dansé plusieurs fois avec son fiancé, et tous les assistants avaient été ravis de ce gracieux spectacle. Le lendemain, le duc de Leuchtenberg partait, non sans regret, pour Munich, où il allait rester auprès de sa mère jusqu'aux approches de son mariage.



CCLIII

L'empereur se proposait de donner une fête splendide, dans le nouveau palais d'Hiver, à l'occasion de la solennelle inauguration de ce palais qui allait être, selon ses désirs, entièrement reconstruit et restauré pour l'anniversaire de l'incendie (29 décembre). Malheureusement, divers accidents graves s'étaient produits, par suite de la rapidité imprudente des travaux ; les moyens factices qu'il avait fallu employer pour sécher à la hâte l'humidité des murs et des voûtes, en compromirent la solidité ; non-seulement on signala des crevasses et des tassements dans la maçonnerie, mais encore le plafond de la salle Saint-Georges s'était affaissé et menaçait ruine.

Le général Kleinmichel, qui avait peut-être à se reprocher personnellement la plupart de ces fâcheux résultats, se chargea de représenter à l'empereur que les appartements du nouveau palais d'Hiver, quoique rétablis dans leur ancienne splendeur, ne pouvaient pas être habités à cause de l'insupportable odeur des peintures et des vernis. Il y avait aussi, comme dans tous les ouvrages considérables de maçonnerie et de décoration intérieure, à revoir et à perfectionner la main-d'œuvre. En un mot, la cérémonie de

l'inauguration ne pouvait pas être ajournée, mais les fêtes qui devaient l'accompagner seraient remises à une époque peu éloignée, par exemple au jour de Pâques.

L'empereur se rendit à ces raisons de force majeure, d'autant plus que ses ordres étaient bien exécutés, puisque l'inauguration s'effectuait à la date précise qu'il avait choisie. Le 29 décembre, le nouveau palais d'Hiver fut, en effet, inauguré, presque à huis clos, en présence de la famille impériale; il n'y eut pas d'autres témoins de la cérémonie, que les membres de la commission qui avait présidé aux travaux.

L'empereur aurait voulu que cette cérémonie fût célébrée dans la Galerie militaire, dont tous les portraits, peints par l'artiste anglais Daw, avaient été sauvés des flammes. Le bruit courait que la voûte de cette Galerie s'était écroulée, et dans tous les cas, on n'avait pas ouvert la moitié des salles qui composent le premier étage du palais. La salle du Trône reparaissait telle qu'elle était avant l'incendie, mais avec plus de richesse et de magnificence; la salle Blanche conservait sa décoration et son ameublement blanc et or, mais on y avait ajouté en mille endroits les chiffres et les armoiries de l'empereur et de l'impératrice; la salle des Chevaliers-Gardes n'avait pas changé d'aspect, car les dorures mêmes étaient brunies pour en dissimuler la nouveauté; enfin, la salle de Pierre-le-Grand, en velours nacarat semé d'aigles à deux têtes, était achevée, si ce n'est que le superbe portrait du tzar Pierre n'avait pas encore repris sa place dans son cadre : ce qui choqua et contraria l'empereur.

— Sire, c'est une malice de Charles Bruloff qui s'était chargé de le réparer, dit Kleinmichel en s'excusant aux dépens de l'artiste avec lequel il se trouvait toujours en que-



relle : les peintres ne savent pas ce que c'est que la discipline, et Bruloff ne veut rien faire qu'à sa tête, ce diable d'homme !

— Ce serait bien autre chose si tu avais affaire à Horace Vernet, reprit l'empereur en souriant. Oui, les artistes ne sont pas faciles à manier. Cependant il eût suffi de dire à Bruloff qu'il me ferait plaisir en me rendant pour aujourd'hui le portrait de Pierre le Grand; il aurait travaillé jour et nuit, j'en suis sûr, et Pierre le Grand ne manquerait pas à notre inauguration.

L'empereur avait ordonné que le détachement des gardes à cheval, commandé par M. Mirbach, lequel avait été de service au palais d'Hiver le jour de l'incendie, fût également de service le jour de l'inauguration; ce détachement se trouvait, en effet, sous les armes, au pied du grand escalier, lors de l'arrivée de la famille impériale. L'empereur s'avança vers les gardes à cheval et leur dit :

— Mes enfants, c'est bien vous qui étiez de service, quand le feu prit ici, à pareil jour, l'année dernière? J'ai voulu que vous fussiez aussi les premiers témoins de la restauration de mon palais.

Un autel portatif avait été dressé dans la salle Blanche ; un prêtre y fit une prière d'action de grâces et les assistants s'agenouillèrent pendant la bénédiction. La cérémonie se termina par une visite des appartements qui pouvaient être montrés, quoiqu'ils fussent encore inhabitables.

L'empereur déclara lui-même, en se retirant, que l'inauguration définitive était fixée irrévocablement au jour de Pâques prochain.

Un ukase qui avait paru dans le journal officiel, et qui était adressé au conseiller privé Boutenieff, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'empereur de Rus-



sie près la Porte Ottomane, fut considéré comme une protestation indirecte contre les menées diplomatiques de l'Angleterre et surtout de la France dans les affaires d'Orient.

La situation était toujours hostile, sinon agressive, entre le sultan et son redoutable vassal le vice-roi d'Égypte. La guerre avait failli plus d'une fois recommencer en Syrie, où le Divan favorisait secrètement la révolte des Druses, dans les provinces du Liban; la flotte turque eût franchi le détroit des Dardanelles, si l'escadre égyptienne était sortie du port d'Alexandrie. Mais les ambassadeurs français et anglais à Constantinople, agissant d'intelligence, empêchèrent Méhémet-Ali d'en appeler au sort des armes, pour obliger son suzerain à lui concéder la possession héréditaire de l'Égypte et de la Syrie.

Le ministre plénipotentiaire de Russie, M. de Boutenieff, s'était tenu à l'écart de ces négociations, en se bornant à déclarer que la Russie, d'après le traité d'Unkiar-Skelessi, couvrait de sa protection l'indépendance de la Porte Ottomane, et qu'une flotte russe viendrait mouiller devant Constantinople, le jour où le sultan se verrait menacé par son puissant vassal, dont la France et l'Angleterre toléraient ou peut-être encourageaient les entreprises subversives de l'ordre européen.

Méhémet-Ali avait donc obéi au sage conseil de ces deux puissances médiatrices, en payant le tribut annuel au grand-seigneur et en se bornant à occuper militairement la Syrie, où son fils Ibrahim avait battu, mais non soumis les Druses. Les vaisseaux russes étaient à l'ancre dans les ports de la mer Noire, mais la division navale française commandée par l'amiral Gallois, empêchait la flotte ottomane de jeter des troupes de débarquement sur quelque



point de la côte de Syrie. L'entrée de la mer de Marmara restait fermée cependant aux navires de guerre étrangers. L'Angleterre, qui n'avait jamais voulu reconnaître cette clause du traité d'Unkiar-Skelessi, qu'elle acceptait de fait, était parvenue, en réglant ses rapports commerciaux avec la Turquie, à recouvrer une partie des avantages que ce traité lui avait fait perdre. Le premier ministre de Mahmoud, l'ancien vizir Reschid-Pacha, n'avait pas hésité à se rendre lui-même à Londres, pour conclure ce traité de commerce, qui promettait d'être utile et favorable à son gouvernement.

M. de Boutenieff n'ignorait pas que la politique anglo-française gagnait du terrain auprès de la Porte Ottomane, mais il s'abstint de toute opposition directe, en déclarant que la Russie ne souffrirait aucun empiétement sur ses droits garantis par les traités et qu'elle agirait, dans toutes circonstances, comme la plus fidèle alliée de la Turquie. Le rescrit que l'empereur fit parvenir à son ministre plénipotentiaire et qui reçut alors une publicité significative, avait surtout pour objet de prouver que ce ministre venait de tenir un langage digne et ferme, que son gouvernement ne désavouerait pas :

« Le poste important auquel vous a appelé Notre confiance, vous impose depuis nombre d'années le soin de veiller au maintien de Nos relations d'amitié avec la Porte Ottomane, dans l'intérêt des droits qu'assurent à la Russie des transactions solennelles, aussi bien que dans celui de la conservation de la paix du Levant. Vous remplissez cette tâche avec un zèle sincère et avec un plein succès. La fermeté et le désintéressement avec lesquels Nous consacrons tous Nos efforts à l'affermissement du repos et de la sécurité de la Tur-



quie, Notre voisine et alliée, inspirent à la Porte Ottomane une juste confiance et servent de garantie au maintien de nos engagements réciproques. Désirant vous donner une preuve du prix que Nous attachons aux soins que vous ne cessez de vouer si utilement à cultiver ces relations d'amitié et de confiance mutuelle, Nous vous avons nommé chevalier de l'ordre de l'Aigle-Blanc, dont Nous vous transmettons ci-joints les insignes, en vous ordonnant de les porter conformément aux statuts.

« Nous sommes avec bienveillance votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 5 (17, nouv. st.) décembre 1838. »

On s'attendait à voir, d'ailleurs, d'un moment à l'autre, se produire de graves difficultés entre la Russie et la Grande-Bretagne, non-seulement du côté de la Perse, à cause du siége-blocus de la ville d'Hérat, mais encore dans les provinces du Caucase, où des agents anglais ne cessaient d'exciter et de soutenir la révolte des montagnards. Le gouvernement russe faisait de grands préparatifs en secret pour essayer de réduire cette révolte, pendant le cours d'une campagne prochaine.

C'était dans ce but que l'empereur opérait sans bruit un grand nombre de mutations parmi les officiers supérieurs de l'armée du Caucase; les uns étaient mis à la retraite, les autres rappelés, beaucoup obtenaient de l'avancement. Le général-major Wassilkowsky, intendant général de cette armée, avait été relevé de ses fonctions. En même temps, l'empereur avait fait un grand nombre de nominations importantes dans ses armées, dans ses flottes et dans sa maison militaire. On pouvait en conclure que le moment n'était pas éloigné où les affaires politiques exigeraient, dans le



Levant, dans l'Inde et au Caucase, une démonstration armée, sinon l'emploi de toutes les forces russes.

Ces préoccupations sérieuses n'empêchaient pas l'empereur de ne rien négliger pour assurer la prospérité intérieure de la Russie : depuis plusieurs années, il avait donné des soins particuliers au développement de tous les moyens de communication entre les provinces de son vaste empire; les travaux publics, poursuivis de tous côtés à la fois, dans la belle saison de 1838, avec une prodigieuse activité, avaient eu pour principal objet la canalisation du Volga et du Don, la création d'un chantier maritime à Odessa, l'amélioration successive de la navigation du Dniéper et le tracé du chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou.

Les dépenses considérables de ces grands travaux d'utilité publique étaient loin d'absorber le crédit annuel que le ministre des finances avait mis au service des monuments et des œuvres d'art à exécuter aux frais de l'État. Ainsi, dans le dernier exercice, on avait pu tripler les sommes allouées annuellement à la construction de la cathédrale de Saint-Isaac, qui demandait encore pour son achèvement une allocation de plus de 15 millions de roubles.

Il est à remarquer que si l'empereur Nicolas avait à cœur de voir terminer sous son règne cette admirable cathédrale consacrée au culte orthodoxe, et qui devait, dans sa pensée, remplacer l'église de Sainte-Sophie de Constantinople, qu'il eût voulu reprendre à l'islamisme pour la restituer à la religion grecque, il n'accordait pas moins libéralement aux autres cultes les subsides nécessaires à l'édification de leurs églises et de leurs temples. Par exemple, c'était lui qui avait fait rebâtir de fond en comble l'église évangélique-luthérienne de Saint-Pierre, fondée en 1704 à Saint-Pétersbourg sur le bord de la Néva, et transportée



depuis près de la grande Kouniouchennaia, aux abords de la Perspective Newsky. Cette église en briques et en bois tombait de vétusté; l'empereur la fit démolir et confia au général comte Oppermann la direction des travaux, qui furent entrepris et poussés si activement qu'en moins de six ans le nouvel édifice, construit sur les plans de l'architecte Alexandre Bruloff, professeur d'architecture à l'École impériale des beaux-arts, fut en état d'être livré au culte. Cette construction, élégante et sévère, avait fait grand honneur à l'architecte, dont le frère Charles Bruloff s'était chargé de peindre pour la décoration de l'église luthérienne un tableau représentant le Christ en croix.

L'empereur n'avait pas voulu que Moscou, la vieille capitale de la Russie, enviât longtemps à Saint-Pétersbourg la magnifique cathédrale de Saint-Isaac que cette ville allait bientôt posséder comme son plus bel ornement. Il avait repris un projet d'Alexandre Ier, lequel remontait à l'année 1812, lorsque Moscou n'avait pas encore commencé à sortir de ses cendres. Alexandre fit alors préparer les plans d'une église qui se serait élevée sur le point culminant de la montagne des Moineaux, à l'entrée de la ville; ces plans furent fournis par Witberg, de l'Académie des beaux-arts, et les fondations de l'édifice avaient été creusées, mais l'invasion des eaux souterraines rendit les travaux impossibles et força même de les abandonner.

L'empereur Nicolas vint lui-même sur les lieux, afin de changer la place du monument, pour lequel un nouveau plan avait été proposé par le professeur d'architecture Thon: il décida que la nouvelle église sous l'invocation du Christ-Sauveur serait érigée au centre même de la ville, sur les rives de la Moskwa, non loin du pont de Pierre, en face du Kremlin, sur l'emplacement d'un vieux couvent de reli-



gieuses. Cette église, qui ne devait pas être moins importante que la cathédrale de Saint-Isaac, reproduirait cependant, avec de plus vastes proportions, le style architectural des antiques sanctuaires de Moscou; elle aurait 280 pieds de long, 210 de large et 315 de hauteur, avec quatre façades et cinq coupoles en forme de bulbe, se terminant en pointe, dont la coupole centrale, trois fois plus grande que les autres, présenterait un diamètre de 98 pieds. Dès le mois de mars 1838, on avait procédé aux travaux de terrassement, et d'immenses blocs de pierre, destinés à former la base du monument, avaient été descendus à 35 et 42 pieds de profondeur. L'architecte en chef se flattait d'avoir achevé son œuvre dans l'espace de huit ou dix ans, et l'empereur, pour l'encourager, avait promis que l'argent ne manquerait pas.

— Je prie Dieu, dit-il à M. Thon, qui lui montrait et lui expliquait les plans du monument, je prie Dieu que je puisse vivre assez pour réaliser le vœu de mon bien-aimé et honoré frère l'empereur Alexandre, en bâtissant cette église destinée à éterniser les souvenirs patriotiques et glorieux de l'année 12. Au reste, ce que je n'aurais pas fait, mon fils le fera.

C'était toujours aux souvenirs patriotiques et militaires de l'année 1812 que l'empereur faisait appel, lorsqu'il voulait faire vibrer la fibre nationale dans le cœur de ses sujets. La Russie, en effet, avait donné alors à l'Europe l'exemple d'une lutte héroïque contre l'invasion étrangère, et l'Europe entière s'était levée à la voix d'Alexandre I[er], pour combattre la révolution française, incarnée dans Napoléon, qui faisait la guerre aux rois. Nicolas aspirait à continuer l'œuvre d'Alexandre, et il évoquait sans cesse, dans ce but, les traditions de la Sainte-Alliance, qui se



trouvait encore représentée par son plus fidèle adhérent, le roi de Prusse.

Frédéric-Guillaume partageait à cet égard les sentiments de l'empereur de Russie, et, comme lui, il ne manquait jamais l'occasion de remettre en honneur les faits d'armes de la coalition européenne pendant les campagnes de 1813 à 1815. On retrouve cette intention bien caractérisée dans le rescrit qu'il adressa au prince Pierre Wolkonsky, ministre de la maison de l'empereur, en lui envoyant un sabre magnifiquement enrichi de diamants :

« Berlin, le 19/31 décembre 1838.

Mon prince, le séjour que l'Empereur vient de faire chez nous, m'ayant procuré le plaisir de vous revoir ici, je vous prie de recevoir, en souvenir de ce séjour, le sabre, que je vous fais parvenir avec les présentes lignes. J'ai encore fait choix d'un objet de cette espèce, pour vous rappeler de nouveau, mon prince, l'époque glorieuse et à jamais mémorable, où nos armées réunies combattaient l'ennemi commun. La part que vous avez eue alors à nos succès, et les services que vous avez rendus à la cause commune, lorsque vous occupiez auprès de la personne de feu l'Empereur, d'ineffaçable mémoire, le poste éminent auquel il vous avait appelé, ne se sont pas effacés de la mienne. J'aime à vous en renouveler l'assurance, et je vous prie de me croire pour toujours de Votre Altesse le bien affectionné,

« FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

CCLIV

Le grand-duc héritier était alors à Rome, depuis le 17 décembre. Le récit détaillé de son voyage, qu'il se plaisait à raconter dans ses lettres à son auguste mère, avait fait le charme des soirées du palais d'Anitchkoff, où la famille impériale se réunissait pour écouter la lecture de ces longues et intéressantes lettres.

Le prince, qui voulait passer la seconde quinzaine du mois d'octobre au bord du lac de Côme, était arrivé, dans la journée du 11 octobre, à Vérone, après s'être arrêté près de Rivoli, pour étudier le champ de bataille, où les Autrichiens et les Français avaient mêlé leur sang, le 14 février 1797. Ce n'était pas trop d'un jour, pour voir les belles fortifications de Vérone, l'amphithéâtre romain, et les autres curiosités de cette grande cité; mais il fallait encore, en traversant Brescia et Bergame, consacrer quelques heures à parcourir ces deux villes, dont l'examen attentif aurait exigé plusieurs jours.

Le césarévitch, étant parvenu à Côme, s'y établit pour se reposer pendant deux semaines. Sa santé était excellente; la température chaude et l'air pur de cette délicieuse contrée complétaient l'heureux effet des bains d'Ems, pour



renouveler ses forces et faire disparaître les derniers vestiges de la fièvre nerveuse qui avait essayé plus d'une fois de reprendre possession du malade. Le grand-duc, par le conseil de ses médecins, évitait toute fatigue et se bornait à faire chaque jour des promenades à pied, à cheval et en voiture, sur les bords pittoresques du lac.

Le conseiller privé Tatystcheff, ambassadeur de Russie près la cour d'Autriche, était arrivé de Vienne à Côme, pour se mettre aux ordres du grand-duc héritier, qu'il accompagna dans ses excursions à Varese et au lac Majeur. Le prince daigna rendre visite au comte Borromeo, propriétaire des îles Borromées, et accepta un déjeuner champêtre, qui lui fut offert dans une de ces îles délicieuses. Il alla voir aussi l'antique monastère de la Madona del Monte, aux environs de Varese, et se rendit en bateau à vapeur à Menaggio, où le duc Bernard de Saxe-Weimar et son fils s'étaient transportés pour se rencontrer avec lui.

Il partit de Côme, le 4 novembre, et n'eut que quatre heures de route pour atteindre Milan, où il devait passer une semaine entière. Il descendit au palais de la Villa-Reale : l'empereur d'Autriche avait donné l'ordre de faire disposer les appartements pour recevoir l'auguste voyageur. Le vieux comte Radetzki, feld-maréchal des troupes autrichiennes, l'attendait à l'entrée de ce palais, avec une garde d'honneur.

A peine le grand-duc était-il installé à la Villa-Reale, que l'archiduc Renier, vice-roi de la Lombardie et de Venise, vint lui faire une visite officielle, que le prince lui rendit presque aussitôt. Le soir, ils allèrent ensemble au grand théâtre de la Scala.

Le lendemain, qui était un dimanche, le grand-duc fut invité à une parade de la garnison de Milan : les troupes,



en tenue d'église, l'accueillirent par l'hymne national russe, lorsqu'il parut au champ de Mars, à cheval, escorté du feld-maréchal Radetzki ; après avoir passé devant le front des lignes, il s'approcha de l'autel, où l'on célébra la messe, à l'issue de laquelle sept bataillons d'infanterie, six escadrons de cavalerie et quatre batteries d'artillerie défilèrent devant lui, en le saluant de bruyants hourras.

Il rentra au palais pour donner audience aux généraux et officiers supérieurs, qui lui furent présentés par le feld-maréchal. Il eut encore le temps de parcourir la galerie de la Brera, si riche en tableaux des grands maîtres de l'école italienne, avant de se rendre chez le vice-roi, où il dîna et passa la soirée.

Il assista, dans la matinée du 5 novembre, à l'exercice de l'infanterie, et le jour suivant, aux manœuvres de la cavalerie. Il ne négligea pas de visiter la célèbre bibliothèque Ambroisienne, qui ne contient que des manuscrits précieux, dont quelques-uns remontent à la plus haute antiquité ; il fit aussi, le lendemain, une excursion, hors de la ville, à l'ancien monastère de Monza, où se conserve la couronne de fer du royaume d'Italie, ainsi que d'autres souvenirs historiques de l'époque de Charlemagne.

Après un grand dîner de cérémonie chez l'archiduc Renier, le 7 novembre, il honora de sa présence un bal, que le comte de Hartig, gouverneur-général de Milan, donnait en son honneur. Il ne manqua pas, durant son séjour, d'inviter à sa table tous les Russes de distinction qui se trouvaient à Milan. Il prit le plus vif plaisir à examiner les beaux monuments de cette grande ville, surtout le Dôme, un des plus vastes et des plus merveilleux édifices de l'architecture ogivale, avec ses milliers de statues de marbre ; le palais impérial, décoré d'admirables fresques, les Arènes,

l'arc de triomphe de la Paix. Après des journées si bien et si utilement remplies, il se montrait presque tous les soirs à la Scala, dont les représentations n'avaient jamais été plus brillantes.

Il quitta Milan, le 10 novembre, pour se rendre à Venise, et, durant ce voyage, il s'arrêta successivement à Crémone, à Mantoue, à Vérone, à Vicence et à Padoue, pour voir, dans chacune de ces villes fameuses, tout ce qui méritait de l'intéresser. Il ne négligea pas de visiter en détail les immenses fortifications de Mantoue, et, du haut d'un des bastions de la citadelle, il put examiner avec attention les endroits où avaient été établies les approches du siége, en 1799, par les Russes, qui s'emparèrent de la place, sous les ordres de l'illustre général Souvaroff.

L'amiral commandant du port de Venise attendait le grand-duc, à Fusino, où le 14 novembre, à midi, une grande barque tapissée et pavoisée vint le prendre avec sa suite. L'auguste voyageur fit son entrée à Venise, par le grand canal, en admirant la physionomie étrange et mélancolique de cette superbe cité bâtie au milieu des lagunes; la barque qui l'amenait s'arrêta devant le perron du palais impérial (Palazzo Reale), où ses appartements avaient été préparés.

Le lendemain, il reçut le patriarche de Venise, le gouverneur de la province et les autorités civiles et militaires. Il se crut dès lors débarrassé des devoirs et des ennuis de l'étiquette, pendant les vingt jours qu'il comptait passer à Venise, et il vécut comme un simple touriste, visitant toutes les églises qui sont de véritables musées, restant de longues heures dans les galeries de tableaux publiques et particulières, revenant sans cesse avec un nouveau plaisir au palais des Doges et à la place Saint-Marc, où la vie sociale de



Venise semble toute concentrée, et ne se lassant pas de se promener en gondole avec l'aide de camp général prince Christophe de Lieven, son curateur, qui était toujours à ses côtés.

Il fut pourtant un peu dérangé dans le genre d'existence qu'il avait adopté durant son séjour, par l'arrivée imprévue de l'archiduc Frédéric, troisième fils du vieil archiduc Charles, oncle de l'empereur d'Autriche, Ce jeune prince avait été envoyé pour lui rendre les honneurs dus à son rang.

Ils visitèrent ensemble l'Amirauté et ses dépendances, ainsi que le vieil Arsenal, et le grand-duc héritier fut reçu à bord d'une frégate autrichienne, mouillée dans la rade, par l'archiduc Frédéric qui avait le grade de capitaine de vaisseau. L'archiduc invita plusieurs fois à sa table le césarévitch et sa suite, mais le césarévitch lui échappait le plus qu'il pouvait, malgré les attentions dont il était l'objet et qui contrariaient trop souvent ses promenades et ses investigations de curieux.

Il partit de Venise, à regret, le 4 décembre, pour aller à Rome, en passant par Florence, où le grand-duc de Toscane Léopold II l'avait instamment prié de s'arrêter quelques jours. Il aurait pu faire en quarante-huit heures le trajet de Venise à Florence, mais le prince Christophe de Lieven se trouvait souffrant, et le grand-duc, pour le forcer à prendre soin de sa santé en ménageant ses forces, prétexta le désir qu'il avait lui-même de connaître les villes de Ferrare, de Bologne et de Modène, pour s'y reposer et y passer la nuit et la matinée. Il n'arriva donc que le 8 décembre, à Florence, où il était attendu depuis deux jours.

Le grand-duc de Toscane lui fit l'accueil le plus sympathique, et la population entière de Florence se montra pleine



de courtoisie et d'empressement pour ce jeune prince qu'on espérait retenir sous le charme des séductions de l'art dans la patrie des Médicis, car on savait déjà, par la renommée, combien les traditions historiques, les monuments anciens, les bibliothèques et les musées avaient de puissants attraits pour l'auguste voyageur. Il visita sans doute avec beaucoup d'intérêt les innombrables collections qui font à si juste titre l'orgueil de Florence, mais il s'excusa de ne point accepter les fêtes qu'on avait préparées pour lui à la cour, car il avait hâte d'arriver à Rome, où le prince Christophe de Lieven, dont la santé était bien loin de s'améliorer, pourrait trouver, avec le repos absolu qui lui devenait nécessaire, les moyens de se soigner d'une manière suivie et efficace.

Le grand-duc se remit en route le 13 décembre et n'employa pas moins de cinq jours à l'accomplissement d'un voyage qu'on fait souvent en trente-trois heures, malgré les difficultés des chemins qu'il faut gravir à travers les montagnes. Le prince de Lieven souffrait beaucoup des secousses de la voiture, et le grand-duc avait eu bien de la peine à obtenir que les postillons modérassent le trot de leurs attelages; il prétexta sa propre fatigue, pour ralentir ainsi son voyage et pour stationner dans des bicoques où il manquait de tout.

Enfin, après avoir traversé les villes d'Arezzo, de Pérouse et de Terni, où il consentit à peine à jeter quelques regards distraits sur les curiosités locales, il arrivait à Rome, dans l'après-midi du 17 décembre, et il vint descendre chez le conseiller privé Potemkine, ministre de Russie, qui commençait à s'inquiéter sérieusement du retard de son arrivée, car le bruit avait couru depuis deux jours qu'une bande de voleurs s'était embusquée dans la montagne de Viterbe pour guetter le passage du grand-duc, et le gouvernement

romain avait été assez préoccupé de ce bruit, pour envoyer sur la route une nombreuse escouade de carabiniers.

L'état de santé du prince Christophe de Lieven s'était un peu amélioré, et les médecins espéraient qu'il ne tarderait pas, au moyen de quelques précautions, à se rétablir; mais, comme il persistait à se séparer le moins possible de son auguste compagnon de voyage, celui-ci s'imposa le devoir de lui épargner beaucoup de fatigue, en se bornant à faire d'abord certaines visites indispensables et en ajournant ses longues courses d'exploration dans Rome.

Le lendemain de son arrivée, le grand-duc héritier dut se rendre, avec sa suite, au Vatican, pour saluer le pape Grégoire XVI, qui s'était empressé de faire demander de ses nouvelles et qui le reçut avec la plus gracieuse sollicitude. Le Saint-Père se plut à témoigner hautement l'estime et l'admiration qu'il avait pour le tzar, qui était, dit-il, le plus redoutable ennemi des francs-maçons et des révolutionnaires.

— Je ne désespère pas, ajouta-t-il, de le voir, avant de mourir; mais il faut qu'il se hâte, car je suis déjà bien vieux et je sens que mon heure approche. Il me semble qu'en nous abouchant l'un et l'autre, sans intermédiaire, nous pourrions décider beaucoup de choses qui seraient bien avantageuses pour la religion et pour les chrétiens. Au reste, je suis très-content de mes bons rapports avec M. le ministre de Russie.

Le conseiller Potemkine, qui était présent, eut lieu d'être flatté d'un éloge émanant de la bouche même du Saint-Père, d'autant plus que cet éloge avait trait au règlement de diverses questions très-délicates relatives à l'Église de Pologne, quoique l'empereur Nicolas se vît contraint de tenir en bride les rébellions déguisées du clergé polonais, et que les bulles du pape n'arrivassent à la connaissance



des catholiques de ce royaume, que sous les auspices et avec la permission de l'autorité impériale.

Le césarévitch alla ensuite rendre rendre visite à la reine douairière de Sardaigne et au prince Henri de Prusse, frère du roi Frédéric-Guillaume, qui habitaient Rome où ils devaient passer l'hiver.

La fête de l'empereur Nicolas fut célébrée, le 18 décembre, à l'hôtel du ministre de Russie, avec une solennité que motivait la présence du grand-duc héritier. Tous les voyageurs russes et tous les artistes russes qui se trouvaient à Rome assistèrent à l'office divin dans la chapelle de la légation et présentèrent leurs félicitations au grand-duc, qui donna, ce jour-là, un dîner de 60 couverts.

La première soirée de gala que le conseiller Potemkine offrit à la haute société romaine, en l'honneur de l'arrivée de Son Altesse impériale, avait été fixée au 21 décembre: la réception fut splendide; tout le corps diplomatique et beaucoup d'étrangers de distinction y figuraient.

Le prince Christophe de Lieven paraissait se remettre de son indisposition, et c'était lui-même qui encourageait le césarévitch à profiter de tous les instants de son séjour à Rome, pour admirer les merveilles de la capitale du monde chrétien.

Une lettre écrite de cette ville, sous la date du 5 janvier 1839, par l'ancien précepteur du grand-duc, A. Gilles, fut publiée en partie dans l'*Abeille du Nord;* on y lisait ce passage : « Depuis son arrivée à Rome, S. A. I. Mgr le césarévitch grand-duc héritier consacre chaque jour plusieurs heures à visiter tout ce qu'offre de remarquable cette cité si pleine de souvenirs historiques de sa puissance et de sa gloire, si riche en monuments de tous les siècles, si fameuse par les collections d'art qu'elle possède. Les galeries



du Vatican et sa bibliothèque, le musée du Capitole et plusieurs galeries particulières, les chefs-d'œuvre incomparables de l'architecture ancienne et moderne, ainsi que les ateliers des artistes de tous les pays, établis à Rome, occupent tour à tour l'attention de Mgr le grand-duc. Son Altesse Impériale daigne surtout prendre un intérêt particulier aux artistes russes, dont plusieurs ont acquis une juste réputation dans cette capitale où ils sont à demeure. Les spectacles et les soirées ont commencé ici avec les fêtes. Son Altesse Impériale prend part aux plaisirs de la haute société. L'atmosphère est chaude et pure, et S. A. I. Mgr le césarévitch jouit d'une parfaite santé. »

Quatre jours après la date de cette lettre, qui ne laissait pas prévoir un douloureux événement auquel personne ne fut plus sensible que le grand-duc lui-même, le prince Christophe de Lieven succombait à la maladie qui l'avait atteint, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Ses obsèques furent célébrées, le 12 janvier, avec les honneurs militaires dus à son rang, en présence du corps diplomatique et de tous les Russes présents à Rome. Le grand-duc héritier assistait à la cérémonie avec le prince Pierre d'Oldenbourg, arrivé de la veille, et tous deux suivirent le convoi depuis l'église jusqu'au cimetière.

La mort inopinée du prince Christophe de Lieven modifia les projets du césarévitch, qui non-seulement refusa toutes les fêtes qu'on avait préparées en son honneur, mais encore qui résolut de quitter Rome, sous la triste impression de la perte qu'il avait faite. Il écrivit à son auguste père pour lui apprendre cette perte et pour le prier de vouloir bien désigner le personnage qui remplacerait le défunt auprès de lui, en qualité de curateur.

Dans la matinée du 17 janvier, il alla prendre congé du



pape, qui l'invita vivement à repasser par Rome, en revenant, pour y faire un plus long séjour, car, lui dit le Saint-Père, « Son Altesse n'a pas eu le temps de ressentir la nostalgie de Rome et de s'attacher à nous. » Le lendemain, après avoir entendu la messe à la chapelle de la légation de Russie, le grand-duc héritier partait pour Naples.



CCLV

Au moment même où arrivait de Rome la nouvelle du décès du prince de Lieven, l'empereur Nicolas apprenait avec peine qu'un autre de ses plus fidèles serviteurs, le comte de Litta, grand-chambellan et membre du Conseil de l'empire, venait de mourir presque subitement à Saint-Pétersbourg (5 février 1839). Le comte de Litta était alors âgé de quatre-vingt-cinq ans, mais il avait conservé jusqu'à cet âge avancé toute son intelligence et toute son activité.

Peu de jours avant sa mort, il présidait encore la commission de construction de la cathédrale de Saint-Isaac; une discussion s'étant élevée, dans cette séance, sur certains détails de l'érection des quatre campaniles qui devaient être groupés autour de la coupole, le président invita les membres de la commission à venir étudier la question sur place, et il monta le premier, sans paraître fatigué, sur l'échafaudage volant qu'on achevait d'établir au niveau du dôme et qui allait atteindre l'effrayante hauteur de 340 pieds.

— Monsieur le comte, lui dit l'architecte en chef M. de Montferrand, vous êtes vraiment le plus jeune de nous tous.

— Non, répondit le spirituel vieillard, mais je ne serai jamais le plus vieux, quand il s'agira de faire mon service



et de prouver mon dévouement à Sa Majesté l'empereur.

Les souverains sont obligés, par position, de rester presque indifférents, lorsque la mort frappe sans cesse auprès d'eux leurs meilleurs serviteurs; l'empereur Nicolas, comme il s'en étonnait lui-même, ne réussit pas à s'endurcir, à se dessécher le cœur, en face de la perte successive de tous ces hommes d'État éminents, qu'il appelait ses collaborateurs et qui lui avaient donné des preuves éclatantes de leur capacité comme de leur dévouement.

— Il me semble, disait-il, que c'est une partie de moi-même qui me manque tout à coup, quand Dieu me retire un de ces vaillants auxiliaires qui m'aident à faire mon métier d'empereur et qui prennent leur part de cette charge à laquelle je succomberais, si j'étais seul à la porter. Un souverain devrait pouvoir à son gré prolonger l'existence des hommes qui sont utiles et quelquefois indispensables à son gouvernement, car l'œuvre d'un grand règne peut être tout à coup interrompue par la mort d'un des ouvriers que la Providence choisit et envoie au maître couronné. Par exemple, ajouta-t-il avec tristesse, je regarde comme impossible de remplacer Spéransky, que nous allons perdre.

Michel Spéransky, membre du Conseil de l'empire où il présidait le département de législation, était tombé malade depuis un an, et quoiqu'il n'eût jamais cessé de vaquer à ses travaux, avec le même zèle, il ne se faisait aucune illusion sur son état qui devenait plus grave de jour en jour. Sa belle figure, calme et sereine, sur laquelle étaient empreintes l'intelligence et la bonté, ne trahissait pas les souffrances intérieures qu'il éprouvait, et son énergie morale semblait s'accroître à mesure que diminuaient ses forces physiques.

— J'aurais voulu, disait-il en prévoyant sa fin prochaine,



achever la publication du *Svod*, mais j'ai eu l'honneur de jeter les bases de l'œuvre entière et d'en préparer les parties essentielles. Korff fera le reste, d'après mes instructions, et les volontés de Sa Majesté seront ainsi bien exécutées. Je puis donc mourir tranquille.

L'empereur venait souvent le voir, pendant sa maladie; il le trouvait toujours assis devant son bureau, entouré de papiers et de livres, écrivant ou dictant à ses deux secrétaires.

— Je te ferai mettre aux arrêts dans ta chambre et dans ton lit, sous la garde de mes médecins, lui disait l'empereur, car, en vérité, tu n'es pas raisonnable de te fatiguer, de t'épuiser de la sorte. Je t'ai ordonné de te guérir avant tout, et tu ne tiens pas compte de mes ordres.

— Je vais mieux, Sire, répondait le malade, et Votre Majesté me comble de tant de bontés, que j'ai besoin de vivre encore longtemps pour lui payer ma dette de reconnaissance, mais hélas! je suis loin d'être guéri, puisque je ne trouve pas la force de me lever devant mon empereur.

Ce fut pour lui donner l'espoir d'une guérison plus ou moins éloignée, que l'empereur lui accorda en dernier lieu des distinctions honorifiques qui pouvaient à peine réveiller la vanité d'un mourant. Après l'avoir décoré du grand cordon de Saint-André, le plus élevé des ordres de l'empire, il lui décerna le titre de comte, à l'occasion du jour de l'an russe, en même temps qu'il conférait la dignité de prince au général comte Wassiltchikoff, président du Conseil de l'empire.

Spéransky avait été enfin obligé de s'aliter, quand on lui apporta l'ukase qui le nommait comte et une lettre autographe de son auguste maître qui lui faisait don d'une belle maison à Saint-Pétersbourg. Il mourut, le 23 février, et



l'empereur, qu'on avait averti aussitôt du décès de l'illustre légiste, écrivit de sa main ce billet au président du comité des ministres et du Conseil de l'empire :

« A l'instant même, j'apprends la mort de notre respectable Spéransky ! Vous apprécierez aisément, mon cher ami, ce que cette perte vraiment irréparable me cause de regrets, mais que la volonté de Dieu soit faite ! C'est une épreuve de plus et la plus pénible pour moi. Il faut s'y soumettre. Je crois nécessaire de vous engager à envoyer tout de suite Korff, pour qu'il mette les scellés sur les papiers. A demain le reste. »

Michel Spéransky, en effet, avait été depuis quarante ans initié à tous les secrets d'État et dépositaire des actes les plus importants du gouvernement impérial; sous le règne d'Alexandre Ier, comme sous celui de l'empereur Nicolas, il correspondait directement et intimement avec l'empereur lui-même, ainsi qu'avec les ministres; c'était lui qui avait mission de rédiger, d'après des brouillons ou des notes autographes du souverain, toutes les lettres, tous les manifestes, tous les ukases politiques.

Aussi, le prince Wassiltchikoff, avant de recevoir le billet de l'empereur, avait-il d'abord songé à faire apposer les scellés sur les papiers du défunt, mais il n'osa prendre une pareille responsabilité. Il envoya donc Modeste Korff, l'élève, le coopérateur, l'ami de Spéransky, au palais d'Anitchkoff, pour demander les ordres de l'empereur.

— Je sais le motif qui t'amène chez moi, dit l'empereur à Korff qu'il avait fait introduire dans son cabinet, et je viens d'écrire à ce sujet au prince Wassiltchikoff. Nous avons, moi surtout et toi aussi, fait une perte immense, en perdant le pauvre Spéransky.

Il prononça ces paroles avec une profonde tristesse. Ce



fut le point de départ d'une conversation familière qui roula sur les circonstances les plus mystérieuses de la vie de Spéransky, accusé de trahison en 1812 et envoyé en exil à Perm, puis remis en grâce auprès d'Alexandre Ier, et plus tard victime d'une nouvelle calomnie et soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration du 14/26 décembre 1825.

— Il n'était pas facile, je l'avoue, dit l'empereur, de comprendre le caractère de Spéransky et de l'apprécier à sa valeur. Mon frère l'empereur Alexandre a pu s'y tromper, comme moi-même. La première fois qu'on le voyait, on se sentait véritablement attiré et captivé ; la défiance venait ensuite, et on avait peine à s'en défendre. J'ai peut-être à me reprocher d'avoir été coupable envers lui sous ce rapport. On m'avait, il est vrai, défavorablement prévenu et influencé, en me parlant de ses idées libérales, de ses instincts révolutionnaires. La calomnie ne l'épargna pas, après les événements du 14/26 décembre, et peu s'en fallut que je me laissasse entraîner. Oh ! si j'avais écouté alors certaines langues perfides, je me serais privé de mes meilleurs serviteurs ! Spéransky n'avait pas besoin de se justifier ; bientôt les accusations vagues et mensongères qu'on avait amassées contre lui s'évanouirent comme un brouillard. Je connus mieux Spéransky ; je trouvai en lui le plus fidèle, le plus dévoué, le plus zélé serviteur : j'avais eu tant d'occasions de mettre à l'épreuve sa prodigieuse capacité et sa grande expérience ! Aujourd'hui tout le monde est d'accord là-dessus, tout le monde sait les services que Spéransky m'a rendus, et les calomniateurs se taisent. L'unique reproche que je dois pourtant adresser à sa mémoire, c'est l'injuste ressentiment qu'il conserva jusqu'à sa mort à l'égard de mon bien-aimé frère Alexandre ; sans doute, il avait eu à s'en plaindre... »

L'empereur n'acheva pas sa pensée qui semblait indulgente pour l'ancien favori d'Alexandre Ier, et regardant fixement Korff qui avait fait un geste comme pour prendre parti en faveur de son digne et honoré patron :

— Suis l'exemple de Spéransky, lui dit-il avec un accent d'autorité et de bienveillance à la fois; reste fidèle aux principes de ce grand homme, et fais ton service comme il t'a montré à le faire; marche dans ta voie honorablement et consciencieusement; en un mot, mets en pratique les maximes du défunt, et nous serons toujours bons amis, car tu seras utile non-seulement à moi, mais encore à mon fils Alexandre et à la patrie.

L'entretien tourna vers d'autres sujets qui n'avaient pas de rapports directs avec Spéransky, mais qui s'y rattachaient par quelque côté délicat. L'empereur demanda comment se portait Wassiltchikoff, dont la santé avait commencé à décliner depuis cette époque.

— Il travaille trop, dit-il, et refuse de se reposer, quoi qu'on fasse; c'est un entêtement égal à celui de Spéransky, mais il sera bien forcé de m'obéir, quand je le menacerai d'accepter sa retraite. Voilà encore un de ces hommes qui devraient vivre éternellement! s'écria-t-il en soupirant.

Il vint à parler du secrétaire d'État, Balagiansky, son ancien précepteur.

— Il y a longtemps que je ne l'ai vu, reprit-il; on m'a dit qu'il perdait ses forces et tombait presque en enfance. C'est le résultat inévitable des excès de travail... Revenons, je te prie, aux papiers de Spéransky : tu les renfermeras tous, sans distinction, sous les scellés. Je nommerai plus tard une commission qui en fera le tri et l'examen, commission dont tu feras partie naturellement. Je pense qu'il faudra diviser



ces papiers en trois catégories : 1° les papiers d'État qui sont antérieurs à l'année 12 et à la disgrâce de Spéransky, en y ajoutant ceux qui se rapportent au règne de mon frère Alexandre jusqu'à sa mort ; 2° ceux qui me concernent particulièrement depuis 1825, et qui n'appartiennent pas au service ; 3° les papiers personnels du défunt et tous les papiers relatifs à ses beaux travaux de législation. Il y a, parmi ces papiers, des pièces de la plus haute importance, et beaucoup devront m'être remises, afin que je les détruise ou les garde chez moi.

L'empereur s'interrompit tout à coup pour s'informer de la fortune que Spéransky pouvait laisser à ses héritiers.

— Il n'a qu'une fille mariée au conseiller d'État Froloff Bagrieff, dit-il, mais il ne faudrait pas qu'après avoir servi quarante ans avec honneur, sa succession fût insuffisante ou misérable.

Modeste Korff, qui connaissait à fond les affaires de son illustre protecteur, répondit à l'empereur, que Spéransky possédait une terre avec 2,900 paysans et avait un dépôt de 600,000 roubles à la banque de Russie.

— Ce n'est pas trop, dit l'empereur, mais le chiffre est convenable, pour lui comme pour moi. Au reste, nous verrons à nous occuper de l'avancement de son gendre.

Puis, tout brusquement, se parlant à lui-même, comme s'il eût été seul, il vint à se demander quel successeur on pourrait donner à Spéransky.

— Certes, dit-il, nous sommes privés de ses services, au moment où nous en avions le plus besoin. La Pologne, la Finlande, les gouvernements de la Baltique attendent leurs lois, et il est urgent d'établir un nouveau code criminel pour tout l'empire. Qui me rendra, pour une pareille tâche, le génie, l'expérience, l'activité de Spéransky ? Je ne vois per-



sonne qui soit plus capable de continuer les travaux de ce savant jurisconsulte, que Dmitri Daschkoff. Oui, personne, mieux que lui, ne saura nous venir en aide dans l'embarras où nous allons nous trouver. Mais voudra-t-il, avec sa mauvaise santé, accepter une si rude besogne? Je ne suis pas en peine de choisir un autre ministre de la justice; mais, pour remplacer Spéransky, il n'y a que Daschkoff. Il faut donc le voir, lui parler, le décider... Korff, rappelle-toi ceci, dit l'empereur en le congédiant avec bonté : la Russie conservera longtemps avec reconnaissance le souvenir des éminents services que le comte Spéransky, dans le cours de sa longue et active carrière, a eu le bonheur de rendre à son pays.

Ce furent ces mêmes paroles que M. Korff recueillit pieusement comme une glorieuse épitaphe que l'empereur inscrivait lui-même sur la tombe de Spéransky.

Le conseiller privé Daschkoff, à qui la confiance de l'empereur avait réservé la succession législative de Spéransky, n'osa pas refuser, malgré l'affaiblissement de sa santé; toutefois, il ne céda pas sans regret à son collègue Bloudoff le ministère de la justice, pour devenir président du département de législation au Conseil de l'empire, par ukase du 14/26 février 1839.

La haute intelligence, la science profonde et la prudence consommée de Daschkoff l'avaient désigné pour être naturellement le successeur de Spéransky, mais il n'en considéra pas moins comme une disgrâce sa sortie du ministère, et il ne s'appliqua pas sans amertume et sans dégoût au labeur pénible que son prédécesseur avait entrepris pour la codification des lois. Il était, d'ailleurs, d'un tempérament faible, nerveux et maladif; la tristesse qu'il éprouva, nonobstant les attentions dont il était l'objet de la part de



l'empereur, ne fut pas la moindre cause du marasme et de la consomption qui ne tardèrent pas à le conduire au tombeau.

— Daschkoff! lui disait l'empereur, qui remarquait, sur son visage les progrès de cette défaillance de nature à laquelle il s'abandonnait : je veux te forcer cet été à prendre un congé, à voyager, à faire une cure d'eau, car j'ai bien le droit d'être un peu le médecin de mes collaborateurs. Si Spéransky m'avait écouté !...

— Nous devons tous envier le sort de Spéransky, répondait mélancoliquement Daschkoff, car nul n'a mérité plus que lui les regrets de son auguste maître.

L'empereur, quelle que fût sa sensibilité naturelle, avait un fonds de gaieté et de bonne humeur, qu'il se voyait obligé de cacher, pour ainsi dire, dans son intérieur de famille, et qu'il eût été heureux de pouvoir dépenser librement, si l'étiquette impériale ne l'eût contraint à réprimer souvent les tendances de son caractère allègre et même facétieux.

Il se permettait parfois, dans l'intimité, des boutades pleines de sel et de malice, et il riait le premier de tout son cœur, comme pour donner le diapason de la conversation familière, lorsqu'il avait hasardé un bon mot ou même un jeu de mots. Il n'avait garde d'oublier, par exemple, qu'il avait été dans sa jeunesse un danseur intrépide et passionné ; il disait, en plaisantant, que la raison, en lui faisant perdre ses cheveux de bonne heure, l'avait averti qu'il n'était plus bon que pour la danse noble et solennelle.

— C'est à cette époque, ajoutait-il, qu'il a fallu fermer ma *maison d'Anitchine*, pour remplir mon rôle d'empereur. Je me souviens toujours du bon temps où je n'étais que grand-duc; depuis ce temps-là je n'ai peut-être pas ri une seule

fois à mon aise, excepté cependant aux *folles journées* du carnaval.

Les *folles journées*, auxquelles l'empereur Nicolas n'avait pas renoncé encore, même après treize ans de règne, revenaient chaque année, à la fête de l'Épiphanie ou des Rois, aux jours gras, et quelquefois à Noël ; c'étaient des réunions intimes, sans apparat et sans étiquette, qui avaient lieu au palais d'Anitchkoff, dans les appartements du grand-maître de cérémonies, le comte Worontzoff, au nom duquel les invitations avaient été faites, qu'il fût ou non à Saint-Pétersbourg. La famille impériale y assistait toujours ; quant à la société qui composait ces réunions et qu'on désignait à la cour sous le nom de « société d'Anitchkine, » elle ne comprenait pas tous ceux que leur rang ou leur position officielle semblaient appeler à en faire partie. Il y avait là beaucoup de personnes qui ne figuraient point ordinairement dans les grandes fêtes de la cour, mais qui devaient cette distinction toute particulière aux sympathies de l'empereur ou de l'impératrice. Ainsi, parmi les danseuses ordinaires que l'empereur honorait de ses préférences, il faut citer Madame Boutourlinne, née Kombourleï; la princesse Dolgoroukoff, née comtesse Apraxine ; Mademoiselle Gantcharoff, qui avait épousé le poëte Pouchkine, etc.

La *folle journée* commençait à onze heures du matin, par un déjeuner très-joyeux et très-animé, qui était suivi de danses jusqu'à l'heure du dîner; on dînait plus gaiement encore qu'on n'avait déjeuné, et les danses reprenaient sans interruption pour ne cesser qu'au milieu de la nuit. Ces danses étaient entremêlées de concerts, d'intermèdes, de mascarades et de mille folies que l'empereur ne dédaignait pas d'encourager lui-même.

L'impératrice ne faisait qu'ouvrir le bal, car, à la suite de



sa maladie nerveuse, elle avait dû éviter les fatigues de la danse, mais, entourée de ses dames et de ses demoiselles d'honneur, elle était, en quelque sorte, la présidente de la fête, que sa présence maintenait dans les limites de la plus exquise politesse, malgré les excitations et les entraînements de ces danses effrénées.

Les folles journées de 1839 furent les plus brillantes et les plus dignes de leur nom : l'empereur n'avait jamais paru aussi satisfait de l'entrain et de la gaieté qui régnaient autour de lui ; tous les siéges étant occupés par les dames, il invita les danseurs à s'asseoir à côté d'elles sur le parquet, et lui-même donna l'exemple, en riant aux éclats, lorsqu'il se mit aux pieds de l'impératrice.

La figure de la contredanse consistait à passer sous les bras des danseurs et danseuses, qui se tenaient la main en l'air, de manière à former une espèce de chaîne ou de berceau ; l'empereur voulut, comme les autres, se soumettre à ce qu'il appelait les fourches caudines, mais il eut beau se baisser à cause de sa haute taille, il rencontra un obstacle, et son faux toupet en fut dérangé et sur le point de tomber : il le retint des deux mains et le remit en place tant bien que mal ; puis, s'approchant de l'impératrice, à qui n'avait pas échappé ce petit accident :

— Cela suffit pour me rappeler mon âge, dit-il d'un air moitié plaisant, moitié sérieux. Au reste, je ne cachais à personne que je porte un toupet, mais, à présent, il me serait bien difficile de le nier. Je crois que c'est Karamsine qui prétend que la Russie n'a jamais eu de tzar qui fût chauve ; je serai donc le premier et ne serai certainement pas le dernier.

C'est pendant les jours gras de 1839 que l'empereur Nicolas donna une leçon de savoir-vivre à trois jeunes étu-

diants qui arrivaient des gouvernements de la Baltique pour visiter la capitale. Il les rencontra sur la Perspective Newsky et passa près d'eux, sans qu'ils ôtassent leurs chapeaux, car ils ne le connaissaient pas. Il s'arrêta, et les ayant appelés sans colère, mais d'un ton impératif, il les regarda en face fixement :

— Qui êtes-vous? leur dit-il en français, et comme ils avaient l'air de ne pas comprendre, il ajouta en allemand: D'où venez-vous?

— De l'université de Mitau, répondit l'un d'eux avec déférence. Nous avons profité des vacances du carnaval pour voir Saint-Pétersbourg; mais nous ne savons pas le russe et nous sommes ici fort embarrassés.

— Vous ne savez pas le russe? C'est un tort, repartit l'empereur avec brusquerie, mais, au moins, vous devriez savoir qu'à Saint-Pétersbourg on salue dans la rue quiconque porte l'uniforme de général, c'est la règle.

— Monsieur le général, répliqua l'étudiant qui parlait au nom de ses deux camarades, je vous remercie de l'avis; nous en profiterons à l'avenir, et nous vous prions d'agréer nos excuses.

L'empereur, sans se faire connaître, leur donna l'ordre de se rendre sur-le-champ au corps de garde du palais d'Hiver et d'y rester aux arrêts. Ils obéirent en silence, mais à peine s'étaient-ils constitués prisonniers, qu'un courrier de cabinet vint les chercher de la part de l'empereur pour les conduire au palais d'Anitchkoff.

Dès leur arrivée, un valet de chambre à la livrée impériale leur annonça qu'ils étaient invités à dîner et les introduisit dans une salle à manger, où ils firent un excellent repas, sans soupçonner qu'ils étaient chez l'empereur. Cette splendide hospitalité leur avait inspiré autant d'étonnement que



de reconnaissance, lorsqu'un aide de camp leur apprit, au sortir de table, qu'ils avaient une audience de l'empereur. Ils y allèrent tout tremblants.

L'empereur les accueillit d'abord assez sévèrement, en leur parlant russe ; ils s'inclinaient humblement et ne comprenaient rien.

— J'oubliais que vous ne savez pas le russe, dit-il tout à coup en se servant de la langue allemande. Je vous ordonne d'apprendre le russe dans le plus bref délai, car il est honteux de faire partie d'une université russe et d'ignorer la langue de son pays. Je vous recommande aussi, quand vous reviendrez à Saint-Pétersbourg, d'ôter votre chapeau devant les généraux qui portent l'uniforme. Vous serez sûrs alors de ne point passer à côté de l'empereur, sans le saluer.

Il prit ensuite un ton paternel, les embrassa tous les trois et les congédia en leur donnant sa bénédiction.

Le carnaval de 1839 eut un éclat inusité, à cause des concerts dans lesquels on entendit la fameuse Sontag.

Cette cantatrice allemande venait de quitter le théâtre pour se marier avec le comte de Rossi, ambassadeur de Sardaigne. Son immense réputation de chanteuse l'avait précédée à Saint-Pétersbourg, où elle arrivait alors comme femme d'un ambassadeur. Elle était d'abord bien déterminée à ne pas chanter dans les concerts, mais elle ne put refuser d'accéder au désir de la famille impériale qui témoignait la plus vive impatience d'apprécier son merveilleux talent. Elle consentit donc à paraître pour la première fois dans un concert organisé par des amateurs de la Société patriotique de Saint-Pétersbourg, au profit des établissements de bienfaisance.

On s'était disputé à des prix excessifs les billets de ce



concert, toute l'aristocratie avait voulu y assister, la famille impériale n'avait eu garde de manquer à cette magnifique soirée musicale, dont l'initiative lui appartenait.

La salle du concert était déjà remplie d'une foule enthousiaste, quand l'empereur et l'impératrice entrèrent dans leur loge, aux applaudissements unanimes de l'assemblée. Aussitôt que ces applaudissements eurent cessé, l'orchestre attaqua les premières mesures du grand air, que la comtesse de Rossi allait exécuter, et cette célèbre artiste, éclatante de beauté et de jeunesse, s'avança sur l'estrade, en saluant le public, qui l'accueillit par plusieurs salves d'applaudissements.

On eut peine à faire silence pour l'écouter, mais, au moment où sa voix puissante et sympathique tenait sous le charme les spectateurs émus et fascinés, un mouvement inusité eut lieu dans la loge impériale, et l'on vit tout à coup l'empereur se lever et sortir.

La cause de son départ subit fut connue presque aussitôt dans la salle : on était venu lui annoncer qu'un incendie avait éclaté dans l'hôpital d'Oboukhow, et il n'avait pas hésité un instant à se rendre sur le lieu du sinistre pour diriger les secours. Il revint toutefois dans sa loge avant la fin du concert et fut salué par de bruyantes acclamations : on comprenait, en le voyant reparaître, que le feu était éteint et l'hôpital sauvé.

Les dégâts causés par l'incendie dans le grand hôpital d'Oboukhow furent réparés plus promptement que ceux qui avaient été la conséquence de l'incendie du palais d'Hiver réduit en cendres dans la nuit du 29 décembre 1837 : il n'avait pas fallu moins de treize mois entiers, pour faire sortir des décombres un nouveau palais, plus magnifique que l'ancien, plus commode surtout, et mieux ordonné



dans sa distribution intérieure. On aurait pu sans doute livrer ce palais, deux mois plus tôt, à la réinstallation des services de la maison de l'empereur, mais le tzar avait voulu que l'inauguration se fît seulement à la fête de Pâques.

Déjà, le 14 février, la petite chapelle du palais, nouvellement reconstruite, avait été consacrée solennellement par Son Éminence Philarète, métropolitain de Kiew et de Galitz, en présence de la famille impériale, des personnes de la maison, des membres de la commission de reconstruction, des architectes et des principaux chefs d'atelier; mais la consécration de la grande chapelle n'eut lieu que dans la nuit de Pâques (7 avril), en même temps que l'inauguration du palais.

Plus de trois mille personnes invitées à cette cérémonie se réunirent donc, avant minuit, classées par catégories, dans les salles du palais de l'Ermitage. Quand Leurs Majestés et la famille impériale furent arrivées, on ouvrit les portes communiquant de l'Ermitage au palais d'Hiver, et le cortége se mit en marche pour se rendre à la grande chapelle, dans l'ordre suivant : les fourriers de la cour et de la chambre marchant deux par deux, le chœur des chantres de la cour, le clergé de la cour portant les saintes images, le confesseur de Leurs Majestés avec la croix, le grand-maître des cérémonies; l'empereur et l'impératrice, suivis du ministre de la maison de l'empereur, des aides de camp et des pages de service; le grand-duc Constantin Nicolaïevitch, le grand-duc Michel Paulovitch et la grande-duchesse Hélène, les grandes-duchesses Marie et Olga; venaient ensuite les dames et les demoiselles d'honneur, les membres du Conseil de l'empire, les charges de la cour et toutes les personnes de distinction composant l'assistance.

Chacun prit place, selon son rang, dans la grande chapelle, dans les salles qui la précèdent et dans la Galerie



militaire. La commission de construction et les premiers architectes furent admis dans la chapelle ; les architectes en second, les chefs d'atelier et les principaux ouvriers qui avaient travaillé à la réédification du palais et à sa restauration, étaient rassemblés dans la salle Blanche ; les autres salles et les grands appartements restèrent fermés, pendant toute la durée de l'office divin.

Après la messe de la Résurrection, qui fut célébrée avec une pompe inusitée, le cortége impérial se remit en marche, dans l'ordre qu'il avait tenu en allant à la chapelle : les chants mélodieux de l'Église russe accompagnaient le confesseur de Leurs Majestés, Mouzowsky, inaugurant l'une après l'autre les nouvelles salles, et les aspergeant d'eau bénite, à mesure qu'il les traversait, suivi de la famille impériale.

On oubliait d'admirer la merveilleuse décoration des appartements qui resplendissaient de dorures et de lumières, pour s'abandonner aux émotions touchantes de cette belle cérémonie. L'empereur lui-même paraissait ému, mais radieux.

Quand il entra dans la salle Blanche où étaient groupés les chefs d'atelier et leurs principaux ouvriers, tous barbus et portant le costume national russe, les uns se signaient en s'inclinant jusqu'à terre, les autres pleuraient et priaient à demi-voix.

— Merci, mes enfants, leur dit-il en passant au milieu d'eux, je suis content de vous.

On leur distribua sur-le-champ à tous une médaille d'argent, qui avait été frappée en souvenir de la reconstruction du palais d'Hiver et qui devait être portée à la boutonnière avec le cordon de l'ordre de Saint-André. Cette médaille avait deux inscriptions en langue russe ; d'un côté : *Merci*, et de l'autre : *La persévérance triomphe de tout.*



Cette même médaille frappée en or fut donnée aussi à tous les fonctionnaires qui avaient été employés dans l'œuvre de la reconstruction. Les membres de la commission reçurent cette médaille d'or montée en diamants; celle que l'empereur remit de sa main au prince Wolkonsky n'avait pas coûté moins de 40,000 roubles, à cause des énormes diamants dont elle était entourée.

— Ce sont des pierres de taille tirées de la mine de l'empereur! dit le grand-duc Michel Paulovitch, qui avait « la spécialité des bons mots officiels, » suivant une expression attribuée à l'empereur lui-même.

Le médaillon destiné au général Kleinmichel valait seulement 14,000 roubles.

La famille impériale, après avoir parcouru successivement la salle des Grenadiers, la salle Blanche, la salle de Pierre-le-Grand, la salle des Feld-Maréchaux, la Grande Salle et la salle des Concerts, salua l'assistance et entra dans ses appartements particuliers, où la suivit seulement son entourage.

Les invités restèrent dans les salons où leur place était marquée, et l'on y dressa des tables qui furent couvertes de viandes froides, de pâtisseries et de vins. Ces agapes pascales durèrent jusqu'à trois heures du matin.

Un fait caractéristique peut donner idée de l'effet produit par la distribution de la médaille commémorative de l'inauguration du nouveau palais d'Hiver. Un ouvrier, portant cette médaille suspendue à son habit, fut rencontré la nuit même dans les rues par une patrouille de dragons, qui l'entourèrent et lui demandèrent quelle était cette médaille dont il était décoré. L'ouvrier, un peu échauffé par le repas copieux auquel il avait pris part, raconta avec émotion que l'empereur lui-même avait daigné lui donner la médaille qu'il portait: les dragons voulurent la voir, la toucher et la bai-



ser religieusement, en disant qu'ils auraient tous versé leur sang, pour obtenir un pareil don de l'empereur.

L'ukase que le comte de Litta aurait reçu à cette occasion, s'il eût vécu jusqu'à l'inauguration du palais, fut adressé au prince Wolkonsky, qui l'avait remplacé en qualité de président de la commission et que l'empereur chargea de transmettre ses remerciments à toutes les personnes qui avaient participé aux travaux de reconstruction et de restauration.

« En vous confiant la direction supérieure des travaux de restauration du palais d'Hiver, J'étais pleinement assuré que vous apporteriez tous les soins possibles à l'accomplissement prompt et fidèle de Mes volontés. Mais le succès, non moins inouï que brillant, a surpassé toutes mes espérances. Les travaux, commencés au mois d'avril de l'année dernière et poussés avec une inconcevable rapidité, ont été terminés dans l'espace de quelques mois, et Ma maison paternelle, déjà restaurée avec magnificence, offre un monument de la puissance de la Russie et du dévouement des Russes. Le zèle parvient à tout surmonter : l'importante entreprise est accomplie et, au jour saint de la résurrection de Notre-Sauveur, J'ai joui du bonheur de voir bénir cet édifice, ancien séjour de souverains, dont la mémoire est gravée dans le cœur des Russes en caractères ineffaçables.

« En vous exprimant, ainsi qu'à vos collègues, Ma plus vive satisfaction et Mon entière gratitude pour vos soins infatigables, Je vous envoie trois médailles d'or frappées en mémoire de cet événement et ornées de diamants, dont l'une pour être portée par vous et les deux autres destinées au grand-écuyer prince Dolgorouky et à l'aide de camp général Kleinmichel, qui pendant votre absence ont si par-



faitement justifié la confiance que Je leur avais accordée. De semblables médailles en or et en argent seront distribuées, pour être également portées, à toutes les personnes qui ont concouru à la reconstruction du palais, ainsi qu'à tous les ouvriers qui y ont été employés. Que ces médailles soient un souvenir agréable de leurs travaux, de l'édifice restauré par leurs efforts réunis, et de Ma gratitude!

« Je suis pour toujours votre affectionné et sincèrement reconnaissant,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 26 mars (7 avril, nouv. st.) 1839. »

Le jour de Pâques, les étendards des régiments de la garde furent transportés solennellement du palais d'Anitchkoff au palais d'Hiver, et le pavillon impérial, flottant sur les combles de ce palais, annonça que l'empereur y était réinstallé avec sa famille.

Vers une heure, la parade eut lieu au manége Michel, à cause de la neige qui encombrait la place du palais : l'empereur, qui y assistait, donna l'accolade à tous les généraux et à tous les officiers de la garde.

La fête de Pâques était toujours, suivant l'expression consacrée, la « grande fête des promotions. » Le nombre de ces promotions fut, cette année-là, plus considérable que jamais, par suite de l'inauguration du nouveau palais d'Hiver. L'empereur avait voulu que cette inauguration solennelle laissât des souvenirs durables et prît date entre les grands anniversaires. On peut dire que, dans ce prodigieux partage de faveurs et de récompenses, il s'était imposé la loi de n'oublier personne.

Voici, d'ailleurs, comment se préparait la distribution



des croix, à l'occasion de Pâques, ou du jour de l'an, ou de la fête de l'empereur. La chancellerie impériale faisait relever, sur la matricule de chacun des ayants droit, non-seulement les états de service, qui pouvaient établir un titre à quelque nouvelle distinction honorifique, mais encore la liste des décorations déjà reçues, avec indication exacte des différentes classes de chaque ordre. On n'avait plus ensuite qu'à marquer, sur une autre liste, d'après le règlement hiérarchique du Tchine, la décoration qui devait être accordée à chacun. Les rescrits relatifs aux nominations étaient alors présentés à l'empereur, qui les approuvait et les signait.

Par ukase du 26 mars/7 avril 1839, la dignité héréditaire de comte de l'empire avait été conférée au général Paul de Kisseleff et au général Kleinmichel. Parmi les nominations dans l'ordre de Saint-André, on remarqua les noms du prince Menchikoff, amiral et chef d'état-major général de la marine, du prince Basile Dolgorouky, grand-écuyer, et du comte Strogonoff, grand-échanson; dans l'ordre de Saint-Alexandre Newsky, ceux du secrétaire d'État Longuinoff, du maître de la cour Pérowsky, du prince Gagarine, vice-président du cabinet impérial, de l'aide de camp général Kavéline, du général Bibikoff, etc. Plusieurs métropolitains et évêques russes reçurent aussi la croix de Saint-André; plusieurs évêques catholiques de Pologne, la croix de Saint-Vladimir et celle de Sainte-Anne, avec ou sans la couronne impériale.



CCLVI

L'absence du grand-duc héritier à la fête d'inauguration du palais d'Hiver avait été péniblement remarquée par les personnes qui y furent présentes, et l'on se demandait si la prolongation de son voyage en Italie n'était pas réclamée par le mauvais état de sa santé. Mais les lettres que recevait de lui son auguste famille, une ou deux fois par semaine, ne laissaient aucune inquiétude à cet égard.

Le césarévitch, depuis son départ de Rome, le 18 janvier 1839, n'avait pas cessé de jouir de la meilleure santé. A son entrée sur le territoire napolitain, il avait été reçu, d'après les ordres de Ferdinand II, par le ministre de la police et par le prince Butera, envoyé extraordinaire et ambassadeur extraordinaire du roi à la cour de Saint-Pétersbourg, désigné spécialement pour accompagner Son Altesse impériale pendant son séjour dans le royaume des Deux-Siciles.

Le grand-duc, dans la journée du 20, traversa la ville de Capoue, au bruit de l'artillerie des fortifications ; la garnison était sous les armes, pour lui rendre les honneurs dus à son rang. Vers trois heures de l'après-midi, il arrivait à Naples, où l'attendait, aux portes de l'hôtel du mi-

nistre de Russie, un bataillon de la garde, qui devait lui faire une garde d'honneur. Peu d'instants après son arrivée, le prince alla chez le roi : toute la famille royale y était réunie. Le roi et les princes du sang lui rendirent immédiatement sa visite, selon l'étiquette.

Le lendemain, après avoir reçu les hommages des Russes qui se trouvaient à Naples, le grand-duc parcourut, sans se lasser, les innombrables salles du musée Borbonico, qui renferme, outre une galerie de chefs-d'œuvre de la peinture moderne, la plus précieuse collection qui existe d'antiquités romaines, découvertes dans les fouilles de Pompéi et d'Herculanum. Le soir, l'Assemblée de la noblesse donna un grand bal, auquel le grand-duc voulut bien assister, avec la famille royale.

Le jour suivant, il visita le dépôt topographique de la guerre et la forteresse de Castel-Nuovo, où sont les arsenaux et les ateliers d'artillerie. Il dîna avec la famille royale, et l'accompagna au grand théâtre de San-Carlo, qui était illuminé *à giorno*, pour la circonstance.

Une excursion à Pompéi remplit la journée du 23. La route était encore toute couverte de cendres provenant de la dernière éruption du Vésuve, laquelle avait eu lieu quinze jours auparavant. Le grand-duc, avec sa suite et quelques personnages de la cour, se promena dans Pompéi, en prenant le plus vif intérêt à tout ce qu'on lui faisait voir dans les rues et dans les maisons de l'antique cité romaine; il s'arrêta longtemps devant la superbe mosaïque des batailles d'Alexandre, que les fouilles avaient, depuis peu, mise au jour; il examina en détail les temples, les monuments publics et l'amphithéâtre. En revenant à Naples, il descendit dans les excavations, où l'on visita aux flambeaux le théâtre d'Herculanum.

Il y eut, le soir, grand bal chez le roi, au palais de Naples.

Le 24, excursion à Pouzzoles et aux environs, pour visiter les ruines du temple de Sérapis, l'amphithéâtre récemment déblayé, et la Solfatare.

Le lendemain, le grand-duc se rendit au palais de Capo di Monte : le roi y était venu en personne, pour lui faire les honneurs de cette délicieuse maison de plaisance, qui domine Naples et qui offre aux alentours l'aspect varié d'un merveilleux panorama. On ne quitta Capo di Monte que pour l'heure du bal, qui devait avoir lieu, ce soir-là, chez le comte Gourieff, ministre de Russie, et dont le césarévitch s'était réservé de faire les honneurs.

La grande revue des troupes concentrées à Naples avait été fixée au 26 janvier; en arrivant, avec le roi, sur le champ de manœuvres, le grand-duc de Russie fut accueilli par l'hymne national russe, que toutes les musiques exécutaient à la fois. Il passa devant le front des lignes et resta spectateur de diverses évolutions, effectuées sous ses yeux par vingt bataillons d'infanterie, dix-huit escadrons de cavalerie et trois batteries d'artillerie. Le prince d'Oldenbourg, arrivé la veille, assistait à cette revue.

Le lendemain, c'était l'ouverture du carnaval, et toute la population napolitaine se donnait rendez-vous dans la célèbre rue de Tolède, pour se livrer à toutes les folies des mascarades : le grand-duc ne pouvait se dispenser d'accompagner la famille royale, qui ne manquait jamais, conformément aux usages du pays, de prendre part à cette fête populaire.

Le 28 janvier, le prince alla visiter, à cinq lieues de Naples, le magnifique palais de Caserte, où il fut reçu par le roi, en personne, qui lui montra l'intérieur de ce vaste palais de plaisance, les jardins pittoresques, et surtout

l'incomparable cascade formée par la chute d'une rivière.

La matinée du 29 fut consacrée à une promenade le long des rivages du golfe de Naples, depuis Baïa jusqu'au lac Fusano, avec exploration des ruines et des localités, qui évoquent tant de souvenirs historiques. Il fallait revenir de bonne heure à Naples, pour le second bal que le roi donnait en l'honneur de l'auguste voyageur.

La journée du 30 suffit à peine pour visiter en détail les nombreux établissements de bienfaisance que possède la capitale du royaume des Deux-Siciles. Quant à la journée du 31, elle devait être encore plus fatigante.

Le césarévitch avait voulu absolument faire une ascension au Vésuve, si difficile et si dangereuse qu'elle pût être à cette époque : il dut, en effet, passer sur la lave, à peine solidifiée et encore fumante, pour monter, avec sa suite, au sommet du volcan, qui jetait des flammes et des scories incandescentes.

Il se reposa le 1er février, et ne sortit de l'hôtel de l'ambassade russe, que pour aller prendre congé du roi et de la famille royale.

Le lendemain, il repartait pour Rome, et il y arriva le jour suivant, à six heures du soir, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre sur la route, où s'étaient montrées plusieurs bandes de brigands, que les carabiniers napolitains et pontificaux avaient fait rentrer dans les montagnes.

Le prince royal de Bavière était venu exprès à Rome, pour y retrouver le grand-duc Alexandre, et ils ne se quittèrent pas durant leur séjour dans la ville pontificale. Le grand-duc attendait le comte Alexis Orloff, que l'empereur lui envoyait pour remplacer auprès de lui son curateur, le feu prince Christophe de Lieven, avec des instructions particulières, en qualité de conseiller intime.



L'auguste voyageur ne se pressait pas de rendre visite au pape, qu'on disait très-irrité contre l'empereur de Russie, à cause des derniers empiétements de l'orthodoxie grecque dans l'Eglise de Pologne et des anciennes provinces polonaises. Mais, le Saint-Père l'ayant envoyé saluer, de sa part, le grand-duc ne tarda pas davantage à se présenter au Vatican, avec quelques personnes de sa suite.

Grégoire XVI le reçut en audience non officielle, avec beaucoup de sympathie, et lui dit, entre autres choses : « J'ai appris que Sa Majesté l'empereur de Russie n'avait pas insisté pour que le duc Maximilien de Leuchtenberg changeât de religion en devenant le fiancé de la grande-duchesse Marie. Je suis vraiment touché et reconnaissant de cette décision spontanée. Plût à Dieu que votre auguste père et moi nous fussions toujours d'accord sur les affaires religieuses! Vous lui direz, de ma part, que je ne l'oublie pas dans mes prières.

Dans la soirée, par ordre du pape, la coupole de Saint-Pierre fut illuminée en l'honneur du fils de l'empereur de Russie ; car ce prince ne pouvait attendre jusqu'à Pâques pour jouir du spectacle extraordinaire de cette illumination annuelle. Il ne devait séjourner à Rome que pendant les fêtes du carnaval, qui fut, cette année, plus animé et plus brillant que jamais.

Il partit pour Turin, le 13 février. En passant par Massa, il rencontra le duc de Modène, François IV, qui était venu l'y attendre, pour lui exprimer, de vive voix, le regret de pas le recevoir dans sa capitale.

Le prince s'arrêta une heure à Carrare, pour examiner les colonnes, les chapiteaux et les ornements d'architecture en marbre blanc, destinés à la salle Saint-Georges, qui



n'avait pas encore été restaurée dans le palais d'Hiver de Saint-Pétersbourg. Il fit son entrée à Gênes, le 17 février, et fut salué par l'artillerie de la forteresse, tandis que la garnison de la place, formée en bataille, défilait devant lui.

Il n'avait que deux jours à passer dans cette belle et intéressante ville, et il s'empressa d'en visiter les monuments les plus remarquables. Il fut conduit à l'Amirauté, par le général Paoluci, gouverneur de Gênes, qui le pria de monter à bord d'une frégate autrichienne, mouillée en rade, sur laquelle il reçut tous les honneurs auxquels il avait droit. Il ne put se dispenser de paraître, le soir, au Grand-Théâtre, dont la salle splendidement décorée et éclairée, présentait la plus brillante assemblée, avant de se rendre au bal superbe, que le gouverneur lui offrait, avec le concours de la noblesse génoise, dans le palais du gouvernement.

Le lendemain, le prince alla, près de Novi, parcourir le champ de bataille où l'armée française, commandée par le général Joubert, avait été battue, le 15 août 1799, par Souvaroff; il avait aussi, en traversant Marengo, étudié le champ de bataille où Bonaparte remporta une victoire signalée sur le général autrichien Mélas, le 14 juin 1800.

Le grand-duc héritier, arrivé à Turin dans l'après-midi du 19 février, alla sur-le-champ rendre visite au roi et à la reine de Sardaigne, et reçut ensuite la visite du roi.

Durant les trois jours qu'il passa dans cette ville, il n'assista qu'une fois à la parade des troupes, sur la place du Château, et il s'excusa, en prétextant sa fatigue, d'accorder plus de temps aux exercices militaires, que le roi Charles-Albert se promettait de lui offrir en spectacle; mais, accompagné du prince royal, il ne craignit pas de

se fatiguer davantage, en visitant la Citadelle, l'Arsenal, l'État-major général, la Galerie de tableaux, l'Université, le Cabinet d'histoire naturelle, le Musée égyptien et le magnifique hôpital Saint-Jean.

Le roi avait fait néanmoins préparer une fête guerrière et chevaleresque, en l'honneur de Son Altesse impériale : dans la salle de spectacle, éclairée *à giorno*, un tournoi fut exécuté par des officiers de l'armée sarde, en présence de la cour et de la haute société de Turin. On se réunit ensuite dans les salons du palais, où le grand-duc prit congé du roi et de la reine de Sardaigne.

Il partit le lendemain pour Vienne, en passant par Milan, Trévise, Klagenfurth et Neustadt. Ce fut dans cette dernière ville seulement que vint le rejoindre le général comte Orloff, que l'empereur avait désigné pour l'accompagner dans son voyage, en remplacement du feu prince Christophe de Liéven.

Le comte Orloff arriva, chargé des instructions du czar, qui jugeait à propos de donner, en quelque sorte, au voyage de son fils, un caractère politique, en l'invitant à prolonger ce voyage de plusieurs mois, pour résider successivement à la cour d'Autriche, à la cour des Pays-Bas et à la cour d'Angleterre.

L'ambassadeur de Russie à Vienne, le conseiller privé Tatystcheff, était venu, avec le général Orloff, à la rencontre du grand-duc héritier, jusqu'à Neustadt, afin de se mettre à ses ordres, en restant officiellement attaché à sa personne, durant son séjour en Autriche.

L'arrivée du césarévitch avait été annoncée d'avance à la cour d'Autriche, et l'on avait fait tous les préparatifs convenables pour sa réception : dans la matinée du 3 mars, les troupes de la garnison de Vienne étaient sous les



armes, en grande tenue; la population se répandait en foule sur les places et dans les rues, depuis la porte de la ville jusqu'au palais impérial; le grand-duc Alexandre, à son entrée dans la capitale, fut accueilli par des marques de respect et des transports de joie, qui se manifestaient spontanément sur son passage.

L'archiduc François, frère de l'empereur, l'attendait au seuil du palais, et le reçut avec une gracieuse cordialité. Peu d'instants après son arrivée, le grand-duc se rendit chez l'empereur Ferdinand Ier; il y trouva l'impératrice, avec l'impératrice-mère et toute la famille impériale, qui lui firent l'accueil le plus amical. Ensuite, les premiers dignitaires de la cour et tous les archiducs présents à Vienne vinrent lui présenter leurs hommages, au palais même, où il logeait avec sa suite.

A deux heures, il dîna en famille chez l'empereur, et fut agréablement surpris de se rencontrer avec son cousin le prince héréditaire de Saxe-Weimar, qui était arrivé la veille. Le soir, il y eut spectacle au théâtre de la cour.

Le lendemain, 4 mars, il reçut les Russes de distinction qui se trouvaient à Vienne, et il assista à un dîner que l'ambassadeur de Russie donnait, en son honneur, au corps diplomatique. La soirée fut remplie par un superbe concert, exécuté dans une des salles du palais.

Le 5, à dix heures du matin, les archiducs accompagnèrent le césarévitch à la parade des troupes composant la garnison de Vienne; il parcourut à cheval le front des lignes, et reçut les honneurs militaires, que les troupes lui rendirent en défilant devant lui. A la fin de la revue, il apprit, de la bouche même de l'archiduc François, que l'empereur d'Autriche l'avait nommé chef du 4e régiment de hussards.



Ce jour-là, il visita seulement l'Académie Joséphine, et il examina en détail les cabinets d'histoire naturelle. Il alla au théâtre, le soir, avec Leurs Majestés et la famille impériale.

Pendant tout le temps de son sejour, qui se prolongea jusqu'au 12 mars, le grand-duc héritier consacra, chaque jour, plusieurs heures de la matinée à voir ce que la capitale de l'Autriche offre de remarquable : il visita successivement, et avec un intérêt toujours croissant, la Bibliothèque impériale et ses admirables collections de manuscrits, d'estampes et de médailles, les Cabinets de minéralogie et de zoologie, le Cabinet technologique, où sont rassemblés des échantillons de tous les produits de l'industrie autrichienne, les arsenaux, l'École du génie, où l'archiduc Jean, qui en avait la direction, lui fit les honneurs de ce superbe établissement; la Galerie de tableaux, l'Institut de théologie, et enfin l'Exposition des beaux-arts, dont l'ouverture avait coïncidé avec son arrivée à Vienne.

Sa présence dans cette capitale fut signalée par une suite de fêtes qui rivalisaient de splendeur et d'originalité.

Dans la soirée du 9 mars, une représentation de tableaux vivants fut donnée à la cour, et les plus grands personnages, les femmes les plus belles, les jeunes gens les plus distingués de la haute société se firent un honneur d'avoir un rôle dans cette ingénieuse et charmante représentation.

Le grand-duc avait honoré de sa présence plusieurs brillantes soirées, qui eurent lieu tour à tour chez le prince de Metternich, chancelier de l'empire, chez le prince de Colloredo, premier grand-maître de la cour impériale, et chez l'ambassadeur de Russie Tatystcheff.

Par un sentiment d'exquise délicatesse, le césarévitch, en sa qualité de représentant de son auguste père, ne vou-



lut pas quitter Vienne, sans avoir rendu un pieux hommage au défunt empereur François Ier, qui avait été le compagnon d'armes de l'empereur Alexandre, dans les guerres de 1813 à 1815, et le fidèle allié de l'empereur Nicolas : le matin du 12 mars, accompagné seulement du comte Orloff, il alla visiter l'église des Capucins, et descendit, sous la conduite d'un vieux moine, qui le précédait avec une torche allumée, dans les souterrains où sont inhumés les membres de la famille impériale d'Autriche ; il s'agenouilla devant la tombe de l'empereur François, et resta quelques instants en prières.

De retour au palais, il dîna une dernière fois chez l'empereur d'Autriche, et assista, le soir, dans les appartements particuliers de l'impératrice, à un concert, après lequel il prit congé de la famille impériale ; car il devait partir de très-bonne heure, le lendemain, pour Munich.

Pendant son séjour à Vienne, il avait consacré la journée entière du 8 mars à faire une excursion aux environs, avec les archiducs Albert et Ferdinand et le prince héréditaire de Saxe-Weimar, pour étudier les champs de bataille d'Aspern, d'Essling et de Wagram, où les armées autrichiennes furent défaites par Napoléon et ses généraux, dans la campagne de 1809.

Le grand-duc héritier, qui ne s'était arrêté en route que pour visiter avec soin les importantes fortifications de Linz, arriva dans la soirée du 16 mars à Munich ; il descendit au palais du duc de Leuchtenberg, qui devait être bientôt son beau-frère, et passa la journée du 17 avec lui. Il dîna chez la reine, en l'absence du roi de Bavière, et assista, le soir, au spectacle de la cour, avec la famille royale. Après le spectacle, il y eut, chez la duchesse douairière de Leuchtenberg, une représentation de tableaux vivants, exécutée



avec beaucoup de soin et de talent par les personnes de sa famille.

Le grand-duc partit le lendemain, 18 mars, et arriva dans la soirée à Stuttgart, où l'attendait son oncle le roi de Wurtemberg. Dans la matinée du 20 mars, les premières charges de la cour et les principaux fonctionnaires civils et militaires lui furent présentés; à deux heures, dîner en famille chez le roi; le soir, spectacle à la cour.

Quand le grand-duc parut dans la loge royale, il fut salué avec enthousiasme par les acclamations des spectateurs, qui remplissaient la salle. Après le spectacle, le grand-duc honora de sa présence l'assemblée réunie chez le baron de Meyendorff, ministre plénipotentiaire de Russie, qui lui présenta les membres du corps diplomatique.

Pendant les deux journées que le prince passa à Stuttgart, le roi voulut l'accompagner lui-même, pour lui faire voir ce que la capitale offrait de plus remarquable. Le césarévitch visita surtout avec intérêt l'Institut d'agronomie pratique, situé aux environs de la ville, et il examina soigneusement toutes les dépendances de ce vaste établissement, qui jouissait alors d'une réputation européenne. Ce fut avec un véritable plaisir qu'il y trouva plusieurs jeunes nobles russes, qui y suivaient les cours d'agriculture.

Le 21 mars, après un grand dîner de cour et un magnifique concert, dans lequel l'hymne national russe avait été admirablement exécuté, il prit congé du roi et de la famille royale.

Il ne quitta pas les États de Wurtemberg, sans avoir fait une pieuse station à l'église gréco-russe, située près de Stuttgart, dans laquelle fut inhumée la feue reine Catherine Paulovna, sa tante, et sans assister à un service funèbre célébré devant le tombeau de cette grande reine, qui



l'avait vu naître, mais qu'il n'avait pas connue, et dont les traditions de famille avaient gardé un si glorieux souvenir.

Il continua ensuite son voyage pour Carlsruhe, où il arriva vers cinq heures du soir ; il fut reçu au palais par le grand-duc de Bade, Léopold, qui le pria d'assister le lendemain à la parade des troupes formant la garnison de la place, et qui, le jour suivant, l'accompagna dans sa visite au Dépôt topographique militaire.

Il y eut, ces deux jours-là, à la cour du grand-duc de Bade, de grands dîners, un brillant concert et un charmant spectacle, en l'honneur de l'auguste voyageur.

Le césarévitch, qui, se conformant aux désirs de son auguste père, se résignait à prolonger son voyage jusqu'à l'époque du mariage de sa sœur Marie, devait séjourner successivement à la cour de Hollande et à la cour d'Angleterre. Il partit de Carlsruhe, le 25 mars, pour aller d'abord à La Haye, par les provinces rhénanes.

Il s'arrêta quelques instants à Heidelberg, afin de voir les belles ruines du vieux château, et il vint descendre à Darmstadt, où le grand-duc de Hesse Louis II lui fit l'accueil le plus empressé et le plus gracieux.

Il ne put donner qu'une soirée et une matinée à la famille grand-ducale, avec laquelle il se rendit au théâtre, et qu'il eut le plaisir de voir réunie dans un grand souper d'apparat donné en son honneur, et surtout dans un déjeuner intime qui précéda son départ; mais ces quelques heures suffirent pour lui laisser des impressions qui ne pouvaient plus s'effacer, et qui eurent la plus heureuse influence sur ses idées et ses sentiments.

Il avait eu l'occasion de remarquer la plus jeune fille du grand-duc de Hesse, la princesse Marie, qui n'atteignait pas



encore sa dix-septième année, et qui était déjà en possession de toute sa beauté et de toutes ses grâces. Le césarévitch resta sous le charme de cette première entrevue, tout à fait inopinée, et dès lors ses lettres à sa mère ne tarirent plus d'éloges sur la ravissante princesse, qu'il avait rencontrée à la cour de Darmstadt.

Après avoir pris congé, à regret, du grand-duc de Hesse et de sa belle famille, il était parti pour Mayence, dont il visita les fortifications, considérablement augmentées, et il vint ensuite, à Bieberich, faire une visite au duc de Nassau, qui le garda jusqu'au lendemain, dans le beau château où ce prince faisait sa résidence ordinaire. Le duc de Nassau, Adolphe, avait marié sa sœur aînée au duc Pierre d'Oldenbourg, cousin du grand-duc héritier; il ne songeait nullement à faire accepter la main d'une autre de ses sœurs à son ami le grand-duc héritier, mais ils s'entretinrent ensemble d'un projet de mariage avec la princesse Marie de Hesse.

Le césarévitch, de retour à Mayence, ne refusa pas d'assister à la parade des troupes de la garnison, composée de contingents prussiens et autrichiens; il s'embarqua ensuite sur un bateau à vapeur qui descendait le Rhin, et arriva, dans l'après-midi, à Coblentz.

Reçu au débarquement par le général Borstell, commandant en chef des troupes prussiennes dans les provinces rhénanes, il visita, avec ce général, la citadelle et les forts détachés de Coblentz : un de ces forts portait le nom de l'empereur Alexandre Ier; un autre, le nom du grand-duc Constantin, en souvenir de la part que la Russie avait prise à la coalition européenne de 1813, contre l'empereur Napoléon.

Pendant que le césarévitch examinait attentivement de



nouvelles fortifications, qui se construisaient en avant du fort Alexandre, le général Borstell lui apprit que, par ordre du roi de Prusse, ces fortifications allaient prendre son nom, en souvenir de son passage dans les provinces rhénanes.

Le 28 mars, à onze heures du matin, le prince, accompagné du général Borstell, remonta sur le bateau à vapeur qui l'avait amené, et qui le conduisit à Cologne, où il arriva dans l'après-midi.

Il eut encore le temps, avant le dîner, d'assister à une revue de la garnison et de visiter la célèbre cathédrale de Cologne, dont les travaux restaient interrompus depuis si longtemps, et qui semblait ne devoir jamais être achevée. Il avait invité à sa table les généraux et les officiers des régiments qui avaient figuré à la revue.

Le césarévitch employa la matinée du 29 à voir rapidement les curiosités de la ville et à inspecter les fortifications, ainsi que le fort détaché de Saint-Nicolas.

Il avait promis de rendre visite au prince Frédéric de Prusse, neveu du roi, lequel résidait à Dusseldorff : il retarda donc de vingt-quatre heures son départ pour la Hollande, afin de pouvoir tenir sa promesse, et, laissant sa suite en arrière, seul avec le comte Orloff, il se rendit, en poste, de Cologne à Dusseldorff.

Le prince Frédéric l'attendait avec impatience; il s'empressa de le mener à l'Académie, où une exposition de peinture et de sculpture avait été préparée à son intention. Le césarévitch put ainsi se rendre compte de l'état des arts en Allemagne, sous l'influence de la fameuse école de Dusseldorff, qui citait avec orgueil les noms de Cornélius, de Schadow et de Schorr. Il eut la satisfaction de remarquer, parmi les ouvrages exposés, ceux de quelques jeunes jeunes peintres russes, qui travaillaient avec succès dans



les ateliers de l'Académie. Il n'oublia pas de parcourir la galerie de tableaux anciens, qu'on peut à juste titre considérer comme un des plus beaux musées de l'Europe.

La journée du 30 mars se passa en famille chez le prince Frédéric de Prusse. Le jour suivant, le grand-duc héritier rejoignit sa suite et continua son voyage en bateau à vapeur, sur le Rhin, par Nimègue, jusqu'à Rotterdam, où il arriva en bonne santé, dans l'après-midi du 1er avril.

Le baron de Maltitz, ministre de Russie, et le baron d'Omphal, aide de camp du roi de Hollande, envoyé pour le recevoir à son entrée dans le royaume des Pays-Bas, montèrent avec lui en voiture, pour l'accompagner à La Haye; mais on trouva sur la route le prince d'Orange et ses fils, qui venaient au-devant de leur auguste parent : ils se réunirent aussitôt, et ne se séparèrent plus, heureux qu'ils étaient de se revoir et de passer ensemble plusieurs semaines.

Le voyage du grand-duc héritier avait, en apparence du moins, une importance politique considérable; car on devait supposer que ce prince, revenant du fond de la Bavière à la cour de La Haye, après son retour d'Italie, apportait au roi des Pays-Bas certaines communications verbales de la part de l'empereur de Russie.

La situation, en effet, depuis le commencement de l'année, avait toujours été tendue, très-délicate et même assez menaçante, entre les deux gouvernements belge et hollandais. Les plénipotentiaires des cinq puissances, qui formaient, à Londres, une espèce de congrès, dans le but de fixer les conditions matérielles du traité pour la séparation territoriale de la Hollande et de la Belgique, étaient enfin tombés d'accord, après avoir levé toutes les difficultés qui s'opposaient, depuis sept années entières, au règlement de



cette grave affaire diplomatique. Pendant ces sept années, le roi des Pays-Bas s'était refusé à des concessions qu'il regardait comme offensantes pour lui et préjudiciables aux intérêts de ses sujets, et son allié fidèle, l'empereur Nicolas, l'avait soutenu secrètement dans sa résistance passive au triomphe définitif de la révolution belge : les troupes, échelonnées sur la frontière provisoire de la Hollande, étaient toujours prêtes à prendre l'offensive et n'attendaient qu'un signal pour entrer en Belgique.

Le nouveau royaume belge, quoique protégé par les cinq puissances qui l'avaient accepté et reconnu, se tenait sur la défensive et augmentait son armée dans le camp de Beverloo, sans dégarnir, toutefois, le Limbourg et le Luxembourg, qui allaient être rendus en partie à la Hollande, d'après les décisions irrévocables de la conférence de Londres.

Ce fut dans ces circonstances que le gouvernement du roi Léopold accepta les offres du général Skrzynecki et de plusieurs autres officiers polonais qui demandaient à servir sous le drapeau belge.

Le général, interné à Prague depuis la défaite de l'insurrection polonaise, s'était engagé, vis-à-vis de l'Autriche, à s'abstenir de toute participation à des actes politiques hostiles à la Russie; mais on apprit, un jour, qu'il avait disparu du lieu de sa résidence autorisée, et on le voyait tout à coup reparaître à Bruxelles, où il avait pris un commandement dans l'armée belge. De tous côtés, accouraient, pour se mettre à la disposition du nouveau général en chef, beaucoup de réfugiés polonais qui avaient servi sous ses ordres durant la guerre de Pologne.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg s'émut de cette espèce de provocation et de menace indirecte. Comme il n'était



pas représenté, par un ambassadeur, auprès du gouvernement constitutionnel de la Belgique, il témoigna son mécontentement dans une note adressée aux cours de Prusse et d'Autriche, en les priant d'intervenir amiablement pour faire comprendre aux ministres du roi Léopold, que la confiance dont ils honoraient le général en chef de l'armée insurrectionnelle de Pologne était une violation flagrante des égards dus à la Russie.

Dans cette note, le gouvernement russe se défendait, d'ailleurs, de vouloir susciter aucune difficulté aux émigrés polonais, dans les pays étrangers qu'ils avaient choisis pour leur retraite; mais il déclarait, en termes très-explicites, qu'il ne pourrait tolérer qu'une puissance européenne plaçât ces rebelles dans une sphère d'action où ils auraient les moyens de manifester leurs intentions malveillantes contre leur légitime souverain.

L'Autriche et la Prusse avaient, en conséquence, simultanément ordonné à leurs chargés d'affaires à Bruxelles de faire savoir au gouvernement du roi Léopold, que, si le général Skrzynecki était admis ou maintenu au service dans l'armée belge, les deux gouvernements alliés se verraient forcés de cesser toutes relations diplomatiques ultérieures avec la cour du roi des Belges, sans que, toutefois, l'interruption de ces relations empêchât la Prusse et l'Autriche de prêter leur concours à l'œuvre de paix entreprise par la conférence de Londres.

Le gouvernement belge protesta n'avoir jamais eu le projet d'être désagréable à la Russie; il reconnut volontiers que la présence des rebelles polonais dans les rangs de son armée pouvait paraître, à certains égards, motiver la demande d'explications que lui présentaient les chargés d'affaires de la Prusse et de l'Autriche, mais il s'excusa de



ne pouvoir, par un désaveu officiel de sa conduite, faire droit aux réclamations indirectes de la Russie.

L'opinion était alors très-montée, à Bruxelles, contre le ministère, qu'on accusait hautement d'avoir trahi les intérêts de la révolution belge, en adhérant aux conditions du traité, préparé par la conférence de Londres, pour opérer définitivement la séparation de la Hollande et de la Belgique ; les débats, à ce sujet, continuaient avec une violence extrême, dans la chambre des députés et dans le sénat : le ministère avait dû se retirer devant une sorte de réprobation générale, et l'on semblait, d'un jour à l'autre, s'attendre à l'ouverture des hostilités entre les troupes belges et hollandaises.

Le gouvernement autrichien, n'ayant pas obtenu la satisfaction qu'il réclamait, avait enjoint à son ministre, le comte de Rechberg, et à la légation, de quitter Bruxelles immédiatement. Le roi Léopold se vit forcé de rappeler alors son ambassadeur auprès de la cour de Vienne. Quant au cabinet prussien, il s'était contenté d'annoncer que son chargé d'affaires à Bruxelles allait aussi être rappelé ; mais, en même temps, il continuait activement, sous main, une négociation qui avait pour objet d'éloigner le général Skrzynecki et les officiers polonais, sans que le gouvernement belge fût obligé de paraître subir une pression étrangère.

On avait admis en principe que Skrzynecki et ses compatriotes recevraient une indemnité pécuniaire et ne prendraient pas de service actif dans l'armée belge. On proposa même à Skrzynecki de lui fournir les moyens de passer en Espagne, où son épée trouverait sans doute un emploi honorable, au service du gouvernement de la reine Isabelle, qui avait fort à faire contre les carlistes; mais ce

général, dont le caractère loyal et généreux ne s'était jamais démenti, renonça de lui-même au commandement militaire qu'il avait accepté dans l'armée belge, et se mit en devoir de quitter volontairement la Belgique.

Dès lors, la dispersion des émigrés polonais, qui s'étaient donné rendez-vous sous le drapeau belge, autour de Skrzynecki, put se faire sans bruit et sans éclat. La Prusse et l'Autriche pouvaient se déclarer satisfaites, et le rétablissement régulier des relations diplomatiques avec la Belgique allait avoir lieu naturellement, après la signature du traité dans lequel la conférence de Londres avait fixé les bases de la séparation définitive des royaumes de Hollande et de Belgique.

Dès le 16 février, le roi des Belges avait autorisé ses ministres à signer ce traité; mais le roi des Pays-Bas, sans refuser absolument son adhésion à ce traité douloureux, qui consacrait les conquêtes de la révolution belge, se retranchait encore derrière des raisons dilatoires.

C'était donc au milieu des sérieuses préoccupations qui résultaient d'un pareil état de choses, que le grand-duc héritier de Russie avait reçu de son auguste père l'ordre de faire un voyage à la cour de Hollande.

Il était arrivé le 1er avril, et dix-huit jours après, l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi des Pays-Bas signait à Londres, avec le plénipotentiaire de Belgique, Sylvain van Veyen, un traité en vingt-six articles, pour la séparation de la Hollande et de la Belgique, traité que les cinq puissances avaient approuvé concurremment, et dont l'exécution demeurait placée sous leurs auspices.

La question hollando-belge étant résolue par ce traité, le grand-duc héritier, après un séjour prolongé en Hol-



lande, avait encore à se rendre à Londres, suivant le désir de l'empereur Nicolas, afin de se concerter avec son ambassadeur, le comte Pozzo di Borgo, sur d'autres questions politiques qui intéressaient plus directement la Russie, et qui pouvaient avoir des conséquences redoutables pour l'équilibre européen; car la guerre était toujours imminente entre le sultan et son vassal le pacha d'Égypte.



CCLVII

Les affaires de l'Inde avaient pris une tournure si nette, si décidée, si formidable, que l'empereur Nicolas eut la prudence de ne pas s'engager davantage dans une voie périlleuse où l'avaient poussé les agents de son gouvernement auprès des princes de Candahar, de Caboul et de quelques autres petits États de l'Afghanistan, avec lesquels on pouvait se féliciter d'avoir conclu des traités de commerce avantageux.

Plusieurs de ces agents avaient outre-passé ou mal interprété leurs instructions, en donnant à leur mission toute commerciale un caractère essentiellement politique, en promettant au roi de Caboul l'appui effectif de la Russie contre le roi de Lahore, allié de l'Angleterre, et en plaçant, sous la protection immédiate du schah de Perse, le prince de Candahar, qui espérait, moyennant le payement d'un tribut annuel, réunir à ses États la ville et la principauté d'Hérat.

Les actes et les manœuvres des agents russes, pour établir des relations dans les pays voisins des possessions anglaises en Asie, furent considérés, par le gouvernement britannique, comme les préludes d'une occupation territoriale,



projetée par l'empereur Nicolas. Sur-le-champ, et sans hésiter, sans même s'arrêter devant la probabilité d'une rupture éclatante avec la Russie, le ministère anglais, présidé par lord Melbourne, avait résolu de préparer une expédition dans l'Afghanistan et de conquérir à tout prix ces provinces asiatiques, qu'on accusait le gouvernement russe d'avoir tenté de s'approprier, en les attachant à sa domination par des intérêts commerciaux.

C'est en vain que le comte de Nesselrode, dans plusieurs notes remises à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Clanricarde, avait désavoué hautement les intentions et les desseins qu'on prêtait à la Russie; c'est en vain qu'il avait déclaré, de la manière la plus formelle, que les agents russes, le comte Simonitsch et le sieur Witkewitsch, dont les agissements avaient été étrangement calomniés et travestis, étaient rappelés à Saint-Pétersbourg pour avoir à rendre compte de leurs actes et pour se disculper des faits qu'on leur imputait.

Le gouvernement britannique, qui avait besoin d'un motif apparent pour entreprendre dans l'Inde une expédition que les intérêts de son commerce réclamaient depuis longtemps, ne voulut accepter ni explications ni atermoiements: il accusait le gouvernement russe d'avoir changé de vues et de principes, comme de politique, à l'égard de la Perse et des États de l'Asie centrale; il se regardait donc comme autorisé par là, non-seulement à changer aussi de politique, mais encore à ne plus tenir compte de ses propres engagements vis-à-vis de la Perse et de la Russie.

Le gouverneur-général de l'Inde avait donc reçu l'ordre de réunir trois corps d'armée à Bombay, à Calcutta et à Singhapour, destinés à opérer simultanément sur trois points différents du Sindy et de l'Afghanistan : le but avoué de



l'expédition était de châtier les princes de Candahar et de Caboul, qui semblaient vouloir inquiéter le commerce anglais. Mais, en réalité, l'Angleterre avait résolu de s'emparer de ces riches provinces et de les incorporer dans ses possessions de l'Inde. On pouvait craindre que le schah de Perse, allié et protecteur des princes de Candahar et de Caboul, ne fût solidairement intéressé à prendre part à la guerre, dont la diplomatie anglaise faisait remonter jusqu'à lui l'origine et la responsabilité.

L'ambassadeur d'Angleterre Mac-Neil avait dès lors quitté Téhéran, quoique le cabinet de Saint-Pétersbourg eût désavoué ses agents, révoqué le comte Simonitsch et envoyé le colonel Duhamel pour le remplacer. Bien plus, le siége d'Hérat avait été complétement abandonné par le schah de Perse, d'après le conseil officieux du gouvernement russe, qui espérait ainsi obliger l'Angleterre à éloigner du golfe Persique son escadre menaçante et surtout à évacuer l'île de Khareck que ses troupes avaient occupée sans aucun droit.

Le gouvernement russe était bien renseigné sur les intentions secrètes de la politique anglaise, mais il ne pouvait s'y opposer par la force; ses représentations conciliatrices restaient inutiles et impuissantes; il se vit donc forcé, tout en faisant appel aux dispositions bienveillantes de la cour d'Angleterre, de laisser entendre qu'il était tenu, en raison des traités existants, de protéger l'indépendance et la sécurité de la Perse; il demandait seulement qu'on ne le contraignît pas, par des actes de défiance ou d'hostilité, à prendre des mesures de sûreté et de précaution pour le maintien de ces traités, que la Russie saurait toujours faire respecter.

Du reste, on s'abstint, de part et d'autre, de porter le

débat sur l'expédition qui se préparait et qui suivit son cours, avec diverses phases alternatives d'échecs sanglants, de difficultés presque insurmontables et d'éclatants succès : la compagnie des Indes, après six mois d'une campagne pénible et vraiment héroïque, allait être maîtresse de tout l'Afghanistan.

L'empereur de Russie avait dû se borner à sauvegarder la Perse, sans intervenir, même diplomatiquement, en faveur des princes de Candahar et de Caboul, mais il se promettait de s'autoriser, à l'avenir, des nouveaux principes du droit des gens, mis en pratique par le gouvernement anglais, pour réserver sa liberté d'action dans toutes les questions qui n'auraient pas été débattues contradictoirement et décidées d'une manière nette et précise par les traités.

Dès lors l'expédition de Khiva fut arrêtée dans sa pensée, et il donna des ordres pour qu'on fît secrètement les apprêts de cette expédition audacieuse, difficile sinon impossible, que réclamaient l'extension et la protection du commerce russe en Asie.

L'empereur Nicolas, malgré la vivacité des contestations diplomatiques auxquelles avaient donné lieu les affaires de l'Inde, était resté, d'ailleurs, dans les meilleurs termes de courtoisie et de sympathie avec le gouvernement de la jeune reine d'Angleterre, à ce point qu'il eut un moment l'espoir de faire entrer la politique anglaise dans les voies de la Sainte-Alliance, et de redonner ainsi une nouvelle vie au grand principe de solidarité conservatrice, qu'Alexandre Ier avait essayé de faire reconnaître par tous les souverains de l'Europe.

Il était déjà d'accord sur ce point avec l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, mais il voyait avec peine la conférence de Londres prête à se dissoudre, après avoir été



la dernière expression, timide et indécise, de cette Sainte-Alliance, qui pouvait être encore une digue contre les envahissements de la démocratie et les déchaînements de la révolution, car la conférence de Londres avait reconnu implicitement, en quelque sorte, la loi religieuse de la Sainte-Alliance, en formulant le protocole de tous ses actes, « au nom de la très-sainte et indivisible Trinité. »

L'Espagne était alors en proie aux horreurs de la guerre civile, qui dégénérait en massacres réciproques ; le gouvernement constitutionnel de la reine Isabelle II, engagé dans une lutte interminable contre les bandes royalistes de don Carlos, qui représentait pourtant la légitimité, avait ordonné de cruelles représailles ; de part et d'autre, on ne faisait plus de prisonniers.

L'empereur Nicolas, informé du caractère barbare que la guerre civile avait pris en Espagne, exprima hautement son indignation à ce sujet et témoigna au marquis de Villafranca le désir de mettre fin à ces atrocités ; mais, comme il n'avait pas de ministre résidant à la cour de Madrid, il chargea le vice-chancelier de l'empire de remettre à lord Clanricarde, ambassadeur de la Grande-Bretagne à Saint-Pétersbourg, une note très-catégorique, dans laquelle il manifestait le désir de venir en aide à la malheureuse situation de l'Espagne, en invitant le gouvernement britannique à s'associer aux efforts collectifs de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, pour faire cesser la guerre civile, et rétablir l'ordre dans un pays bouleversé depuis vingt ans par des révolutions.

C'était un retour indirect aux idées et aux conséquences de l'expédition de 1823, exécutée par la monarchie des Bourbons de France sous les auspices de la Sainte-Alliance européenne. Mais, en 1839, le gouvernement de la reine



Isabelle était reconnu par la France et par l'Angleterre, qui s'engageaient tacitement à l'appuyer contre les revendications armées de don Carlos.

La France, n'étant nommée qu'incidemment dans la note du comte de Nesselrode, n'avait pas à y répondre, et le gouvernement de Louis-Philippe, qui prêtait à la reine Christine, mère et tutrice d'Isabelle II, un secours très-efficace, en fermant aux carlistes la frontière des Pyrénées, fut bien aise de n'avoir pas à se prononcer ouvertement sur la proposition que l'empereur de Russie avait transmise à l'Angleterre, au nom de la Prusse et de l'Autriche.

Ce fut la reine Victoria qui, dans une note adressée par le vicomte Palmerston à lord Clanricarde (25 janvier 1839), fit observer que, toute sympathique qu'elle fût aux intentions de l'empereur de Russie qui avait à cœur de mettre fin à une horrible guerre civile, elle regrettait de ne pouvoir le suivre et le seconder dans une entreprise que lui conseillaient ses sentiments de généreuse humanité, car la Grande-Bretagne et la France devaient s'abstenir absolument de négociations contraires aux engagements particuliers que ces deux puissances avaient souscrits avec l'Espagne.

La note ajoutait que, suivant des renseignements puisés aux meilleures sources, les carlistes avaient été les premiers à massacrer leurs prisonniers ; on pouvait donc être persuadé que les représailles exercées par les christinos n'auraient plus aucune raison d'être, dès que les carlistes se montreraient moins inhumains envers leurs adversaires.

L'empereur Nicolas fut d'autant plus mécontent de la réponse évasive du cabinet de Londres, qu'il n'ignorait pas que le gouvernement de Louis-Philippe avait une action prépondérante dans les affaires d'Espagne et que la reine Christine se dirigeait souvent d'après les conseils des Tuile-



ries, dans les actes les plus délicats de sa régence. On assurait même que le roi des Français se flattait d'obtenir pour un de ses fils la main de la reine Isabelle II, qui achevait à peine sa neuvième année.

Cependant l'empereur Nicolas n'avait pas lieu de craindre que les circonstances se compliquassent de telle sorte qu'il fût entraîné dans une guerre européenne, où il aurait toujours combiné ses forces avec celles de ses alliés de Prusse et d'Autriche. Ce n'était donc pas en vue de cette guerre, de plus en plus improbable, qu'il s'occupait d'augmenter ses armées et ses flottes.

La question d'Orient était un feu mal éteint qui pouvait se rallumer tout à coup d'un jour à l'autre : il ne fallait que la reprise des hostilités entre le sultan et son vassal le pacha d'Égypte, pour que toutes les marines des puissances protectrices se portassent à la fois à l'entrée de la mer Noire, et la Russie devait mettre alors ses soldats et ses vaisseaux au service de la Turquie, placée sous sa protection immédiate par le traité d'Unkiar-Skelessi.

Le gouvernement russe s'était mis en état de faire face à tous les événements qui pouvaient se produire, soit à Constantinople, soit en Asie-Mineure ; il avait considérablement accru l'armée de terre en Bessarabie et dans les provinces de la Nouvelle-Russie, en même temps que l'armée de mer, dans tous les ports de la mer Noire et surtout à Sébastopol ; ce qui n'empêchait pas les préparatifs simultanés et cachés de l'expédition de Khiva et de la campagne prochaine des corps détachés au Caucase.

Par un ukase du 6/18 décembre 1838, l'empereur avait accordé une augmentation d'appointements aux officiers de tous grades, qui se trouvaient attachés à titre d'instructeurs aux écoles militaires et qui étaient chargés de former



des jeunes officiers pour l'armée de terre ; la même faveur fut accordée, par ukase du 14/26 décembre, aux officiers employés temporairement au corps des cadets de la marine, car ces officiers instructeurs, en se consacrant à l'éducation militaire, renonçaient à leur avancement dans la carrière active des armes.

Le ministre de la guerre comte Tchernytcheff, en proposant à l'empereur l'adoption de cette mesure équitable, lui avait démontré que les besoins de l'armée russe réclamaient un accroissement notable dans le nombre des officiers de terre et de mer, et que leur instruction préparatoire, sans être moins étendue ni moins soignée, devait être beaucoup plus prompte ; du reste, selon lui, il n'y avait pas de meilleure école militaire pour les jeunes officiers, que le service actif à l'armée du Caucase.

Les revenus de l'empire, qui subvenaient abondamment à tous les besoins du ministère de la guerre, n'avaient pas cessé de s'augmenter dans une proportion considérable, grâce à la bonne administration du ministre des finances. L'empereur s'était montré, en dernier lieu, très-partisan d'un nouvel impôt sur le tabac fabriqué à l'intérieur :

— Je crains bien, dit-il sérieusement à Cancrine, que cet impôt, si élevé qu'il soit, ne diminue pas le nombre des fumeurs.

— Dieu soit loué ! répondit le ministre ; Votre Majesté devrait même les encourager, sinon par son exemple, du moins par son indulgence, puisque cet impôt-là est un de ceux qui rapporteront le plus et dont on se plaindra le moins. Il faudrait même en toute justice élever aussi les droits d'entrée sur les tabacs étrangers à leur importation en Russie.

— Volontiers, reprit l'empereur, mais, en compensation, il serait juste et logique d'accorder une prime aux gens qui



se corrigeraient du vilain défaut de fumer. J'approuverais volontiers la création d'une espèce de société de tempérance contre l'abus de la pipe et du cigare.

— Ce serait, répliqua Cancrine, s'attaquer à un des revenus les plus productifs de l'État. Votre Majesté a obtenu tout ce qu'il était possible de demander, en interdisant de fumer dans les rues de Saint-Pétersbourg.

— N'est-il pas étrange, répliqua l'empereur, que j'éprouve une pareille aversion pour le tabac dans un pays où tout le monde fume, même les femmes et les prêtres?

Un ukase impérial du 2/14 décembre 1838, adressé au Sénat-dirigeant, avait donc élevé les droits d'entrée sur les tabacs étrangers, afin de maintenir l'équilibre entre ces tabacs et le tabac fabriqué à l'intérieur, qui venait d'être frappé d'un impôt assez fort. Le ministre des finances avait prévu que le tabac russe soutiendrait avec avantage la concurrence contre tous les tabacs étrangers; les fabricants ne se plaignirent pas même de l'augmentation de l'impôt, et Cancrine put se féliciter d'avoir résisté à l'opinion de ses collègues et de l'empereur lui-même, qui auraient voulu prohiber absolument l'entrée en douane des tabacs fabriqués à l'étranger.

L'empereur, lorsqu'il travaillait avec ses ministres, ne tolérait pas qu'ils se présentassent devant lui avec des vêtements imprégnés de l'odeur du tabac; quand par hasard cette odeur offensait son odorat, il interrompait immédiatement le travail, sans motiver toutefois une si brusque interruption, si ce n'est par un geste de dégoût et d'impatience. Chacun dans l'entourage connaissait son horreur pour le tabac, et personne n'eût osé s'approcher de lui, après avoir fumé.

— Si j'avais la mauvaise habitude de fumer, dit-il au



général Toll qui oubliait quelquefois de dissimuler cette mauvaise habitude, j'en aurais tant de honte que je prendrais tous les soins possibles pour la cacher, et je finirais sans doute par m'en corriger.

— J'y parviendrais peut-être, Sire, repartit le général Toll, si j'avais l'honneur de rester jour et nuit auprès de Votre Majesté.

Le général, directeur en chef des voies de communication et des bâtiments publics, était un des hommes que l'empereur estimait le plus, quoique le département de ce ministre eût trop souvent, malgré la plus grande surveillance, offert à ses employés supérieurs ou subalternes l'occasion de commettre de monstrueux abus de confiance; les vols les plus audacieux venaient à se découvrir dans les différents services du ministère, mais la probité du ministre restait pure et inattaquable.

— Si je pouvais tout voir par mes yeux et conséquemment faire quelques milliers de lieues tous les ans, disait-il pour s'excuser de n'avoir découvert que tardivement les indélicatesses des fonctionnaires de son ministère, je défierais les voleurs et je ne craindrais pas d'être trompé par des rapports mensongers qui cachent ou dissimulent d'étranges irrégularités; mais il ne faut pas oublier que les voies de communication s'étendent jusqu'en Sibérie et que l'on construit des bâtiments publics jusqu'au Kamtschatka et près des frontières de la Chine : il n'y a que les aigles et les corbeaux qui puissent savoir exactement ce qui se passe si loin de nous.

L'empereur témoigna son estime et sa satisfaction au général Toll, en lui adressant l'ukase suivant, au moment où il venait d'autoriser la création d'un chemin de fer entre Varsovie et Vienne et d'approuver, après examen des plans de ce

chemin de fer, le contrat entre la banque de Varsovie et le sieur Pierre Steinkeller, pour la formation d'une compagnie qui s'organisait en vue de l'exécution immédiate de cette grande entreprise :

« J'ai examiné avec une satisfaction particulière le compte rendu de la direction supérieure des voies de communication et des édifices publics, que vous M'avez présenté pour l'année 1838. J'y ai trouvé de nouveau une preuve, que, grâce à votre infatigable sollicitude, les résultats les plus satisfaisants ont été obtenus, et Je saisis avec plaisir l'occasion de vous témoigner Ma bienveillance et Mon entière gratitude pour la marche heureuse que suivent sous votre direction les rapports, les affaires et les travaux dans la branche de service qui vous est confiée.

« Je suis pour toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 25 mars (6 avril) 1839. »

En même temps, l'empereur fit part à son ministre de l'idée vraiment originale que lui avait suggérée la daguerréotypie, qui venait d'être appliquée pour la première fois d'une manière si merveilleuse à la reproduction instantanée de tous les objets éclairés par la lumière solaire.

L'admirable découverte du peintre Daguerre, inaugurée, en France, avec un prodigieux succès, sous les auspices de l'Académie des sciences, semblait destinée surtout à suppléer aux arts du dessin, en permettant de fixer sur des plaques métalliques l'image fidèle des personnes et des localités. L'empereur s'était fait rendre compte des procédés et des résultats de la nouvelle découverte; il jugea qu'on



pourrait l'employer à la constatation des travaux publics qui s'exécutaient dans toutes les parties de l'empire.

Il imagina donc de faire relever, au moyen du daguerréotype, l'état irrécusable et minutieux des progrès journaliers de ces travaux, car il se rappelait à quels incroyables abus pouvait donner lieu la direction des travaux publics dans des provinces qui par leur éloignement échappaient au contrôle de l'administration supérieure : ainsi, des chaussées, qui avaient coûté des sommes énormes, n'existaient qu'en projet; des voies de communication importantes, qui étaient achevées sur les cartes topographiques, n'avaient pas même été tracées; des casernes immenses, des magasins magnifiques, des prisons et des fortifications, qui se trouvaient représentés par des plans définitifs et dont la prétendue construction avait entraîné des dépenses considérables, ne présentaient en réalité que des ruines et des édifices à peine sortis de leurs fondations : tôt ou tard les auteurs de ces vols effrontés étaient pris sur le fait et condamnés à la transportation en Sibérie, mais les mêmes vols se renouvelaient sans cesse avec de nouveaux voleurs.

L'empereur, de concert avec le général Toll, établit donc un service de photographes officiels, très-habiles dans leur art, pourvus d'excellents appareils, et chargés d'obtenir les images daguerriennes de tous les édifices publics, de toutes les voies de communication, de tous les canaux et de toutes les routes, de tous les ouvrages de fortification de terre et de mer.

On eut de la sorte la représentation la plus fidèle des innombrables travaux du génie civil et du génie militaire dans toute la Russie, mais néanmoins la fraude, en devenant plus difficile, devint seulement plus rare, sans disparaître tout à fait.

Un jour, comme l'empereur se félicitait de l'utile application qu'il avait faite du daguerréotype, en examinant une collection de belles épreuves sur plaques :

— Voilà qui vaut mieux que tous les inspecteurs et tous les rapports du monde ! disait-il à son ministre directeur général des voies de communication. La daguerréotypie du moins ne saura jamais nous tromper.

— Hélas ! Sire, répondit le comte Toll en hochant la tête, on reproduit avec le daguerréotype le dessin d'un édifice aussi bien que l'édifice lui-même d'après nature. Dieu fasse que les daguerréotypeurs ne se fassent pas les complices des voleurs, qui exécutaient de si beaux dessins pour représenter des travaux et des monuments publics qui n'existaient pas !

L'empereur, frappé de la justesse de cette observation préventive, regarda très-attentivement les plaques daguerriennes qu'il avait sous les yeux, réfléchit un moment, et soudain éclata de rire.

— Bien deviné, Toll ! s'écria-t-il. Voici justement un dessin, assez joli, ma foi, qui s'est glissé là comme un loup dans la bergerie. C'est une vue générale de la chapelle et de l'école que la noblesse du gouvernement de Penza fera construire à ses frais, dans la ville capitale de ce gouvernement, en souvenir de ma guérison à la suite de mon fâcheux accident de voiture, près de Tchembar, en 1836. La contribution volontaire de trente-deux mille roubles que la noblesse s'est imposée pour ces constructions est réunie ; les plans et les devis ont été arrêtés par le ministre de l'instruction publique, mais je ne crois pas qu'on ait encore remué une pierre, et voilà pourtant que le daguerréotype a fait assez bien les choses.

A cette époque, l'empereur employait aussi le daguer-



réotype à reproduire les nombreuses machines qu'on exécutait, dans les îles Pétrowsky, sur une branche de la Néva, pour des essais de navigation sous-marine. C'était là une de ses préoccupations les plus tenaces.

Il avait chargé le professeur Jacobi de chercher une force motrice qui pût opérer sous l'eau, sans avoir besoin d'air atmosphérique. Jacobi eut donc recours au galvanisme, et il inventa une machine galvanique, ayant la force de six chevaux. La machine semblait admirable, et ses effets se trouvaient constatés par les plus belles démonstrations mathématiques ; mais quand elle fut placée sur un bateau, qui devait plonger, marcher, évoluer au fond de l'eau, le bateau ne bougea pas. Le professeur n'en fut pas moins récompensé et invité à continuer ses expériences, en les améliorant. Il trouva enfin quelques procédés ingénieux, qui profitèrent à la science, sans recevoir d'application usuelle.

L'empereur avait nommé un comité de navigation sous-marine, composé d'une douzaine de généraux et de vice-amiraux, et présidé par le général Schilder, du génie de la garde. Ce comité tenait des conférences secrètes, et les procès-verbaux des séances étaient transmis à l'empereur, qui s'intéressait beaucoup au succès de ces opérations. On construisit des bâtiments sous-marins de différentes formes, on les fit manœuvrer avec des appareils électriques, mais on ne réussit pas à leur faire remonter le courant du fleuve. Le seul résultat pratique obtenu, après tant d'efforts et tant de dépenses, pour la création d'une navigation sous-marine russe, fut un simple perfectionnement de la cloche de plongeur.

CCLVIII

L'empereur n'avait pas moins de confiance dans son ministre de l'instruction publique, le comte Ouvaroff, que dans le général Toll : il le laissait donc absolument maître de diriger, à son idée, d'après le plan qu'ils avaient élaboré ensemble, tous les services de son ministère, qui avait pris un développement extraordinaire et dont l'importance devait, par la force des choses, grandir encore, en raison des progrès continus de l'éducation nationale.

Ouvaroff ne s'était pas contenté de multiplier les gymnases et les écoles de district ; il avait créé un grand nombre de chaires nouvelles dans les différentes universités, de manière à favoriser partout l'étude des sciences technologiques et de répandre dans les provinces voisines de l'Asie l'enseignement des langues orientales.

Ainsi, l'université de Kasan venait d'ajouter une chaire de langue chinoise et une chaire de langue arménienne, aux chaires de langues arabes, persanes, turco-tartares et mongoles, qui formaient non-seulement des fonctionnaires pour les provinces où l'usage de ces langues était nécessaire, mais encore des jeunes gens destinés à propager le commerce russe dans toute l'Asie.

La statistique était là pour traduire en chiffres incontestables l'amélioration de l'instruction publique en Russie, car le nombre des établissements qui dépendaient de ce ministère s'élevait alors à 1,871, comprenant 98,000 élèves, tandis que, dans l'année 1834, ces établissements ne dépassaient pas le nombre de 499 et ne comptaient pas plus de 33,000 élèves.

L'université de Saint-Vladimir à Kiew, que l'empereur avait honorée d'une protection particulière et que le comte Ouvaroff se glorifiait d'avoir entièrement transformée en imprimant aux études un nouvel essor, fut malheureusement atteinte par les excitations perfides de la propagande révolutionnaire. Les étudiants, à l'instigation de quelques meneurs du dehors, avaient formé une société secrète, et de graves désordres signalèrent parmi ces jeunes gens une fâcheuse agitation politique, dont les professeurs mêmes n'étaient pas exempts : par ukase impérial du 9/21 janvier 1839, adressé au Sénat-dirigeant, l'empereur ordonna que les cours fussent fermés pendant une année, après laquelle tous les étudiants devraient être soumis à de nouveaux examens d'admission.

Le comte Ouvaroff, qui s'intéressait à l'université de Saint-Vladimir, comme à une de ses meilleures fondations, plaida la cause des étudiants auprès de l'empereur et obtint un adoucissement aux mesures de rigueur, que l'état des esprits de la jeunesse qui suivait les cours de l'université avait rendues momentanément urgentes et nécessaires. L'empereur Nicolas adressa, en conséquence, cet ukase à son ministre de l'instruction publique :

« L'ukase adressé au Sénat dirigeant le 9/21 janvier de la présente année statuait que l'admission des étudiants et la



réouverture des cours de l'université de Saint-Vladimir à Kiew auraient lieu au mois de janvier 1840. Maintenant, en considération de la situation de cette contrée, dont il M'a été rendu compte par les autorités locales supérieures, Je juge possible d'abréger le délai fixé, et en conséquence J'ordonne d'admettre de nouveau les étudiants et de rouvrir les cours de l'université de Saint-Vladimir, dans la forme ordinaire, dès le mois de septembre prochain, et Je vous charge de faire les dispositions nécessaires pour la mise à exécution de cette décision, en vous conformant d'ailleurs aux règles posées par l'ukase du 9/21 janvier, pour tout ce qui n'a pas rapport à l'époque de la réouverture du cours universitaire. Je suis toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 26 avril (8 mai, nouv. st.) 1839. »

Pour prouver mieux encore qu'il ne gardait aucune rancune systématique contre la nationalité polonaise, l'empereur autorisa le comte Ouvaroff à accepter le titre de membre du conservatoire honoraire de l'université de Cracovie, titre que cette université lui offrait pour le remercier d'avoir pris la défense de l'université de Kiew, que plusieurs des ministres du cabinet russe voulaient supprimer, et il promut au rang de conseiller d'État le directeur de la chancellerie du ministère de l'instruction publique, Komovski, Polonais de naissance, qui n'avait pas craint de soutenir très-vivement les intérêts de l'université de Saint-Vladimir.

L'empereur ne trouvait pas mauvais que ses ministres essayassent de maintenir, même obstinément, leur opinion contre la sienne; il ne dédaignait pas de discuter avec eux, il écoutait attentivement leurs objections, il y répondait



sans morgue et sans impatience, et il arrivait souvent à se rallier à leur avis.

Par exemple, dans les premiers mois de l'année 1839, il s'était trouvé plus d'une fois en opposition complète avec le comte Wassiltchikoff, président du Conseil de l'empire, sur une grave question qui fut portée à plusieurs reprises devant le comité des ministres. Le ministre de l'instruction publique avait été le promoteur de cette question, qui tendait à favoriser, à hâter le plus possible, les progrès de la langue russe, dans les provinces occidentales de l'empire.

Les anciennes provinces polonaises annexées à la Russie depuis plus d'un siècle conservaient des priviléges particuliers et des coutumes locales, que les tzars avaient toujours respectés. Ces priviléges n'étant plus conformes aux nouvelles lois de la Russie semblaient devoir être soumis à révision et menacés d'une transformation complète, sinon absolument supprimés.

Wassiltchikoff prit énergiquement la défense des priviléges qu'on attaquait et qui constituaient l'existence politique de la Lithuanie, de la Podolie et de la Wolhynie.

— Ce serait un grand malheur et une souveraine injustice, osa-t-il dire devant l'empereur, que de toucher à ces priviléges qui sont si chers à nos provinces polonaises et qui ont pour garantie la parole solennelle de plusieurs empereurs de Russie. Il ne faut pas qu'on puisse reprocher à un tzar de n'avoir pas tenu les promesses de ses prédécesseurs.

— Tu as raison, s'écria l'empereur Nicolas en lui serrant la main, et certes je te saurai toujours gré de me rappeler mon devoir, dans le cas où j'aurais pu l'oublier. Quant aux priviléges dont tu défends si bien le principe, j'en suis et j'en serai le plus fidèle protecteur. Je ne me recon-



nais pas même le droit d'y faire le moindre changement. Au reste, je comprends que mes sujets des provinces occidentales aient à cœur de garder leurs anciens priviléges qui remontent à l'origine du pays, car si j'avais le droit de m'attribuer un diplôme de gentilhomme lithuanien ou podolien ou wolhynien, je serais fier d'en porter le titre, tout empereur que je sois. C'est là que se trouve le berceau de ma meilleure noblesse russe.

Puis, se tournant vers les autres ministres et montrant la place que le grand-duc héritier occupait ordinairement auprès de lui :

— Je regrette que mon fils n'ait pas entendu les paroles de Wassiltchikoff et les miennes, mais on les lui répétera. Il faut qu'un tzar de Russie se fasse un saint devoir de remplir ses engagements et de respecter les promesses de ses aïeux, comme s'il les avait faites lui-même.

Ce fut à la suite de cette discussion mémorable que l'empereur Nicolas donna le titre de *prince* au vénérable président du Conseil de l'empire.

L'empereur ne perdait jamais l'occasion d'exprimer hautement, devant tout le monde, l'estime et l'affection qu'il avait pour ce vieux serviteur, dont il fallait prévoir la retraite forcée ou la mort prochaine, car ses forces s'affaiblissaient tous les jours et il n'en persistait pas moins, malgré les conseils des médecins, à se consacrer aux affaires de l'État.

Lorsque le baron Modeste de Korff, récemment nommé secrétaire du Conseil de l'empire et décoré de la plaque de Saint-Vladimir, alla remercier l'empereur, celui-ci ne manqua pas de faire l'éloge le plus sympathique de l'illustre président du Conseil de l'empire.

— Il y a vingt-deux ans que nous nous connaissons, dit-



il, et depuis vingt-deux ans je n'ai pas cessé de l'aimer et de le respecter. Je l'aimais autrefois comme mon chef et mon supérieur, je l'aime maintenant comme mon conseiller et mon ami. C'est l'âme la plus pure, la plus noble, la plus dévouée, que j'aie rencontrée dans ma vie. Dieu fasse que nous le conservions longtemps!

Le baron Modeste de Korff, ému jusqu'aux larmes, à ce beau panégyrique du prince Wassiltchikoff, se permit d'y ajouter l'expression de ses propres sentiments de reconnaissance pour son éminent protecteur : il manifesta le regret de voir s'altérer de jour en jour la santé de cet homme d'État, à qui sa famille et ses amis reprochaient un abus de travail qui ne pouvait avoir que des suites funestes.

— Mes prières, mes représentations, dit-il, n'ont pas d'influence à cet égard; il me répond en souriant qu'il cessera de travailler, quand les affaires lui permettront de se reposer. Votre Majesté n'ignore pas que chaque jour, à son lever, il se trouve dans la situation d'un homme qui relèverait d'une grande maladie; il est d'une faiblesse extrême et peut à peine se tenir debout, mais il se remet peu à peu et il reprend assez de forces pour se livrer au travail; c'est alors une résurrection, et le soir il se sent presque rétabli et dans son état normal.

— Les détails que tu me donnes sur la santé de Wassiltchikoff me rassurent, au lieu de m'inquiéter, reprit l'empereur, car je reconnais, dans les symptômes que tu viens de décrire, une véritable maladie nerveuse. Ce genre de maladie fait sans doute souffrir, mais il ne faut pas trop s'en préoccuper. Prenons pour exemple l'impératrice : elle se sent tout à fait mal le matin, tellement qu'on dirait qu'elle va rendre l'âme ; puis, on la voit se remettre à vue d'œil; elle retrouve bientôt son énergie, elle marche, et se pro-



mène, et le soir elle est aussi bien que possible. Ce n'est plus la même femme ; on peut dire d'elle ce que tu disais de Wassiltchikoff : elle a l'air de ressusciter.

C'est ainsi que l'empereur s'entretenait quelquefois familièrement sur les questions les plus intimes, avec les fonctionnaires de sa chancellerie, qui l'approchaient dans des moments où il n'était pas absorbé par ses travaux ou ses préoccupations.

Un des hommes avec qui l'empereur aimait le plus à causer en tête à tête, c'était le général Paul de Kisseleff, qu'il avait fait ministre des domaines de l'empire, et dont le ministère acquérait tous les jours, sous ses ordres, plus d'extension et plus d'importance.

Le général Kleinmichel, qui ne voyait pas sans envie la faveur exceptionnelle que le nouveau ministre avait conquise en si peu de temps auprès de l'empereur, disait à ce sujet, avec cette audace et cette intempérance de langue qui le caractérisaient, que le ministère des domaines avait été très-habilement imaginé par Kisseleff, pour fournir un prétexte à ses entretiens particuliers avec son auguste maître.

— Dès qu'ils sont ensemble, ajoutait-il malignement, ils se mettent à bavarder comme deux vieilles femmes, et lorsqu'on les croirait très-sérieusement occupés des affaires de l'empire, Kisseleff raconte sans doute les aventures du dernier roman français qu'il a lu, et l'empereur, que cette belle conversation a mis en veine, raconte à son tour quelles sont les dernières caricatures qu'il a fait venir de Paris et de Londres.

Les conversations de l'empereur avec le général Kisseleff roulaient, en effet, sur les sujets les plus variés, les plus sérieux comme les futiles ; car le général était un des causeurs les plus agréables de la cour ; mais, ordinaire-



ment, l'entretien avait trait à une question capitale qui était devenue l'idée fixe de l'empereur Nicolas : l'émancipation des serfs. Chaque fois que le général travaillait seul avec l'empereur, il lui apportait de nouvelles notes, de nouvelles études relatives à cette question, dont l'initiative lui appartenait, mais que l'empereur s'était appropriée, en quelque sorte, comme s'il en avait eu la première pensée.

L'empereur savait que tous ses ministres, excepté le comte Ouvaroff, traitaient de chimère dangereuse ce projet d'affranchissement des paysans, que le général Kisseleff lui avait présenté comme une œuvre de haute civilisation, comme un grand acte de justice humanitaire : il ne voulait pas donner prétexte à des attaques personnelles contre Kisseleff, en laissant soupçonner que l'abolition du servage en Russie était un des objets permanents de sa sollicitude : de là ses longues conférences secrètes avec son ministre des domaines.

— Je suis bien aise, lui disait-il, qu'on ne soupçonne pas le sujet qui nous occupe l'un et l'autre avec le même intérêt; car nous aurions fort à faire, dans le comité des ministres, pour soutenir la guerre qu'on nous déclarerait à tous deux. Wassiltchikoff m'opposerait mon fameux ukase dans lequel j'ai dû proclamer, en présence de la révolte qui commençait à éclater dans le peuple, que je ne songeais pas alors à affranchir les serfs; Cancrine nous prouverait, par des chiffres, que la fortune publique de la Russie est attachée à l'existence de vingt millions de serfs; Tchernytcheff jetterait des cris de paon, en m'adjurant de ne pas désorganiser l'armée; Bloudoff nous assommerait avec des textes de lois sur le servage : ce serait terrible et insupportable. Il faut préparer nos coups à la sourdine et



attendre le moment d'agir : on n'arrive, d'ailleurs, à un progrès durable que par des réformes successives ; il serait imprudent de vouloir changer brusquement un état social, dont le servage est la base depuis tant de siècles.

Le général Kisseleff lui-même reconnaissait l'inopportunité du changement radical, qu'il songeait à préparer, au moyen de transitions graduelles, sans secousse et sans danger : il avait donc conseillé à l'empereur de faire entendre à quelques grands seigneurs, qui recevraient ses inspirations avec une respectueuse déférence, qu'il les priait d'améliorer le sort de leurs paysans, et d'accuser ainsi une tendance généreuse vers les idées d'émancipation. Ces seigneurs s'étaient empressés d'obtempérer aux vœux du maître : ils avaient spontanément accordé la liberté à un certain nombre de serfs, en leur concédant, moyennant une faible redevance annuelle, des terres que les nouveaux affranchis devaient cultiver à leurs risques et périls.

Ce fut un noble exemple qui ne pouvait tarder à trouver des imitateurs. Ainsi, une dame d'honneur de l'impératrice, la comtesse Orloff-Tschemensky, adopta ce mode d'affranchissement pour 5,518 serfs de ses domaines dans le gouvernement de Moscou.

Pendant que l'armée anglaise, réunie dans l'Inde pour s'emparer des États de Candahar et de Caboul, ne rencontrait pas d'autres obstacles, à travers l'Afghanistan, que la rigueur de la température et les difficultés naturelles du passage par les défilés du Bolan, toutes les tribus du Caucase prenaient les armes à la fois pour recommencer la guerre sainte contre la Russie ; elles avaient de l'artillerie et des approvisionnements redoutables ; elles pouvaient mettre en ligne des corps de troupes régulières, qu'un



aventurier anglais nommé Bell avait organisés, avec le concours de quelques officiers européens.

Schamyl, que toutes ces tribus avaient reconnu pour leur chef suprême, exerçait sur elles l'influence et l'autorité d'un prophète ; il leur promettait de les délivrer du joug des infidèles, et il leur annonçait que Dieu leur donnerait la victoire. En attendant, c'était sur l'appui moral, sinon matériel, de l'Angleterre qu'il comptait pour le succès de la lutte que ses compatriotes avaient juré de soutenir jusqu'à la mort.

La supplique qu'il adressa, au nom des populations indigènes du Caucase, à la reine Victoria et à ses ministres, était signée par quatre-vingt-cinq magistrats les plus âgés et les plus respectés parmi les populations :

« Depuis douze ans, nous sommes en guerre contre la Russie. Tous les ans, nous avons à nous défendre contre l'incursion d'une nouvelle armée. Notre résistance est opiniâtre, bien que nous soyons forcés, au milieu de l'hiver, d'envoyer au loin, dans les forêts, nos femmes et nos enfants, qui ne peuvent être protégés que par de grands feux contre les intempéries de l'air; mais nous nous résignons. Ainsi le veut Celui qui règne sur tous les puissants de la terre; il veut que nous souffrions pour la défense du pays. Il faut que l'Angleterre le sache : nous sommes sans cesse en guerre contre la Russie. Dans le mois de shabunishuit (janvier?), nous avons été attaqués par le général Raïewsky, qui voulait établir un fort à Semez : l'attaque a eu lieu par terre et par mer à la fois, et l'érection de ce fort a été tout ce que l'ennemi a pu obtenir... Nous vous conjurons de nous prêter secours! »

Bell et les agents anglais, qui avaient mission de créer



des embarras de tous genres à la Russie, dans les provinces asiatiques où sa domination ne pouvait être maintenue que par la force, s'étaient attachés à organiser militairement les montagnards du Caucase, et à former ainsi une armée régulière capable de tenir en plaine contre les Russes, et d'opérer avec de l'artillerie tous les mouvements stratégiques que ses chefs voudraient exécuter contre des forces à peu près égales.

Il y avait, parmi ces chefs, d'excellents officiers polonais, sortis de l'ancienne armée de Pologne, et d'autres officiers venus de tous les pays pour chercher fortune. Le prophète Schamyl les avait tous accueillis, en leur accordant une solde exceptionnelle, et en leur faisant, pour l'avenir, les promesses les plus engageantes.

La révolte de la Grusie ou Géorgie avait été, disait-on, secrètement encouragée par l'Angleterre, qui voulait, pendant son expédition de l'Afghanistan, empêcher, ou du moins rendre plus difficiles les communications des provinces du Caucase avec la Perse, en prévision de l'envoi d'un corps d'armée russe sur les frontières de l'Iran. Cette révolte était, du reste, peu redoutable, car non-seulement elle ne s'était pas généralisée, mais encore elle n'avait pas des racines bien profondes dans la population, qui voyait, depuis la domination russe, se développer son industrie et son commerce, tandis que l'élève du bétail et l'agriculture ne cessaient d'accroître la richesse du pays.

Il est vrai que les Russes, en occupant ce pays fertile et productif, avaient mis obstacle, avec une rigueur que rien ne pouvait fléchir, à l'exportation des esclaves, femmes et enfants, que les marchands turcs venaient acheter pour les sérails de la Turquie. C'était, de toute antiquité, une des branches les plus florissantes du commerce indigène, et si



la Russie eût consenti à le laisser prospérer, si même elle avait fermé les yeux sur ce trafic odieux, que les femmes regardaient comme un hommage à leur beauté, l'insurrection, qui n'avait pas de causes plus nationales que la suppression des marchés d'esclaves, aurait fini d'elle-même.

Mais l'empereur Nicolas considérait la vente des femmes et des enfants géorgiens comme un attentat à la nature et à la religion; il s'était prononcé, à cet égard, de la manière la plus énergique et la plus noble, en apprenant que des généraux russes avaient autorisé le passage de ces caravanes d'esclaves aux frontières turques et persanes; il en était résulté que l'embarquement des femmes et des enfants indigènes fut absolument interdit sur toutes les côtes circassiennes.

L'empereur avait résolu de comprimer la révolte du Caucase, par les armes.

Dix vaisseaux de ligne, chargés de troupes et accompagnés d'une quantité de bâtiments de transport, arrivèrent, à la fin d'avril 1839, sur un point de la côte que les Russes n'avaient point encore occupé militairement, en face du versant méridional de la chaîne caucasique.

L'ancienne et puissante tribu des Ubiques, qui s'était toujours opposée à l'établissement des routes et des forts russes, prit aussitôt les armes pour empêcher l'envahissement de son territoire : six mille cavaliers de cette tribu, appuyés par un corps de réguliers que le capitaine anglais Bell commandait en personne, attaquèrent à l'improviste cinq mille hommes que l'escadre russe venait de débarquer avec un immense matériel de guerre, et qui n'avaient pas encore eu le temps de se faire un camp retranché : le combat fut vif et sanglant; mais le feu meurtrier des navires jeta le désordre parmi la cavalerie ennemie, qui fut forcée



de se retirer, en laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille.

Les Russes, à peine délivrés de ces adversaires acharnés, s'empressèrent de construire des postes fortifiés et d'ouvrir des routes, seul moyen pour eux de se maintenir dans ces pays rebelles, où l'envoi fréquent de nouvelles troupes serait longtemps nécessaire pour conserver le territoire conquis, que les habitants leur disputaient pied à pied, avec un indomptable patriotisme.

Le général Raïewski, commandant de Semez en Abasie, essaya vainement de faire comprendre leur intérêt véritable, à ces tribus, fanatisées par les prédications de Schamyl.

Voici la proclamation solennelle, quoique un peu déclamatoire, qu'il adressa aux princes, nobles et habitants de Notkuhatch :

« Notre sublime empereur, dont les armées sont innombrables, m'a ordonné de prendre possession de Toups, Shupligna et Semez; je m'en suis emparé. Il m'a ordonné de construire un fort à Semez et un arsenal pour la flotte. Je dois aussi construire une route pour Anapa, d'Anapa à Apson, par le Bachan, et d'Apson à Pyadogg. Que les habitants qui se trouvent dans cette direction se retirent, et que ceux qui demeurent sur la gauche, du côté de la mer, restent tranquilles, s'ils veulent vivre en paix avec nous, comme la tribu de Kabarda! Nous en disons autant aux habitants d'Abson et de Pyadogg. Notre sublime, miséricordieux et puissant empereur nous a ordonné, malgré sa force, de recourir d'abord aux voies de la conciliation et de la douceur. Si donc vous voulez rester en paix, envoyez-moi des hommes de savoir et de talent, à qui je



puisse communiquer les ordres de mon maître; sinon, préparez-vous à combattre et à recevoir une leçon. Des déserteurs et des émigrés flattent en vain, depuis quatre ans, le peuple de Notkuhatch, de l'espoir de secours promis au nom de la reine d'Angleterre, du roi de France et du sultan, avec qui notre empereur est en paix; s'ils étaient en guerre avec nous, ils ne pourraient même rien faire pour vous.

« Quand notre sublime empereur a fait prendre Anapa, Erzeroum et Khalisk, pourquoi n'a-t-on pas secouru le sultan? Si les Anglais et la France n'ont pas secouru le sultan, croit-on qu'ils donneront plus d'assistance au peuple de Notkuhatch? Les Juifs, faibles et crédules, croient à l'apparition d'un géant sur la terre; ce colosse doit détruire chrétiens et musulmans. Depuis deux cents ans, leur espoir est déçu, et ils veulent encore croire à leur géant. De faux prophètes en ont imposé à la crédulité des Juifs; des ambassadeurs, ou plutôt des transfuges, ont surpris de même la bonne foi du peuple de Notkuhatch. Des gens suspects se sont dits vos interprètes auprès de nous. Ne croyez pas plus à la parole de ces faux frères, que je ne crois moi-même aux insinuations de ceux qui, sans titre, viennent auprès de moi, se disant envoyés par vous.

« Envoyez-moi des hommes d'intelligence et de talent, et je m'entendrai avec eux. Si vous désirez la paix, je vous traiterai en amis; je ne veux pas la guerre, mais si vous m'y forcez, je vous la ferai vigoureusement, et, si vous avez à vous en repentir, vous ne pourrez accuser que vous. La paix, entre nous, deviéndra chaque jour plus étroite, ou la guerre plus acharnée. »

Les princes, les nobles et les habitants de Notkuhatch



furent unanimes pour approuver la réponse fière et meçante qu'ils adressèrent au général russe, et qu'ils étaient tous prêts à signer de leur sang :

« Depuis douze ans, vous vous vantez d'être les maîtres et les conquérants de ce pays, et vous mentez!

« Général Raïewsky, vous le savez, tous vos forts ne sont pour nous ni plus ni moins que les vieilles tombes dans nos bois : ils ne nous font ni bien ni mal. Dieu sait que jamais, quelque chose que vous disiez et fassiez, nous ne deviendrons vos sujets. Avec l'aide du Roi des rois, nous pourrons vous résister. Tous nous succomberons, dans cette guerre à mort, jusqu'au dernier! Vous nous comparez aux Juifs, et il vous plaît de dire que depuis quatre ans nous sommes le jouet du peuple anglais : nous n'en espérons pas moins dans l'Angleterre. Marchez seulement à une heure de distance de votre forteresse, et vous saurez ce que nous pensons!...

« Si sincèrement vous voulez devenir nos amis, écrivez à votre empereur de rappeler ses armées et de démanteler ses forts, de Sooxoom à Anapa, et d'Anapa à Karotchas. Alors nous pourrons arranger nos affaires. Sans cela, rien n'est fait! »

La guerre, une guerre terrible et implacable, continua donc sur divers points du Caucase, pendant toute l'année 1839, et, plus d'une fois, les généraux Raïewsky et Grabbe, qui dirigeaient concurremment les opérations militaires en Circassie, éprouvèrent des pertes sanglantes et même des échecs signalés.

L'empereur Nicolas trouvait alors, dans le succès complet d'une de ses plus chères espérances religieuses, une douce



et pieuse compensation aux embarras et aux inquiétudes que lui causaient les affaires politiques à la cour de Perse et en Asie, aussi bien que les opérations militaires dans les provinces circassiennes. La communion des grecs-unis s'était enfin rattachée à l'Église gréco-russe orthodoxe.

Depuis trois ou quatre ans, ce retour à l'orthodoxie semblait commandé par les circonstances, dans l'intérêt des provinces occidentales de l'empire. Le gouvernement, sans exercer une violence matérielle, sans avoir même recours à une action occulte et tyrannique, avait agi sur le clergé grec-uni, et spécialement sur les chefs et les personnages influents de ce clergé, en lui représentant tous les avantages qui résulteraient pour lui de sa réintégration dans l'Église russe.

Ce clergé, en effet, bien que relevant de l'autorité du pape et appartenant à l'Eglise catholique romaine, se trouvait sans cesse en querelle et en hostilité avec le clergé catholique ; il n'était pas vu de meilleur œil par le clergé gréco-russe. Quant à la position des grecs-unis, depuis deux siècles, elle avait été souvent difficile et toujours étrange, car ils n'étaient ni franchement catholiques, ni tout à fait séparés de l'orthodoxie grecque, leur conversion au catholicisme n'ayant pas eu ce caractère normal de soumission et de foi, que le saint-siége de Rome demande à ses prosélytes.

Il faut ajouter à cette situation anormale et ambiguë les persécutions que les grecs-unis avaient eu à subir pendant l'insurrection de Pologne, où on les soupçonnait de rester secrètement fidèles à la cause des Russes, leurs anciens coreligionnaires.

Quoi qu'il en fût, promesses, dons et secours pécuniaires, séductions de divers genres, tout avait été essayé



par l'administration russe, dans les dernières années, pour les dissuader de rester davantage dans le schisme et pour les engager à se rattacher, de leur propre mouvement, à l'Église gréco-russe.

L'orthodoxie faisait donc des progrès continus dans les éparchies de Mohilew, de Polotsk et de Wolhynie, où un grand nombre d'églises grecques-unies étaient converties en églises orthodoxes; où des couvents de ruthéniens-unis se trouvaient incorporés dans l'Église russe; en outre, quantité de catholiques romains demandaient eux-mêmes à rentrer dans la communion orthodoxe.

On avait défendu, sous peine d'amende et de confiscation, à tous les couvents catholiques, d'employer comme serfs et comme serviteurs, des individus appartenant à l'Église grecque. On construisait, on établissait partout des chapelles gréco-russes; il y en avait déjà trois, à Varsovie, où les mariages mixtes tendaient inévitablement à augmenter la population orthodoxe; on envoyait des prêtres russes pour desservir ces chapelles, en leur assurant un traitement bien supérieur à celui des prêtres grecs-unis et catholiques. On avait aussi fondé des écoles, où l'on professait la théologie de l'Église d'Orient. Les couvents catholiques et schismatiques, que la loi supprimait au profit de l'orthodoxie, étaient, il est vrai, ceux qui n'avaient pas dans leur voisinage une agrégation suffisante de catholiques et de grecs-unis.

Enfin, après trois ans consécutifs d'efforts et d'habiles manœuvres, l'évêque de Lithuanie, Joseph, qui avait travaillé à ramener les grecs-unis dans le sein de l'Église orthodoxe, fit savoir à l'empereur que ce but allait être atteint, et qu'on pouvait compter désormais sur l'adhésion définitive de tout le clergé unitaire. L'évêque Joseph avait été



activement secondé, dans cette grande entreprise de conversion religieuse, par l'évêque d'Orsza, Basile, et par Antoine, évêque de Brzesc.

Ce fut de concert avec ces deux évêques, qu'il avait convoqué, le 24 février 1839, à Polotzk, une espèce de synode, auquel assistèrent tous les évêques et membres du haut clergé grec-uni, qui décidèrent, à l'unanimité, que leur intention formelle était de rentrer dans le giron de l'orthodoxie et d'y faire rentrer leurs ouailles avec eux. En conséquence, ils adressèrent à l'empereur le manifeste suivant, revêtu de treize cents signatures :

« A une époque de troubles, lorsque la Lithuanie a détaché de la Russie ses provinces occidentales, et depuis leur annexion à la Pologne, le peuple russe a dû supporter une épreuve difficile, par suite des efforts constants du gouvernement polonais et de la cour de Rome pour l'arracher à l'Église catholique orthodoxe d'Orient et le faire entrer dans celle d'Occident. Les personnes des classes élevées de la société, opprimées dans leurs droits par tous les moyens imaginables, se sont converties à la foi romaine et ont oublié leur véritable origine et leur nationalité.

« Les bourgeois des villes et les habitants des campagnes ont été soustraits à l'Église d'Orient, au sujet de l'Union imaginée à la fin du seizième siècle. Depuis lors, ce peuple se sépara de la Russie, qui est sa véritable mère ; des intrigues continuelles tendaient à le rendre tout à fait étranger à son ancienne patrie, et les unitaires subirent, dans toute l'acception du mot, le joug de l'Église d'Occident.

« Lorsque la Russie eut recouvré son territoire primitif,



une grande partie des unitaires rentrèrent dans le giron de l'Église de leurs pères, où tous trouvèrent asile et protection contre la domination du clergé romain.

« Maintenant, sous le règne béni de Votre Majesté impériale, et grâce à votre constante sollicitude, Sire, la liturgie et les institutions de l'Église d'Orient se trouvent rétablies, en grande partie, dans toute leur pureté. Les enfants du clergé reçoivent une éducation conforme à leur condition ; ils ont maintenant le droit de se proclamer fils de la Russie.

« Mais l'Église de l'Union grecque, isolée au milieu de plusieurs autres sectes, ne pourra jamais atteindre entièrement le degré de bien-être et de tranquillité nécessaires à sa prospérité, et ses nombreux enfants, habitants des provinces occidentales de l'empire, Russes par leur langue et leur origine, courent le danger de rester dans une situation critique, exposés à tout le danger des événements et en quelque sorte étrangers à leurs frères en religion.

« Toutes ces raisons, Sire, mais surtout le soin du salut éternel des troupeaux qui nous sont confiés, nous engagent, Nous, profondément convaincus de la vérité des dogmes de la sainte, apostolique et orthodoxe Église d'Orient, à nous prosterner au pied du trône de Votre Majesté impériale, pour la supplier très-humblement d'assurer la destinée future des unitaires, en leur accordant la permission de rentrer dans le giron de l'Église de leurs pères.

« Pour preuve de l'unanimité de notre vœu, nous avons le bonheur de présenter, Sire, Nous évêques et chefs du clergé de l'Église de l'Union grecque, l'acte rédigé par Nous au concile de Polotzk, auquel nous joignons les déclarations autographes de treize cent cinq autres membres du clergé de l'Union. »



L'empereur reçut ce manifeste, avec une véritable satisfaction, et par ukase du 1er/13 mars 1839, il prescrivit au Saint-Synode de prendre, sur cette importante affaire, une décision conforme aux saints canons de l'Église gréco-russe, après avoir examiné soigneusement l'acte solennel émané de l'assemblée de Polotzk.

Le Saint-Synode s'empressa d'obéir aux ordres de l'empereur, et dans ses séances du 18 mars et du 5 avril, il formula cette décision dans un rapport qui autorisait les évêques, le clergé et les populations appartenant au rite connu sous le nom d'*Église grecque-unie*, à être admis, sans aucune restriction, dans la communion orthodoxe d'Orient, et à faire désormais partie intégrante de l'Église russe.

Ce rapport du Saint-Synode fut présenté immédiatement à l'empereur, qui l'accepta, en écrivant au bas, de sa propre main, ces mots, accompagnés de sa signature : « *Je rends grâces à Dieu, et j'accepte.* »

Le Saint-Synode était en séance, lorsqu'il eut avis de la sanction que l'empereur avait donnée à la supplique des chefs de l'Église grecque-unie. L'évêque Joseph, qui se trouvait présent à la séance, apprit, en même temps, qu'il avait été nommé archevêque : il assista au *Te Deum* qui fut chanté en l'honneur de cet événement considérable, auquel il avait pris tant de part, et il prêta sur l'autel le serment d'usage.

Une lettre pastorale, rédigée par le Saint-Synode, annonça aux grecs-unis, qu'ils appartenaient, dès ce moment, à la religion orthodoxe, sauf à conserver provisoirement certains usages locaux qui n'affectaient ni la pureté des dogmes, ni les saints mystères. Le Saint-Synode avait décidé que l'administration des nouveaux diocèses réunis à l'Église nationale, et la direction des écoles ecclésias-



tiques qui en relevaient, seraient maintenues dans l'état actuel, jusqu'à ce qu'on eût avisé au moyen de les mettre en harmonie avec la juridiction des anciens diocèses orthodoxes.

Il faut bien constater que ce retour brusque, sinon violent, à la communion gréco-russe, trouva les grecs-unis dociles, soumis et presque indifférents. Les protestations et les oppositions n'eurent lieu qu'en dehors des éparchies de Mohilew, de Polotzk et de Volhynie, et naturellement dans les centres catholiques, en Pologne surtout, où la religion grecque-unie avait toujours été dédaignée comme religion d'une petite Église schismatique.

Le scandale, l'indignation éclatèrent bientôt dans toute la catholicité, lorsque le fait accompli fut connu et jugé à Rome, où on le qualifia de persécution contre les chrétiens et d'attentat à l'égard du saint-siége!

La Russie orthodoxe envisagea autrement la cessation d'un schisme, qui, « par l'œuvre miraculeuse du Très-Haut, et grâce à l'intervention pieuse du tzar, rendait à l'ancienne orthodoxie russe trente-deux couvents, douze cents paroisses, avec plus de deux mille églises, et un clergé composé de plus de quatre mille individus et accompagné de deux ou trois millions de fidèles. »

Les Russes, quelles que fussent leur position sociale, leur éducation et leur fortune, étaient sincèrement attachés à leur religion, et ils en exerçaient scrupuleusement les pratiques. Ils ne pouvaient que se soumettre, avec un profond respect, aux décisions de l'empereur, en matière religieuse, le tzar étant réellement chef spirituel et temporel de l'Église orthodoxe.

Il n'y eut donc aucun murmure, même parmi le clergé, lorsque l'empereur Nicolas crut devoir, de son propre



mouvement, diminuer le nombre toujours croissant des prêtres, des desservants d'église, et surtout de leurs adjoints. Le personnel des ecclésiastiques tendait à s'augmenter de plus en plus, à cause des priviléges qui leur étaient attribués, tels qu'exemption de toute espèce d'impôt et de tout service militaire. Il en résultait que la moindre cure de village comptait plusieurs desservants. L'empereur, malgré sa grande dévotion, n'hésita pas à détruire un abus qui avait éveillé l'attention de son gouvernement.

Il décida qu'une commune de moins de mille âmes n'aurait qu'un seul prêtre, desservant de son église, et que ce prêtre, salarié par l'État, jouirait du produit des terrains qui formaient la propriété inaliénable de la paroisse. En conséquence, la redevance annuelle, souvent très-onéreuse, que chaque commune avait à payer aux desservants de l'église locale fut légalement aboli.

De plus, l'empereur, qui avait à cœur d'élever le niveau moral et intellectuel des membres du clergé, ordonna que nul n'obtiendrait la prêtrise, sans avoir fait un cours de théologie dans les académies théologiques ou dans les séminaires de l'empire. Les prêtres russes étaient généralement des hommes modestes, pieux, charitables et vraiment chrétiens; dès lors, ils devinrent des hommes instruits, éclairés et capables.

CCLIX

Au moment où s'effectuait ainsi le retour des grecs-unis à la communion gréco-russe, avant même que cette grande œuvre aussi politique que religieuse fût entièrement accomplie, le grand-duc héritier était bien loin de l'Italie et de Rome, où il aurait pu entendre les plaintes du Saint-Père et les colères des catholiques romains.

En arrivant à La Haye, le 1er avril, avec le prince d'Orange et ses fils, il était allé d'abord rendre visite à sa tante la grande-duchesse Anne, princesse d'Orange ; puis, le prince son oncle l'avait conduit chez le roi des Pays-Bas, Guillaume Ier, et lui avait présenté tous les princes de la maison royale.

Le lendemain, premier jour de la semaine sainte, selon le rite grec, le césarévitch fit ses dévotions et communia dans la chapelle particulière de la princesse d'Orange. Ce jour-là, il dîna en petit comité chez le roi. Il passa, dans l'intérieur de la famille royale, les quatre jours suivants, qui correspondaient à la période la plus austère du carême russe, et ne se permit pas d'autres distractions que des promenades avec les princes aux environs de La Haye.

Les fêtes qu'on voulait donner en son honneur ne commencèrent donc qu'après les solennités de la pâque russe.



A l'issue de la messe, qui fut célébrée avec beaucoup de pompe à la chapelle de la princesse d'Orange, il y eut chez cette princesse (7 avril) un déjeuner auquel assistèrent les personnes de la suite du césarévitch et les Russes de distinction présents à La Haye. A quatre heures, grand dîner chez le roi.

Le 9 avril, le prince d'Orange donna dans son palais un bal, où se trouvèrent réunies six cents personnes de la haute société.

Le lendemain, le césarévitch et la famille royale honorèrent de leur présence la représentation au grand Théâtre, qui était magnifiquement décoré et éclairé à cette occasion : leur entrée fut saluée des acclamations les plus sympathiques, et l'orchestre exécuta tour à tour les hymnes nationaux russe et hollandais.

Le 12 avril, il y eut bal chez le prince Frédéric des Pays-Bas ; le 14, bal chez le baron de Maltitz, ministre de Russie, et le grand-duc héritier, qui faisait les honneurs de ce bal, y reçut tous les membres de la famille royale.

Le césarévitch devait commencer le lendemain une tournée en Hollande, et la famille royale avait promis de l'accompagner. Il partit avec le prince d'Orange, le 15 avril, et s'arrêta, en passant à Harlem, pour voir les curiosités de cette vieille ville, qui se glorifie d'avoir été le premier berceau de l'imprimerie.

A son arrivée à Amsterdam, il fut accueilli joyeusement par cette bonne population hollandaise, qui se souvient toujours de la légende de Pierre le Grand travaillant dans les chantiers de Zaardam sous le nom de *maître Pierre*. Les rues étaient remplies d'une foule bruyante et animée ; les maisons ornées de drapeaux et d'armoiries.

Le grand-duc Alexandre se montra plusieurs fois au bal-



con du palais où il était descendu et salua ces braves gens qui l'acclamaient avec transport.

La famille royale arriva, dans la journée : un dîner d'apparat fut servi, en la salle du Trône ; le soir, les princes allèrent au théâtre hollandais et y trouvèrent, de la part des spectateurs, le même accueil sympathique et les mêmes acclamations joyeuses. L'hymne national russe, exécuté à grand orchestre, fut chanté par les premiers artistes.

Le grand-duc héritier n'avait que deux jours à passer à Amsterdam : il commença la première journée, par se rendre, avec sa tante la princesse d'Orange, à l'église grecque, fondée en 1697, à l'époque du séjour de Pierre le Grand dans cette capitale. Il fit ses prières, à l'endroit même où son glorieux ancêtre avait fait les siennes, cent quarante-deux ans auparavant.

Le grand-duc visita ensuite, pendant plusieurs heures, les monuments, les établissements publics, les collections d'art. Il resta longtemps au Musée, pour admirer la galerie de tableaux qui possède les chefs-d'œuvre de l'école hollandaise : il ne pouvait détacher ses regards du superbe portrait de l'empereur Pierre Ier, peint par Gelder, le meilleur élève de Rembrandt.

On lui montra, dans le Cabinet d'estampes, l'épreuve unique d'une gravure sur cuivre, faite par ce grand monarque, qui appliquait souverainement son génie à tout ce qu'il voulait entreprendre, et qui, après avoir manié la hache et le marteau du constructeur de navires, s'était amusé à esquisser une estampe au burin dans l'atelier d'un graveur hollandais.

La soirée fut donnée à une représentation du Théâtre français, dans laquelle on ne manqua pas d'exécuter l'hymne national, au bruit des applaudissements de toute la salle.



La journée du 17 avril était réservée tout entière, en quelque sorte, à la mémoire de Pierre le Grand.

Vers onze heures du matin, le césarévitch alla d'abord à l'Arsenal, que le tzar Pierre avait tant de fois parcouru avec son ministre favori Lefort, tous deux cachés sous les habits de simples ouvriers.

Le prince Frédéric des Pays-Bas, en sa qualité de grand-amiral, eut l'honneur de recevoir le grand-duc héritier. Ils visitèrent ensemble dans le plus grand détail les vaisseaux en construction et ceux qui étaient dans le bassin.

On monta ensuite sur un bateau à vapeur, où étaient déjà le prince et la princesse d'Orange, ainsi que la princesse Frédéric des Pays-Bas. Après une heure de navigation peu fatigante, on débarquait à Zaardam, où les habitants en costumes de fête attendaient impatiemment l'auguste descendant du tzar Pierre, qui avait laissé dans cette ville des souvenirs si vivants et si populaires. Les rues étaient ornées de drapeaux, de rubans et de fleurs.

La famille royale et son hôte illustre allèrent d'abord à l'église locale, sur le seuil de laquelle le bourguemestre vint les recevoir, en leur adressant une allocution où il exprimait au nom de ses concitoyens la joie que leur inspirait la présence du grand-duc héritier de Russie au milieu d'eux.

Les illustres visiteurs se rendirent au Vostenborg, maison de Pierre le Grand, que la grande-duchesse Anne, princesse d'Orange, avait fait réparer et rétablir dans son état primitif, lorsque le roi des Pays-Bas lui en avait fait présent à l'époque de son mariage.

Ce fut elle qui, en sa qualité de propriétaire de la maison, y introduisit le césarévitch et les personnes qui



l'accompagnaient : un déjeuner y était préparé; on se mit à table, et le grand-duc Alexandre fut placé en face d'un portrait de son aïeul, représenté avec le costume de charpentier, qu'il avait à Zaardam, où il apprenait l'art de construire des navires.

Pendant le repas, des toasts furent portés à l'empereur de Russie et au roi des Pays-Bas, ainsi qu'à la prospérité des marines russe et hollandaise.

On visita les chantiers de construction, où le drapeau russe flottait de tous côtés. On dina dans une maison voisine de celle de Pierre le Grand, et l'on retourna par mer à Amsterdam.

Le grand-duc héritier et les princes des Pays-Bas partirent le lendemain 18 avril, pour revenir à La Haye. On passa par Leyde, et le césarévitch prit beaucoup d'intérêt à parcourir cette ville célèbre dans les annales de la science : il visita l'Université, la Bibliothèque et le Musée, sous la conduite des chefs de ces beaux établissements littéraires et artistiques, qui restèrent charmés et ravis de son urbanité, de son instruction et de son jugement.

Le séjour du grand-duc à la cour de La Haye se termina par les fêtes données à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

Le 28 avril, il y eut grand banquet chez le roi; le 29, déjeuner, suivi de bal, chez le prince d'Orange, et après ce bal qui s'était prolongé jusqu'à dix heures du soir, le césarévitch alla faire ses visites d'adieu à la famille royale.

Le lendemain, 30 avril, après avoir entendu à l'église les prières d'usage, il partit avec les jeunes princes des Pays-Bas, pour Tilbourg, quartier-général de l'armée néerlandaise, qui était depuis plusieurs mois stationnaire à peu de distance du camp de l'armée belge.

On savait pourtant que le traité des cinq puissances pour la séparation définitive de la Belgique et de la Hollande était signé depuis le 19 avril et que par conséquent la paix ne serait pas troublée.

Ce fut le prince d'Orange, chef de l'armée des Pays-Bas, qui vint recevoir à Tilbourg le grand-duc héritier et qui lui présenta, le soir même, tous les généraux et officiers supérieurs des troupes réunies au quartier-général. Une grande parade devait avoir lieu aux environs de la ville, en l'honneur du grand-duc; le prince d'Orange y commandait quinze bataillons d'infanterie, vingt-trois escadrons de cavalerie et dix batteries d'artillerie, qui, après différents exercices et quelques évolutions, défilèrent devant Son Altesse impériale.

Le grand-duc héritier ne pouvait plus retarder son départ pour l'Angleterre où son arrivée était annoncée officiellement au gouvernement britannique : sa présence à la cour de la reine Victoria devait aider à dissiper quelques nuages qui existaient, par suite des affaires de l'Inde et de l'Orient, entre la Grande-Bretagne et la Russie.

Le 2 mai, il s'embarqua sur un bateau à vapeur néerlandais *le Cerbère*, qui l'attendait à Mordeik, sur la Meuse, près de Tilbourg : le prince d'Orange, qui l'avait accompagné jusqu'à son embarquement, lui dit adieu, quand le navire leva l'ancre; les princes Frédéric et Alexandre ne prirent congé de lui qu'au port d'Helvoetsluys, à l'embouchure de la Meuse, et le prince Henri le suivit à Londres.

Le lendemain matin, *le Cerbère* entrait dans la Tamise, après une heureuse traversée, et vers une heure de l'après-midi, le césarévitch descendait à terre dans une chaloupe royale anglaise, salué par une batterie d'artillerie et reçu par une garde d'honneur.



Lord Torrington, pair d'Angleterre, chargé par la reine Victoria d'accompagner le grand-duc durant son séjour, le complimenta au nom de Sa Majesté Britannique et le conduisit à Londres, lui et sa suite, dans les voitures de la cour.

L'ambassadeur plénipotentiaire de Russie comte Pozzo di Borgo, avec les employés de l'ambassade, et l'aide de camp général comte Worontzoff, s'empressèrent de venir présenter leurs hommages à Son Altesse impériale, dans l'hôtel qu'on lui avait préparé.

Ce n'est que le lendemain, 4 mai, que le grand duc alla rendre visite à la reine, à tous les membres de la famille royale, et au duc de Wellington, en sa qualité de feld-maréchal de Russie.

Le jour même, il dîna chez la reine, au palais de Buckingham, avec les personnes de sa suite.

Le grand-duc avait éprouvé dès l'abord une véritable sympathie pour le peuple anglais; le caractère froid et grave, l'exquise politesse de l'aristocratie britannique allaient à son tempérament et lui inspiraient le désir d'être compris et apprécié lui-même par ses nobles hôtes, qui se montraient fiers de le posséder et de lui faire connaître les institutions de leur pays.

Le prince sortait chaque jour, avec le prince Orloff et lord Torrington, afin de passer en revue les innombrables établissements publics que la ville de Londres offre à la curiosité des étrangers.

En même temps, il prenait part avec plaisir aux fêtes brillantes que la haute société lui offrait à l'envi en faisant assaut de luxe et de magnificence. Partout, dans le grand monde comme au milieu de la population, dans les rues comme dans les salons, il se voyait accueilli, entouré, avec autant de respect que de cordialité.



Il visita successivement la cathédrale de Saint-Paul, l'abbaye de Westminster, la Tour et ses arsenaux, les docks de Sainte-Catherine, la Banque d'Angleterre, les prisons de Newgate et de Bridewell, le tunnel de la Tamise, l'hôtel des Invalides, divers établissements d'instruction publique, et l'exposition des beaux-arts.

Chaque soir avait sa destination et son emploi, souvent laborieux : le 7 mai, après avoir assisté à la représentation de l'Opéra italien, le grand-duc affecta de se montrer d'abord dans une soirée nombreuse chez lord Brougham, un des premiers hommes d'État de l'Angleterre, qui était alors l'éloquent et puissant adversaire du cabinet de lord Melbourne ; le 8 mai, il dîna chez lord Palmerston, avec tous les ministres et alla ensuite au bal que le comte Pozzo di Borgo donnait en son honneur au monde officiel et à l'aristocratie; le 9, il assista chez le duc de Cambridge, oncle de la reine, à un banquet, suivi d'un grand concert, dans lequel on entendit les meilleurs artistes de l'Opéra italien de Paris, qui se trouvaient à Londres en ce moment.

Il y eut, le 10, chez la reine, au palais de Buckingham, un merveilleux raout, qui se prolongea jusqu'au jour : la reine avait ouvert le bal avec le grand-duc.

Le lendemain, à dix heures du matin, le grand-duc, accompagné du prince Henri des Pays-Bas, se rendit, avec sa suite, à l'arsenal de Woolwich, situé à neuf milles de Londres, Son arrivée fut annoncée par une salve d'artillerie, et tous les chefs de l'établissement, en uniforme, vinrent le recevoir. Il visita en détail les ateliers et les différents dépôts d'artillerie ; il assista au tir des canons de différents calibres, des bombes et des fusées à la congrève; il vit les exercices de plusieurs batteries à pied et à cheval.

En retournant à Londres, il s'arrêta pour visiter à Green-



wich l'Hôtel des Invalides de la marine. L'amiral sir Thomas Hardy, gouverneur de Greenwich, après l'avoir fait passer devant le front des invalides rangés en bataille, lui fit voir tous les détails de cet immense établissement qui forme une espèce de ville militaire.

A sept heures, le grand-duc dînait chez l'ambassadeur de Russie, avec tous les ministres de la reine; à neuf heures, il accompagnait la reine au Théâtre-Italien.

Le grand-duc était loin d'avoir vu tout ce qu'il y avait d'intéressant et de curieux à Londres. Il consacra la journée du 13 mai à visiter le Pénitentiaire des jeunes criminels, et l'Hôpital des fous. Il voulut entrer, en passant, dans une des premières brasseries de Londres, et fut accueilli, à sa sortie, par les vivats de la foule. Il se rendit ensuite au palais de Westminster, qui renferme les salles des deux Chambres et celle de la Haute Cour de justice; il admira, dans ce vieux palais historique, le *Westminster-Hall*, la plus vaste salle qui existe en Europe et dans laquelle ont lieu les grands banquets à l'occasion du couronnement des souverains de l'Angleterre. Il assista ensuite à l'audience de la Cour de justice, et aux séances de la Chambre des lords et de la Chambre des communes.

Ce jour-là, il dîna chez le marquis de Lansdown, président du Conseil privé, et il alla le soir au concert chez la reine.

La journée du 14 mai fut employée à voir plusieurs galeries de tableaux, appartenant à des particuliers; le soir, après avoir assisté à la représentation de l'Opéra Italien, dans la loge de la reine, il parut au bal que donnait la duchesse de Glocester, tante de la reine, qui y assistait également.

Le 15, à onze heures du matin, le grand-duc et le prince



Henri des Pays-Bas allèrent aux courses d'Epsom, à quinze milles de Londres : ces courses de chevaux avaient attiré une prodigieuse affluence de spectateurs.

A son retour, le grand-duc, en traversant les faubourgs de Londres, fut salué par la foule qui se découvrait à son passage et poussait de bruyants hourras. Le soir, il honora de sa présence le bal de la noblesse, auquel l'avaient invité les dames patronnesses, qui appartenaient aux plus grandes familles de l'Angleterre.

Le 16 mai, jour de l'Ascension, après la messe célébrée à la chapelle de l'ambassade de Russie, le grand-duc alla visiter l'Hôtel des monnaies, où l'on exécuta sous ses yeux les opérations successives du monnayage, et il visita ensuite une des plus importantes fabriques d'orfévrerie et de bijouterie, où il prit intérêt à suivre le travail des ouvriers qui l'acclamèrent à son arrivée et à son départ, Le soir, il alla encore au Théâtre-Italien.

Le 17, il dîna chez le marquis d'Anglesea, et il ne manqua pas d'assister à un superbe bal, chez le duc de Wellington : tous les membres de la famille royale s'y trouvaient, et plus de mille invitations avaient été faites dans la plus haute aristocratie, dans l'armée et dans la marine.

La journée du 18, si utilement remplie qu'elle fut, causa quelque fatigue à l'auguste voyageur, qui passa quatre heures entières au British-Muséum, pour y voir la bibliothèque, les manuscrits, les cabinets d'histoire naturelle, le cabinet d'estampes, le cabinet des médailles, le musée égyptien et le musée de sculpture antique. Les conservateurs du British-Muséum furent émerveillés des connaissances variées que possédait le prince et surtout du tact et de la réserve avec lesquels il s'en servait.

Le 19, le grand-duc et le prince Henri des Pays-Bas al-

lèrent visiter, aux environs de Londres, le château de Richemont, remarquable surtout par sa position pittoresque, et le palais de Hampton-Court, fameux par sa galerie de tableaux de maîtres et sa collection de portraits historiques. Les deux princes furent surtout émerveillés, en examinant la suite des cartons de Raphaël que renferme ce palais de plaisance. Le grand-duc, qui venait de voir en Italie les fresques de Raphaël et la plupart de ses chefs-d'œuvre de peinture, fit observer, avec beaucoup de tact et de goût, que le génie du maître éclatait davantage dans ces cartons destinés à servir de modèle à des tapisseries et dont la conservation laisse beaucoup à désirer.

Dans la matinée du 20, les deux princes assistèrent, dans le parc de Saint-James, à la parade des troupes de la garde royale qui se trouvaient à Londres. Le duc de Cambridge et le duc de Wellington, tous deux feld-maréchaux, commandaient en personne les régiments dont ils étaient chefs.

A l'approche du césarévitch, la musique fit entendre l'hymne national russe. Le général lord Hill, commandant en chef de l'armée anglaise, présenta son rapport au prince, sur l'état des troupes présentes sous les armes. Après le défilé de l'infanterie, les princes furent conduits à l'endroit où deux régiments de cuirassiers, rangés en bataille, firent l'exercice et manœuvrèrent devant eux.

Ils avaient accepté un déjeuner, que le corps des officiers de ces régiments leur donna aux casernes et dont les toasts en l'honneur des deux convives se renouvelèrent souvent avec une franche allégresse.

Mais d'autres toasts non moins sincères et joyeux allaient retentir, le jour même, à la grande Taverne de Londres, où la Compagnie de Russie, composée des plus riches négociants

de la Cité, devait offrir un banquet au grand-duc héritier. Les préparatifs de ce banquet, pour lequel aucune dépense ne fut épargnée, avaient été faits avec une recherche inouïe et une magnificence extraordinaire.

Le grand-duc et le prince Henri des Pays-Bas qui l'accompagnait furent reçus, avec leur suite, à l'entrée de la Taverne, par une députation choisie parmi la Compagnie de Russie. On les conduisit, à travers le vestibule, dont le plancher était couvert en drap cramoisi, au grand salon, où le gouverneur de cette Compagnie, William Astell, leur présenta les invités. C'étaient les plus illustres représentants de la noblesse, de la politique, de la finance, du commerce et de la marine.

Un portrait de l'impératrice Catherine II décorait la salle du festin, où le buffet étalait une nombreuse vaisselle d'or et d'argent. A l'extrémité de la salle, vis-à-vis le fauteuil du président, une galerie, pleine de dames du plus haut rang, dominait l'orchestre des musiciens, dirigé par les meilleurs artistes. Le dîner de cent dix couverts présentait une incomparable réunion de mets délicats, de poissons monstrueux, de pièces de viande énormes, de gibier rare, des primeurs merveilleuses et des vins exquis.

Après le repas, lorsque la prière eût été dite en chœur par les chantres et les musiciens, le président du banquet proposa successivement trois toasts, qui furent accueillis avec d'unanimes acclamations : toast à la reine d'Angleterre, toast à sa tante, la reine douairière Adélaïde, et toast à l'empereur Nicolas.

Le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, répondit à ce dernier toast, en rappelant les bonnes et amicales dispositions qui existaient réciproquement entre les deux nations anglaise et russe : « Ces sentiments réciproques, dit-il,



ont subsisté pendant des siècles, et j'espère qu'ils subsisteront encore pendant des siècles à venir. Je ne doute pas que les deux nations amies ne parviennent à triompher des difficultés et des obstacles qui les embarrassent. Le passé offre de grands encouragements pour l'avenir. Les plus grands dangers ont été déjà combattus et surmontés par la sagesse, la franchise et la fermeté. Le bien général de tous, qui forme le but commun, sera de nouveau atteint, si ces deux grandes nations continuent à prendre les mêmes principes pour base de leur conduite. »

Ces paroles, que tout le monde avait comprises, malgré leur tournure un peu vague et énigmatique, faisaient allusion aux difficultés assez sérieuses qui s'étaient élevées depuis plusieurs mois entre la Russie et la Grande-Bretagne, à l'occasion des dernières affaires de l'Inde.

Le toast à la santé du grand-duc héritier fut salué trois fois de suite par trois hourras. Le prince, qui parlait l'anglais avec autant de facilité que de précision et d'élégance, répondit, dans cette langue, qu'il était très-flatté du gracieux accueil que l'assemblée venait de faire à un toast en son honneur.

« Je profiterai avec plaisir de cette occasion, ajouta-t-il, pour déclarer publiquement combien je suis sensible à toutes les politesses que j'ai reçues en ce noble pays, non-seulement de Sa Majesté la reine et des ministres de Sa Majesté, mais encore, je crois pouvoir le dire sans affectation, quoique avec orgueil, de chaque Anglais en particulier. Jamais, jamais, je n'en perdrai le souvenir ! »

Il fut interrompu par les plus vifs applaudissements.

« Je vous demande en terminant, ajouta-t-il, la permission de proposer un toast à la prospérité de la Compagnie de Russie, ainsi qu'à la santé de tous ses membres, et



en outre, à une amitié longtemps soutenue entre la Grande-Bretagne et la Russie. »

A cette allocution si habilement improvisée par le césarévitch, succéda un toast à la santé du prince Henri des Pays-Bas, « fils d'un des plus anciens et des plus fidèles alliés de l'Angleterre. » Le président du banquet, en portant ce toast, se plut à rappeler que le grand-duc de Russie était venu en Angleterre, « pour apprendre à connaître personnellement les institutions de cette grande nation et les facilités qu'elles offrent au perfectionnement, ainsi qu'au bonheur de l'humanité. »

Le grand-duc ayant alors proposé un toast à la santé de William Astell, gouverneur de la Compagnie de Russie, celui-ci, dans sa réponse, trouva l'occasion de porter un toast en l'honneur des ministres de la reine.

La plupart de ces ministres étaient présents, et ce fut lord Melbourne qui prit la parole en leur nom ; son discours eut une portée considérable, car il semblait avoir pour objet de faire amende honorable, en désavouant publiquement ce qu'il y avait eu de trop vif et de trop amer dans certaines communications diplomatiques adressées au gouvernement russe sur sa politique, qualifiée d'*insidieuse*, dans les affaires de l'Inde.

Après avoir rappelé les voyages que plusieurs souverains et princes de Russie avaient faits en Angleterre, depuis Pierre-le-Grand qui vint rendre visite au roi Guillaume III en 1697, lord Melbourne n'oublia pas que l'empereur actuel était venu aussi à Londres en 1816, lorsqu'il n'était encore que grand-duc; en parlant d'un personnage aussi illustre, le noble lord s'excusa de ne pouvoir exprimer tout ce qu'il éprouvait d'admiration pour le successeur d'Alexandre Ier, à qui toute l'Europe et le monde entier avaient tant



d'obligations et de reconnaissance, mais il affirma seulement qu'il croyait l'empereur Nicolas « tout aussi homme d'honneur, de vérité et de justice, que pas un autre homme sur la terre. »

Quand les applaudissements qui accueillirent cette déclaration solennelle eurent cessé, lord Melbourne ajouta que « les sentiments manifestés dans les discours précédents, pouvaient être considérés comme de nouveaux gages, comme une nouvelle assurance du maintien de la paix et de la concorde entre deux nations faites pour s'aimer, s'estimer et s'admirer l'une l'autre, deux nations dont les dissentiments troubleraient le monde civilisé jusque dans son centre, mais dont l'amitié et l'union doivent assurer la paix universelle, maintenir l'ordre entre les peuples et les gouvernements, et propager avec rapidité la civilisation et le bonheur du genre humain. »

Ce discours très-explicite, prononcé par un ministre de la reine parlant au nom du cabinet anglais, fut regardé comme le prélude d'un traité d'alliance politique entre l'Angleterre et la Russie.

Aussi, le comte Pozzo di Borgo, en remerciant lord Melbourne d'avoir si loyalement dissipé les défiances et les malentendus qui avaient failli brouiller deux nations amies, déclara d'une voix émue qu'il se sentait arrivé à la fin de sa carrière politique, car toute chose a son terme, dit-il, mais il mourrait heureux s'il pouvait quitter ce monde avec la conviction que la bonne harmonie, dont il avait été longtemps le garant et pour ainsi dire le gardien, continuerait à exister entre ces deux puissants empires.

Le dernier toast, porté à lord Wellington, doyen des feld-maréchaux de l'armée de Russie, décida ce grand homme de guerre, cet éminent homme d'État à prononcer



une spirituelle et charmante improvisation, dans laquelle il fit l'éloge le plus délicat et le plus vrai du césarévitch, l'hôte sympathique de l'Angleterre : « Sa générosité bien entendue, dit-il, sa gracieuse affabilité et sa bonté extrême pour tous ceux qui ont le bonheur de s'approcher de sa personne impériale, ont produit dans notre pays une impression qui ne sera pas de sitôt effacée. »

Il termina son discours, que les applaudissements interrompaient presque à chaque phrase, par exprimer sa reconnaissance et son admiration pour l'empereur Alexandre I[er], qui lui avait accordé le grade de feld-maréchal dans l'armée russe : « Je dois ajouter, dit-il, que j'ai reçu de l'empereur actuel de Russie toutes les marques de faveur et de distinction, qu'il était convenable à Sa Majesté impériale d'accorder, et, à moi, de recevoir. »

L'assemblée allait se séparer, lorsque lord Londonderry répara un oubli que tous les assistants se fussent reprochés, comme il le fit observer, en proposant de porter un toast à la santé de l'impératrice de Russie.

Ce banquet mémorable, où la présence du césarévitch avait donné lieu à des manifestations si sympathiques, devait avoir la plus favorable influence sur les relations politiques des deux gouvernements. Le grand-duc y gagna en Angleterre une popularité qui ne fit que grandir depuis.



CCLX

Le grand-duc héritier avait témoigné le désir de ne pas quitter l'Angleterre, sans avoir vu l'université d'Oxford; il partit pour cette ville, située à 60 milles de Londres, le matin du 21 mai. Le prince Henri des Pays-Bas était, comme à l'ordinaire, son compagnon de voyage : ils firent leur entrée dans la ville d'Oxford, au bruit de toutes les cloches. Le vice-chancelier de l'université, avec une députation de professeurs, vint au-devant des deux augustes voyageurs, pour les supplier de visiter l'université et de daigner accepter le titre de docteur en droit civil; ils furent reçus à l'entrée, par les autorités supérieures qui gouvernent ce célèbre établissement littéraire, et qui sont chargées d'en maintenir les anciens priviléges.

Introduits dans la grande salle des conférences, aux acclamations de la nombreuse assemblée qui s'y trouvait réunie, les deux princes prirent place; le vice-chancelier les complimenta et leur offrit des diplômes de docteur en droit civil. Alors l'assistance éclata en applaudissements longtemps répétés.

Les princes visitèrent ensuite tous les colléges de l'uni-



versité, ses collections scientifiques, sa bibliothèque, son imprimerie, et ses autres curiosités.

Ils avaient accepté une invitation à dîner chez le vice-chancelier, et ils y rencontrèrent les officiers supérieurs et les docteurs de l'université. Les toasts se succédaient, à la fin du repas, si chaleureux et si redoublés, que les deux augustes convives eurent bien de la peine à satisfaire aux usages de la politesse anglaise, en conservant leur libre arbitre. On eût voulu les garder jusqu'à ce que tous les verres fussent vides. Ils ne quittèrent Oxford que dans la soirée : tous les étudiants et toute la population étaient sur pied, avec des drapeaux et des bannières, pour assister à leur départ et les saluer de bruyantes et frénétiques acclamations.

Le 22, le grand-duc se retrouvait chez la reine, au palais de Saint-James, pour assister au lever, qui eut lieu dans la salle du Trône. A son arrivée et à sa sortie, la garde du palais lui rendit les honneurs militaires; le soir, il dîna chez le duc de Beauford, et y passa la soirée pour entendre un des plus beaux concerts qu'on eût encore donnés à son intention.

En ce moment, les chartistes, que les chefs de la politique whig ou libérale avaient mis en avant pour demander des réformes, causaient une prodigieuse agitation dans la ville de Londres, et la police restait spectatrice inoffensive de leurs turbulents meetings et de leurs interminables processions.

Les agitateurs espéraient que la présence fortuite du grand-duc de Russie servirait de prétexte à quelque scandale, qui eût amené une de ces émeutes populaires que la police aurait été forcée de réprimer par des moyens énergiques et violents. Le nom de la Pologne devait se trouver



mêlé aux clameurs de la foule, et les réfugiés polonais n'auraient pas fait défaut à cette manifestation contre le tzar. Mais le césarévitch eut la prudence de se tenir absolument éloigné du théâtre de ces menées révolutionnaires, qui avaient leur foyer principal à Birmingham et à Manchester.

Le 23 mai, anniversaire de la naissance de la reine, le césarévitch se rendit au palais de Saint-James, pour offrir ses félicitations à Sa Majesté; il assista, dans la salle du Trône, au cercle de la reine, qui reçut le corps diplomatique et une foule considérable de personnes de distinction; il partagea sa soirée entre une réception chez le marquis de Lansdown, président du conseil privé, et un bal donné en son honneur par la princesse de Pembrocke, née comtesse de Worontzoff. Le lendemain, il assista encore à un grand bal chez la reine, au palais de Buckingham.

Dans l'après-midi du 25, il alla voir, aux environs de Londres, une course de chevaux, qui avait attiré une prodigieuse affluence de spectateurs. Là, comme partout, sa présence fut le signal des plus vives acclamations.

Il devait dîner à sept heures chez le marquis de Herford, avec les grands dignitaires de l'État. Son arrivée à l'hôtel du marquis, dans Regent's Park, fut saluée par l'hymne national russe, exécuté au milieu des salves d'artillerie. Ce dîner dépassa, en recherche et en somptuosité, tous ceux auxquels le grand-duc avait assisté jusqu'alors. La soirée se termina par un feu d'artifice, où les chiffres de l'auguste invité se reproduisaient à chaque instant en traits lumineux et en couleurs étincelantes.

Le 26, jour de la Pentecôte russe, le grand-duc entendit la messe dans la chapelle de l'ambassade, et dîna chez le marquis de Londonderry.



Il avait accepté l'invitation de la reine, pour passer les journées du 27, du 28 et du 29 mai, au château de Windsor, avec le prince Henri des Pays-Bas et les personnes de leurs suites. Depuis bien des années, cet antique et superbe palais n'avait été animé par des fêtes aussi splendides que celles qui furent offertes alors par la reine d'Angleterre à ses illustres hôtes. Chaque jour, le déjeuner était suivi de jeux, de promenades et de chasses; le dîner, de musique et de danses, qui se prolongeaient fort avant dans la nuit.

Dans la matinée du 28, on se rendit, en voitures de gala, aux courses d'Ascot, et l'on y déjeuna dans le pavillon de la reine, à l'Hippodrome.

Le 29, à onze heures du matin, deux régiments de cavalerie manœuvrèrent sous les fenêtres du château et défilèrent ensuite devant le grand-duc et le prince des Pays-Bas. Ces deux princes firent ensuite une promenade à cheval, avec la reine, qui leur montra les sites pittoresques que la nature et l'art semblent avoir multipliés à l'envi autour du château de Windsor.

Le soir, après le bal, le grand-duc de Russie prit congé de Sa Majesté et rentra le lendemain à Londres, où il rendit visite à la reine douairière Adélaïde, qui était de retour d'un voyage à l'étranger; il se rendit ensuite chez les membres de la famille royale, pour leur faire ses adieux.

Il quitta Londres, le 31 mai, et vint s'embarquer à Deptford, sur le bateau à vapeur *le Firebrand*, que le gouvernement anglais avait fait préparer pour lui.

Le grand-duc héritier était toujours accompagné de lord Torrington, qui avait été attaché à sa personne pendant son séjour en Angleterre, et qui devait le suivre, par ordre de la reine, jusqu'en Hollande. Il avait aussi pour compa-

gnons de route le prince Henri des Pays-Bas et le prince Édouard de Saxe-Weimar, qui était venu à Londres pour s'y trouver en même temps que lui.

Une garde d'honneur attendait l'auguste voyageur à Deptford, où les autorités vinrent lui présenter leurs devoirs. La population s'était amassée sur le port, et ses hourras joyeux se succédèrent, au bruit des salves d'artillerie et aux sons des musiques militaires exécutant l'hymne national russe, jusqu'à ce que le navire eût levé l'ancre, pour descendre la Tamise et se diriger vers la Hollande.

La traversée fut aussi heureuse que rapide : à cinq heures du matin, *le Firebrand* entrait dans le port de Rotterdam.

Dès que le grand-duc eut débarqué, il monta en voiture avec le prince Henri des Pays-Bas, et, en moins d'une heure et demie, il fut à La Haye, chez sa tante la princesse d'Orange.

La journée se passa en famille, et les deux princes trouvèrent à peine le temps de raconter toutes les particularités de leur intéressant voyage.

Le bruit avait couru, non-seulement à Londres, mais encore dans toute l'Europe, que ce voyage, en dehors du but politique auquel la Russie voulait atteindre par l'intermédiaire du grand-duc, pouvait se rattacher à un projet de mariage qui aurait fait du prince Henri des Pays-Bas l'époux de la reine Victoria. Cette jeune et belle reine avait alors un peu plus de dix-neuf ans, et sa tante la reine douairière Adélaïde, veuve de Guillaume IV, s'occupait de lui chercher, dans les cours d'Allemagne, un mari qui se contenterait, sans être jamais roi régnant et gouvernant, de voir ses enfants destinés au trône de la Grande-Bretagne.

On disait même que les démarches de la reine douai-

rière avaient réussi à mettre au premier rang des prétendants à la main de la reine Victoria un prince de Saxe-Cobourg-Gotha, que sa bonne mine, sa belle figure et son mérite personnel semblaient recommander d'avance au choix flatteur de sa future épouse. Aussi, dans le banquet donné en l'honneur du grand-duc, à la Taverne de Londres, on avait fait allusion aux motifs secrets de l'absence de la reine Adélaïde, qui était alors à la cour de Saxe-Gotha, en déclarant que son retour, impatiemment attendu, serait salué avec enthousiasme par tous les véritables Anglais.

C'était, disait-on, dans l'espoir de devancer ce retour de la reine douairière et d'en empêcher les conséquences, que le roi des Pays-Bas avait envoyé son petit-fils Henri à la cour d'Angleterre, avec le grand-duc de Russie. Le prince des Pays-Bas avait à peu près l'âge de la reine; il était bien fait, élégant, distingué, intelligent, mais il ne plut pas, ou du moins il fut complétement éclipsé par son cousin le grand-duc, auprès de la reine Victoria, qui n'eut des yeux et des préférences que pour ce dernier.

Un mariage entre eux était impossible; ils le savaient l'un et l'autre, et ils restèrent dans les termes d'une sympathie réciproque.

La chronique des salons, qui donne des échos multiples à tout ce qu'elle suppose et à tout ce qu'elle invente, avait rapporté que la reine était inconsolable du départ du césarévitch. L'accueil qu'elle lui avait fait pendant un mois témoignait, d'ailleurs, des sentiments d'estime et de bienveillance que ce jeune prince ne manqua pas de lui inspirer. Le grand-duc, de son côté, avait répondu par la plus cordiale gratitude aux attentions et aux prévenances dont il fut l'objet à la cour britannique.



Le grand-duc héritier était rappelé à Saint-Pétersbourg, par son auguste père, et surtout par sa mère, qui souffrait d'être séparée de lui depuis près de neuf mois. Il ne pouvait se dispenser, d'ailleurs, d'être présent au mariage de sa sœur la grande-duchesse Marie et du duc de Leuchtenberg. Cependant le bruit s'était répandu, dans les cours d'Allemagne, que ce mariage n'était pas vu de bon œil par le césarévitch, et qu'il eût préféré ne point y assister. Quels que fussent les motifs qui avaient donné lieu à un pareil bruit, on s'étonna du peu d'empressement que le grand-duc semblait mettre à rentrer en Russie, à son retour d'Angleterre, car il passa encore plus d'un mois en Allemagne.

Il était parti de La Haye le 2 juin, après avoir rendu visite au roi des Pays-Bas et aux membres de la famille royale, et il alla, par Leyde, Utrecht et Arnheim, se reposer à Nimègue, où il garda l'incognito jusqu'à ce qu'il remontât en voiture, pour arriver à Dusseldorff dans l'après-midi du 3 juin.

Le prince royal de Prusse était venu l'attendre dans cette ville, et avait invité à sa table les autorités locales et les généraux qui commandaient les troupes de la garnison. Le grand duc, quoique très-fatigué, se défendit en vain de paraître à ce dîner, et, le soir, il dut encore assister, avec le prince royal de Prusse, à une fête que leur donnèrent les artistes de l'académie de Dusseldorff.

Le grand-duc avait hâte de se dérober à ces fêtes, à ce cérémonial, à cette étiquette qu'il subissait depuis tant de mois, et qui avaient fini par lui devenir insupportables. Il ressentait de nouvelles atteintes de la fièvre intermittente qui l'avait si gravement incommodé dans le cours de la précédente année; il éprouvait le besoin de prendre quel-



que repos et de voyager pour son plaisir, sans s'astreindre aux ennuis et aux fatigues de la représentation officielle.

Il suivit les bords du Rhin, dans la journée du 4, traversant Cologne, Bonn et Coblentz, sans s'arrêter, et arriva le soir à Ems. Il y eût volontiers passé quelques jours, afin d'y prendre les bains; mais l'affluence des baigneurs était si gênante et si indiscrète, qu'il ne resta qu'une journée dans cette ville d'eaux, où il n'avait pas même la liberté de faire une promenade à pied, en habit du matin, sans être obsédé de curieux et d'importuns.

Ce fut pendant cette courte station à Ems, qu'un Français de beaucoup d'esprit, mais d'une nature peu bienveillante et toujours portée au sarcasme, le marquis de Custine, eut l'occasion de voir le grand-duc héritier et fit de lui un portrait charmant, dans lequel il suffisait d'effacer quelques traits hostiles et perfides, pour que la ressemblance fût aussi fine et aussi délicate que si le plus habile artiste l'eût reproduite sur la toile d'un tableau.

« Le grand-duc, dit cet excellent portraitiste littéraire, « a une tournure agréable, une démarche noble, sans au- « cune roideur militaire, et l'espèce de grâce qui le dis- « tingue rappelle le charme particulier attaché à la race « slave. Ce n'est pas la vivacité de passion des pays chauds, « ce n'est pas non plus la froideur impassible des hommes « du Nord; c'est un mélange de la simplicité, de la facilité « méridionales, et de la mélancolie scandinave.

« Le visage de ce prince, malgré sa jeunesse, n'a pas « autant d'agrément que sa taille; ses traits sont beaux, « quoiqu'un peu de bouffissure en efface la physionomie : « l'expression de son regard est la bonté, mais on voit « qu'il souffre ou du moins qu'il a souffert, car sa paupière « s'abaisse sur le coin extérieur de l'œil avec une vague



« tristesse qui trahit déjà les soucis d'un âge plus avancé.

« On dit qu'il a été sérieusement malade et que sa santé « n'est pas encore bien remise. Il y a, en effet, entre le « sourire des yeux et la contraction fréquente de la bouche, « une sorte de discordance qui accuse peut-être quelque « souffrance intérieure. Cependant la bouche, quoique sou« vent contractée, est toujours gracieuse et n'est pas sans « douceur.

« Le profil grec de ce jeune prince rappelle les médailles « antiques ou les portraits de l'impératrice Catherine ; mais « à travers l'air de bonté que donnent presque toujours la « beauté, la jeunesse, et surtout le sang allemand, on ne « peut s'empêcher de reconnaître ici une force de volonté « et une puissance de méditation, qu'on rencontre bien « rarement chez un jeune homme.

« Il brille, d'ailleurs, au milieu des jeunes gens qui com« posent sa suite, sans qu'on sache à quoi tient la distance « qu'on remarque entre eux et lui, si ce n'est à la grâce « parfaite de sa personne. La grâce dénote ordinairement « une aimable disposition d'esprit ; on peut dire que le « prince est à la fois imposant et agréable.

« Enfin, le grand-duc de Russie est un des plus beaux « modèles de prince qu'on ait jamais vus. »

Tel est ce portrait que sa date rend précieux et intéressant et qui, au moyen de quelques retouches adroites, dues à une dame de la cour, que le marquis de Custine avait autorisée à faire ces changements, mérita de figurer dans les albums de l'impératrice.

Le grand-duc héritier, qui avait invité lui-même, avec la plus gracieuse politesse, le marquis de Custine à faire un voyage en Russie, ne renonça pas sans regret à prolonger son séjour à Ems ; il alla passer une demi-journée à

Bieberich, chez le duc régnant de Nassau, il se rendit le lendemain à Francfort-sur-le-Mein.

Sa santé s'altérait sensiblement, par suite des fatigues de ce long voyage : il s'arrêta deux jours dans cette ville pour se reposer, avant de se rendre, le 10 juin, à Darmstadt, où il était attendu avec impatience par la famille grand-ducale. Les souvenirs qu'il avait laissés dans cette famille régnante ne s'étaient pas effacés depuis deux mois, et l'on espérait le garder plus longtemps que lors de son premier voyage, que la saison avait peu favorisé à la fin de mars, et qui ne lui avait permis que de donner quelques heures à la cour de Hesse. Ces quelques heures ne furent pas perdues, puisqu'elles avaient décidé de deux destinées.

Le prince Guillaume de Prusse, qui, en 1836, avait marié sa fille Élisabeth au second fils du grand-duc Louis, s'était chargé de préparer une alliance entre la princesse Marie de Hesse et le grand-duc de Russie. Il savait que sa nièce ne le désavouerait pas, et son neveu le césarévitch lui avait donné pleins pouvoirs dans ces négociations de famille. Ce fut donc une entrevue de fiançailles que le prince Guillaume avait ménagée, de concert avec la duchesse douairière de Nassau, tante du grand-duc héritier, et avec l'assentiment de son auguste mère, l'impératrice.

En revenant à la cour de Hesse, le grand-duc héritier n'ignorait pas que son retour allait causer une vive et douce joie à la princesse Marie, qui le suivait en pensée, depuis plus de quatre mois, dans ses voyages en Hollande et en Angleterre. Il se réjouissait aussi à l'idée de passer plusieurs jours en famille avec elle. Dès ce moment, il se sentait irrésistiblement entraîné vers ce projet d'union, qui le trouvait d'autant mieux disposé, qu'il n'avait rencontré dans les autres cours de l'Europe aucun parti qui convînt



davantage à ses idées et à ses sentiments. Il avait toujours eu, il est vrai, l'intention de se marier jeune, en consultant surtout les inspirations de son cœur, à l'exemple de son auguste père, qu'il entendait souvent se féliciter d'avoir si bien choisi la femme qui le rendait heureux dans la vie privée, et qui l'aidait à supporter les déceptions et les amertumes de la vie politique.

— J'espère ne régner que le plus tard possible, disait le grand-duc au comte Orloff, qui avait bientôt acquis sa confiance et gagné son amitié ; si je pouvais même faire un souhait, ce serait de ne jamais porter la couronne, qui me semble bien lourde et douloureuse ; mais il me faut une bonne et aimable femme qui me donne de beaux enfants et qui sache partager ce bonheur d'époux et de père, que je préfère à toutes les chimères, à toutes les illusions de la grandeur et du pouvoir.

Le vieux grand-duc de Hesse reçut le jeune prince, avec la plus franche, la plus amicale cordialité : le grand-duc héritier fut admis dans la famille grand-ducale, comme s'il en faisait déjà partie ; la princesse de Hesse ne le vit pas sans émotion ; quant à lui, il trouva que cette princesse était bien au-dessus de tout ce qu'on avait pu dire d'elle sous le rapport de la beauté, de la grâce, de l'élégance, de l'instruction et de l'esprit ; elle avait surtout une douceur mélancolique et touchante, qui le charma et qui créa entre eux une intelligence sympathique.

Au bout de sept jours, qui s'étaient écoulés aussi vite qu'un seul, il fallut se séparer, mais avec l'espoir, avec la promesse de se revoir, de se retrouver bientôt avec le même plaisir.

Le grand-duc héritier, retournant de Darmstadt à Francfort, s'empressa de rejoindre à Kissingen la grande-duchesse



de Saxe-Weimar et le prince Guillaume de Prusse, qui s'y trouvaient et qui le retinrent trois jours avec eux, sous prétexte de lui faire essayer l'effet des eaux minérales.

On comprend que ces trois jours furent bien remplis par les conférences intimes auxquelles donna lieu ce projet de mariage, qui devait être tenu secret jusqu'à ce que l'empereur Nicolas y eût consenti.

Le grand-duc ne pouvait prolonger son séjour à Kissingen, car il avait reçu l'ordre de revenir à Saint-Pétersbourg, le 1er juillet au plus tard. Il partit, par Erfurth et Wittemberg, pour Berlin, où il arriva, le 22 juin, à dix heures du soir. Il alla aussitôt rendre visite au roi et passa la soirée en famille chez Sa Majesté.

Ce fut le mauvais état de sa santé, qui le retint plus qu'il ne voulait à Berlin, et il fut obligé de se condamner pendant plusieurs jours à un régime de malade, évitant tout ce qui pouvait lui causer de la fatigue et se refusant toute espèce de distraction bruyante.

Le césarévitch parvint ainsi à se délivrer de cette fièvre périodique que les médecins ne voyaient pas sans inquiétude résister à tous les remèdes ; ils espéraient pourtant que l'influence d'un voyage en mer déterminerait sa guérison complète : leurs espérances furent réalisées.

Le grand-duc héritier, s'étant embarqué à Stettin avec sa suite, plusieurs jours après l'époque fixée pour son départ, se trouva entièrement rétabli par cette traversée, qui fut pourtant assez pénible, à cause d'un dérangement dans la machine du bateau à vapeur.

Il y eut même un commencement d'incendie, qui pouvait faire craindre pour le navire un sinistre analogue à celui qui avait, l'année précédente, détruit un autre bateau à vapeur russe, pendant la traversée de Saint-Pétersbourg à



Travemunde, en exposant plus de cent personnes à périr brûlées et noyées.

Quand le comte Orloff accourut, épouvanté du danger auquel serait exposé le césarévitch, si l'on ne parvenait pas à se rendre maître du feu qui avait pris dans la machine ; le prince, qui était couché, ne se hâta pas de se lever, et, répondit avec calme aux instances du comte qui voulait l'entraîner sur le pont du navire :

— Je ne sais, mais un pressentiment me dit que tout se passera bien. Au reste, vous savez, en cas de malheur, je veux être le dernier à quitter le bâtiment, c'est-à-dire immédiatement avant le capitaine.

Les prévisions favorables du grand-duc ne furent pas trompées, et l'accident qui avait failli compromettre la sûreté de l'équipage et des passagers n'eut aucune conséquence grave.

Le vendredi 5 juillet, l'auguste voyageur arriva, en bonne santé, au palais d'été de Péterhoff, où la famille impériale avait pris résidence, après avoir passé un mois entier à Tzarskoé-Sélo.

Les voyages du césarévitch en Europe, et surtout celui qu'il avait fait en Angleterre, fournirent d'abondants sujets d'entretien à la famille impériale, car l'auguste voyageur n'avait pas consigné dans ses lettres une foule de détails intéressants, que sa mémoire lui rappelait depuis à profusion avec une grande vivacité de trait et de coloris.

Dans ces conversations intimes, l'empereur fut amené à raconter lui-même une curieuse circonstance qu'il n'avait encore révélée à personne, excepté au général Alexis Orloff, et que l'impératrice lui reprocha très-amèrement d'avoir tenue cachée. C'était un avis secret qu'il reçut de son ambassadeur à Londres, Pozzo di Borgo, qui lui fit



savoir, quand le bruit de l'arrivée prochaine du grand-duc héritier se fut répandu en Angleterre, que des émigrés polonais avaient conçu le projet d'assassiner ce jeune prince.

— Ah ! Sire, s'écria l'impératrice, je ne reconnais pas là votre cœur paternel ! Quoi ! vous saviez que des misérables préparaient un attentat contre votre fils aîné, et vous avez laissé ce pauvre enfant se livrer sans défense à la merci des assassins !

— La question était sérieuse et le moment solennel, dit l'empereur : Orloff allait partir pour remplacer auprès du grand-duc le feu prince de Lieven ; il attendait mes derniers ordres, lorsque arriva la dépêche de Pozzo di Borgo. Je lus deux fois cette dépêche ; mon premier mouvement avait été de renoncer à ce voyage d'Angleterre, qui était pourtant bien utile. Mais je vins à réfléchir, j'élevai mon âme à Dieu, et j'entendis une voix qui disait : « Alexandre ne court aucun péril ; je te le rendrai sain et sauf ! » Alors, je n'hésitai plus ; je montrai la dépêche à Orloff, qui en fut tout bouleversé ; je le rassurai par ma confiance dans la destinée, et je lui dis en souriant : « Je compte sur toi et sur la Providence ; le grand-duc héritier ira en Angleterre et y restera aussi longtemps qu'il le faudra pour suivre mes instructions. » Il n'est rien arrivé de fâcheux. Vous voyez que j'ai eu raison de compter sur la Providence et sur Orloff ?



CCLXI

Le duc de Leuchtenberg, depuis son arrivée de Bavière, faisait partie de la famille impériale, et son mariage avec la grande-duchesse Marie était fixé irrévocablement au 14 juillet. L'empereur le regardait donc comme un de ses enfants et se plaisait à se montrer partout avec lui.

C'est ainsi que le jeune prince avait accompagné l'empereur, l'impératrice et la grande-duchesse Marie, à la visite que Leurs Majestés firent, le 13 juin, à l'Exposition des produits de l'industrie russe, qui s'ouvrit, ce jour-là, avec beaucoup d'éclat et de solennité, à Saint-Pétersbourg.

Deux jours auparavant, tous les objets envoyés à l'Exposition étaient placés par spécialités en quinze sections distinctes, dans les vastes salles des magasins de la Douane, situés à l'extrémité orientale de l'île de Vassili-Ostrow. Un *Te Deum* avait été célébré dans la salle principale, en présence du directeur du département des manufactures et du commerce intérieur, du président et des membres du comité de l'Exposition et de tous les exposants. Ceux-ci étaient tous présents, chacun à côté des produits de son industrie particulière.

Vers midi, l'empereur et l'impératrice, qui arrivaient de



Tzarskoé-Sélo avec la grande-duchesse Marie et le duc de Leuchtenberg, furent reçus, à l'entrée de l'Exposition, par le ministre des finances, Cancrine, qui était le véritable organisateur de ce grand concours industriel, et par le président et les membres du comité, qui avaient si bien rempli les intentions du ministre.

De l'avis des hommes compétents, cette Exposition était infiniment supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, non-seulement par le nombre et la bonne exécution des produits exposés, mais encore par les incontestables et immenses progrès de l'industrie nationale.

L'empereur parcourut toutes les salles, examina tous les objets qu'elles renfermaient, adressant des questions aux exposants, écoutant avec intérêt leurs réponses, se faisant présenter les principaux chefs de manufactures, leur demandant des explications techniques et leur accordant des éloges avec autant de discernement que de bonté.

L'impératrice et la grande-duchesse Marie, qui suivaient partout l'empereur, prêtaient une bienveillante attention à tout ce qu'elles entendaient autour d'elles, et répondant à chacun par un gracieux sourire ou par des paroles affables, elles ajoutaient un charme, un prestige de plus à l'accueil cordial que le tzar faisait à ses sujets, qui avaient concouru au succès de cette brillante Exposition, en s'efforçant de répandre dans leur patrie tous les bienfaits de l'art, de l'industrie et du commerce.

Le duc de Leuchtenberg, qui marchait derrière l'impératrice, donnait souvent son avis avec beaucoup de tact et de jugement ; il examinait et appréciait les procédés nouveaux que les exposants avaient mis en œuvre pour obtenir de remarquables produits : il eut ainsi l'occasion de faire valoir les connaissances spéciales qu'il avait acquises, en fait



d'art et de science, dans le cours d'une éducation très-solide et très-étendue. Il s'arrêtait de préférence devant les objets qui se rattachaient aux arts du dessin, dans lesquels il excellait.

— Vous êtes Italien? dit-il au sculpteur Galiotti, qui avait exécuté un magnifique vase en malachite; on voit que vous sortez de bonne école et que vous avez appris à aimer le beau dans les œuvres de l'antiquité. Ainsi, vous pouvez vous croire au Vatican, quand vous visitez le musée de l'Ermitage.

L'empereur acheta ce grand vase de malachite, pour l'offrir à la grande-duchesse Marie, en disant :

— Maximilien est un flatteur, mais je suis forcé de reconnaître qu'il s'entend mieux que moi aux choses d'art, surtout en peinture; aussi, je me garderai bien de lui montrer mes aquarelles.

L'empereur manifesta le désir d'acheter un grand nombre d'objets qu'il avait désignés et dont un aide de camp prenait note; mais ces objets ne devaient lui être livrés qu'à la fin de l'Exposition; en attendant, il fit présent au duc de Leuchtenberg d'un sabre magnifique de la fabrique de Zlatooust.

— Vous le porterez en souvenir de moi, lui dit-il, mais j'espère, grâce à Dieu, que vous n'aurez jamais l'occasion de vous en servir.

L'Exposition était, à tous égards, plus importante que celle de 1833, qui avait eu pourtant des résultats inespérés. On pouvait constater les développements de l'industrie nationale, par le grand nombre de machines et de projets de machines exposés en 1839, les uns et les autres exécutés par des Russes; cependant, malgré ce progrès sensible dans l'exécution de ces machines confectionnées en Russie,



l'exportation des machines venant de l'étranger, surtout de l'Angleterre, avait augmenté, depuis 1833, dans une proportion de 150 pour 100, ce qui prouvait que le nombre des fabriques indigènes avait dû augmenter dans la même proportion.

Les principaux produits de la Russie, et les plus importants dans son commerce d'exportation, étaient le lin, le chanvre, le suif, la laine, les peaux, le fer et le cuivre. Ces produits se présentaient, à l'Exposition, sous deux aspects également intéressants; ici, bruts et dans leur état naturel; là, fabriqués, avec les formes et les caractères multiples que l'industrie indigène leur avait donnés.

Pendant des siècles, la Russie n'avait exporté que ses matières premières, mais, quoique cette exportation se fût accrue, le commerce commençait à exporter aussi, à l'extérieur, sur une très-grande échelle, les produits manufacturés de l'industrie russe. La plupart de ces produits étaient comparables à tout ce que l'Europe faisait de mieux dans le même genre; quelques-uns pouvaient prétendre à une supériorité relative.

Ainsi, la toile russe, moins égale et moins fine, il est vrai, que la toile étrangère, était beaucoup plus solide, à ce point qu'un morceau de toile russe, large de quatre à cinq pouces seulement, soutenait, sans se déchirer, un poids énorme; cette toile ne coûtait que la moitié du prix qu'on demandait de la toile anglaise. Les cordes fabriquées en Russie, surtout celles destinées à la marine, étaient aussi plus fortes et plus souples que les cordes qui se fabriquaient à l'étranger, fut-ce même avec du chanvre russe, le meilleur de tous.

On comprend donc que, dans les cinq dernières années, la valeur de ces produits manufacturés avait dû s'élever,

pour l'exportation, à des chiffres considérables qui témoignaient de la prospérité croissante des fabriques russes. La fabrication des toiles de lin s'était perfectionnée encore plus que celle des toiles de chanvre, et la filature mécanique tendait à remplacer partout la filature manuelle. On voyait, à l'Exposition, des tissus aussi fins que les plus belles toiles de Hollande, des nappages aussi remarquables par la grandeur des pièces que par la beauté des dessins.

Quant aux étoffes de laines, elles pouvaient soutenir la concurrence, au double point de vue de la bonne fabrication et du bon marché, avec les lainages anglais, qui pendant longtemps n'avaient craint aucune rivalité.

L'Exposition offrait, en outre, une multitude d'objets de luxe, aussi parfaits sous le rapport du goût et de l'élégance que sous le rapport de la main-d'œuvre : l'orfévrerie, la niellure, la passementerie en or et argent, l'émaillerie, l'horlogerie, la carrosserie, la fonderie artistique, avaient atteint la perfection et ne le cédaient en rien aux industries étrangères, qui eussent été même dans l'impossibilité de produire certains objets, d'un fini achevé, dont la Russie seule avait la spécialité et le secret.

Enfin, ce qui faisait le plus d'honneur à l'industrie nationale, c'était la généreuse initiative des familles nobles et des plus grands personnages, qui consacraient une partie de leur fortune à fonder, à entretenir, à améliorer des manufactures de tous genres, sans autre but, sans autre ambition que de faire acte de patriotisme et de contribuer à l'accroissement des ressources et des richesses de l'empire.

Parmi ces industriels émérites, dont les noms brillaient à l'Exposition entre ceux des marchands, des bourgeois et des paysans, on pouvait citer les noms du comte de Nesselrode, du prince N. Gagarine, du grand-maréchal



prince Dolgorouky, des conseillers d'État Rébroff, Dourassoff et Lowenhagen, du prince V. Wolkonsky, du chambellan Maltzoff, du baron Stieglitz, etc.

L'empereur Nicolas, satisfait des résultats de cette belle Exposition, voulut accorder aux exposants une faveur particulière, en les invitant à dîner au palais de plaisance de Péterhoff.

Le nombre des invités était de cinq cents, et parmi eux on remarquait les principaux négociants de Saint-Pétersbourg, les consuls étrangers, le président et les membres du Conseil de commerce et de celui des manufactures, les membres du comité de l'Exposition et toutes les personnes qui y avaient pris part.

Le 23 juin, à trois heures, les invités étant réunis, l'empereur et l'impératrice, accompagnés de la famille impériale, des dames de la cour, des ministres et des généraux, sortirent de leurs appartements pour se rendre dans la salle du banquet. L'empereur prit place à table, en face de l'impératrice et de la famille impériale : à sa droite était le comte Cancrine, ministre des finances ; à sa gauche se trouvaient plusieurs des fabricants qui avaient exposé avec le plus de succès.

Pendant le repas, Leurs Majestés daignèrent adresser la parole à quelques-uns des exposants, et vers la fin du dîner, l'empereur porta lui-même un toast à la santé de ses convives, toast qui fut accueilli avec le plus vif et le plus respectueux enthousiasme.

Tous les assistants étaient au comble de la joie.

Au sortir de table, l'empereur s'entretint encore familièrement avec un grand nombre d'exposants que le comte Cancrine lui présentait.

Quand la famille impériale se fut retirée, le grand-écuyer

prince Basile Dolgorouky proposa aux invités de faire une promenade dans le parc : les équipages de la cour étaient à à la disposition de ceux qui voulurent y monter. En rentrant au palais, chacun reçut un billet pour le spectacle de la cour, qui eut lieu le soir même et qui fut honoré de la présence de l'empereur et de la famille impériale.

— Mon cher Cancrine, dit l'empereur à son ministre qu'il avait prié de venir dans sa loge, j'ai presque un remords de n'avoir pas porté un toast à ta santé, pour te remercier d'avoir fait faire tant de progrès au commerce et à l'industrie, mais ce toast était inhérent à celui que j'ai porté collectivement à mes invités, en les félicitant d'avoir contribué chacun pour sa part au succès de cette Exposition nationale.

Peu de jours après ce témoignage d'estime et de reconnaissance adressé par l'empereur à son habile ministre des finances, le comte Cancrine mettait à exécution la grande réforme qu'on annonçait depuis longtemps dans le système monétaire de la Russie.

Malgré les lois sévères et même rigoureuses que les souverains russes n'avaient cessé de promulguer, à partir du règne de Catherine II, pour empêcher le trafic des monnaies, l'exportation de l'or et de l'argent en numéraire et la diminution de la réserve métallique du trésor ; l'agio, un agio sans frein et sans limites, s'était emparé de toutes les ressources monétaires de l'empire : on avait vu disparaître complétement les espèces d'or et d'argent, que ne remplaçaient pas d'une manière normale les assignations en billets de change mis en circulation par le ministère des finances.

Ces assignations, dont la valeur effective n'avait plus aucun rapport avec la valeur fixée par le taux légal, subissaient d'étranges et continuelles dépréciations qui cau-



saient un profond désordre dans toutes les transactions, car le papier fiduciaire n'était jamais représenté par d'autre monnaie que des copecks en cuivre qui ne pouvaient servir qu'à l'usage du petit commerce.

Cancrine rechercha les causes de la dépréciation permanente du rouble-papier, alors que les revenus de l'État tendaient à se multiplier et que les assignations en billets de change devaient trouver dans l'accroissement de la fortune publique leur raison d'être, avec une base plus solide et plus étendue à la fois; il reconnut que ses prédécesseurs, désespérant de pouvoir établir un équilibre régulier entre les assignations et leur valeur représentative en numéraire, avaient presque renoncé à frapper de la monnaie d'or et d'argent, qui eût été absorbée presque instantanément par les agioteurs; en revanche, on n'avait cessé de jeter dans la circulation une masse de billets de change, sans songer à les en retirer graduellement pour les amortir; par conséquent, ces billets, quoique garantis par la banque d'emprunt, devaient inévitablement être dépréciés, en prévision d'une crise financière à laquelle la Russie n'échapperait pas tôt ou tard.

Cancrine employa donc les emprunts qu'il avait fait contracter par l'État à relever le crédit du gouvernement, en ramenant la valeur du papier-monnaie, non au taux d'émission, ce qui n'était pas possible, mais à un taux plus rapproché de la valeur du rouble-argent; il pratiqua le système de l'amortissement sur la plus large échelle; il ajourna toute émission nouvelle d'assignations; il essaya d'émettre une nouvelle monnaie de platine, et il obtint ainsi une amélioration sensible dans le cours du change, mais il ne tarda pas à se convaincre que les efforts les plus héroïques ne parviendraient pas à rétablir l'équilibre monétaire, tant

qu'on n'aurait pas fait disparaître une masse énorme de billets discrédités, qui ne représentaient pas plus du quart de leur valeur nominale, en espèces monnayées.

Ce fut pour liquider à tout prix la situation, que Cancrine conçut le projet de rembourser le papier-monnaie en circulation, en prenant pour base de ce remboursement le prix courant de ce papier-monnaie, qui ne représentait pas même le tiers du taux d'émission, le rouble-argent valant alors trois roubles en papier et même davantage.

L'empereur avait refusé d'abord, hésité ensuite et enfin consenti, dans l'espoir de reconstituer et de consolider les finances de l'État, moyennant les plus grands sacrifices, auxquels tous les citoyens semblaient appelés à prendre part.

La combinaison était juste et sage, mais douloureuse, puisque la nation allait supporter une perte définitive des deux tiers de son capital. Mais cette liquidation onéreuse était bien préférable à une crise monétaire et à un désastre financier, qu'on pouvait prévoir dans un délai peu éloigné, en dépit de la prospérité toujours croissante de la Russie.

La grave résolution que l'empereur avait prise enfin, à l'instigation de Cancrine, demandait, pour réussir, toute l'activité, toute l'adresse, toute la prévoyance de ce ministre. Cancrine, en effet, songea d'abord à créer un nouveau signe représentatif en papier de la valeur du rouble-argent, qu'il se flattait de pouvoir remettre en circulation, concurremment avec les anciens billets de change, dont le taux réduit serait fixé invariablement par la loi ; il songea aussi à rassembler un dépôt monétaire, capable de subvenir au remboursement presque immédiat des anciennes assignations qu'il fallait retirer le plus promptement possible des mains du public, de manière à laisser le marché libre



pour l'émission du nouveau papier-monnaie au cours de l'argent monnayé.

Durant plus de six mois, le monnayage du rouble-argent ne s'était pas ralenti, et l'on avait accumulé de la sorte dans les caves de la banque impériale une immense réserve de numéraire, pour que les caisses publiques fussent en mesure d'échanger, à bureau ouvert, les assignations démonétisées ou réduites des cinq septièmes de leur valeur primitive, contre des espèces ayant cours au taux légal.

Un manifeste impérial, daté de Saint-Pétersbourg, 1er/13 juillet 1839, annonça la mise à exécution de cette grande réforme financière.

Voici quels étaient les prolégomènes de ce manifeste, qui remettait en vigueur les dispositions d'un autre manifeste d'Alexandre Ier, en date du 20 juin/1er juillet 1810 :

« Les diverses modifications que le temps et la force des circonstances ont apportées à notre système monétaire ont eu pour conséquence, non-seulement de faire accorder aux assignations de banque, contrairement à leur destination primitive, la préférence sur la monnaie d'argent qui forme la base du système monétaire de notre empire, mais encore de donner naissance à un agio très-variable et dont le taux diffère presque dans chaque localité.

« Convaincu de l'indispensable nécessité de mettre sans retard un terme à ces fluctuations qui détruisent l'unité comme l'harmonie de notre système monétaire, et qui occasionnent à toutes les classes de la population de notre empire des pertes et des embarras divers, nous avons jugé convenable, dans notre constante sollicitude pour le bien-être de nos fidèles sujets, de prendre des mesures décisives



dans le but de faire cesser les inconvénients provenant de cet état de choses et en prévenir le retour à l'avenir. »

L'empereur déclarait donc que la monnaie d'argent de Russie serait dorénavant considérée comme principale monnaie courante de l'empire, et que le rouble-argent, au titre existant, avec ses divisions naturelles, devait être reconnu comme l'unité légale et invariable du numéraire en Russie. Quant aux anciennes assignations de banque, elles resteraient, conformément à leur destination primitive, comme signe représentatif auxiliaire, mais leur cours constant et invariable était désormais fixé à 3 roubles et 50 copecks en papier pour un rouble-argent, tant en pièces d'un rouble et au-dessus qu'en petite monnaie divisionnaire.

Dans le but de faciliter de toute manière l'échange du papier-monnaie contre l'argent, sans aucun agio ou escompte, la loi ayant consacré désormais l'équilibre légal entre l'un et l'autre, il était ordonné à toutes les caisses publiques de changer à bureau ouvert lesdites assignations contre du numéraire, au cours légal de 3 roubles et 50 copecks en papier pour 1 rouble d'argent.

La valeur du prêt hypothécaire sur les terres seigneuriales fut établie sur des bases analogues, les emprunts devant se faire à raison de 70, 60 et 45 roubles d'argent, pour chaque individu mâle porté au recensement général du domaine appartenant à l'emprunteur.

Enfin, le taux de la monnaie d'or et de cuivre se trouvait porté à 3 p. 0/0 au-delà de la valeur nominale, l'impériale d'or devant être reçue et payée par les caisses de la couronne et les établissements de crédit pour 20 roubles 30 copecks d'argent. En attendant que la monnaie de cuivre



en circulation fût refondue dans une proportion directe avec celle de l'argent, il était dit que 3 copeks 1/2 de cuivre représenteraient 1 copeck d'argent, et que cette monnaie serait reçue partout jusqu'à concurrence de la valeur de 10 copecks d'argent.

En même temps, la création d'un nouveau papier-monnaie ou signe représentatif de l'argent fut décrétée par un ukase adressé au Sénat-dirigeant. Une caisse particulière de dépôt des monnaies d'argent devait être établie près de la banque impériale, à partir du 1er/13 janvier 1840 ; toutes les sommes, déposées pour être conservées intactes sous la garde de cet établissement de crédit, se trouveraient représentées par des billets ayant cours dans tout l'empire, à l'égal de la monnaie d'argent èt sans aucun agio, ces billets, de la valeur de 3, 5, 10 et 25 roubles, devant être toujours remboursables, sans aucun frais, à la caisse de dépôt.

Le jour même où parut le manifeste concernant le nouveau système monétaire de l'empire, le public était prévenu, par des affiches, que la banque impériale d'emprunt et la banque impériale de commerce changeraient à bureau ouvert les assignations en papier contre du numéraire, depuis la valeur de 100 roubles d'argent; peu de personnes se présentèrent pour opérer des échanges de cette nature, car si la dépréciation du papier-monnaie devenait un fait accompli et irrévocable, ce papier reprenait immédiatement une valeur fixe et réelle, et l'argent qui s'était caché si longtemps recommençait à se montrer et à circuler dans toutes les transactions commerciales.

— L'année prochaine, dit Cancrine dans le comité des ministres, nous aurons les billets de la caisse de dépôt, et il sera facile de retirer de la circulation toutes les anciennes assignations qui n'ont plus cours qu'à un taux réduit et qui



laisseraient subsister de la défiance; nos billets de la caisse de dépôt n'obtiendront pas moins de faveur que les billets du Trésor, et le rouble d'argent deviendra effectivement la monnaie courante de l'empire, où je veux voir, avant peu, circuler cinq ou six cents millions en espèces d'or et d'argent.

— C'est très-bien, repartit l'empereur, et j'accepte avec joie un si heureux augure, mais il faudra aviser aux moyens d'empêcher que les Juifs et les Raskolniks ne mettent la main sur ce numéraire et ne le fassent disparaître, comme ils l'ont déjà fait, du temps de l'impératrice Catherine et sous le règne de l'empereur Alexandre. Nous allons voir de quelle manière ces gens-là, plus dangereux que les faux-monnayeurs, vont se comporter à l'égard de mon rouble d'argent.

Un autre manifeste de l'empereur, en date du 25 juin/7 juillet, donné à Péterhoff, avait produit moins d'effet que le manifeste sur le cours des monnaies, car il ne concernait que l'armée. C'était pourtant un fait considérable que la codification des lois militaires, mises en rapport avec les lois civiles, et destinées à prendre leur rang dans le corps des lois de l'empire.

Le préambule de ce manifeste en précisait l'objet, en ces termes :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., savoir faisons à tous nos fidèles sujets :

« Dès le commencement de Notre règne, Nous étant proposé, avec une sollicitude particulière, de faciliter à chacun la connaissance des lois de l'Empire, Nous avons ordonné de recueillir et de publier, en un corps de lois



complet, toutes celles promulguées à différentes époques, et de former ensuite un code systématique des seules lois restées en vigueur.

« Ce travail, en ce qui concernait la législation civile, a été terminé en 1832, mais, pour le compléter, il restait encore à publier le code des règlements en vigueur pour la partie militaire, ainsi que pour quelques autres branches de l'administration, désignées dans Notre manifeste du 31 janvier (12 février, nouv. st.) 1833.

« Le Code des lois militaires est aujourd'hui achevé. Toutes les lois concernant cette partie, à commencer du règlement militaire de l'empereur Pierre le Grand, de glorieuse mémoire, c'est-à-dire depuis l'année 1716, jusqu'au 1er mai 1838, ont été recueillies et collationnées avec l'attention la plus sévère ; toutes celles qui étaient tombées en désuétude et dont les dispositions avaient été révoquées par des lois postérieures, en ont été exclues ; les lois restées en vigueur ont été réunies en un seul corps et coordonnées systématiquement, d'après les matières auxquelles elles se rapportent. »

Ce nouveau code, où l'on s'était borné à rassembler les anciennes lois spéciales dans un esprit de système et d'unité, devait être mis en vigueur, au commencement de l'année suivante. Il était ordonné qu'à partir de cette époque, les commissions et les différents tribunaux militaires se régleraient uniquement sur le nouveau code, pour l'application des peines qui ne devaient rien perdre de leur rigueur excessive. En frappant avec plus d'équité les crimes et les délits commis sous les drapeaux, la discipline de l'armée était dès lors confiée à la protection de la loi.



CCLXII

L'époque fixée par l'empereur lui-même pour la célébration du mariage de la grande-duchesse Marie avec le duc de Leuchtenberg était enfin arrivée, et les préparatifs de ce mariage se trouvaient complétement terminés.

Les deux fiancés, qui, depuis plusieurs mois, avaient vécu côte à côte, sous les yeux de l'impératrice, sans se quitter un seul jour, s'étaient encore mieux connus et mieux appréciés, en s'attachant davantage l'un à l'autre.

Le jeune prince Maximilien avait gagné l'affection de l'empereur, qui écrivit à la duchesse douairière sa mère : « L'impératrice et moi, nous vous remercions de nous avoir donné un fils de plus. »

Il y eut pourtant, dit-on, la veille de la cérémonie, une discussion très-vive et très-pénible entre l'empereur et lui, au sujet d'une condition formelle, que la duchesse douairière avait imposée à son fils, et que celui-ci essaya vainement de faire accepter par son auguste beau-père.

La duchesse douairière voulait que les enfants à naître du mariage de son fils fussent élevés dans la religion catholique. C'était là une question épineuse et délicate, qui n'avait jamais été soulevée, du moins d'une manière précise et catégorique. L'impératrice, qui en comprenait le



danger, avait désiré la laisser dans le vague, et la subordonner aux événements ultérieurs, pour éviter des difficultés qu'elle prévoyait, sans savoir comment y faire face.

Mais, au moment où le Sénat allait dresser l'acte de mariage, le prince pensa qu'il ne pouvait tarder plus longtemps à exprimer les intentions de sa mère devant l'empereur; il le fit avec tout le respect, avec toute la réserve, que comportait une pareille déclaration, en présence de sa fiancée et de l'impératrice.

L'empereur changea de visage, resta silencieux pendant quelques minutes; puis, frappant sur la table devant laquelle il était assis, il dit, d'une voix frémissante et concentrée :

— Monsieur, rien n'est fait, Dieu soit loué; vous pouvez retourner en Bavière.

Les deux fiancés se rapprochèrent d'un mouvement simultané, et demeurèrent immobiles et muets, en se tenant la main.

— Maximilien! reprit l'empereur, qui s'était radouci tout à coup, mais dont la physionomie accusait plus de tristesse que de colère : vous auriez dû vous dire que je ne souffrirais jamais que mes petits-enfants fussent élevés dans une autre religion que la mienne.

— Et ma mère, Sire! répondit le jeune homme, avec une fermeté respectueuse, ne me maudira-t-elle pas, si je manque à la promesse qu'elle a exigée de moi, si je consens que vous fassiez élever ses petits-enfants dans une autre religion que la sienne?

— Soit! N'en parlons plus, dit froidement l'empereur; le mariage ne se fera pas. J'écrirai à votre mère, pour lui donner des raisons qu'elle appréciera, car ces raisons touchent aux plus sérieuses exigences de la politique. Je ne

doute pas qu'elle ne m'approuve. Faites vos adieux à la grande-duchesse Marie, et prenez congé de l'impératrice, Maximilien; car vous partez demain!

L'impératrice intervint avec son adresse conciliante; mais elle connaissait trop bien les idées et le caractère de l'empereur, pour essayer d'obtenir de lui la moindre concession; elle s'efforça de faire comprendre à son futur gendre, que la duchesse douairière de Leuchtenberg avait accordé son consentement sans aucune condition, et que la prétention qu'il mettait en avant, à la dernière heure, était absolument inacceptable : il devait donc se dispenser d'être plus exigeant que sa mère, d'autant plus que le comte de Lerchenfeld, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Bavière, près la cour impériale de Russie, n'avait parlé de rien ayant trait à la différence de religion qui existait entre les deux époux.

La grande-duchesse Marie, vivement impressionnée par cette scène terrible, avait gardé le silence, la tête baissée et les yeux pleins de larmes; mais, jugeant bien que ses prières n'auraient pas d'influence sur la résolution solennelle de son père, elle s'adressa seulement au cœur de son fiancé, et elle en triompha, après quelques paroles échangées à voix basse.

— Sire! dit le duc de Leuchtenberg à l'empereur, avec une humble et triste déférence : je me soumets aux ordres de Votre Majesté, et je la prie de ne pas prendre en mauvaise part la résistance que je me suis permis de lui opposer un moment, pour obéir aux vœux de ma mère.

L'empereur leva la tête, le regarda d'un air chagrin, mais avec bonté, et lui tendit la main :

— Eh bien! mon fils, lui dit-il, rien n'est changé dans nos projets; à demain le mariage!

Le duc de Leuchtenberg garda sur son visage, toute la soirée, les traces des émotions poignantes qu'il venait d'éprouver dans cette lutte douloureuse, où il avait dû céder aux instances de la grande-duchesse et de l'impératrice.

L'empereur s'efforçait, cependant, par sa bonne humeur et sa cordialité, d'effacer les souvenirs d'une orageuse discussion, où, pour la première fois, il avait rencontré dans son futur gendre quelqu'un qui osât lui résister en face; il n'hésita donc pas à souscrire à une autre condition, que la duchesse de Leuchtenberg n'avait pas oublié de formuler expressément dans une lettre de remercîments qu'elle lui adressait au sujet de l'alliance de son fils avec la grande-duchesse Marie : il déclara donc, de la manière la plus explicite, que le fils du prince Eugène-Napoléon ne se verrait forcé, en aucun cas, de porter les armes contre la France, sa patrie.

La journée du 14 juillet promettait d'être aussi belle, aussi radieuse, qu'on pouvait le désirer, pour que cet heureux présage accompagnât l'union des deux augustes fiancés.

On remarqua pourtant que le duc de Leuchtenberg était pensif et presque sombre; la grande-duchesse, qui n'ignorait pas la cause de la préoccupation du prince, eût souhaité l'en distraire, et s'attristait de n'y avoir pas encore réussi; sa beauté, fine et distinguée, que le bonheur semblait épanouir, n'avait jamais été plus éclatante.

A deux heures, tous les invités, les dames en costume russe, les hommes en grand uniforme, étaient arrivés au palais d'Hiver; chacun se trouvait à sa place marquée dans les salons et les galeries : ici, les membres du Saint-Synode et du haut clergé; là, les personnes de la cour et les hauts dignitaires; plus loin, le corps diplomatique; ailleurs, les



généraux russes, les officiers de tout grade appartenant à la garde impériale, et les officiers supérieurs des autres troupes.

Quand les dames d'honneur eurent achevé d'habiller l'auguste fiancée, un maître des cérémonies vint avertir le duc de Leuchtenberg, qui portait l'uniforme de général-major, et qui se tenait à l'écart, s'entretenant à voix basse avec le ministre de Bavière, comte de Lerchenfeld. Les portes des appartements intérieurs s'ouvrirent, et l'on annonça l'empereur.

Aussitôt, le cortége se mit en mouvement, dans un respectueux silence, et se dirigea vers la chapelle, à travers les grands appartements du palais. Les fourriers de la cour et les fourriers de la chambre impériale marchaient en avant; ils étaient suivis des maîtres des cérémonies, ayant à leur tête le grand-maître des cérémonies; les gentilshommes de la chambre, les chambellans et les cavaliers de la cour venaient ensuite, deux par deux; les premières charges de la cour, sous la conduite du grand-maréchal de la cour et du grand-chambellan, précédaient l'empereur et l'impératrice; derrière Leurs Majestés, le ministre de la maison et les aides de camp généraux.

La famille impériale se présentait dans l'ordre suivant : le césarévitch, grand-duc héritier, seul; après lui, ses trois frères, les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel; puis, le grand-duc Michel Paulovitch et son épouse, la grande-duchesse Hélène; la grande-duchesse Marie Nicolaïevna, donnant la main à son fiancé le duc de Leuchtenberg; ses sœurs, les grandes-duchesses Olga et Alexandra; sa cousine, la grande-duchesse Marie Mikaïlovna, et enfin le prince et la princesse d'Oldenbourg.

Les dames d'honneur et les demoiselles d'honneur de



l'impératrice et des grandes-duchesses fermaient le cortége, avec les personnes de distinction des deux sexes, allant à la suite, par ordre d'ancienneté.

Quand on vit paraître l'auguste fiancée, la couronne sur la tête, avec un manteau de velours ponceau, doublé d'hermine, dont la longue traîne était portée par quatre chambellans et un écuyer de la cour, un murmure d'admiration circula dans l'assemblée. Un témoin oculaire, le marquis de Custine, se trouva sur le passage du cortége et partagea les impressions des spectateurs; il écrivit alors sur ses tablettes : « La jeune mariée est pleine de grâce, de pureté; elle est blonde, elle a les yeux bleus; son teint, délicat et fin, brille de tout l'éclat de la première jeunesse; l'expression de son visage est la candeur spirituelle. »

Leurs Majestés furent reçues, à l'entrée de la chapelle, par le Saint-Synode et le haut clergé.

Au commencement du service divin, lorsque les chants eurent commencé, l'empereur conduisit les fiancés à la place préparée pour la célébration du mariage, qui se fit d'après le rite de l'Église grecque.

Pendant la cérémonie, le grand-duc héritier tenait une couronne au-dessus de la tête de sa sœur; le comte de Pahlen, ambassadeur de Russie à Paris, tenait une autre couronne sur la tête de l'époux; car aucun parent de ce dernier n'était venu à Saint-Pétersbourg pour assister au mariage : le fils du prince Eugène, de glorieuse mémoire, le neveu du roi de Bavière, semblait n'avoir pas d'autre famille que la famille impériale, dans laquelle il entrait.

Lorsque le métropolitain présenta les mariés à leurs augustes parents, ceux-ci les embrassèrent avec une franche cordialité. Un moment après, l'impératrice, cédant à



l'attendrissement qui la suffoquait, éclata en sanglots et se jeta dans les bras de l'empereur.

Peu d'instants avant la bénédiction nuptiale, on avait lâché dans la chapelle, suivant un antique usage, deux pigeons gris, que l'on vit voleter à travers les cierges, et qui vinrent se poser sur une corniche, au-dessus des époux : là, ils ne cessèrent de se becqueter, en roucoulant, jusqu'à la fin de la messe.

Le mariage achevé, tous les assistants s'agenouillèrent, et l'empereur, qui était resté debout le dernier, se prosterna comme tout le monde.

Le métropolitain, assisté des membres du Saint-Synode, avait commencé les prières d'actions de grâces, et les chantres entonnèrent le *Te Deum*. Aussitôt, toutes les cloches des églises de Saint-Pétersbourg s'ébranlèrent à la fois, et la forteresse répondit à cet immense carillon par une salve de cent un coups de canon.

A l'issue de la cérémonie religieuse, les membres du Saint Synode et du haut clergé offrirent leurs félicitations à Leurs Majestés; le cortége se reforma, au sortir de la chapelle, et traversa les appartements, jusqu'à la salle où avait été dressé un autel catholique, pour une seconde bénédiction nuptiale, qui fut donnée aux époux, dans une cérémonie célébrée selon le rite catholique romain.

Non-seulement l'empereur conduisit lui-même les époux à l'autel, mais, à la suite de la cérémonie, il reçut les félicitations du clergé catholique, qui avait officié devant lui.

Un Français, le marquis de Custine, qui avait été présent à la cérémonie du mariage selon le rite gréco-russe, fut moins favorable à son compatriote le duc de Leuchtenberg, qu'à l'auguste mariée, dont il a tracé un si gracieux



portrait : « Le héros de la scène, dit-il, le gendre de l'empereur, avait l'air étranger à ce qui se passait autour de lui. Il n'a point de physionomie. Il paraissait embarrassé de sa personne plus qu'intéressé à ce qu'il faisait. On voit qu'il compte peu sur la bienveillance d'une cour, où sa fortune inattendue doit lui faire plus d'envieux que d'amis. »

A trois heures et demie, un grand banquet devait avoir lieu au palais d'Hiver. Lorsque les dignitaires des trois premières classes eurent occupé les places qui leur avaient été désignées, on vint avertir Leurs Majestés, qui se rendirent à table, accompagnées de la famille impériale, et précédées de la cour. Pendant le repas, il y eut un concert vocal et instrumental.

Depuis le matin, le soleil avait brillé de tout son éclat, dans un ciel sans nuage; la température s'était élevée à plus de trente degrés. Vers les quatre heures, le ciel se couvrit tout à coup : de gros nuages noirs cachèrent le soleil, et l'obscurité devint telle dans la salle du festin, qu'on faillit demander des flambeaux.

La lueur des éclairs illuminait, par intervalles, d'une clarté sinistre, la réunion des convives, qui étaient devenus silencieux. Toutes les physionomies, de riantes qu'elles étaient au début du repas, s'assombrissaient de plus en plus. On entendait au dehors les sifflements du vent et le sourd grondement des vagues de la Néva.

C'était le moment des toasts, qui devaient être portés au bruit des salves d'artillerie.

Le grand-duc Michel porta la santé de l'empereur, et les assistants poussèrent de bruyants hourras, qui furent suivis de cinquante et un coups de canon. Mais l'empereur s'étant levé pour porter la santé des nouveaux époux, un



violent éclair jaillit au milieu des ténèbres qui enveloppaient l'atmosphère, et un effroyable coup de tonnerre empêcha d'entendre le toast de l'empereur, en se mêlant au fracas du canon de la forteresse.

L'incident fut considéré comme de fatal augure pour les époux, d'autant plus que le ciel reprit presque aussitôt son calme et sa sérénité, sans laisser aucune trace de cet orage inattendu et passager.

Le soir de cette journée d'émotions, l'empereur dit à l'impératrice qui était restée soucieuse et préoccupée :

— Dieu fasse que notre chère fille soit heureuse ! Mais je n'aurai pas du moins à me reprocher ce mariage. C'est elle, elle seule qui l'a voulu ! Maximilien a sans doute de nobles qualités ; il est bon, il est généreux, mais, aussi, nous ne pouvons nous faire illusion sur ses défauts : il est sournois, opiniâtre, inflexible.

— Ne m'ôtez pas l'espérance de voir ma fille heureuse, interrompit tristement l'impératrice : son mari l'aime avec passion, avec idolatrie. Voilà ce qui me semble incontestable. La Providence fera le reste.

Ce soir-là, il y eut bal paré à la cour, et pendant le bal, qui fut magnifique, tous les regards furent pour les deux époux : jamais la grande-duchesse n'avait été plus charmante. On s'accorda généralement à trouver que le prince avait le visage gracieux et intelligent, la tournure élégante et distinguée ; mais il semblait mal à l'aise, ennuyé de l'étiquette à laquelle il se soumettait à contre-cœur, fatigué de la représentation, et impatient de se retirer avec sa jeune épouse.

Toute la ville était illuminée et les habitants paraissaient ainsi prendre part à une fête qui devait remplir de joie le cœur de leurs souverains adorés.



Le lendemain du mariage, le manifeste suivant fut affiché à Saint-Pétersbourg, et envoyé dans tous les gouvernements de l'empire :

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russie, etc.; savoir faisons à tous nos fidèles sujets :

« Le 2 (14, nouv. st.) de ce mois, avec l'aide de la Providence divine, la célébration du mariage de Notre très-aimée fille la grande-duchesse Marie Nicolaïevna, avec S. A. S. le duc Maximilien de Leuchtenberg, a eu lieu d'après le rite de Notre Église orthodoxe. En rendant grâce au Très-Haut d'un si heureux événement pour Notre maison, Nous éprouvons la conviction que tous Nos fidèles sujets aimeront d'autant plus à y prendre part, qu'en formant cette alliance, Nous avons eu à cœur de fixer en Russie le séjour de Son Altesse Impériale avec son époux; désirant par là assurer leur bonheur au sein de Notre chère patrie, ainsi qu'ils en avaient mutuellement exprimé l'intention, à la vive satisfaction de Notre épouse très-aimée l'impératrice Alexandra Féodorovna.

« Voulant manifester combien cette intention Nous est agréable et offrir en même temps une nouvelle preuve d'affection à Notre fille bien-aimée, ainsi qu'en témoignage des sentiments d'égards que Nous inspirent les qualités distinguées du duc de Leuchtenberg, Nous avons résolu de donner à sa personne le titre d'Altesse impériale. En lui accordant ce titre dès à présent et pour toujours, Nous ordonnons au Sénat-dirigeant de préparer à cet effet le diplôme et les armes correspondant à ce titre.

« Après avoir ainsi formé les liens d'une alliance qui Nous est chère, Nous appelons Nos fidèles sujets partageant avec



Nous la joie de Notre cœur paternel, à adresser leurs ferventes prières au Très-Haut, qui règle les destinées du monde, afin qu'il daigne accorder aux nouveaux époux un bonheur et une paix inaltérables et assurer le bien-être de Notre maison.

« Fait à Saint-Pétersbourg, le 2 (14, nouv. st.) juillet de l'an de grâce 1839 et de Notre règne le quatorzième.

« NICOLAS. »

Les réjouissances du peuple, à l'occasion du mariage, durèrent plusieurs jours à Saint-Pétersbourg, et la ville fut encore illuminée dans les soirées du 15 et du 16 juillet. Les fêtes de cour devaient se succéder sans interruption durant deux semaines.

Le 15, la famille impériale ne parut qu'au spectacle qui se donnait en gala au Grand-Théâtre ; le 16, à onze heures du matin, la grande-duchesse Marie et le duc de Leuchtenberg reçurent dans leurs appartements les félicitations des personnages de la cour, et plus tard celles du corps diplomatique.

Un grand bal devait avoir lieu, ce jour-là, au palais d'Hiver dans la salle Blanche, dont la restauration était à peine achevée et qui allait être pour la première fois livrée aux regards du public. Ce bal fut précédé d'une présentation à l'empereur et à l'impératrice des étrangers de distinction qui avaient eu l'honneur d'être invités.

Parmi ces étrangers se trouvait le marquis de Custine, fils du célèbre général français, que la Révolution avait fait périr sur l'échafaud ; ce personnage, que sa renommée littéraire recommandait surtout à l'attention de la société russe, fut très-bien accueilli par l'empereur et par l'impératrice.



Comme il se proposait de faire un voyage en Russie et d'écrire la relation de ce voyage, l'empereur lui conseilla d'aller le plus tôt possible à Moscou et à Nijni-Novogorod, « car, ajouta-t-il, Saint-Pétersbourg est bien une ville russe, mais ce n'est pas la Russie. »

— Je désire, dit l'impératrice, qui témoignait les plus grands égards pour le spirituel voyageur, je désire que pendant votre séjour en Russie vous voyiez beaucoup et bien.

— Le désir de Votre Majesté est un encouragement, répondit Custine.

— Si vous pensez du bien de nous, vous le direz, reprit l'impératrice, mais inutilement, on ne vous croira pas: nous sommes mal connus en France, et l'on ne veut pas nous connaître mieux.

Le bal fut le plus splendide, le plus merveilleux qu'on eût encore vu au palais d'Hiver; la foule était immense, et pourtant il n'y avait nulle part encombrement ni confusion.

On ne se lassait pas d'admirer la décoration et l'ameublement des salons et des galeries qui reparaissaient dans leur état primitif, avec un surcroît de richesse et de magnificence, comme si la baguette d'un enchanteur eût opéré cette résurrection magique du palais des impératrices Elisabeth et Catherine II. Quelques salles cependant, encore inachevées, n'étaient pas ouvertes, la salle Saint-Georges, par exemple, dont les colonnes de marbre avaient été taillées à Carrare.

Il avait fallu pourtant occuper provisoirement une grande galerie en construction, dont les murailles nues, tapissées de papier gris, attendaient le travail du peintre et du doreur. C'est là que fut servi le souper, auquel près de mille personnes prirent part à la fois.

L'empereur, à son entrée dans cette salle dépourvue de



tout ornement décoratif, eut un mouvement de dépit, en voyant les lustres en papier blanc qui produisaient un éclairage aussi lumineux que le soleil.

— Tout est bien, dit-il au général Kleinmichel, qui le suivait pour lui rendre compte des derniers travaux exécutés, mais ici on aurait pu faire mieux, sinon faire davantage.

— Il fallait que Votre Majesté ajournât cette fête au mois prochain, répondit brusquement Kleinmichel : nous aurions alors été tout à fait prêts. N'importe ! Votre Majesté peut défier tous les souverains du monde de faire ce qu'elle a fait en relevant de fond en comble ce palais dans l'espace de douze ou quinze mois...

— Dix-huit mois, repartit l'empereur avec impatience, et vous voyez bien que tout n'est pas encore fini.

Puis, il lui tourna le dos et alla prendre place à une petite table de huit couverts avec les personnes qu'il avait désignées.

Un jeune Suisse, qu'on lui avait présenté avant le bal, ne se gêna pas pour venir s'asseoir vis-à-vis de l'empereur, qui resta stupéfait de cette audace naïve et qui se contenta de dire en souriant :

— Nous devions être huit à notre table, eh bien ! nous serons neuf, puisque le hasard nous donne un convive de plus.

Le Genevois n'en fut pas plus embarrassé et continua de manger et de boire, sans se soucier de l'étiquette. Son calme et son sans-gêne amusèrent beaucoup l'empereur, qui lui adressa plusieurs fois la parole avec bienveillance.

Ce fut dans ce bal que le marquis de Custine fit à l'impératrice une réponse qu'on se plut à répéter comme une réminiscence de la vieille politesse française.

L'impératrice, ayant aperçu, dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte sur la Néva, cet auteur français dont elle se souvenait d'avoir lu avec plaisir plusieurs romans de mœurs, s'approcha de lui doucement et le tira de la contemplation où il était plongé sous le charme féerique d'une belle nuit d'été.

— Que faites-vous donc là? lui dit-elle, de sa voix la plus suave et la plus pénétrante.

— J'admire, Madame, répliqua Custine : je ne sais faire que cela aujourd'hui.

Le bal du palais Michel ne fut pas moins brillant que celui du palais d'Hiver. La grande-duchesse Hélène inventait toujours quelque chose de nouveau pour les fêtes qu'elle donnait et dont elle faisait les honneurs avec une grâce parfaite et une souveraine urbanité. On avait transformé la grande galerie en un jardin magique, planté d'arbustes odoriférants, éclairé par des milliers de bougies renfermées dans des verres colorés en forme de fruits et de fleurs, et rafraîchi par des jets d'eau.

Dans ce bal, le marquis de Custine eut encore l'honneur de s'entretenir avec l'impératrice et l'empereur, qui le comblaient de prévenances.

L'empereur lui demanda ce qu'il pensait de l'ordonnance de la fête : Custine répondit, en vrai courtisan, qu'une merveille de plus ne devait pas l'étonner en Russie, mais qu'il s'étonnait seulement de voir que l'empereur, dans une vie aussi active que celle qu'il s'était faite, trouvât du temps pour tout, et même pour partager les plaisirs de ses sujets.

— Il suffit de savoir bien employer son temps, répondit l'empereur, flatté d'un compliment qu'il avait le droit de croire mérité. Heureusement que la machine administrative



est fort simple dans mon pays, où l'on ne connaît pas encore, Dieu merci, les rouages multiples de votre gouvernement constitutionnel. Ici, avec les énormes distances qui existent entre les différents points de l'empire, et qui rendent tout difficile, si la forme du gouvernement était compliquée, la tête d'un homme n'y suffirait pas. Je vous parle de la sorte, reprit l'empereur, qui avait l'œil fixé sur son interlocuteur, parce que je sais que vous pouvez me comprendre : nous continuons l'œuvre de Pierre le Grand.

— Il n'est pas mort, Sire, dit le marquis de Custine en s'inclinant : son génie et sa volonté gouvernent encore la Russie.

L'empereur se montra très-sensible aux éloges du malin voyageur, qui manquait de franchise et qui, au moment même où il semblait tout admirer, critiquait tout, décriait tout avec partialité dans les lettres qu'il adressait à ses amis de France.

L'empereur se retrouva encore avec le marquis de Custine au bal champêtre que le duc et la duchesse d'Oldenbourg donnèrent, dans leur maison de plaisance des îles, aux nouveaux époux et à la famille impériale. On dansait en plein air, dans le jardin du palais, au son des musiques cachées au milieu des arbustes exotiques. L'empereur envoya chercher le marquis de Custine et s'entretint longuement avec lui ; il lui raconta, dans les détails les plus secrets, l'insurrection du 26 décembre 1825 ; il se trouva entraîné à parler sans réticence des faits principaux de son règne, de ses idées politiques, de son gouvernement, de l'avenir de la Russie. Le marquis de Custine écoutait respectueusement et prenait un vif intérêt à ces confidences impériales.

— Un des principaux motifs de ma curiosité, avant de

venir en Russie, dit M. de Custine, qui devait donner depuis une triste preuve de son défaut de sincérité, c'était le désir de m'approcher d'un souverain qui exerce un tel pouvoir sur ses sujets.

— Les Russes sont bons, répondit l'empereur, mais il faut se rendre digne de gouverner un tel peuple.

— Votre Majesté, dit Custine, a deviné mieux qu'aucun de ses prédécesseurs ce qui convenait à son peuple.

— Le despotisme existe en Russie, repartit l'empereur, puisque c'est l'essence même du gouvernement, mais il est d'accord ici avec le génie même de la nation. J'aime mon pays, ajouta-t-il avec enthousiasme, et je crois l'avoir compris. Je vous assure, Monsieur le marquis, que lorsque je me sens bien las de toutes les misères de notre temps, je cherche à oublier le reste de l'Europe, en me retirant vers l'intérieur de la Russie, car personne n'est plus Russe de cœur que je le suis. Je vais vous dire une chose que je ne dirais pas à un autre, car je vous crois peu partisan du régime constitutionnel. Tenez, je conçois la république, c'est un gouvernement net et sincère, ou qui du moins pourrait l'être ; je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable ordre de choses ; mais je ne conçois pas la monarchie représentative, c'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption, et j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine, que de l'adopter jamais.

L'empereur s'était plus d'une fois exprimé, presque dans les mêmes termes, sur le gouvernement de la France, mais toujours devant des Russes, et notamment dans ses entretiens particuliers avec ses ministres.

Le marquis de Custine abonda dans le sens des opinions formulées par le tzar, en disant avec infiniment d'à-propos et de finesse, que, selon lui, le gouvernement représentatif

était une trêve signée entre la démocratie et la monarchie absolue, sous les auspices de deux tyrans, la peur et l'intérêt, et prolongée par l'orgueil de l'esprit qui se complaît dans la loquacité et par la vanité populaire qui se paye de mots.

L'empereur fut enchanté de cette ingénieuse définition :

— J'ai été souverain représentatif en Pologne, dit-il en serrant la main de son interlocuteur, et le monde sait ce qu'il m'en a coûté pour n'avoir pas voulu me soumettre aux exigences de cet infâme gouvernement : acheter des voix, corrompre des consciences, séduire les uns afin de tromper les autres, tous ces moyens, je les ai dédaignés comme avilissants pour ceux qui obéissent autant que pour celui qui commande, et j'ai payé cher ma franchise!... Mais Dieu soit loué, j'en ai fini pour toujours avec cette odieuse machine politique. Je ne serai plus roi constitutionnel ; j'ai trop besoin de dire ce que je pense, pour consentir jamais à régner sur aucun peuple par la ruse et par l'intrigue.

Le marquis de Custine se sentait subjugué par la franchise des paroles de l'empereur, comme par la noblesse de ses idées et l'élévation de ses sentiments ; il recueillit fidèlement toutes ces conversations intimes dans lesquelles Nicolas se révélait tout entier, et il les publia plus tard avec le récit de son voyage en Russie.

On racontait alors, dans les salons, à Saint-Pétersbourg, que le marquis de Custine avait eu longtemps auprès de lui, à titre de commensal, un Polonais astucieux et pervers, qui ne pouvait lui inspirer que des sentiments peu sympathiques pour les Russes. On apprit, aussi, qu'il vivait à Paris dans l'intimité d'une famille polonaise, où il n'avait pas craint de manifester contre la Russie et son gouvernement



une malveillance préconçue, qui eut des échos que la police porta aux oreilles de l'empereur lui-même.

Mais l'empereur, averti de se tenir en garde contre une trahison, n'en voulut rien croire, et continua de s'entretenir sans défiance, à ciel ouvert, selon son expression, avec celui qu'on avait surnommé dans les salons russes, « le plus poli et le moins franc des Français. »

Dans une de ces conversations familières, l'empereur lui conseilla de commencer son voyage par visiter Moscou, qui est le véritable berceau de la Russie.

— Si vous voulez voir tout l'empire en quelques mois, lui dit-il, vous n'avez pas de temps à perdre, car il y a d'immenses espaces à parcourir. Les distances, voilà le fléau de la Russie !

— Sire, ne vous en plaignez pas, répondit Custine, ce sont des cadres à remplir. Ailleurs, la terre manque aux hommes, elle ne vous manquera pas...

— C'est le temps qui me manque, interrompit l'empereur en soupirant.

— L'avenir est à vous, Sire! s'écria Custine, électrisé plutôt que convaincu.

— On me connaît bien peu, reprit l'empereur avec tristesse, quand on m'accuse d'ambition. Moi ambitieux ! Au lieu de chercher à étendre notre territoire, je voudrais pouvoir resserrer autour de moi la population de la Russie tout entière. C'est uniquement sur la misère et la barbarie que je veux faire des conquêtes : améliorer le sort de mes sujets, ce serait mieux que d'agrandir la Russie, qui est déjà trop grande. Si vous saviez, ajouta-t-il, quel bon peuple est le peuple russe !

Puis, revenant à son thème favori, il prit un air solennel, en prononçant ces mots :



— Il n'est pas facile, croyez-le bien, de se rendre digne de gouverner une telle nation!

— Votre Majesté a déjà fait beaucoup pour la Russie? objecta Custine.

— Oui, répliqua le tzar, mais je crains quelquefois de n'avoir pas fait tout ce que j'aurais pu faire!

La famille impériale partit de Saint-Pétersbourg, le 21 juillet, pour aller s'installer au palais de Péterhoff, avec l'archiduc Albert d'Autriche, fils de l'archiduc Charles, et le prince Alexandre, second fils du prince d'Orange, qui venaient d'arriver en même temps à la cour.

La fête de l'impératrice fut célébrée à Péterhoff, comme à l'ordinaire, par un bal masqué dans les appartements du palais, par des divertissements offerts au peuple, par l'illumination du parc et par des feux d'artifice. Après ces plaisirs tumultueux auxquels avait pris part une affluence considérable de bourgeois et de paysans, un orage s'éleva tout à coup dans le golfe, et plusieurs barques remplies de monde, qui retournaient par mer à Saint-Pétersbourg, périrent en vue de la côte, sans qu'on pût porter secours aux naufragés.

On cacha autant que possible ce douloureux sinistre à l'impératrice, dont la santé était de nouveau fort altérée, et qui avait cherché, dans divers accidents qu'on ne put lui cacher, les plus sombres présages à l'égard de sa propre destinée : ainsi, un homme chargé d'allumer les lampions qui devaient former le chiffre lumineux d'Alexandra Féodorovna, était tombé du haut d'un échafaudage et avait été tué sur le coup; le chiffre impérial resta donc dans les ténèbres.

— Mon chiffre s'est éteint dans l'illumination! dit l'impératrice à son amie et confidente, la vénérable baronne



d'Adlerberg : c'est de bien mauvais augure, et en effet, je me sens plus souffrante, plus faible, plus découragée que jamais; j'éprouve un tel besoin de repos, que je me réjouis, pour la première fois de ma vie, de ne pas accompagner l'empereur au camp de Borodino et dans son voyage à Varsovie!

CCLXIII

L'empereur Nicolas avait décidé qu'il partirait, le 27 août, avec le grand-duc héritier et le duc de Leuchtenberg : l'impératrice, en son absence, devait rester à Tzarskoé-Sélo, avec sa fille la grande-duchesse Marie et ses autres enfants. C'étaient les médecins qui lui avaient ainsi assuré cinq ou six semaines de repos.

Le marquis de Custine, que l'empereur avait invité à venir le rejoindre à Borodino pour assister aux grandes manœuvres militaires, s'était excusé de se rendre à cette invitation qui l'embarrassait, car il savait, comme tout le monde, que le camp de Borodino avait été formé pour fêter l'anniversaire de cette grande bataille que les Français appellent la bataille de la Moskowa, en s'attribuant la victoire, que les Russes, au contraire, regardent comme un triomphe pour eux, à cause de leurs efforts héroïques dans cette sanglante journée.

Custine était donc parti, après les fêtes de Péterhoff, pour voyager en Russie, mais son départ avait ressemblé à une fuite, et le prestige éphémère que la faveur de l'empereur et surtout la bienveillance de l'impératrice lui avaient donné dans les salons de Saint-Pétersbourg, s'était promptement



évanoui, en laissant subsister des bruits défavorables à son égard.

Il en fut très-irrité, et ce fut là sans doute la première cause de son ressentiment, qui se manifesta trois ans plus tard par la publication d'un ouvrage très-hostile et très-injuste, intitulé: *La Russie en* 1839, auquel le gouvernement russe ne daigna pas répondre par la publication des rapports de police relatifs au séjour du marquis de Custine en Russie.

L'empereur Nicolas, en rassemblant une armée au camp de Borodino, comptait sur un effet moral, qui aurait moins d'influence sur la politique des cours de l'Europe que sur l'opinion des journaux étrangers et de leur lecteurs. Il souffrait, au fond du cœur, dans son amour-propre de souverain, d'avoir été forcé de s'abstenir de toute immixtion directe dans les derniers événements qui s'étaient passés en Asie, et qui achevaient de s'accomplir au profit de la domination anglaise dans l'Inde.

Le corps expéditionnaire, qui avait traversé les terribles défilés du Bolan, malgré des difficultés presque insurmontables, était entré dans le Candahar, sans rencontrer d'obstacles, et recevait la soumission de tous les petits princes que le khan du Candahar avait eus pour auxiliaires. Les Anglais s'avançaient vers le Caboul, dont le roi ne paraissait pas capable de les arrêter dans leur invasion : ils se préparaient à faire le siége de Ghizni, à la fin de juillet, et l'on pouvait prévoir que cette ville forte, quoique bien défendue, ne ferait pas une longue résistance. Le Caboul allait donc être incorporé, comme le Candahar, dans l'Inde britannique.

La politique russe devait se borner à sauvegarder la Perse, en protestant toujours contre l'occupation de l'île de Khareck dans le golfe Persique.



L'empereur se promettait bien d'avoir une revanche et une compensation avantageuse dans l'expédition qu'il projetait contre le khan de Khiva; en attendant, il n'épargnait rien pour rester dans les meilleurs termes avec l'Angleterre, et il évitait d'éveiller la susceptibilité ou la défiance de cette puissance égoïste et jalouse.

Il refusait toujours, il est vrai, de soumettre sa marine aux tyranniques prétentions du droit de visite, que les Anglais s'étaient arrogé, sous prétexte d'empêcher la traite des nègres, mais un bâtiment russe, ou du moins portant pavillon russe, ayant été capturé sur la côte d'Afrique par une croisière anglaise et amené à Spithead, comme soupçonné de faire la traite, le gouvernement impérial s'était borné à décliner toute intervention dans cette affaire, en rappelant que dès le mois de décembre 1835 il avait donné avis à ses consuls, que tout navire qui oserait couvrir du pavillon russe un trafic abominable, interdit par les lois de l'empire, n'aurait à réclamer aucune protection et serait exposé à subir le châtiment qu'il aurait mérité.

L'Angleterre fut très-satisfaite de la déclaration spontanée du gouvernement russe, au sujet de la saisie de ce bâtiment qui n'avait pas un seul sujet russe à bord et dont le capitaine était lui-même étranger.

Le cabinet britannique fut encore plus sensible à la conduite de la Russie, conduite plutôt réservée et expectante que sympathique et active, en présence des graves et redoutables embarras que la vente de l'opium avait créés au commerce anglais en Chine.

Les vendeurs d'opium indigènes avaient subi la peine capitale; les négociants étrangers étaient menacés, sinon d'un sort pareil, du moins de l'amende et de la prison. Le surintendant Elliot se voyait retenu prisonnier et sommé de



livrer à la douane chinoise tout l'opium qui se trouvait dans les magasins de ses compatriotes.

Les agents russes, sans se prononcer sur la question économique et politique, étaient intervenus auprès des autorités chinoises dans l'intérêt du commerce anglais ; mais en insistant pour que l'opium fût réexporté, sinon mis sous le séquestre, comme marchandise prohibée.

On voyait déjà naître, dans cette question de la vente de l'opium en Chine, les préludes d'une guerre que l'Angleterre ou plutôt la Compagnie des Indes était décidée à entreprendre, sans se préoccuper de l'injustice d'une pareille guerre, et le gouvernement russe, qui n'avait qu'à se louer de ses rapports avec les autorités chinoises, se réservait le rôle de médiateur et de pacificateur.

La lutte continuait, au Caucase, entre les populations tcherkesses et les troupes du corps d'armée d'occupation, qui recevait sans cesse des renforts considérables.

Le prophète Schamyl était le chef reconnu et vénéré de tous les insurgés, et l'on remarquait, dans ses opérations militaires, une intelligence et une habileté, qui accusaient la direction des officiers expérimentés, la plupart anglais et polonais, attachés au service de l'insurrection.

C'étaient eux qui avaient établi des fabriques d'armes et de poudre à canon, c'étaient eux qui fortifiaient les *aouls* ou villages des Tcherkesses dans les endroits les plus inaccessibles de la chaîne caucasique, c'étaient eux enfin qui avaient fait des Circassiens indisciplinés une milice excellente. Sans doute, les Polonais, à la solde de Schamyl, n'avaient pas d'autre mobile que de faire acte de vengeance contre la Russie et de donner un emploi lucratif à leur activité turbulente; mais plusieurs des officiers anglais appartenaient à l'armée britannique ou du moins à la Compagnie



des Indes, et ils n'avaient pu venir en Circassie, pour y prendre part à des faits de guerre, qu'avec une autorisation tacite de leur gouvernement.

L'empereur Nicolas ne voulut pourtant adresser aucune plainte, à ce sujet, au cabinet de Saint-James.

— Je ne dois pas croire à une déloyauté de la part de mes alliés, dit-il au général Paul de Kisseleff, qui l'invitait à demander des explications sur le rôle des officiers anglais dans l'armée de Schamyl. Les Anglais ont souvent des bizarreries de caractère, et je ne serais pas surpris que ces officiers qui s'exposent à se faire fusiller comme espions, quand ils ne se font pas tuer sur le champ de bataille, ne fussent que des dilettanti d'héroïsme et d'excentricité, que l'exemple contagieux de La Fayette en Amérique et de lord Byron en Grèce empêche de vivre tranquillement de leurs revenus à Londres ou dans l'Inde.

Toutes les fois que la croisière russe dans la mer Noire capturait quelque bâtiment naviguant sous pavillon anglais, avec un chargement de munitions de guerre, destinées aux tribus révoltés du Caucase, le comte de Nesselrode en donnait avis officiellement au gouvernement de la reine d'Angleterre, sans ajouter à cet avis la moindre observation.

Des ordres très-explicites avaient été envoyés aux généraux Grabbe et Raïewsky, qui commandaient au Caucase, pour leur tracer le plan de campagne qu'ils devaient poursuivre, en s'efforçant de s'emparer de la personne de Schamyl, ce qui mettrait fin à l'insurrection et à la guerre. On avait alors des motifs sérieux et secrets qui permettaient d'espérer que ce but serait atteint avant l'hiver.

L'empereur Nicolas ne s'était pas résigné sans regret à suspendre depuis deux ans l'effet du traité d'Unkiar-Skelessi



en ce qui concernait l'intervention directe et isolée de la Russie dans les affaires de la Porte Ottomane, mais il n'avait pas souffert, néanmoins, que les puissances européennes ses alliées, qui refusaient toujours de reconnaître ce traité, en annulassent les clauses les plus importantes ; il se bornait à couvrir de sa protection constante la souveraineté du sultan Mahmoud, qui avait à lutter sans cesse contre les envahissements audacieux de la révolte permanente du pacha d'Égypte.

Méhémet-Ali s'appuyait ouvertement sur la complicité déguisée de la France et de l'Angleterre, qui travaillaient de concert à l'affaiblissement de la Turquie et à la prépondérance du nouvel empire égyptien, en promettant au pacha la possession héréditaire de l'État qu'il avait fondé et qu'il voulait encore agrandir. Les puissances protectrices avaient cependant empêché jusque-là un nouveau conflit entre le sultan et son vassal, mais l'armée turque et l'armée égyptienne restaient toujours en présence dans l'Asie Mineure, et les hostilités menaçaient de recommencer d'un jour à l'autre sur les bords de l'Euphrate.

Mahmoud irrité, poussé à bout par les prétentions intolérables du pacha rebelle, qui le tenait en échec sur tous les points de leur inextricable contestation, cessa d'écouter les conseils de l'empereur Nicolas et voulut sortir à tout prix d'une situation équivoque et dangereuse : il avait donc adressé aux représentants de l'Autriche et de la Russie, dans le cours du mois de juin, une protestation solennelle, pour leur annoncer que le temps de la patience et de la longanimité était passé, et que la Sublime Porte allait se faire justice elle-même en châtiant l'insolence de son vassal révolté.

En même temps, Hafiz-Pacha, qui commandait l'armée turque, reçut l'ordre d'attaquer Ibrahim, qui attendait de



puissants renforts que la flotte égyptienne devait lui amener ; et, pour fermer le passage à cette flotte, qui n'avait pas encore quitté le port d'Alexandrie, le capitan-pacha fit sortir du Bosphore l'escadre ottomane. Les deux armées belligérantes, dont les forces étaient à peu près égales, se rencontrèrent, le 24 juin, dans les plaines de Nezib, et après un avantage momentané dû à la supériorité de son artillerie, l'armée turque fut défaite et mise en pleine déroute.

Le sultan Mahmoud n'eut pas la douleur d'apprendre la nouvelle de cette grande victoire de son implacable adversaire : il mourut presque subitement, le 1er juillet, et son fils Abdul-Medjid lui succéda, sans trouble et sans hésitation, au milieu des angoisses de Constantinople que la perte de son redouté souverain avait frappée de stupeur.

Abdul-Medjid n'avait que dix-sept ans, mais les enseignements et les nobles exemples de son père l'avait préparé à devenir chef des croyants : les premiers actes de son règne firent comprendre qu'il avait à cœur de continuer l'œuvre civilisatrice de Mahmoud.

L'empereur Nicolas s'était empressé de lui faire savoir qu'il pouvait, en tout état de cause, compter sur la fidèle alliance de la Russie, et que le maintien des traités existant entre elle et la Turquie serait la base la plus solide de son gouvernement.

Mais déjà Méhémet-Ali ne se contentait plus des concessions que le jeune sultan lui avait offertes spontanément : il parlait en vainqueur, presque en maître ; il imposait des conditions à son suzerain ; il refusait de lui restituer sa flotte, que le capitan-pacha avait eu l'indignité de livrer à l'ennemi ; il n'acceptait ni paix ni trêve.

Abdul-Medjid n'avait plus de flotte ni d'armée ; il se plaça sous la protection immédiate des cinq puissances,



et aussitôt les ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Autriche, de Prusse et de Russie, présents à Constantinople, adressèrent à la Porte Ottomane une note collective, en date du 23 juillet 1839, dans laquelle ils invitaient ce gouvernement à ne conclure aucune transaction avec le vice-roi d'Égypte, sans l'intervention des cinq puissances.

Il était permis d'espérer désormais que les affaires d'Orient se régleraient à l'amiable, avec le concours des cinq puissances, et que les conséquences d'une guerre inégale entre le sultan et le vice-roi étaient écartées, sans avoir causé d'ébranlement dans le système de la politique européenne. Abdul-Medjid allait donner carrière à ses projets de réforme, plus complets et pourtant plus pratiques et plus profitables que ceux dont Mahmoud avait poursuivi l'exécution à travers tant de difficultés matérielles. Mais on ne pouvait s'empêcher de constater que l'empire ottoman, soumis à une transformation trop rapide et trop violente, avait perdu une partie de ses forces vitales, en abandonnant les traditions de sa nationalité et de sa politique.

Le monument commémoratif que l'empereur Nicolas avait fait ériger dans la plaine de Borodino, en souvenir de la bataille du 7 septembre 1812, était presque terminé; le camp établi dans cette même plaine, en vue de l'inauguration de ce monument, n'attendait plus que l'empereur, qui devait y venir en personne diriger les manœuvres et les exercices militaires.

Sa Majesté partit de Tzarskoé-Sélo, avec le grand-duc héritier, dans la nuit du 27 août. Les augustes voyageurs ne s'arrêtèrent en route qu'aux environs de Novogorod, dans le quatrième arrondissement des soldats agriculteurs,



où se trouvait le corps des cadets du comte Araktchéïeff : l'empereur les passa en revue et dîna avec eux. Il fit encore une courte station au monastère de Savine, pour rendre hommage aux reliques du saint, et il arriva au camp, dans la nuit du 28 au 29 août, après avoir fait plus de cent cinquante lieues en moins de trente heures.

La vaste plaine de Borodino, qui forme un large plateau coupé par de profonds ravins et baigné par trois rivières, la Voïna, la Kolotcha et la Moskowa, réunissait, sur un espace de plus de quinze werstes, un effectif de plus de cent quarante mille hommes : l'infanterie et l'artillerie étaient campées sur plusieurs lignes; la cavalerie avait été cantonnée dans les villages des alentours.

Peu de temps avant la formation du camp, le propriétaire de Borodino et des terres adjacentes avait vendu ce domaine seigneurial à l'empereur, qui en fit don au césarévitch, en souvenir de la mémorable journée du 26 août/7 septembre 1812. Toutes les maisons du bourg avaient été alors rebâties pour les paysans; puis, on avait construit un palais d'été pour le grand-duc héritier, non loin de la vieille église dont les campaniles portaient encore des traces de balles et de boulets de la bataille.

La tente impériale s'élevait donc, entre les villages de Borodino et de Zapharinaïa, près de l'endroit où campait le détachement combiné de la garde et des grenadiers.

Un grand nombre de vétérans et d'invalides, qui avaient assisté à la célèbre bataille où l'armée russe fit des prodiges de valeur et donna l'exemple d'une incroyable persévérance, étaient accourus, à l'appel de l'empereur, de tous les points de la Russie; quelques-uns conservaient l'uniforme qu'ils avaient porté dans le combat, et tous étalaient sur



leur poitrine les médailles commémoratives de la grande guerre de l'an 12. Officiers et soldats saluaient avec déférence ces braves, que l'empereur honora de l'accueil le plus bienveillant.

Sa Majesté, toujours accompagnée du césarévitch, commença l'inspection du camp, le 29 août, le lendemain même de son arrivée, et chaque jour, jusqu'au 6 septembre, il assista aux parades, aux revues, et dirigea les manœuvres des différents corps, parmi lesquels on remarquait les Cosaques de la Ligne-frontière, la cavalerie musulmane transcaucasienne et le régiment des montagnards du Caucase.

Le duc Maximilien de Leuchtenberg était arrivé au camp, deux jours après l'empereur, pour se mettre à la tête des hussards de Kiew, en qualité de chef de ce beau régiment. Le grand-duc Michel n'avait pas manqué de venir aussi prendre le commandement de l'artillerie.

Le prince Eugène de Wurtemberg, le prince Alexandre des Pays-Bas et l'archiduc Albert d'Autriche ne tardèrent pas à se rendre à l'invitation de l'empereur, pour être témoins des exercices militaires qui eurent lieu, presque sans interruption, pendant douze jours.

Le temps favorisa ces belles revues, dans lesquelles la bonne tenue des troupes et leur admirable instruction offraient un intéressant spectacle, qui attirait toujours les populations des villes voisines et des campagnes environnantes.

Tous les jours, l'empereur, suivi des princes de sa famille et des princes étrangers, visitait minutieusement quelque partie du champ de bataille de Borodino, et recueillait sur place les souvenirs des généraux et des officiers qui avaient assisté à cette lutte terrible et sanglante.



La journée du 7 septembre fut consacrée à l'inauguration du monument.

La veille, les troupes, placées dans les cantonnements éloignés, s'étaient rapprochées du théâtre de la cérémonie, et avaient bivaqué dans le voisinage. Dès le lever du soleil, toutes les troupes furent sous les armes, et on leur donna lecture de cet ordre du jour autographe de l'empereur, qu'elles accueillirent par des hourras longtemps répétés :

« Soldats,

« Devant vous s'élève un monument destiné à consacrer le souvenir d'un mémorable exploit de vos compagnons d'armes. Ici, dans ces mêmes lieux, un ennemi présomptueux conçut, il y a vingt-sept ans, l'espoir de vaincre une armée russe, qui combattait pour sa foi, son souverain et sa patrie. Dieu punit le téméraire. Ces audacieux envahisseurs semèrent de leurs ossements la route de Moscou au Niémen, et nous entrâmes dans Paris.

« Il est temps de rendre hommage à un fait aussi éclatant. Gloire donc à jamais à la mémoire immortelle de l'empereur Alexandre Ier, dont la ferme volonté sauva la Russie ! Gloire éternelle à nos compagnons tombés de la mort des héros, et que leur noble dévouement nous serve d'exemple, à nous et à nos derniers neveux !

« Votre souverain, ainsi que la Russie, notre mère commune, trouveront toujours en vous leur plus sûr espoir et leur plus ferme appui.

« NICOLAS. »

A sept heures, les troupes étaient rangées autour du monument; la brigade de réserve de la garde et des gre-



nadiers formait le front de bataille, faisant face au bourg de Borodino; à gauche, l'infanterie du 2ᵉ corps; à droite, l'infanterie du 6ᵉ corps, et, entre ces deux corps, toute l'artillerie, ayant derrière elle l'artillerie à pied.

L'empereur arriva, sur les huit heures, avec les princes et son état-major; il alla recevoir en personne le clergé, qui sortait processionnellement de l'église de Borodino, et il donna lui-même le signal du salut militaire, que les troupes exécutèrent à la fois, pendant que les tambours battaient aux champs et que la musique, composée de plus de cinq mille musiciens, faisait entendre des fanfares.

La cérémonie religieuse fut célébré par S. Ém. Philarète, métropolitain de Moscou. Après le *Te Deum*, on chanta des prières pour le repos de l'âme de l'empereur Alexandre Iᵉʳ et de tous les braves morts sur le champ de bataille de Borodino.

En ce moment, toutes les troupes rendirent les honneurs militaires, et l'artillerie salua le monument par sept cent quatre-vingt-douze coups de canon.

Le clergé étant retourné en procession à l'église, les troupes se formèrent pour le défilé; l'empereur se mit à leur tête, et alla se placer, l'épée à la main, au pied du monument, devant lequel défilèrent cent vingt-huit bataillons, cent soixante-sept escadrons et trente-trois batteries.

Le feld-maréchal Paskewitch était venu de Varsovie pour assister à cette cérémonie nationale, après laquelle l'empereur fit appeler devant sa tente les régiments de chasseurs de Kasan et de Borodino, pour leur annoncer que le premier de ces régiments se trouvait placé désormais sous les ordres du grand-duc Michel et porterait son nom, tandis que le second, créé par l'empereur Alexandre, aurait pour chef le grand-duc héritier.



A cette occasion, l'empereur se plut à rappeler que le régiment de Kasan avait pris une part glorieuse à l'assaut de la forteresse de Braïloff, et que lui-même n'était pas resté étranger au siége de cette forteresse, qui fut forcée de se rendre, et dont la prise avait eu tant d'influence sur l'heureuse issue de la guerre de Turquie.

Le lendemain et le jour suivant, les exercices continuèrent sous les yeux de l'empereur, mais la plus brillante de ces manœuvres devait remplir toute la journée du 10 septembre, pendant laquelle les troupes, rangées sur les lieux mêmes que l'armée russe avait occupés à la bataille de Borodino, représentèrent en quelque sorte cette bataille mémorable.

Ce jour-là, l'empereur resta plus de huit heures à cheval; mais il était si satisfait de la rapidité et de la précision des mouvements exécutés sous les ordres du grand-duc Michel, qu'il ne s'aperçut pas de sa fatigue.

Il y eut, le 11, un banquet chez le césarévitch, à l'occasion de sa fête; les généraux, les commandants de régiments et tous les officiers supérieurs en retraite y furent invités.

Un ukase de l'empereur avait accordé à tous les généraux, officiers de tous grades, sous-officiers et soldats en service actif, qui avaient pris part à la bataille du 7 septembre 1812, un supplément de traitement, égal à la solde que chacun d'eux touchait à l'époque de cette bataille.

La revue générale des troupes réunies au camp de Borodino fut suivie, dans la journée du 13 septembre, de grandes manœuvres qui durèrent plus de huit heures consécutives et qui couronnèrent dignement cette imposante fête militaire.

Au milieu de ces manœuvres, l'empereur avait accordé

une attention toute particulière aux exercices spéciaux du bataillon de gymnastes, formé, en 1837, avec de jeunes soldats tirés de tous les régiments du 6e corps d'infanterie, à Moscou, pour faire un essai de l'application de la gymnastique à l'armée.

Ces gymnastes étaient parvenus, après deux ans de travail, sous la direction du docteur Mandileni, chef de l'Institut orthopédique, à exécuter des prodiges de force et d'agilité, d'adresse et d'aplomb. On les vit descendre, d'un pas ferme, avec armes et bagages, une berge très-élevée et très-escarpée de la Moskowa, et ensuite remonter cette berge avec la même rapidité et la même assurance. Ensuite, tambours et clairons sonnant en tête, ils traversèrent le fleuve sur de longues poutres rondes, figurant les débris d'un pont, et supportées par des chevalets à vingt pieds au-dessus du niveau des eaux.

L'empereur se félicita d'avoir introduit la gymnastique dans tous les corps de cadets, et conféra l'ordre de Saint-Stanislas au docteur Mandileni, pour le récompenser d'avoir dirigé l'instruction du bataillon des gymnastes, qui semblaient appelés à rendre des services dans certaines circonstances exceptionnelles de la guerre.

Après un jour de repos accordé aux troupes qui l'avaient si bien gagné, le camp fut levé, en présence de l'empereur, qui assista pendant deux jours au départ des régiments. L'empereur voulut accomplir un dernier devoir, en allant visiter l'hôpital militaire temporaire de Mojaisk, où il distribua de l'argent et des paroles de consolation aux malades.

Il arriva, dans l'après-midi du 14 septembre, à Moscou, où il fit son entrée au milieu des acclamations et des cris de joie des habitants. Il alla d'abord avec le césarévitch



à la chapelle de l'image miraculeuse de Notre-Dame-d'Ivère, et il se retira ensuite au petit palais du Kremlin, que la foule ne cessa d'entourer jusqu'au lendemain.

Le grand-duc Michel, le duc de Leuchtenberg, le feld-maréchal Paskewitch et les princes étrangers étaient arrivés aussi à la suite de l'empereur, qui, le 15 septembre, alla faire ses dévotions à la cathédrale de l'Assomption : il fut reçu à la porte du temple, avec la croix et l'eau bénite, par le métropolitain assisté de trois évêques. L'église était remplie de sénateurs et de hauts fonctionnaires, en présence desquels S. Ém. Philarète prononça l'allocution suivante :

« Très-pieux Souverain,

« Ta capitale antique a appris avec vénération comment, en rendant hommage aux exploits de la génération passée, tu avais inspiré l'ardeur de nouveaux exploits aux générations présentes et futures, et comment tu avais su, par ton exemple, adoucir les fatigues de la vie des camps.

« Cette antique capitale contemple enfin tes traits, et ses regards joyeux cherchent surtout dans les tiens le reflet de bonheur dont vient de briller ta maison, que les bénédictions accompagnent.

« Ton premier-né est revenu dans tes bras, après avoir captivé les cœurs chez les nations étrangères, par les vertus qu'il avait reçues de toi en naissant et que tu avais développées en lui par l'éducation.

« Grâce à ta paternelle sollicitude, l'amour de ta fille aînée pour la patrie l'a conservée pour jamais au pays, en faisant de son époux un fils de la Russie.

« Viens dans ce sanctuaire du Seigneur unir tes actions de grâces aux nôtres, et que de nouvelles bénédictions du



ciel ne cessent d'être versées sur toi, dont le cœur est pénétré de reconnaissance pour le Tout-Puissant. »

Au sortir de cette cérémonie, où l'empereur rendit hommage aux saintes images et aux reliques, Sa Majesté, accompagnée du grand-duc héritier et des princes, visita successivement les différentes églises que renferme le Kremlin et le nouveau palais qu'on achevait de construire dans le style de l'ancienne architecture moscovite.

Les jours suivants, l'empereur, soit avec le duc de Leuchtenberg, soit avec le grand-duc héritier, soit avec tous les princes présents à Moscou, inspecta les principaux établissements d'éducation et de charité que renfermait la capitale : les Instituts de Catherine et d'Alexandre, l'Hôpital Marie, l'hospice des Enfants-Trouvés, l'Institut des Orphelins d'Alexandre, l'hospice des Veuves.

Depuis que le duc de Leuchtenberg faisait partie de la famille impériale de Russie, il avait eu bien souvent l'occasion de se convaincre que la bienfaisance était une des prérogatives les plus chères de la couronne des tzars, et que ces nobles exemples trouvaient sans cesse des imitateurs parmi les classes élevées et opulentes. Aussi, le corps du commerce de Moscou n'avait imaginé rien de mieux, pour manifester sa joie, à la suite des fiançailles de la grande-duchesse Marie et du duc de Leuchtenberg, que d'accomplir une bonne œuvre, en faisant élever à ses frais vingt enfants pauvres dans l'École des bourgeois.

Les mêmes sentiments animaient deux notables fabricants de Moscou, les frères Pierre et Alexis Alexeïeff, qui demandèrent l'autorisation de signaler encore le mariage des augustes fiancés, par une nouvelle œuvre de bienfaisance, en consacrant une somme de 50,000 roubles à la



création de trois bourses à l'Institut technologique, en faveur de trois enfants orphelins de marchands ou de bourgeois de Moscou. Ces trois bourses furent créées, par ordre de l'empereur, sous le titre de *Fondation de Leuchtenberg*.

Le voyage de l'empereur Nicolas à Moscou n'avait pas seulement pour objet de faire connaître son gendre aux habitants de cette capitale : la première pierre du temple du Sauveur devait être posée solennellement, en présence de Sa Majesté.

La cérémonie fut célébrée avec une grande pompe, le 22 septembre. Après la messe, que l'empereur avait entendue dans la cathédrale de l'Assomption, à onze heures et demie, le clergé sortit de l'église, avec la croix, les bannières et les images miraculeuses, pour se rendre à l'endroit où devait s'élever la nouvelle église.

La procession se composait de deux cents archiprêtres et prêtres, et de cent diacres, marchant à la suite du métropolitain, de trois évêques et de neuf archimandrites; l'empereur, le grand-duc héritier, le grand-duc Michel et le duc de Leuchtenberg, suivis des princes étrangers, des ministres, sénateurs, cavaliers de la cour et généraux, présents à Moscou, avaient pris rang dans cette procession, qui sortit du Kremlin par les portes Nikolsky, passa devant les portes Spassky, longea le quai jusqu'à la tour de l'Ouest et entra dans la rue Pretchistenskaïa : sur tout le chemin que devait parcourir cette imposante procession, la troupe formait la haie d'un côté, et de l'autre côté le peuple se tenait à genoux. De toutes les hauteurs du voisinage, une foule immense, également agenouillée, assistait en silence à ce majestueux spectacle.

Lorsque la procession fut arrivée sur l'emplacement du nouveau temple, le métropolitain fit la bénédiction de



l'eau; l'empereur baisa la croix et reçut l'aspersion, après laquelle le métropolitain aspergea d'eau bénite le terrain que l'église du Sauveur occuperait un jour et où les fondations étaient déjà creusées. L'empereur s'approcha et posa de sa main dans les fondations une plaque de cuivre en forme de croix, puis une pierre, au nom de l'impératrice, et une autre pierre en son propre nom.

Les augustes et illustres personnages présents à la cérémonie furent invités à en faire autant, et ensuite, le métropolitain, dont l'éloquence mystique et touchante était renommée dans l'Église russe, prit la parole en ces termes :

« Très-pieux Souverain,

« Il est des œuvres importantes que régissent quelquefois des décrets particuliers de la Providence divine, inspirant à l'un de ses élus une haute pensée, dont la majestueuse exécution est réservée à un autre. Dans l'attente de cette exécution, l'homme croit voir l'œuvre entravée, tandis qu'aux yeux du Tout-Puissant, elle marche vers son accomplissement. Au lieu d'un seul être, sa volonté en a désigné deux, et la même œuvre sert à la manifestation d'une foule de vertus : dans le fondateur, non-seulement brille une pieuse intention, mais encore l'abnégation, la longanimité, la soumission aux volontés de Dieu, lorsqu'il se voit forcé de céder à un autre la gloire de l'exécution; dans celui qui l'accomplit, non-seulement une œuvre pieuse, mais encore la munificence, la grandeur d'âme, l'amour fraternel, lorsqu'il exécute la pensée d'un autre, comme si elle lui appartenait en propre.

« Ainsi, David, plein de gratitude envers le Seigneur, pour la consolidation de sa puissance, forme le projet de lui élever un temple dans Jérusalem, et est affermi dans



cette intention par le prophète Nathan. Belle pensée! conçue par un prophète, elle est approuvée par un autre prophète, mais aucun des deux ne pressent la volonté jusqu'à ce qu'elle leur soit manifestée. Le Seigneur désigne Salomon pour exécuter l'œuvre conçue par David : « Il bâtira une « maison en mon nom et j'établirai le trône de son royaume « à jamais. » (Rois, liv. II, ch. VII, v. 13.)

« Ainsi, Alexandre le Béni, pénétré de reconnaissance pour le salut de son empire, conçoit la pensée d'ériger, pour de saintes commémorations et des prières d'actions de grâces, un temple au Christ-Sauveur, dans cette capitale offerte en holocauste pour sauver la patrie, et renaissant de ses cendres. Cette pensée fut proclamée : l'Eglise sanctifia l'œuvre entreprise par le souverain béni. Toi seul de tous tes frères, tu te trouvas alors auprès de lui, et maintenant nous voyons que dès lors le Très-Haut t'avait désigné pour accomplir de ta main puissante le vœu sacré de ton auguste frère.

« Ainsi, Russes qui m'entendez, les événements contemporains nous reproduisent les annales antiques des royaumes que gouvernait le Seigneur. L'Histoire sainte repasse devant nos yeux dans les actes de nos monarques. Quelle consolation pour la foi! quelle espérance pour l'avenir!

« Très-pieux Souverain, fortifie ton cœur dans le Seigneur et sois glorifié dans ton Dieu! Que le Sauveur du monde, à qui la Russie dut son salut, daigne t'aider à bâtir cette maison en son nom et établir le trône de ton royaume à jamais! »

Cette allocution fut suivie du *Te Deum* et des prières pour la famille impériale ; alors une salve d'artillerie an-



nonça la fin de la cérémonie, et toutes les cloches des églises de Moscou s'ébranlèrent à la fois : leur joyeux carillon aux sons argentins et harmonieux continua jusqu'à la nuit.

Le soir, les murailles et le jardin du Kremlin furent illuminés, ainsi que les rues de la ville où la population se promenait en habits de gala, heureuse de voir au milieu d'elle l'empereur qu'elle entourait avec une pieuse vénération.

Le duc de Leuchtenberg ne put entendre sans émotion une femme du peuple dire à son jeune enfant, en lui montrant le tzar : « Regarde-le bien, notre père! Quand il ne sera plus là, je veux que tu te conduises en bon Russe et en bon chrétien, comme si à toute heure son image était sous tes yeux. »

CCLXIV

L'empereur était de retour à Tzarskoé-Sélo, dans les premiers jours d'octobre, avec le duc de Leuchtenberg; le grand-duc héritier et le grand-duc Michel, qui s'étaient arrêtés en route pour des inspections militaires, revinrent de Moscou quelques jours plus tard.

L'empereur se montra vivement affecté de la mort de deux personnes de l'entourage de l'impératrice, la baronne d'Adlerberg et la princesse Catherine Lapoukhine, l'une et l'autre dames d'honneur de Sa Majesté, après l'avoir été de l'impératrice-mère. La princesse Lapoukhine, dame de l'ordre de Sainte-Catherine de la première classe, succomba le 28 septembre, après une longue maladie.

La baronne d'Adlerberg, qui mourut, le 20 octobre, à Saint-Pétersbourg, avait en quelque sorte consumé ses forces, en se consacrant depuis plus de vingt ans à la surveillance des établissements d'éducation placés sous la tutelle de l'impératrice, qu'elle suppléait, au besoin, dans tous les détails de cette administration aussi vaste que compliquée.

Elle était supérieure de la communauté des demoiselles nobles de Sainte-Catherine, et l'on vit, à ses obsèques, tou-



tes les anciennes élèves dont elle avait dirigé l'instruction, suivre le cortége funèbre, vêtues de deuil et tout en larmes. Ce fut, au dire d'un témoin oculaire de cette touchante procession, la plus belle oraison funèbre que la reconnaissance pût offrir à la défunte.

L'impératrice écrivit de sa propre main une lettre de condoléance aux enfants de la baronne d'Adlerberg, lettre où elle disait que cette mort lui avait enlevé sa collaboratrice la plus utile et sa meilleure amie. L'empereur témoigna les mêmes regrets à son aide de camp le baron d'Adlerberg, qui avait été le compagnon de sa jeunesse et qui ne devait jamais le quitter, comme il le lui avait souvent répété depuis les terribles journées de décembre 1825, où cet officier supérieur s'était montré si fidèle et si dévoué à son souverain.

L'Exposition de l'industrie nationale était restée ouverte à Saint-Pétersbourg pendant trois mois et n'avait pas manqué d'attirer une affluence considérable de visiteurs, qui venaient des provinces les plus éloignées, pour être témoins des progrès réalisés depuis six ans par la production et la fabrication russes. Les juges les plus compétents avaient été d'accord, pour reconnaître ces progrès, et l'empereur voulut qu'ils fussent constatés par l'augmentation du nombre des récompenses accordées aux exposants, dont dix-huit obtinrent la grande médaille d'or, trente-sept la petite médaille et cent soixante des médailles d'argent; en outre, une centaine de médailles d'or furent distribuées, pour être portées au cou avec le cordon des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre, de Saint-Vladimir et de Sainte-Anne.

Le ministre des finances, qui avait eu la plus grande part au succès de cette Exposition, comprenait bien l'heureuse influence que les arts pouvaient exercer dans tou-



tes les branches de l'industrie : il fit donc approuver par l'empereur la création nouvelle d'une école gratuite de dessin, placée dans les attributions du département des manufactures et du commerce. Cette école, destinée à préparer les jeunes ouvriers à différentes carrières professionnelles, devait avoir provisoirement trois cours par semaine, dans lesquels on enseignerait aux élèves le dessin linéaire, le dessin d'ornement, la perspective et le modelage en cire.

Le ministre de l'instruction publique, dont l'activité ne se ralentissait pas et qui la manifestait par des fondations scolaires de toute espèce, avait eu l'idée de faire en quelque sorte une petite exposition des produits de la littérature russe cultivée dans les gymnases des provinces polonaises : il rassembla donc un choix d'essais littéraires en divers genres, composés par les élèves de l'Institut noble et du gymnase de Wilna, ainsi que par ceux des gymnases de Grodno, de Minsk et de Belostock ; il les fit imprimer et il présenta ce recueil à l'empereur, comme un témoignage des louables efforts que l'instruction publique avait faits pour propager la connaissance de la langue et de la littérature nationales dans les provinces de l'empire les plus rebelles à cet enseignement.

Le comte Ouvaroff allait avoir encore une exposition plus intéressante à offrir au public de Saint-Pétersbourg, celle de l'Académie des beaux-arts, qui ne fut ouverte que pendant quinze jours, du 7 au 22 octobre : un grand nombre d'œuvres remarquables en peinture, en dessin, en sculpture et en gravure, prouva que la Russie possédait un art national, qui soutenait la comparaison, sans trop de désavantage, avec l'art étranger. On devait même s'étonner que dans un pays où le climat amène une variation si fréquente et si bizarre d'atmosphère et d'aspect, les peintres fussent



aussi habiles à donner aux objets un coloris vrai et naturel; les statuaires, aussi ingénieux à rendre les formes plastiques, dont la perfection résulte du concours harmonieux de l'ombre et de la lumière.

Le ministre de l'instruction publique s'était ménagé encore un triomphe réel et bien mérité, en invitant l'empereur à visiter l'Observatoire central de Poulkovo.

Cet Observatoire-modèle, dont la fondation remontait à peu d'années, se trouvait complétement achevé, et fonctionnait depuis quelque temps, avec un nombreux personnel de mathématiciens et d'astronomes choisis par une section de l'Académie des sciences; avec un superbe matériel d'instruments qui surpassaient, sous le double rapport de l'optique et de la mécanique, tous ceux des observatoires de l'Europe. Grâce à ces instruments, plusieurs découvertes astronomiques, très-importantes, avaient pu être signalées au monde savant.

L'empereur, accompagné du duc de Leuchtenberg, arriva vers midi, le 8 octobre, le temps ayant paru favorable aux expériences météréologiques : il fut reçu par le ministre de l'instruction publique, par le prince Dondouroff-Korsakoff, vice-président de l'Académie des sciences, et par l'académicien Struve, directeur de l'Observatoire. On lui présenta les fonctionnaires attachés à l'établissement et on lui montra en détail les principaux instruments, dont on lui expliqua l'usage et le mécanisme.

L'empereur s'entretint longtemps avec le directeur et parut très-satisfait des résultats obtenus au profit de la science. On le conduisit ensuite à la bibliothèque, où le professeur Jacobi lui fit voir un nouveau procédé qu'il avait inventé pour reproduire en relief et en bosse, au moyen du galvanisme, des images gravées sur des plaques de cui-



vre. Une pareille invention promettait aux arts plastiques le plus précieux concours, et l'empereur se félicita de ce qu'elle eût pris naissance en Russie.

Après une visite de deux heures et demie, l'empereur quitta l'Observatoire, en exprimant toute la satisfaction qu'il éprouvait et en accordant, comme témoignage de sa gratitude, à ce magnifique établissement, un supplément de dotation pour faire fabriquer encore de nouveaux instruments.

— J'ai ouï dire que le gouvernement français était très-parcimonieux à l'égard de l'Observatoire de Paris, disait-il au duc de Leuchtenberg en revenant de cette intéressante visite. Je n'en suis pas surpris, car le roi Louis-Philippe ne va que terre à terre en politique comme en autre chose, et les députés qui travaillent si consciencieusement à rogner quelques mille francs dans le budget de l'État ne sauraient voir de bon œil les dépenses qu'exigent les travaux astronomiques. Ces gens-là n'ont peut-être jamais levé leurs regards vers le ciel. On pourrait croire, ajouta-t-il en riant, que l'astronomie a été inventée exprès pour les rois et pour les empereurs, car, de tous temps, on a cherché dans le ciel les signes qui annoncent leur naissance ou leur mort. Nous devons donc nous réjouir de ce qu'il n'y ait pas de comète à l'horizon.

L'empereur n'était pas réinstallé au palais d'Hiver avec la famille impériale; il restait à Tzarskoé-Sélo, pour assister aux manœuvres des régiments de la garde, que la douceur de la température permit, cette année-là, de continuer au delà du terme ordinaire, dans le cours du mois d'octobre.

Un jour qu'il avait donné beaucoup de temps et de sollicitude à ces manœuvres, il aperçut de loin, à l'extrémité du terrain que les troupes occupaient encore, un officier géné-

ral qui venait de monter en voiture, avant qu'il eût congédié son état-major. Il n'avait pas reconnu cet officier, à cause de la distance; mais, ne voulant pas laisser impuni un acte répréhensible au point de vue de la discipline militaire, il mit son cheval au galop et rejoignit la voiture, au moment où elle s'éloignait du champ de manœuvres. Cette voiture renfermait l'aide de camp général Benkendorff, chef de la gendarmerie et de la police.

Malgré l'amitié qu'il portait au général, l'empereur l'apostropha fort durement et lui reprocha en termes très-sévères, devant la troupe, non-seulement de manquer aux convenances et à l'étiquette, mais encore de commettre une faute grave contre la discipline.

— Monsieur, votre conduite est indigne d'un général! lui dit-il. Je devrais te punir, ajouta-t-il en se radoucissant tout à coup; mais je ne t'enverrai pas même aux arrêts. Ne cherche pas à t'excuser, tu as tort, et si je te pardonne, c'est que je suis sûr que tu regretteras d'avoir oublié la règle, toi qui as mission de la faire observer. Tu étais fatigué? Belle raison! Eh bien, va te coucher, et repose-toi jusqu'à demain.

Le soir même, l'empereur, qui se repentait de sa sévérité à l'égard de son plus fidèle serviteur, mais qui ne lui avait pas encore pardonné une pareille infraction à la règle, raconta le fait au comte Alexis Orloff :

— J'étais bien irrité, objecta-t-il, et je ne sais pas ce que la colère m'a fait dire à ce pauvre Benkendorff. En vérité, je suis fâché de l'avoir humilié de la sorte. Mais, aussi, quelle mauvaise idée a-t-il eu de remonter en voiture avant la fin des exercices! Ce n'est pas toi qui aurais commis une pareille faute?...

— Ah! si Votre Majesté m'avait aperçu! répondit le gé-



néral Orloff, mais je m'étais si bien caché au fond de la voiture, que Votre Majesté n'a pas soupçonné...

— Comment! toi aussi, tu étais là! s'écria l'empereur, en fronçant le sourcil.

— Hélas! oui, Sire; j'étais encore plus fatigué que Benkendorf.

— Fatigué! fatigué! murmura l'empereur : plaisante excuse! Il est vrai que chez toi l'amour du *far niente* est une maladie incurable!... Je te pardonne, en raison de ta franchise, mais que cela ne t'arrive plus!

Si l'empereur Nicolas avait, pour ainsi dire, une main toujours levée pour punir, il en avait une autre toujours ouverte pour récompenser, toujours tendue pour soutenir le faible, sans distinction de classes ni de rangs. Il semblait convaincu, d'ailleurs, qu'il représentait réellement la justice divine, dont il se croyait, dont il voulait être l'expression vivante; dans l'occasion, en vertu de ce qu'il nommait son rôle providentiel, il abaissait les grands, il élevait les petits, et il se regardait comme spécialement chargé, par le souverain arbitre du monde, de corriger les erreurs du *tchin*, qui fixait les positions sociales dans son empire.

On comprend que cette confiance absolue dans l'inspiration de Dieu donnait parfois à la personne même du tzar une sorte de prestige surnaturel. Il avait alors le pouvoir d'intimider, de dominer les masses, par un seul regard, comme il le prouva si bien à l'époque du choléra; il possédait aussi au plus haut degré l'art d'enlever, de captiver les cœurs, par un de ces actes généreux et spontanés où le souverain n'était plus pour tous ses sujets qu'un père de famille.

C'est ainsi qu'il renouvela, sous les yeux de la population de Saint-Pétersbourg, avec plus d'éclat et de solennité, le



témoignage public de reconnaissance et de regret, qu'il avait accordé, peu d'années auparavant, à un pauvre mort inconnu dans la ville de Moscou.

Un jour qu'il passait avec le général Benkendorff dans une petite rue de la capitale, où ne logeaient que des artisans et des gens du peuple, près du grand bazar (Gostinoï-Dvor), il rencontra un convoi funèbre, dont l'aspect misérable dénotait la pauvreté et l'abandon du défunt.

Un affreux corbillard traîné par un cheval étique et fourbu portait un cercueil de bois de sapin, peint en noir, au lieu d'être, suivant l'usage russe, couvert d'étoffes brillantes et d'ornements d'or et d'argent : sur cette misérable bière, un chapeau et une épée d'uniforme annonçaient que le mort avait appartenu à l'administration civile de la maison impériale ; derrière le corbillard, un vieux domestique barbu, pauvrement habillé, composait à lui seul le cortége, et marchait lentement, la tête basse, en versant des larmes.

L'empereur s'approcha du vieillard qui ne le reconnaissait pas :

— Quel est celui que tu conduis au cimetière? demanda-t-il.

— Un employé de Sa Majesté, répondit le domestique ; c'était mon bon maître : il est mort dans une profonde misère, après vingt-cinq années de service.

— Pourquoi ne s'est-il pas adressé à l'empereur? interrompit le souverain, qui crut sentir un reproche dans ces paroles.

— Parce qu'il y avait des employés plus pauvres que lui, répondit le domestique ; parce qu'il était fier dans sa détresse...



— Fier! murmura l'empereur; mais n'avait-il pas des parents, des amis?

— On n'a pas d'amis, quand on est malheureux, répliqua le vieux Russe. Il n'avait pas de parents, puisqu'il était sorti de l'hospice des Enfants-trouvés. Il n'avait que moi ici-bas et Dieu là-haut.

— Et ses camarades, dit l'empereur avec tristesse, n'ont-ils pas été avertis pour venir rendre les derniers devoirs à ce brave homme?

— C'est aujourd'hui jour de travail, car l'empereur doit rentrer, d'un jour à l'autre, au palais d'Hiver, et tout le monde était occupé, excepté moi, qui n'ai plus de maître.

— Si fait! repartit l'empereur, je me charge de t'en donner un... Benkendorff! dit-il à haute voix, viens ici; nous allons représenter la famille d'un vieux serviteur de l'empereur.

Alors, se découvrant, il se mit au premier rang, derrière le corbillard, et le suivit, tête nue, dans l'attitude d'un pieux recueillement.

Le bruit se répandit sur-le-champ, aux environs, que l'empereur, en personne, rendait hommage à la mémoire d'un de ses anciens serviteurs, en donnant ainsi l'exemple du respect dû aux morts. Le convoi avait débouché sur la Perspective Newsky, couverte de voitures et de promeneurs, et, conformément aux lois de police, il avait pris le milieu de la chaussée, pour se rendre au cimetière.

L'empereur était toujours, avec le général Benkendorff, à la suite du corbillard.

L'émotion, la surprise, l'admiration produisaient une rumeur confuse, à laquelle succéda un respectueux silence. Des équipages qui s'arrêtaient sur le passage de l'enterre-



ment, on voyait descendre des généraux, des officiers, des fonctionnaires, de riches bourgeois, qui venaient à l'envi se placer auprès de l'empereur. En moins de dix minutes, plus de dix mille personnes, appartenant à toutes les classes de la société, avaient formé un immense cortége, dans lequel se coudoyaient le riche et le pauvre, le seigneur et le mougik, le grand et le petit. Tous les fronts se découvraient, toutes les femmes s'agenouillaient et se signaient. On se demandait l'un à l'autre quel pouvait être le personnage qui recevait de pareils honneurs après sa mort.

Quand le convoi fut arrivé à la hauteur de la cathédrale de Kasan, l'empereur, se tournant vers la foule, lui adressa cette touchante allocution :

« La mémoire des morts est l'éloge des vivants : elle est aussi un culte agréable à Dieu. J'ai été profondément affligé de l'isolement où on laissait le cercueil d'un employé qui a consacré sa vie au service de l'empereur et de la patrie. Voilà pourquoi j'ai voulu faire honneur à sa mémoire, en m'invitant à ses funérailles. Mais les affaires de l'empire réclament ailleurs ma présence : je me retire à regret. Quant à vous, mes enfants, je vous prie d'accompagner le corps d'un digne et loyal fonctionnaire de l'État jusqu'à sa dernière demeure. Je vous en remercie d'avance, et Dieu vous bénira. Priez en mon nom pour le défunt, dont je me déclare l'héritier et l'exécuteur testamentaire. Je me charge de sa sépulture, et vous lirez sur sa tombe l'expression de ma reconnaissance. »

L'empereur, en effet, lui fit élever un monument sur lequel furent gravés ces mots : ***En récompense de vingt-cinq années de services fidèles et honorables***; et le vieux domestique entra, le jour même de l'enterrement de son maître, dans la domesticité du palais d'Hiver.

CCLXV

On attendait de meilleures nouvelles du Caucase, car, depuis que les Circassiens s'étaient soulevés à la voix de Schamyl, qui leur promettait la victoire, en les excitant à défendre la loi de Mahomet contre les infidèles, il y avait bien des défections parmi les tribus qu'on pouvait considérer comme les plus soumises à la domination russe ; il y avait eu bien des surprises et bien des trahisons de la part des chefs indigènes qui avaient prêté serment à la Russie : de là des postes enlevés ou massacrés, des forts détruits ou abandonnés, des corps de troupes harcelés et décimés.

Le terrible Schamyl, dont la théocratie militaire s'établissait tous les jours plus solidement, parcourait, avec un appareil menaçant, les tribus des Avares et des Lesghiens, qu'il appelait à la guerre sainte. Entouré d'une troupe d'élite, qui lui faisaient un rempart de leurs poitrines, il avait pour aides de camp deux bourreaux, dont la hache était toujours prompte à faire tomber les têtes qu'il leur désignait.

Dans le courant du mois de juin, un chef des Avares, le bey Okly-Kiselgar, avait été décapité, ainsi que trente-deux



personnes de sa famille, en représailles d'un traité d'alliance que le malheureux bey avait signé avec le général Raïewsky, qui commandait en Abasie : les têtes sanglantes des victimes furent envoyées, comme un avertissement et comme une menace, aux chefs des Lesghiens qui avaient pris les armes et qui firent subir plusieurs échecs aux généraux Feshy et Osloff, chargés de pacifier le pays sur le versant septentrional du Caucase.

Des renforts importants étaient arrivés à Tiflis par les ports de Soukhoun-Kalé, de Redoute-Kalé et de Poti; les généraux Raïewsky et Grabbe, qui avaient opéré en Circassie, pendant que Schamyl faisait rayonner ses incursions au nord de la Ligne, vinrent se mettre à la tête des troupes qu'on avait concentrées pour entreprendre une expédition contre lui. On n'avait pas l'espoir de l'attirer en plaine pour lui livrer bataille : il fallait donc l'aller chercher dans les montagnes, où il occupait une position fortifiée, qu'il croyait inexpugnable.

Le corps d'armée russe, qui ne comptait pas plus de six mille hommes, se mit en mouvement, au mois de septembre 1839, malgré des chaleurs intolérables, et pénétra, par la vallée de Koisou, jusqu'à la retraite de Schamyl, nommée Aschoulgo. L'aoul fut investi et assiégé; l'artillerie eut bientôt ouvert la brèche, et le général Gallaficheff fit donner l'assaut; mais les assiégeants, en s'emparant de la place, qu'ils avaient occupée par escalade, n'y trouvèrent plus que des morts et des blessés.

Schamyl s'était échappé avec ses murides, et l'on apprit tout à coup qu'il avait franchi les hauteurs du Caucase pour se précipiter sur la province de Dscher, à la tête de quelques milliers de Tcherkesses et de Lesghiens accourus à son appel.



Le colonel Besobrasoff, qui commandait une colonne de la division du général Feshy, repoussa dans la montagne le prophète et ses défenseurs. Ce colonel reçut l'ordre de continuer sa marche en avant, mais avec lenteur, pour se tenir en garde contre les attaques des tribus lesghiennes, car ces tribus, quoiqu'elles eussent la plupart envoyé leur soumission aux généraux russes, entretenaient des rapports secrets avec Schamyl, et servaient aveuglément ses desseins.

Une de ces tribus, la plus pauvre et la plus sauvage, qui venait de faire tout récemment une irruption sur le pays de Kakheth, adressa une députation au général Feshy, pour protester de son dévouement à l'empereur. Le général fit semblant d'ajouter foi à ces protestations, et ne jugea pas prudent de poursuivre son expédition : il se contenta de reconnaître la vallée de Chibid et de faire prêter serment de fidélité aux habitants de quelques villages indigènes. Il savait que Schamyl réunissait autour de lui les populations lesghiennes, fanatisées par sa parole, et que les chefs de ces populations, quoique amis ou alliés de la Russie, notamment le khan des Kasi-Kumuches et le sultan David de Ellisni, auraient bien de la peine à maintenir au moins leur neutralité.

Schamyl pensait les avoir gagnés à son parti, et il se dirigea vers la province de Kouba, pour y rassembler de nouvelles recrues, mais il rencontra le régiment du colonel Wrangel, qui le battit et le força de se réfugier dans la montagne.

Malheureusement, le colonel avait reçu dans le combat une blessure mortelle, et aucun de ses officiers n'était capable de le remplacer. Les Lesghiens, instruits de la situation critique dans laquelle se trouvait le régiment,



depuis la mort de son chef, reprirent l'offensive, massacrèrent un grand nombre de soldats et chassèrent devant eux les restes épars de ce régiment, qui fut presque anéanti en regagnant le poste fortifié de Kouba.

Cependant le général Grabbe avait obtenu dans cette campagne les plus heureux résultats : les peuplades établies le long du Kouban et dans le Daghestan septentrional avaient été partout battues, repoussées, rejetées dans leurs retraites inaccessibles, cernées de toutes parts. On pouvait supposer que le pays était, sinon pacifié et soumis, du moins préservé momentanément des excitations religieuses et guerrières de Schamyl.

Les divers détachements de l'armée du Caucase allaient donc rentrer dans leurs quartiers d'hiver, lorsqu'un désastre inattendu compromit gravement l'occupation russe dans le Daghestan. Le chef circassien Szamboli, dont le nom était déjà redouté, exécuta, de concert avec plusieurs émigrés polonais, une attaque simultanée contre tous les postes de cavalerie cosaque, établis le long de la ligne de la Sundja et dans les steppes d'Alaron. Ces troupes n'eurent pas le temps de se mettre en défense ; elles furent battues et dispersées, en perdant trois mille six cents hommes, y compris beaucoup d'officiers distingués ; néanmoins, elles parvinrent à se reformer en plusieurs petits corps, pour faire face à l'ennemi, et, toujours harcelées, toujours combattant, elles réussirent à regagner Anapa, Soukhoun-Kalé et d'autres forteresses du littoral.

Après cet échec, qui avait relevé les espérances des Circassiens et justifié les prédictions de Schamyl, le général Grabbe ne songea pas à entreprendre une campagne d'hiver ; il retira ses Cosaques dans les forts et les camps retranchés, en laissant le pays ouvert aux tribus indigènes,

et, sans essayer de reprendre l'offensive, il évacua tout le Daghestan, à l'exception de quelques places fortes.

Un autre ennemi, plus terrible encore que les Tcherkesses, s'acharnait alors sur les Russes, dans la Géorgie et les deux Kabarda : la fièvre épidémique y exerçait d'affreux ravages. Le général Grabbe, qui voyait diminuer tous les jours l'effectif de ses troupes, décimées par la maladie, demandait sans cesse des renforts, et, n'en recevant pas, craignait de ne pouvoir garder la ligne du Terek.

Depuis plusieurs mois, la Russie organisait sur le pied de guerre un nouveau corps d'armée qui se formait dans les gouvernements d'Astrakan, de Saratov, de Penza et de Sembirsk, puis se dirigeait vers les bords de l'Oural.

Ce corps d'armée, dont la destination n'était pas encore connue, se trouva réuni à Orenbourg, dans le cours de novembre; les préparatifs annonçaient une campagne longue et difficile; on avait pris les mesures les plus minutieuses pour assurer, pendant plusieurs mois, l'armement, l'habillement, la nourriture des régiments d'infanterie et de cavalerie, qui devaient faire partie de l'expédition. Il y avait environ trente mille hommes et six mille chevaux, avec peu d'artillerie montée, mais le nombre des voitures de transport était considérable, et on y avait joint une caravane de douze mille chameaux.

On apprit bientôt que l'expédition, placée sous les ordres du général Pérowsky, devait agir contre les habitants de Khiva. Une déclaration, émanée de ce général en chef, mais qui avait tous les caractères d'un document officiel, exposa très-catégoriquement les causes et l'objet de cette expédition lointaine; mais il ne disait pas que la conquête du royaume de Caboul par l'armée anglaise était la véritable raison politique qui décidait le cabinet de Saint-Péters-



bourg à envoyer une armée russe à deux cent cinquante lieues des frontières de l'empire.

Le khanat de Khiva se trouvait borné au nord par le pays des Kirghises et la mer d'Aral, à l'ouest par la mer Caspienne, à l'est par le khanat de Boukhara, et au sud par la Perse; il touchait donc à l'Afghanistan, par la province de Balk, et, dans ce moment même, le roi de Caboul, allié de la Russie, ayant été détrôné par le successeur indigène que l'Angleterre voulait lui donner, l'Inde britannique s'étendait bien au delà du fleuve de l'Indus, sa limite naturelle, et semblait s'avancer, menaçante, vers la Perse, comme pour tenir en échec la puissance moscovite.

La déclaration du général Pérowsky ne laissait rien soupçonner de cet état de choses; selon lui, les outrages et les provocations de tout genre que se permettaient contre la Russie les habitants de Khiva, avaient fini par attirer les regards du gouvernement russe, qui ne pouvait plus les tolérer impunément. En effet, depuis nombre d'années, les Khiviens ne se bornaient pas à entraver le commerce de la Russie, en pillant les caravanes boukhares, qui se rendaient à la frontière russe; ils enlevaient continuellement des sujets russes, qu'ils retenaient comme esclaves, en les employant aux plus durs travaux. Leurs incursions et leurs brigandages s'étaient multipliés de telle sorte chez les Kirghises nomades et chez les pêcheurs de la mer Caspienne, que la pêche, qui faisait la principale ressource de cette population paisible, était à peu près suspendue, et que les caravanes n'osaient plus s'aventurer, même avec une bonne escorte, dans le Turkestan, surtout depuis que le khan de Khiva avait osé faire construire deux forts qui fermaient la route de Boukhara.

« Tous les moyens de persuasion avaient été épuisés,



disait le manifeste du général Pérowsky. Le maintien des droits de la Russie, la sécurité de son commerce, la tranquillité de ses sujets, tout réclame aujourd'hui des résolutions plus décisives. La dignité même de l'empire les exige absolument. Ces motifs, aussi justes que fondés, ont déterminé l'empereur à envoyer contre Khiva un détachement militaire, dans la vue d'y mettre un terme au pillage et aux exactions, d'inspirer aux Khiviens le respect dû au nom russe, de consolider enfin dans cette partie de l'Asie l'influence légitime qui appartient à la Russie et qui, seule, peut y servir de gage à la conservation de la paix. »

Après avoir tenu ce langage très-net et très-explicite, le général s'engagait à faire rentrer ses troupes dans l'intérieur de l'empire, dès qu'il aurait atteint le but de son expédition.

Quand cette déclaration fut connue en Europe, le général Pérowsky était déjà parti d'Orenbourg, le 1er décembre 1839, à la tête de son corps d'armée.

La nouvelle de l'expédition de Khiva, à laquelle l'Angleterre n'avait aucune raison de s'opposer ouvertement, produisit pourtant une vive émotion, à Londres, dans les sphères politiques, où l'on ne pouvait se méprendre sur les intentions réelles du gouvernement russe, qui, sous prétexte de venger ses propres griefs et de répondre aux provocations d'un ennemi audacieux, manifestait hautement le projet d'établir dans ces contrées un état de choses plus conforme aux intérêts mutuels de la Russie et des États asiatiques qui l'avoisinent. Le cabinet de Saint-James ne fit pas, cependant, la moindre observation à l'égard de cette expédition, et il en attendit les résultats, qui dépendaient de tant de circonstances imprévues.

L'attention de la diplomatie européenne était alors con-



centrée sur la situation de la Porte Ottomane vis-à-vis des cinq puissances protectrices.

M. de Brunow, envoyé à Londres comme ministre plénipotentiaire, dès le mois de septembre, pour remplacer d'un moment à l'autre l'ambassadeur de Russie, le vieux comte Pozzo di Borgo, qui sollicita lui-même la permission de quitter le service, eu égard à son grand âge et à sa mauvaise santé, avait proposé tout d'abord aux représentants des autres puissances de reconnaître tacitement le traité d'Unkiar-Skelessi, en laissant la flotte russe entrer seule dans le Bosphore, si la guerre éclatait de nouveau entre le sultan et le vice-roi d'Égypte, tandis que les escadres française et anglaise resteraient dans la Méditerranée, pour barrer le passage à la flotte égyptienne.

La proposition avait été longtemps débattue et définitivement rejetée, le cabinet des Tuileries et celui de Saint-James ayant refusé formellement d'adhérer au traité d'Unkiar-Skelessi, qu'ils n'avaient pas reconnu, et que, de son côté, la Russie ne prétendait pas soumettre à leur sanction.

La question d'Orient ne s'était jamais mieux montrée sous son véritable jour : la France, et surtout l'Angleterre, ne voulaient pas souffrir que la Russie affectât d'exercer sur la Turquie un protectorat distinct et personnel.

A la fin de l'année 1839, l'empereur Nicolas oublia presque entièrement les affaires de l'empire, pour s'absorber dans l'inquiétude et le chagrin que lui causait une grave maladie de sa fille Olga.

Cette maladie, dont les préludes n'avaient eu rien d'alarmant, devint bientôt si aiguë et si redoutable, que les médecins désespéraient de la guérison. Un d'eux, cependant, le médecin en chef de la cour, Markouss, avait fait



entendre quelques paroles d'espoir, en annonçant que, peut-être, une crise favorable se produirait au vingt-huitième jour de la maladie. On attendait donc avec une cruelle anxiété ce vingt-huitième jour, qui devait décider du sort de la grande-duchesse Olga.

L'impératrice ne quittait pas le chevet du lit de la malade ; l'empereur venait la voir huit ou dix fois par jour, en cachant ses larmes, et la nuit, il se levait d'heure en heure, inquiet et troublé, pour aller écouter à la porte de la chambre de sa bien-aimée fille, qu'il entendait se plaindre et gémir.

La douleur de ce malheureux père était navrante : il s'en allait, la tête basse, silencieux, ne voyant, ne reconnaissant personne. Plus d'une fois, il dit au docteur, qui ne répondait que par un geste désolé :

— N'est-ce pas aujourd'hui le vingt-huitième jour de la maladie?

Enfin, le vingt-huitième jour arriva, la crise eut lieu, et la jeune malade fut hors de danger.

Ce jour-là, l'empereur n'avait pas quitté un seul instant le salon qui précédait la chambre de sa fille. Quand le docteur Markouss lui annonça que la grande-duchesse était sauvée, grâce à cette crise heureuse, mais que sa convalescence serait longue et réclamerait beaucoup de précautions, le bon père pleura de joie, en bénissant la Providence ; puis, ces pleurs essuyés, il sortit de sa poche un écrin, et il se disposait, tout ravi, à entrer chez la grande-duchesse Olga.

— J'avais pressenti, dit-il au médecin, que le ciel nous viendrait en aide, fût-ce par un miracle, et que ma chère enfant me serait rendue. Je vais lui porter un petit souvenir que j'avais fait préparer, pour célébrer sa guérison, sur la-

quelle j'ai toujours compté, d'ailleurs, avec la grâce de Dieu.

C'était une parure en perles d'une grande valeur, car ces perles passaient pour les plus parfaites qui fussent en Russie.

— Ah! Sire! vous ne ferez pas cela! s'écria le médecin, en joignant les mains. Songez que la plus légère émotion pourrait être funeste à la grande-duchesse, qui a besoin d'un calme absolu pour son rétablissement...

— C'est bien, docteur, interrompit l'empereur. Tout le monde ici doit vous obéir, et je me garderai d'enfreindre votre ordonnance. Je tiendrai donc mon cadeau dans ma poche, jusqu'à ce que vous me permettiez de l'offrir à notre chère convalescente, et le plaisir que lui causera ce présent, j'en suis sûr, ne fera que hâter sa guérison; car elle voudra se voir bientôt au bal avec cette parure.

La convalescence fut encore plus difficile qu'on ne l'avait cru : la grande-duchesse était d'une faiblesse excessive, et refusait de prendre aucune nourriture, avec cette opiniâtreté inflexible qui accuse une dernière persistance de la maladie. Alors, il fallait aller chercher l'empereur, qui, par raisonnement, et même par force d'autorité, venait à bout de ces refus obstinés, et en arrivait souvent à mettre de sa propre main les aliments dans la bouche de sa fille, qui n'osait plus alors les rejeter.

— Tout le monde obéit à l'empereur, lui disait-il doucement, et tu ne voudras pas, ma chère, être la seule qui ne m'obéisse pas dans l'empire. Au reste, tu seras bien récompensée de ton obéissance, je t'assure.

Et, un jour, sur un signe du médecin Markouss, il prit l'écrin, en tira la parure et aida lui-même la grande-duchesse à essayer les boucles d'oreille, la ferronnière et le collier.



— Si tu n'étais pas si pâle et si amaigrie, ma pauvre Olga, lui dit-il avec admiration, tu serais encore la plus belle au prochain bal de l'Assemblée de la noblesse!

Pendant la maladie de la grande-duchesse Olga, l'empereur perdit un de ses meilleurs serviteurs, l'ancien ministre de la justice, Dmitri Daschkoff, président du département de législation au Conseil de l'empire. Ce fut une grande perte pour l'État et pour le souverain.

Daschkoff, dont la frêle santé était gravement ébranlée par suite de ses excès de travail, succomba presque subitement, le 8 décembre 1839, en laissant deux fils et une fille en bas-âge. L'empereur fit trêve un moment à ses préoccupations paternelles, pour écrire de sa main une lettre de condoléance à la veuve, qui était fille du prince Wassiltchikoff, président du Conseil de l'Empire.

Les regrets exprimés par l'empereur n'étaient que trop justifiés par le mérite supérieur de Daschkoff, qui passait à juste titre pour le premier jurisconsulte russe. C'était, du reste, un homme simple et modeste, sans ambition comme sans vanité.

Peu de temps avant sa mort, son beau-père, ayant été élevé au rang de prince, fut invité à choisir une devise héraldique qui serait placée dans ses armes. Il en avait délibéré avec Spéransky, lequel lui conseilla de s'approprier l'ancienne devise des Montmorency de France, dits les premiers barons chrétiens : ***Mon âme à Dieu, mon corps au roi, mon honneur à moi***. Daschkoff fut consulté à son tour, et n'approuva pas l'adoption de cette devise, qu'il jugeait trop superbe et trop prétentieuse; il eût même volontiers repoussé toute espèce de devise, en disant que la meilleure ne valait pas le nom d'un homme d'honneur: ce qui donna au prince Wassiltchikoff l'idée d'adopter cette

devise, qui rappelait de loin celle des Montmorency : *La vie au tzar, l'honneur à moi*, devise qui fut depuis confirmée par l'empereur.

La mort de Daschkoff amena quelques changements dans le comité des ministres, dans le Conseil de l'empire et dans le Sénat.

Le conseiller privé Bloudoff demanda de le remplacer comme président du département de la législation au Conseil de l'empire, et il fut chargé, en outre, de diriger, en l'absence du feld-maréchal Paskewitch, le département des affaires du royaume de Pologne.

Le ministère de la justice, que Bloudoff gérait depuis plusieurs mois seulement, passa entre les mains du secrétaire d'État comte Panine. Le principal collaborateur de Spéransky et de Daschkoff, le jurisconsulte Balugiansky, avait été nommé sénateur, en conservant ses fonctions de chef de la deuxième section dans la chancellerie particulière de l'empereur.

Il fut pourvu, en même temps, aux vacances que la mort avait faites dans le Sénat, et parmi les sénateurs, nommés par ukases du 31 décembre 1839 (12 janvier 1840, nouv. st.) et 1er/13 janvier 1840, on ne fut pas surpris de trouver les noms de plusieurs hommes éminents, que leurs longs services dans l'ordre civil désignaient au choix de l'empereur, notamment le conseiller d'État Protassoff, le conseiller privé Tanéïeff, et le secrétaire d'État Longuinoff.

Le Conseil de l'empire ne s'augmenta pas alors de nouveaux membres actifs; mais l'empereur avait désiré que le grand-duc héritier suivît les travaux du Conseil, sans toutefois y avoir voix délibérative jusqu'à ce qu'il fût mis au courant des affaires.



— Je veux, dit-il au prince Wassiltchikoff, que le césarévitch soit assidu aux séances générales, dans lesquelles se réunissent les cinq sections du Conseil, pour entendre les rapporteurs et décider les questions. Mon fils est majeur depuis le 17/29 avril de cette année ; il avait droit, à cette époque, de faire partie du Conseil de l'empire et d'y délibérer ; mais sa santé a été longtemps menacée et chancelante, et j'ai dû le faire voyager en Italie et en différents pays de l'Europe, pour achever son rétablissement. Il se porte bien, Dieu soit loué, et il doit maintenant réparer le temps perdu. C'est au Conseil de l'empire qu'il apprendra son futur métier d'empereur.

Wassiltchikoff proposa d'annoncer, par un ukase, l'entrée du césarévitch au Conseil de l'empire, mais l'empereur s'y refusa : il objectait que le prince, n'ayant pas droit de vote et n'étant que simple assistant aux délibérations, ne serait pas encore membre effectif du Conseil de l'empire ; en conséquence, mieux valait l'admettre purement et simplement, sans aucune forme de cérémonial.

Les séances du Conseil de l'empire avaient lieu tous les lundis. L'empereur, cédant aux inquiétudes superstitieuses de l'impératrice, fit observer que le lundi, selon de vieilles croyances russes, était un jour réputé funeste. On choisit donc, pour la réception du césarévitch, une séance extraordinaire, fixée au 5 décembre, qui tombait un jeudi, d'après le calendrier russe.

Les membres du Conseil de l'empire avaient été prévenus de l'objet de la séance : le grand-duc Michel Paulovitch attendait le césarévitch dans la première salle du palais législatif. L'auguste récipiendaire arriva, accompagné du prince d'Oldenbourg, du prince Wassiltchikoff et du comte Worontzoff ; il fut reçu par le grand-duc Michel et

introduit dans l'assemblée, où l'empereur venait d'entrer, d'un autre côté, comme simple spectateur.

Le grand-duc héritier, accueilli par un murmure flatteur, qui témoignait de l'assentiment et des sympathies de tout le Conseil, paraissait d'abord indécis sur la place qu'il occuperait; l'empereur lui fit signe de prendre la sienne, qui restait vide, entre le président et le rapporteur, puis disparut aussitôt.

Le président se leva pour annoncer à l'assemblée que le prince héréditaire assisterait dorénavant aux séances, mais qu'il s'abstiendrait provisoirement de s'associer aux votes.

— Son Altesse impériale le césarévitch étant parmi nous, Messieurs, dit-il, avec beaucoup de délicatesse, nous devons croire que c'est Sa Majesté l'empereur qui nous écoute et qui nous encourage de son approbation tacite.

La séance eut lieu comme à l'ordinaire, et lorsqu'elle fut levée, le grand-duc héritier reçut les félicitations de ses nouveaux collègues.



CCLXVI

Depuis qu'un ukase du 5/17 juillet 1839 avait annoncé solennellement la réunion définitive et irrévocable de l'Église grecque-unie, dans les provinces russes occidentales, à l'Église grecque orthodoxe, l'émotion produite en Pologne par cette révolution religieuse était loin de se calmer.

On accusait l'empereur d'avoir préparé de longue main, avec les évêques grecs-unis, le retour de leurs coreligionnaires dans le giron de l'Église russe; on vouait à l'exécration ces évêques lithuaniens, surtout l'évêque Joseph, qui avaient travaillé pendant plusieurs années, disait-on, à corrompre, à troubler la conscience de leurs ouailles, en introduisant frauduleusement la liturgie gréco-russe dans la célébration du culte et en approuvant des livres schismatiques destinés à remplacer les livres usuels approuvés par le Saint-Siége. On qualifiait enfin de persécution contre le catholicisme romain la décision du Saint-Synode, qui avait sanctionné l'apostasie des évêques de la communion grecque-unie.

Cette communion n'avait qu'un très-petit nombre d'adhérents dans la Pologne proprement dite, et les Polonais n'ac-



cordaient pas auparavant une sympathie bien vive ni bien sincère aux grecs-unis, qu'ils regardaient comme toujours attachés à l'orthodoxie gréco-russe, en dépit de leur intrusion dans l'Église romaine. Mais un cri d'indignation s'éleva contre ces prétendus apostats, lorsqu'on apprit leur ralliement à l'Église-mère, dont ils avaient été séparés depuis le concile de Florence, en 1439.

Il est vrai que Rome avait donné le signal des protestations catholiques, et le Saint-Père, dans le consistoire secret du 22 novembre 1839, avait prononcé une allocution adressée à tous les fidèles, pour se plaindre amèrement de la conduite du gouvernement russe vis-à-vis des grecs-unis et de ses attaques déguisées contre le catholicisme.

« Nous ne pouvons vous cacher, vénérables frères, disait Grégoire XVI dans cette allocution qui eut un si grand retentissement en Europe, que la cause de notre douleur, au sujet de la situation du catholicisme dans les vastes limites de l'empire russe, est encore plus étendue, car nous savons combien notre sainte religion est opprimée dans ce pays. Nous n'avons épargné aucun effort de notre sollicitude pastorale pour remédier à cet état de choses, et, à l'avenir, nous ferons toutes les démarches nécessaires auprès du puissant empereur, parce que nous espérons encore que, dans son impartialité et dans sa noble manière de penser, il accédera à nos exigences et à nos vœux. »

Ces paroles, aussi dignes que touchantes, prouvent que les rapports diplomatiques entre la Russie et la cour de Rome n'étaient pas encore rompus et que le pape conservait quelque espoir d'obtenir du tzar quelques concessions, sinon dans l'affaire du culte grec-uni, du moins à l'égard de l'Église de Pologne, dont le clergé n'avait plus aucune communication directe avec le Saint-Siége, puisque les bulles



pontificales ne pouvaient être reçues qu'avec l'autorisation spéciale du souverain.

Les notes échangées entre les deux cours, au sujet de la dernière évolution de l'Église grecque-unie, n'aboutirent à aucune solution satisfaisante dans l'intérêt du catholicisme romain; la chancellerie impériale fit répondre au pape, que le tzar considérait comme un acte très-louable et très-heureux le retour spontané des grecs-unis à la religion gréco-russe, et que cette affaire ne devait plus être l'objet de nouvelles négociations.

Quant à l'Église de Pologne, la réponse fut polie et bienveillante, mais évasive. L'empereur déclarait seulement qu'il n'avait pas l'intention de gêner ses sujets dans l'exercice de leur religion et que tous les cultes étaient sûrs de trouver une égale protection dans les États du chef suprême de la religion catholique orthodoxe.

L'empereur, en effet, aurait pu dire que sa tolérance en matière religieuse était telle, que toutes les religions pratiquées en Russie avaient un clergé entretenu aux frais de l'État et que parmi ce clergé on comptait même cent cinquante prêtres du culte de Lama.

Il est vrai pourtant que les évêques grecs-unis de la Lithuanie et de la Russie-Blanche tenaient la main avec rigueur à la réintégration de leurs ouailles dans la communion orthodoxe, et ne se faisaient pas faute d'exercer sur les récalcitrants une pression despotique et violente; mais, à part les obstacles opposés à la circulation des bulles apostoliques, le royaume de Pologne n'était soumis à aucune mesure de police vexatoire sous le rapport de l'exercice du culte. L'administration russe cherchait seulement à diminuer par tous les moyens légaux la prédominance du catholicisme national.



C'était pour parvenir à ce but que le feld-maréchal Paskewitch avait proposé à l'empereur de donner le plus de développement possible à l'éducation de la jeunesse polonaise, cette éducation pouvant favoriser de mille manières l'influence des idées russes dans les esprits d'une génération nouvelle. Telle fut la cause du rétablissement de l'université de Varsovie, sous un titre moins ambitieux et d'après un plan absolument différent de l'ancien et presque conforme à celui des universités de la Russie.

La *Gazette du Sénat* du 20 novembre/2 décembre 1839 publia en ces termes un extrait de l'ukase impérial à ce sujet :

« Désirant ouvrir à la jeunesse du royaume de Pologne les voies nécessaires à son développement intellectuel et moral, à l'égal de la jeunesse des autres parties de l'empire, et coordonner en même temps sous tous les rapports la marche de l'instruction secondaire, destinée à fournir aux élèves des instituts du royaume les moyens d'achever leurs études dans les universités de Russie, Nous avons chargé Notre gouverneur-général dans le royaume, de concert avec le ministre de l'instruction publique de l'empire, d'arrêter, sur des bases solides et conformes, les mesures qui permettent d'étendre au royaume de Pologne la sollicitude et les avantages dont jouit la jeunesse du pays dans les établissements publics de l'empire.

« En conséquence, après avoir confirmé les dispositions spéciales qui Nous ont été présentées, Nous avons jugé à propos de donner aux établissements scientifiques et à ceux d'instruction générale subsistant dans le royaume, une organisation nouvelle, en les comprenant dans un arrondissement séparé sous le titre d'*arrondissement de Varsovie*, que



Nous avons placé dans les attributions du ministère de l'instruction publique, conformément aux principes généraux qui le régissent, en le confiant à la surveillance de Notre gouverneur-général du royaume et de Notre ministre de l'instruction publique.

« Le Sénat-dirigeant fera, à cet effet, les dispositions nécessaires. »

Par un autre ukase du 1er/13 janvier 1840, le général-major Okuneff, de la suite de l'empereur, fut nommé curateur de l'arrondissement d'instruction publique de Varsovie, en conservant ses autres fonctions et titres.

La nouvelle université de Varsovie avait un principe essentiellement russe, puisqu'elle devait aider à incorporer la jeunesse polonaise dans les divers instituts et surtout dans les écoles militaires de l'empire. Cette fondation utile, nonobstant les vues politiques qui l'avaient déterminée, accusait de la part de l'empereur une disposition favorable à l'oubli du passé et à la clémence.

On ne douta bientôt plus de cette tendance généreuse, en voyant paraître un décret d'amnistie en date du 25 janvier 1840 : le gouvernement invitait tous ceux qui avaient pris part à l'insurrection de Pologne, s'ils ne se trouvaient pas dans la catégorie des cas d'exception, à se présenter devant les autorités locales, dans le délai de trois semaines. Ceux qui se présenteraient ainsi, du 27 janvier au 17 février prochain, seraient autorisés à rentrer dans les localités auxquelles ils appartenaient avant l'insurrection. Les personnes qui auraient donné asile à des proscrits obtiendraient également leur pardon.

Toutefois, le contumace qui voudrait jouir du bénéfice de l'amnistie aurait à prouver d'une manière certaine qu'il



n'avait pas cessé, jusqu'à la publication du décret, de séjourner dans les limites de l'empire.

Quant aux proscrits qui auraient la prétention de profiter du bénéfice de l'amnistie, sans se conformer aux prescriptions du décret, ils étaient avertis que, loin de se mettre à l'abri des peines qu'ils auraient encourues, ils ne feraient qu'aggraver leur position. A l'expiration du délai fixé, les coupables découverts par la police, ainsi que les personnes qui leur auraient donné asile, seraient livrés aux tribunaux.

Cette amnistie conditionnelle n'avait pas d'autre objet que de régulariser la situation d'un grand nombre d'individus, qui se cachaient sous de faux noms et qui vivaient misérablement sous la menace de poursuites continuelles. Il y avait, en outre, beaucoup de malheureux qu'on n'avait pas vus reparaître depuis huit années et qui s'étaient réfugiés dans des bois et des marais inaccessibles.

Les premières nouvelles de l'expédition de Khiva étaient assez bonnes et encourageantes, quoique cette expédition eût été entreprise en plein hiver. Le corps d'armée commandé par le général Pérowsky était abondamment pourvu de tout ce qui pouvait lui permettre de braver la rigueur du froid, qui s'éleva bientôt à 32 degrés Réaumur. Les chevaux souffraient plus que les hommes, en traversant d'interminables steppes où l'on ne rencontrait ni abri, ni eau, ni ressources quelconques. On s'était donc engagé un peu à l'aventure dans ces plaines couvertes de neige, en se dirigeant vers un petit fort, entouré de quelques ouvrages en terre, qu'un détachement de soldats du génie avait construit l'été précédent, près d'une dernière station des Kirghises, nommée Ak-Boulak, à cent quatre-vingts werstes d'un autre fort ou poste de refuge, celui de l'Emba, où les

troupes devaient se reposer d'abord, avant de poursuivre leur route vers le territoire de Khiva.

Les troupes ne manquaient de rien et elles n'eurent pas trop à souffrir dans leur marche, qui ne rencontra que des difficultés locales et qui continua sans interruption, mais avec des retards inévitables, jusqu'au 31 décembre. A cette date, elles étaient arrivées au premier point fortifié sur la rivière Emba et elles prenaient quelques jours de repos.

Pendant ce temps-là, un corps de 2,000 Khiviens avait attaqué le fort d'Ak-Boulak, dans l'espoir de le détruire de fond en comble, mais la garnison de ce fort, quoique affaiblie par les maladies et les privations, soutint plusieurs assauts, sans perdre un seul homme, et fit aux assaillants un accueil qui ne les encouragea pas à persévérer dans leur attaque. Ils rencontrèrent, dans leur retraite, un convoi expédié du fort de l'Emba pour ravitailler le fort d'Ak-Boulak; ce convoi n'avait pour escorte qu'une compagnie d'infanterie et une centaine de Cosaques d'Orenbourg, commandés par le capitaine Yérofeïeff.

Cette faible escorte, dépourvue d'artillerie, fut cernée, pendant vingt-quatre heures, par un ennemi vingt fois supérieur en nombre, qui l'attaquait avec fureur, et qui ne réussit pas à l'entamer. Les Khiviens se retirèrent enfin, sans oser même ramasser leurs morts, et le brave capitaine Yérofeïeff, qui n'avait perdu que cinq hommes dans cette lutte acharnée, eut le bonheur de conduire son convoi intact derrière les murailles d'Ak-Boulak.

Un pareil fait d'armes était de bon augure pour la suite de l'expédition, et le général Pérowsky se promettait d'entrer sur le territoire de Khiva, vers le commencement du mois de février.

Cependant, des bruits sinistres avaient déjà circulé à



Saint-Pétersbourg, dans les hautes régions du pouvoir, au sujet des conséquences désastreuses que devait avoir l'entreprise de Pérowsky, entreprise insensée, disait-on, et surtout inutile; car on ne pouvait espérer qu'un corps d'armée, avec de l'artillerie, des convois de vivres et des *impedimenta* de toutes sortes, pût franchir, sans accident, au cœur de l'hiver, d'un hiver terrible, deux cent cinquante lieues de déserts épouvantables. « Ce sera sans doute, ajoutait-on, un lugubre épisode, analogue à la retraite de l'armée française en 1812, après le passage de la Bérésina. » On commençait donc à blâmer, à déplorer l'expédition, avant d'en connaître l'issue.

L'empereur Nicolas avait, dès ce moment, atteint peut-être le but qu'il s'était proposé, en mettant à exécution les plans audacieux de Pérowsky. L'Angleterre offrait son intervention auprès du khan de Khiva, et promettait de lui faire accepter toutes les conditions que le tzar voudrait lui prescrire, sans avoir besoin de recourir à la force et de donner suite à une expédition aussi difficultueuse : ainsi le khan s'engagerait à ne plus souffrir que ses sujets troublassent le commerce russe en interceptant le passage des caravanes de Boukhara, et, comme gage de ses intentions pacifiques, il rendrait immédiatement la liberté à tous les Russes retenus prisonniers et traités comme esclaves dans ses États.

L'Angleterre ne voyait pas sans inquiétude une armée russe s'avancer vers l'Afghanistan, à l'est de la mer Caspienne, et elle avait des raisons de craindre que le Khiva, si voisin de l'Inde britannique, ne devînt, après la réussite de l'expédition de Pérowsky, une dépendance de l'empire de Russie; elle sentait aussi la nécessité de rester en bonne harmonie avec cette puissance formidable, qui n'avait pas

jugé opportun de prendre les armes pour empêcher la conquête du Candahar et du Caboul, mais qui couvrait de sa protection la Perse et la plus grande partie de l'Iran, et qui, d'un jour à l'autre, allait se trouver, à l'extrême Orient, en présence du pavillon anglais, dans les mers de la Chine; car le gouvernement chinois avait été mis en demeure d'autoriser le commerce de l'opium ou de se préparer à la guerre, suivant l'ultimatum des « Barbares. »

On s'explique ainsi comment les intérêts politiques et commerciaux de l'Angleterre avaient pu opérer un rapprochement, de plus en plus caractérisé, entre elle et la Russie, dans la question d'Orient, que la mort du sultan Mahmoud avait fait renaître avec toutes ses éventualités et toutes ses conséquences. Cependant, le gouvernement russe, malgré les habiles manœuvres du baron de Brunow à la conférence de Londres, n'était pas parvenu à faire reconnaître le traité d'Unkiar-Skelessi et à lui donner exécution, du consentement des autres puissances.

Dès le mois d'août 1839, la mission délicate de plénipotentiaire avait été confiée à M. de Brunow, dans un but avoué de bonne intelligence et d'entente réciproque, « l'empereur ayant des raisons de croire, disait le comte de Nesselrode, dans une note adressée à lord Palmerston, que le gouvernement anglais était mieux disposé qu'auparavant à l'égard de la Russie, et qu'il avait une opinion plus juste et plus favorable des vœux et des intentions du gouvernement russe. »

Le voyage du grand-duc héritier à Londres, et les souvenirs qu'il y avait laissés à la cour de la reine et dans les hautes sphères du gouvernement, n'avaient pas peu contribué à établir ces dispositions bienveillantes; mais l'Angleterre ne pouvait se rapprocher de la Russie, qu'en s'éloi-



gnant de la France et même en se séparant de cette alliée, qui devenait parfois gênante ou compromettante.

La France, représentée aux conférences par le général Sébastiani, semblait vouloir faire prédominer ses conseils et son influence ; c'était elle surtout qui avait voulu annuler le traité d'Unkiar-Skelessi ; c'était elle qui prétendait obliger le jeune sultan Abdul-Medjid à se soumettre aux exigences du vieux pacha Méhémet-Ali ; c'était elle, enfin, qui se posait toujours comme médiatrice entre le souverain et le sujet rebelle, en appuyant les prétentions exorbitantes du vice-roi d'Égypte, et en l'encourageant à retenir, à titre de gage, la flotte ottomane, enfermée dans le port d'Alexandrie.

L'empereur Nicolas n'éprouvait aucune sympathie pour Méhémet-Ali, que les journaux français essayaient de transformer en réformateur destiné à répandre la civilisation européenne en Orient : il avait déclaré plusieurs fois à l'ambassadeur d'Angleterre Clanricarde, qu'il ne permettrait pas au sujet révolté d'abuser de la faiblesse de son souverain, car, disait-il avec beaucoup de sens et de justice, « le pacha d'Égypte, dans ses projets d'usurpation, procède à la façon des révolutionnaires, qui se montrent d'autant plus exigeants qu'on leur cède davantage. »

On ne pouvait pas douter que la conduite diplomatique du comte Sébastiani, aux conférences de Londres, ne fût secrètement inspirée et dirigée par le roi des Français lui-même, qui éprouvait une certaine satisfaction à tenir en échec la politique russe en Orient, et qui se vengeait, par là, indirectement, des procédés personnels de l'empereur de Russie à son égard.

Louis-Philippe comptait absolument sur l'alliance de l'Angleterre, alliance qui paraissait d'autant plus solide,



que les intérêts matériels de ce pays ne devaient pas en souffrir, puisque la royauté constitutionnelle, inaugurée en 1830, s'était inclinée constamment devant la suprématie anglaise, dans toutes les questions internationales. La France se voyait inévitablement traînée à la remorque de son impérieuse alliée, qui ne rencontrait jamais qu'une résistance molle et indécise aux décisions qu'elle avait arrêtées et qu'elle faisait prévaloir. Le roi des Français avait l'habitude de dire avec confiance, que, l'Angleterre et la France agissant de concert, la paix de l'Europe était assurée. Dans les derniers temps, néanmoins, le cabinet des Tuileries avait pris une allure moins obséquieuse, et manifestait son initiative sur le terrain mouvant de la politique étrangère, en affectant de se détacher de la solidarité du cabinet de Saint-James. On eût dit que Louis-Philippe, qui avait acquis une réputation de finesse et d'habileté incontestables, sinon de sagesse et de loyauté, aspirait à devenir une sorte d'arbitre suprême dans les différends qui viendraient à surgir entre les gouvernants, comme entre les peuples européens.

Cette velléité d'arbitrage universel s'était encore accrue depuis le succès des armes françaises en Algérie, et surtout depuis que la prise de Saint-Jean d'Ulloa avait fait respecter le pavillon tricolore sur toutes les mers du globe. Mais le roi des Français avait un peu trop oublié que le véritable protecteur de la Turquie était le tz a.

Dans son discours prononcé à l'ouverture des Chambres législatives, le 23 décembre 1839, il eut l'air de faire entendre que la Russie se trouvait désormais mise hors de cause et tenue à l'écart pour le règlement définitif de la question d'Orient. « Notre pavillon, de concert avec celui de



la Grande-Bretagne, dit-il imprudemment, et fidèle à l'esprit de cette union, toujours si avantageuse aux intérêts des deux pays, a veillé sur l'indépendance et la sûreté immédiate de l'empire ottoman. Notre politique est toujours d'assurer la conservation et l'intégrité de cet empire, dont l'existence est si essentielle au maintien de la paix générale. Nos efforts ont, au moins, réussi à arrêter dans l'Orient le cours des hostilités que nous avions voulu prévenir ; et, quelles que soient les complications qui résultent de la diversité des intérêts, j'ai l'assurance que l'accord des grandes puissances amènera bientôt une solution équitable et pacifique. »

La discussion qui s'ouvrit dans la Chambre des députés, à propos de ce passage capital du discours du trône, ne servit qu'à confirmer l'opinion exprimée par le duc de Noailles, qui soutenait que la France, en intervenant toujours maladroitement dans les affaires d'Orient, n'avait eu ni politique ni allié, et que son allié naturel était non l'Angleterre, mais la Russie.

L'empereur Nicolas fut très-irrité du discours du roi Louis-Philippe, et il regarda comme une injure personnelle l'affectation que le chef du gouvernement français avait mise à ne pas nommer la Russie, et à substituer en quelque sorte au protectorat de cette puissance en faveur de la Turquie celui de la France et de l'Angleterre. Toutes ses antipathies se renouvelèrent plus vives et plus amères contre le roi des Français, et l'on doit être convaincu que, dès ce moment-là, il résolut d'avoir raison de l'antagonisme qu'on osait lui susciter dans les graves complications que pourrait entraîner la question d'Orient.

Il fit donc envoyer à son ministre plénipotentiaire Brunow de nouvelles instructions, qui avaient pour objet de



donner un caractère plus accentué aux propositions de la Russie, dans la conférence de Londres. Le comte de Nesselrode ne laissa pas ignorer à l'habile et actif intermédiaire de la politique russe, que l'empereur ne regarderait pas à des concessions qui permettraient de rejeter en dehors du concert européen le roi des Français, qu'il fallait considérer, dorénavant, comme un ennemi caché et irréconciliable.

Brunow profita des avis qu'il avait reçus, et, dès lors, il n'eut pas d'autre tactique, dans les conférences, que de compromettre la France et de pousser son représentant, le général Sébastiani, à des imprudences et à des indiscrétions qui lui enlevèrent tout son prestige.

On acquit la certitude que Louis-Philippe s'était réservé de fournir à son ambassadeur tous les arguments et toutes les idées que celui-ci se chargeait d'exposer et de soutenir dans ces réunions diplomatiques : le général perdit aussitôt le crédit et l'autorité qu'il avait auprès de ses collègues.

On vit donc diminuer graduellement l'influence française aux conférences de Londres, et déjà commençait la réalisation du nouveau pacte politique, dont l'empereur avait donné la formule en ces simples mots : « Il faut isoler la France révolutionnaire. »

Dans la grande discussion qui avait eu lieu à la fin de janvier, sur les affaires d'Orient, à la Chambre des députés de France, M. de Lamartine avait été prophète, en condamnant le rôle tracassier et imprévoyant que jouait la diplomatie française depuis trop longtemps : « Demandez à la Russie si elle est plus confiante en nous qu'auparavant? dit-il; demandez à l'Angleterre si l'alliance anglaise est plus raffermie? N'entendez-vous pas craquer de toutes parts



cette alliance que tous les hommes d'État proclament ici difficile, mais nécessaire entre les deux peuples? »

Il ne fallait pourtant pas désespérer du maintien de la paix européenne, et les conférences, qui traînaient en longueur, semblaient devoir aboutir à une entente définitive entre les cinq puissances alliées, quoique le rapprochement de l'Angleterre et de la Russie s'accusât tous les jours davantage.

Ainsi, la reine Victoria, dans son discours à l'ouverture du Parlement, n'avait pas nommé le tzar, en parlant des puissances étrangères qui lui exprimaient le désir d'entretenir avec elle les relations les plus amicales, mais elle avait donné indirectement satisfaction au cabinet de Saint-Pétersbourg, en annonçant que les bons rapports de la Grande-Bretagne et de la Perse étaient déjà rétablis.

On voyait donc le gouvernement russe tendre à s'assurer l'alliance anglaise en Orient, et, de son côté, le gouvernement britannique comprenait, au début de la guerre en Chine, qu'il avait besoin de l'alliance russe. Le représentant de la Russie, aux conférences de Londres, semblait faire bon marché du traité d'Unkiar-Skelessi et proposait lui-même diverses combinaisons qui étaient autant de modifications effectives à ce traité; par exemple, il demandait que quatre vaisseaux français et quatre vaisseaux anglais fussent admis à croiser dans la mer de Marmara, se bornant à sauvegarder à distance Constantinople, qui n'avait plus de flotte turque, mais qui pouvait toujours compter sur la flotte russe.

Ce n'était pas encore l'ouverture du détroit des Dardanelles aux flottes alliées, et la présence des Russes à Constantinople apparaissait toujours comme un épouvantail, surtout vis-à-vis de la politique française, qui tenait moins à



l'intégrité de l'empire ottoman qu'à l'extension et à la consolidation de la puissance égyptienne.

Le baron de Brunow ne se lassait pas de poursuivre, par toutes les voies de conciliation, un arrangement pacifique entre le sultan et le pacha : mais il rencontrait de la part du plénipotentiaire français une opposition systématique : il ne parlait plus du traité d'Unkiar-Skelessi, et il offrait même d'y renoncer, à condition que la France renonçât simultanément à soutenir la révolte du pacha d'Égypte.

— C'est bien simple, disait-il au général Sébastiani qui s'était fait l'avocat exclusif de Méhémet-Ali dans les conférences de Londres : une fois les conditions réglées par les puissances pour le rétablissement de la paix en Orient, le pacha d'Égypte serait mis en demeure d'accepter ces conditions, et sur son refus, les puissances, y compris la France, emploieraient contre lui des mesures coercitives.

— La France ne peut ni ne veut prendre les armes contre le vice-roi, répondit Sébastiani : ce serait un crime de lèse-civilisation.

— Voilà un bien gros mot, répliqua lord Palmerston, et Sa Majesté le roi des Français en devrait prévoir les conséquences, malgré ses sympathies pour le vice-roi d'Égypte. Ainsi donc, général, il ne faudrait pas compter sur la France, dans le cas d'une action commune des puissances vis-à-vis de Méhémet-Ali?

Sébastiani ne répondit pas à cette question décisive et se borna seulement à regretter qu'on fît intervenir le nom du roi dans une discussion où il n'avait pas à paraître.

A peu de jours de là, dans les débats de la Chambre des députés, le maréchal Soult, président du conseil et ministre des affaires étrangères, se prononçait en faveur du vice-roi, qu'il plaçait sous la protection de l'épée de la France :

« Quoi qu'il arrive, disait-il, nous maintiendrons nos principes, et nous ne ferons à personne le sacrifice de nos droits, de nos intérêts, de notre honneur ! »

Au moment où le maréchal Soult parlait ainsi à la tribune, l'escadre française et anglaise stationnait à l'entrée du canal des Dardanelles, mais la flotte russe croisait dans la mer Noire et pouvait d'une heure à l'autre paraître devant Constantinople.

Le nouveau sultan, Abdul-Medjid, sans un seul vaisseau et presque sans armée, se reposait sur la parole de son fidèle allié, l'empereur de Russie, qui lui avait fait promettre, en exécution des traités particuliers existant entre eux, tous les secours que les circonstances pourraient rendre nécessaires, et le sultan se fiait tellement à la parole du tzar, qu'il restait comme indifférent aux menaces et aux exigences du pacha d'Égypte. Il ne songeait qu'à réorganiser l'empire ottoman et à mettre ses peuples en possession des grandes réformes politiques et sociales que la fameuse charte de Guilhané leur avait annoncées.

Ce fut sous la préoccupation du désaccord qui s'accentuait de plus en plus dans les relations de la France avec la Russie, que le roi Louis-Philippe changea son ministère et fit mine d'incliner vers le parti de la guerre ou du moins de la résistance, en appelant M. Thiers à la tête du nouveau cabinet.

M. Thiers, avant de devenir ministre, avait formulé son programme, en déclarant que, selon lui, la France était assez forte pour faire prédominer sa volonté dans la question d'Orient, où ses principes et ses intérêts lui commandaient de ne pas abandonner la cause du vice-roi d'Égypte : « Je conseillerais à mon pays, disait-il à la Chambre, non pas de rompre avec les puissances qui sont représentées aux



conférences de Londres, mais de se retirer dans sa force et d'attendre; même isolée, la France pourrait attendre les événements. « Rendez-moi, nous disait M. Odilon Barrot, « l'enthousiasme de 1830? » Je promets de le lui rendre, cet enthousiasme, aussi grand, aussi unanime, mais à une condition : Ayez un grand intérêt patriotique, un grand motif d'honneur national, et vous verrez reparaître le bel enthousiasme des premiers jours de la Révolution ! »

M. Thiers était donc chef du cabinet du 1er mars 1840, et on allait le voir, lui si adroit, lui si résolu, faire l'expérience de cette politique d'opposition et d'expectative, qu'il avait conseillée pour trancher le nœud gordien des difficultés inextricables que les conférences de Londres ne faisaient qu'aggraver.

Louis-Philippe, qui était bien aise de créer quelques embarras, en guise de représailles, à l'empereur Nicolas, avait fait venir de Saint-Pétersbourg son ambassadeur, le comte de Barante, et le retenait à Paris, sous prétexte de la nécessité de sa présence aux séances de la Chambre des pairs. L'empereur ne pouvait méconnaître le mauvais vouloir du roi, qui éloignait M. de Barante de son poste dans des circonstances délicates où ce ministre conciliant et sage eût été capable d'exercer une influence salutaire vis-à-vis de son gouvernement. Le comte Pahlen, ambassadeur extraordinaire de Russie, avait donc été rappelé à Saint-Pétersbourg, moins pour donner des explications verbales sur l'état de l'opinion en France et sur les visées politiques du roi, que pour faire sentir au cabinet des Tuileries l'inopportunité et l'inconvenance du rappel tacite de l'ambassadeur français.

Dès que la nouvelle du changement de ministère fut connue à Saint-Pétersbourg, l'empereur ordonna au comte Pahlen de retourner immédiatement à Paris.



— Vous allez vous trouver en quelque sorte dans le camp ennemi ! lui dit le comte de Nesselrode, que l'empereur avait chargé de régler d'avance la conduite du représentant de la Russie : vous n'avez donc qu'à vous tenir dans votre rôle d'observateur, voyant tout, entendant tout, prévoyant tout, mais ne décidant rien et vous abstenant de toute action directe ou indirecte. C'est à Londres que se résoudront les grosses questions de la politique européenne. Nous avons besoin seulement d'être bien renseignés sur les dispositions de la France et sur les tendances de son gouvernement. Dès à présent, il faut considérer ce gouvernement, que M. Thiers a qualifié de *révolution modérée*, comme hostile et isolé au milieu du concert européen.

CCLXVII

L'attente de graves événements politiques n'avait pas empêché l'empereur Nicolas de prendre part, comme d'habitude, aux fêtes de la cour et surtout de paraître aux bals de l'Assemblée de la noblesse.

La plupart de ces bals avaient été masqués, et il y avait eu aussi plusieurs bals masqués au Théâtre pendant le carnaval. L'empereur ne s'était pas privé d'y assister, car il aimait, par-dessus tout, ce genre d'amusement.

Dans ces bals, toutes les dames étaient en domino et portaient le masque ou le demi-masque; les hommes seuls s'y montraient à visage découvert, et l'empereur, comme les autres. Chaque dame avait le droit de lui prendre le bras et de se promener avec lui, si l'entretien lui semblait piquant ou agréable.

C'était dans ces promenades pleines de causeries familières et intimes, qu'il recueillait une foule de renseignements secrets sur la société. Il avait quelquefois acquis de la sorte la connaissance de faits graves qui touchaient à son gouvernement et qui seraient restés toujours ignorés de lui, si la source de ces révélations n'avait pas été entourée de mystère.



Le masque favorisait l'indiscrétion, et l'empereur en faisait son profit. Il remarquait pourtant que les dames russes, même dans l'aristocratie, n'avaient pas sous le masque cet esprit vif et malicieux, qui distinguait les Françaises. Il ne s'inquiétait donc pas de savoir si les inconnues qui venaient, au bal masqué, lui parler et l'intriguer, y étaient autorisées par le rang et par la naissance.

— Le tchin n'existe pas pour les femmes, surtout au bal masqué, disait-il au général Benkendorff, qui l'accompagnait ordinairement et qui organisait une espèce de police autour de lui, pour que l'on n'abusât pas de la liberté de l'incognito à son égard. C'est là l'égalité du sexe féminin, puisqu'il n'y a sous le masque ni jeunes, ni vieilles, ni belles, ni laides, ni condition, ni fortune. Tout doit être caché, excepté l'esprit qui se montre au bal masqué plus qu'ailleurs.

Il amusait l'impératrice, qui n'allait que très-rarement à ces bals et qui n'y prenait aucun plaisir, en lui racontant les anecdotes qu'il avait recueillies, les bons mots qu'il avait entendus.

Dans une de ces conversations de bal masqué, il apprit d'un domino, qui ne voulut pas se faire connaître, une odieuse séduction, demeurée impunie, que le prince G... aurait commise à l'égard de la fille d'un marchand français établi à Moscou.

Cette jeune personne, remarquable par sa beauté, avait attiré l'attention du prince qui essaya d'abord de la séduire par des présents et par des promesses; mais le père renvoya les présents et pria le prince de cesser ses visites.

Le séducteur ne se découragea pas, et comme sa passion n'avait fait que s'accroître par la résistance et les difficultés, il entra en correspondance avec la jeune fille et lui offrit de l'épouser, mais ce mariage devait être secret et avoir lieu,



à huis clos, dans l'intérieur de l'hôtel du prince, pour éviter les obstacles et les retards qui pourraient naître de l'opposition d'une famille puissante.

Le prince s'était fait aimer ; le père de la jeune fille eut la faiblesse et l'imprudence de consentir à tout. Le mariage se fit, mais ce n'était qu'une indigne comédie dans laquelle les amis et les domestiques du prince s'étaient partagé les rôles. Huit jours après, la pauvre femme se voyait abandonnée et son faux mari la quittait, en lui annonçant que leur union avait été dissoute par ukase de l'empereur.

Le marchand français, comprenant enfin le triste rôle qu'on lui avait fait jouer et désespéré d'avoir prêté les mains au déshonneur de sa fille, s'adressa au gouverneur-général de Moscou, pour se plaindre du prince G... et pour obtenir justice. Ses supplications et ses réclamations étaient restées sans résultat, et la victime de cette infame tromperie allait succomber à sa douleur.

L'empereur, en apprenant par hasard une pareille aventure, doutait d'abord qu'elle fût véritable ; il sortit du bal masqué, sous l'impression d'une profonde tristesse, qui devait se changer en colère terrible, lorsque le gouverneur-général de Moscou, sommé de prendre des informations exactes et de les transmettre immédiatement à Sa Majesté, répondit que les faits étaient vrais et que l'enquête seule les avait révélés à l'autorité de Moscou, car les amis du prince, complices de son crime, avaient réussi à étouffer les plaintes du père et à faire échouer ses démarches auprès du gouverneur-général.

L'empereur arriva, exaspéré, chez l'impératrice, la lettre du gouverneur-général à la main ; il se promenait en long en large dans le salon, en proie à la plus grande irritation.



— On ne m'avait pas trompé! s'écriait-il d'une voix éclatante. Si ce misérable G... était là devant moi, je l'écraserais comme une chenille !... Je devrais punir aussi le gouverneur-général qui n'a rien su, qui n'a pas voulu savoir! Comment de telles infamies peuvent-elles se passer dans mon empire, sans que j'en sois averti!... Mais je l'ai été par une inconnue, sans doute par une amie ou une parente de cette pauvre jeune fille, qui sera bientôt mère!... Le crime est bien grand, l'expiation sera plus grande!

L'impératrice, à qui le récit de cette histoire tragique et romanesque avait fait verser des larmes, s'efforçait, avec de douces paroles, de calmer la fureur du tzar :

— Il faut, disait-elle, que le prince G... répare sa faute en épousant la malheureuse fille.

— Ce n'est pas assez! reprit l'empereur, qui adoptait pourtant l'idée de l'impératrice: j'admets la réparation, mais je veux le châtiment :

Il avait pris une plume et il écrivit lui-même le rescrit suivant adressé au gouverneur-général de Moscou :

« Dans les vingt-quatre heures, le prince G... épousera la jeune fille qu'il a indignement trompée. Immédiatement après la cérémonie religieuse, il sera dégradé de ses titres et dignités, et envoyé à l'armée du Caucase pour y servir comme simple soldat. La princesse sa femme touchera, en qualité de veuve, le septième des revenus de la fortune patrimoniale du mari absent. Tous ceux qui ont consenti, de gré ou de force, à prendre un rôle dans la comédie du faux mariage, seront condamnés à recevoir le knout et à être enfermés dans une prison pendant deux ans. Quant à celui qui s'est rendu coupable de sacrilége en feignant de remplir les fonctions de prêtre, il sera, jusqu'à la fin de



ses jours, retenu comme moine dans un couvent, pour y faire pénitence. »

L'impératrice, à qui l'empereur donna lecture de ce rescrit, dit en soupirant, les yeux encore pleins de larmes :

— Vous verrez, Sire, qu'avant un mois la princesse G... viendra vous conjurer de lui accorder la grâce de son mari?

— Je ne la lui accorderai pas, répondit l'empereur, subjugué par la douce influence de l'impératrice ; je ne la lui accorderai qu'à la naissance de leur premier enfant.

L'empereur était inflexible, et l'impératrice elle-même, malgré tout le pouvoir qu'elle exerçait sur lui, n'aurait pas obtenu, au premier moment, la rétractation d'un ordre donné ou même le changement d'une décision prise ; mais, plus tard, après réflexion, sous l'influence d'une autre pensée ou d'un autre sentiment, il se relâchait tout à coup de sa sévérité ; il pardonnait, s'il n'oubliait pas.

Ainsi, dans les premières années de son règne, il s'était montré peu partisan des courses de chevaux, qu'il n'encourageait pas et qu'il laissait, avec indifférence, à l'initiative des éleveurs et des amateurs. Les courses de chevaux n'avaient lieu que dans les gouvernements méridionaux, où la production chevaline était très-abondante, surtout chez les Cosaques du Don ; mais on ne les avait jamais vues à Saint-Pétersbourg, et l'empereur eût certainement refusé d'y assister, s'il avait permis de les établir, à titre d'essai, dans le champ de Mars. Il fut très-irrité, en apprenant que des officiers de cavalerie avaient osé figurer, sans uniforme il est vrai, dans une course aux haies, et monter les chevaux qui avaient couru.

— C'est indigne d'un homme de cœur, qui porte l'é-



paulette ! s'écria-t-il avec dédain. Je veux des officiers, et non des jockeys dans mon armée.

Et il avait rédigé un ordre du jour, qui condamnait à des peines disciplinaires les officiers coupables de cette infraction à la dignité militaire. Il fut sur le point d'interdire absolument les courses de chevaux dans ses États, en déclarant que les écuyers qui s'offraient de la sorte en spectacle ne pouvaient être que des baladins et des acrobates.

Il changea insensiblement d'opinion, surtout après des courses très-brillantes qui se firent en Crimée, à Odessa et à Balaclava, et où l'on vit courir des Anglais de distinction montant eux-mêmes leurs propres chevaux et disputant le prix à des Cosaques de Karkow. Il reconnut donc que le système des courses de chevaux, si accrédité en Angleterre et en France, servait à l'amélioration et au développement de l'espèce chevaline.

Il ordonna d'organiser des courses analogues à Tzarskoé-Sélo et de former, pour leur direction, un comité, composé de l'aide de camp général comte Levascheff, de l'écuyer de la cour Lounine, des comtes Borch et Tolstoy, et du colonel Paschkoff. Des prix impériaux devaient être attribués aux propriétaires des chevaux nés en Russie ou venant de l'étranger, qui arriveraient les premiers au terme de la distance à parcourir. Il n'était fait aucune réserve quant à la condition des personnes qui seraient admises à monter les chevaux engagés, mais il était dit expressément que les chevaux des écuries impériales prendraient part à ces courses, que l'empereur et sa famille devaient honorer de leur présence.

Le ministre des domaines Paul de Kisseleff n'avait pas eu de peine à faire reconnaître, par le Comité des ministres, l'utilité des courses de chevaux dans un pays où

les races chevalines étaient aussi productives et aussi distinguées qu'en Russie. Il avait mis sous les yeux de l'empereur, à l'appui de l'organisation de ces courses, un tableau comparatif de la production des chevaux dans tous les gouvernements de l'empire.

L'occasion se présentait naturellement de soumettre à des règles fixes la poste aux chevaux, qui était exploitée jusqu'alors par des entrepreneurs payant un droit annuel au Trésor et disposant d'une liberté presque absolue pour la taxation des chevaux qu'ils fournissaient aux voyageurs.

Par un ukase du 6/18 décembre 1839, les stations de poste avaient été placées sous la surveillance immédiate des employés de la police territoriale, à qui serait soumis l'examen des plaintes adressées par les voyageurs au sujet des faits à la charge des maîtres de poste. Le prix de la poste, qui avait été jusqu'alors arbitraire et exorbitant, fut établi sur des bases précises, savoir, 3 copecks d'argent par cheval et par werste. De plus, les voyageurs, en prenant le permis de délivrer des chevaux de poste (*podorojnaïa*), auraient à payer au fisc, suivant la distance totale à parcourir, un demi-copek d'argent par werste. Le prix des voitures ou chariots de poste (*kibitkas*) était fixé également d'une manière uniforme, ainsi que la rétribution due aux postillons.

Grâce à ces taxes réglées par ukase, le voyage en poste dans tout l'empire était moins coûteux que dans tout autre pays, mais il éprouvait souvent des retards inévitables, à cause de l'absence de chevaux dans les stations de poste, les chevaux étant employés aux travaux agricoles et industriels à des distances plus ou moins éloignées, de sorte qu'il fallait, pour voyager sans interruption, que les chevaux fussent retenus d'avance par un guide ou courrier qui les payait au-dessus du tarif réglementaire.



D'après les derniers rapports du général Pérowsky, datés du commencement de février, on était sans inquiétude sur l'expédition de Khiva, puisque le corps d'armée russe se trouvait alors peu éloigné des frontières de ce khanat et paraissait avoir triomphé de tous les obstacles matériels que lui présentaient le pays, le climat et la saison.

Les résultats qu'on attendait de cette expédition hardie, qui s'exécutait à deux cent cinquante lieues de la frontière russe, ne pouvaient manquer d'être bientôt atteints, mais de nouveaux rapports du général Pérowsky vinrent donner à ces espérances un triste démenti.

L'expédition avait échoué complétement ; le corps d'armée, qui l'avait entreprise, était vaincu, sans avoir rencontré d'autres ennemis que l'hiver et le froid avec toutes ses horreurs. Les hommes, vêtus de peaux de mouton et abrités sous des tentes de feutre épais, avaient assez bien résisté d'abord à ce froid redoutable qui s'élevait à trente-cinq et même à quarante degrés, mais les chameaux, qui portaient les bagages et les provisions, n'avaient pu affronter une pareille température; beaucoup de chevaux avaient également succombé.

Le général espérait cependant atteindre, à travers ces affreux déserts, une espèce d'oasis, où la température serait plus douce, où l'eau potable et les pâturages ne manqueraient pas à l'alimentation des bêtes de somme. Mais, lorsqu'il s'approchait de ce refuge désiré, plusieurs ouragans épouvantables, accompagnés de grêle et de chasse-neige, avaient mis en désarroi la colonne composée de troupes aguerries, qui furent frappées de stupeur et de découragement : les cavaliers tombaient morts à côté de leurs chevaux. Le sol était couvert de neige à une telle hauteur, qu'il fallait ouvrir la route à l'aide des pionniers,



Dans l'espace de vingt-cinq jours, l'armée avait fait à peine trente lieues. On dut enfin rétrograder, et ce ne fut pas sans d'incroyables difficultés et des souffrances inouïes, que les débris de l'expédition parvinrent à se retirer dans le retranchement de l'Emba, après avoir perdu 9,000 chameaux, plusieurs milliers de chevaux et la moitié de l'effectif du détachement. Si les Khiviens avaient osé poursuivre les Russes et les attaquer pendant leur retraite, pas un homme de l'expédition ne fût rentré en Russie.

Tandis que le général Pérowsky recueillait dans l'intérieur des fortifications de l'Emba les malheureux restes de son armée à demi détruite par les intempéries de la saison, un agent anglais, sir William Shakespeare, apporta officiellement des propositions du khan de Khiva, qui offrait de donner satisfaction à toutes les demandes de la Russie.

Plusieurs des cavaliers khiviens qui avaient été mis en pleine déroute près d'Ak-Boulak par le capitaine Yérofeïef, ne s'étaient arrêtés dans leur fuite qu'à Khiva, et y avaient jeté une telle consternation, que le khan ne songeait plus qu'à prévenir l'invasion de son territoire et à éviter les représailles dont le menaçait cette invasion. Il se déclarait donc prêt à mettre en liberté tous les Russes qui se trouvait prisonniers dans ses États, et il avait prié l'agent anglais de s'aboucher avec le général Pérowsky, pour signer une trêve en son nom, en attendant que l'empereur de Russie eût adhéré à ces conditions de paix.

Pérowsky ne voulut rien décider, avant d'avoir vu l'empereur : au lieu d'envoyer de nouvelles dépêches, il se mit en route lui-même, laissant ses troupes sous les ordres de son chef d'état-major, et il arriva tout à coup à Saint-Pétersbourg, presque en même temps que le rapport, dans lequel il annonçait, avec toutes sortes de réticences et



de palliatifs, le retard ou l'insuccès de son expédition.

Bien lui en prit d'être venu en personne : sa disgrâce était certaine, et elle eût été irrévocable. L'empereur avait déjà ordonné de préparer en toute hâte une seconde expédition, qui devait entrer en campagne aussitôt que le printemps lui aurait ouvert le chemin à travers les steppes des Kirghises.

Le général Pérowsky comparut, comme un accusé, devant l'empereur qui ne l'attendait pas, mais qui hésitait encore à le condamner sans l'entendre.

Les ennemis de Pérowsky et ceux qui se flattaient de profiter de sa disgrâce avaient si bien travaillé l'opinion, que tout le monde était unanime pour lui imputer la responsabilité d'un désastre qu'on attribuait surtout au déplorable plan que le général en chef avait adopté : il eût fallu, disait-on autour de l'empereur, entreprendre cette expédition au printemps ou du moins faire passer l'armée par la mer Caspienne, navigable en toutes saisons, afin d'arriver dans le Khiva avec une armée qui n'aurait pas souffert.

Pérowsky n'eut pas de peine à prouver à l'empereur, que l'embarquement d'un corps de troupes considérable était impossible sur la mer Caspienne, où il n'y avait que des barques peu solides faites d'écorce d'arbre, et pas un seul bâtiment à voiles ou à vapeur. En admettant que les troupes eussent réussi cependant à traverser cette mer orageuse et peu connue, elles se seraient trouvées à quatre-vingts ou cent lieues de Kkiva, sans chevaux, sans moyens de transport et sans artillerie.

Pérowsky parvint à se justifier, en invoquant le témoignage de ses officiers, qui s'accordaient à déclarer que la rigueur inusitée de l'hiver avait seule compromis l'expédition, laquelle n'était d'ailleurs que retardée. Mais l'empereur, qui, dans l'intérêt de sa politique en Asie comme en



Orient, se rattachait tous les jours davantage à l'alliance de l'Angleterre, saisit avec empressement l'occasion de faire intervenir cette puissance auprès du khan de Kkiva, pour obtenir tous les avantages qu'une nouvelle expédition, plus heureuse que la première, lui eût à peine procurés.

Il donna donc de vive voix ses instructions au général Pérowsky, en lui ordonnant de retourner sur-le-champ, avec des pleins pouvoirs, au milieu de ses troupes, qui auraient eu le temps de se refaire et qui devaient recevoir quelques renforts, avec tous les approvisionnements nécessaires à leur retour en Russie.

L'empereur exigeait, avant d'entrer en arrangement avec les Khiviens, que tous les sujets moscovites prisonniers ou vendus comme esclaves dans le pays fussent immédiatement rendus à la liberté et renvoyés en Russie : à cette condition seule, il s'engageait à faire rentrer à Khiva les marchands indigènes qui étaient retenus comme otages à Orenbourg, à Novogorod et à Moscou.

On fut très-surpris, dans le monde officiel de Saint-Pétersbourg, que Pérowsky eût échappé à une disgrâce éclatante, et l'on fut averti de tenir secrets les douloureux détails qui avaient circulé d'abord sur son expédition avortée.

Cette expédition, disaient entre eux les hommes d'État, n'avait pas été tout à fait sans profit, malgré son insuccès et ses cruelles épreuves car il en résultait que de nouveaux retranchements, destinés à servir de forteresses de refuge, allaient être construits sur le territoire des Kirghises, le long de la route que suivaient les caravanes et jusqu'aux limites de la Tartarie indépendante.

En outre, Pérowsky avait apporté une foule de précieux renseignements, rassemblés pendant sa malheureuse expédition, en vue des établissements que le gouvernement



russe voulait créer sur les côtes de la mer Caspienne et sur celles de la mer d'Aral, ces deux mers si peu connues, qui n'avaient pas encore de marine et qui devaient tôt ou tard se trouver enclavées dans la Russie asiatique.

C'est peu de temps après le départ de Pérowsky, que l'empereur montra au général Paul de Kisseleff une très-belle carte où l'on avait pour la première fois relevé tout le littoral de la mer Caspienne et de la mer d'Aral, en indiquant avec exactitude les différences de niveau qui existaient entre ces deux mers.

— Tiens, regarde! lui dit l'empereur, voici deux mers russes qui avaient été oubliées jusqu'à présent sur toutes les cartes géographiques de la Russie.



CCLXVIII

L'empereur Nicolas, que les éventualités de la politique européenne empêchaient de porter toutes ses forces militaires dans les provinces du Caucase, avait accepté le plan d'occupation permanente et définitive, tracé par le général Véliaminoff.

Ce plan consistait à élever des forts peu éloignés les uns des autres, à y entretenir des garnisons bien approvisionnées, à ouvrir des routes stratégiques communiquant d'un fort à l'autre, à brûler les forêts ou à les couper en laissant subsister çà et là des troncs d'arbres pour arrêter le passage de la cavalerie indigène, à détruire successivement par le feu et par la mine les retraites fortifiées de l'ennemi, et à s'avancer sûrement, lentement, vers les régions élevées du Caucase, en surveillant la côte de manière à empêcher l'introduction des armes et des munitions de guerre.

Ce plan habile, qui avait pour but de tenir l'insurrection prisonnière dans ses montagnes et de prendre possession du sol afin d'en réduire les habitants, fut suivi désormais avec cette persévérance inébranlable que la Russie eut toujours à son service dans les entreprises les plus difficiles et les moins heureuses.



On peut dire que cette guerre changea dès lors de physionomie, sans témoigner de la lassitude et du découragement de la Russie, qui semblait renoncer aux grandes expéditions à l'intérieur : les montagnards révoltés en auguraient que leur résistance finirait par l'emporter, et que, de guerre lasse, les Russes cesseraient d'occuper le littoral de la mer Noire, que le blocus et les croisières fermaient au commerce des esclaves ; mais les forts, établis à peu de distance l'un de l'autre, pouvaient se secourir mutuellement, et si l'un de ces forts, attaqué par des forces supérieures, tombait au pouvoir de l'ennemi, il était presque aussitôt repris, réparé et remis en état de défense.

C'est ainsi qu'au printemps de l'année 1840, plusieurs forts de la côte furent enveloppés tout à coup par de véritables armées qui s'en emparèrent, mais qui ne les gardèrent pas.

Ces armées circassiennes avaient été réunies, par des chefs de tribus nommés Hadji-Tuz-bey, Tengouse-le-Loup et le Lion de Shapsock, dans le but de faire face à une nouvelle expédition russe, dont les généraux Grabbe et Raïewsky devaient prendre le commandement. Mais cette expédition n'ayant pas lieu, les Tcherkesses n'avaient pas voulu que leur réunion en armes se bornât à une inoffensive démonstration ; ils savaient, d'ailleurs, que plusieurs forts n'avaient pas été ravitaillés depuis des mois, que les malades y étaient nombreux, et que le moral des défenseurs se ressentait du mauvais état de leur nourriture et de leur santé.

On s'explique ainsi comment les forts d'Aboen, de Nicolaï, de Mazgah et de Soo-Baskir furent enlevés successivement par surprise ou de vive force, après une lutte plus ou moins acharnée. L'ennemi les abandonna ensuite, sans les

avoir détruits entièrement, faute de temps ou de poudre. Le dernier de ces forts fut le seul qui reçut une garnison circassienne, que l'impatience de la liberté et la nostalgie eurent bientôt dispersée.

Deux redoutes, celles de Véliaminoff et de Michel, furent prises également, mais non sans avoir été défendues avec un héroïsme qui compte parmi les plus beaux faits d'armes de la guerre du Caucase.

Le 12 mars 1840, à l'aube du jour, un corps de sept mille montagnards qui s'étaient approchés de la redoute de Véliaminoff à la faveur d'un épais brouillard, se démasqua tout à coup en se précipitant à l'assaut. Culbutés à plusieurs reprises, les assaillants revenaient toujours à la charge avec plus d'impétuosité et de fureur. La garnison russe se composait de quatre cents hommes, dont la moitié étaient malades de la fièvre, au lazaret; elle refusa de se rendre et périt tout entière, en combattant, à l'exception de deux ou trois officiers faits prisonniers au milieu des morts et qui survécurent à leurs blessures. Mais la perte de l'ennemi s'élevait à plus d'un millier d'hommes.

Vingt jours plus tard, la redoute Michel était également assaillie à l'improviste par deux mille Tcherkesses, auxquels le commandant du fort, Liko, capitaine en second des Cosaques de la mer Noire, ne pouvait opposer que quatre cent quatre-vingt-cinq hommes, la plupart affaiblis par la fièvre et les privations.

Ces braves gens firent pourtant une terrible résistance, et pendant près de deux heures, ils soutinrent l'assaut qui se renouvelait sans cesse et sur tous les points de la redoute. Ils avaient construit, dans l'intérieur de la redoute, avec des madriers, des tonneaux remplis de sable et des chariots de transport, une espèce de réduit où ils se reti-



rèrent lorsque l'ennemi eut pénétré dans la place. Là, ils tinrent conseil et décidèrent à l'unanimité qu'ils se défendraient jusqu'à la mort.

Un simple soldat du régiment d'infanterie Tenguinski, nommé Archix Ossipoff, prit la parole et proposa de faire sauter la poudrière. Sa proposition fut acceptée, et le capitaine Liko l'embrassa devant ses camarades en lui disant : « Attends seulement que je donne le signal ! Nous avons encore à brûler quelques cartouches. Dieu fasse qu'un de nous survive pour annoncer à l'empereur que tous les autres sont morts en braves ! »

Les Circassiens avaient envahi de tous côtés la redoute, mais le réduit où s'était réfugiée la garnison tenait encore : on continuait à tirailler, tandis que les bandes assiégeantes se disputaient le butin dans les casemates. Soudain le feu cessa, on entendit un grand cri que poussaient à la fois les Russes, et le magasin à poudre fit explosion. Toute la garnison périt, mais avec elle périrent en plus grand nombre les ennemis qui remplissaient alors la redoute.

Le mois suivant, les redoutes Véliaminoff et Michel, l'une et l'autre presque détruites, mais abandonnées par le vainqueur, avaient été réoccupées par les troupes opérant sur les côtes occidentales de la mer Noire, et deux simples fortins, ceux de Navaguinsky et d'Abinsky, qui avaient chacun une garnison plus nombreuse et moins fatiguée, purent résister à des attaques formidables.

A Navaguinsky, les montagnards avaient profité de l'obscurité de la nuit et du fracas de la tempête, pour arriver au pied des murailles, sans être aperçus des sentinelles : ils s'élancèrent avec des échelles et des crochets en jetant des cris sauvages et pénétrèrent dans le fortin. La garnison avait déjà couru aux armes, et son brave commandant



Podgoursky s'était porté à la rencontre des assiégeants avec le lieutenant Yakovleff : tous deux furent tués sur place; leurs soldats, animés par leur exemple, fondirent à la baïonnette sur l'ennemi qui fut rejeté dans le fossé et qui s'enfuit, après trois heures de combat corps à corps, en laissant une foule de morts et de blessés sur le théâtre de cette lutte sanglante.

La défense du fortin Abinsky fut encore plus brillante et plus heureuse. La garnison comprenait près de sept cents hommes, mais les assiégeants étaient au nombre de douze mille. Dans la nuit du 7 juin, par un temps sombre et orageux, ces douze mille montagnards, couverts d'armures et de cottes de mailles, commencèrent la fusillade accompagnée de cris menaçants, et tentèrent l'assaut, sans être arrêtés par une grêle de balles et de mitraille. Beaucoup trouvèrent la mort dans cet assaut, mais ceux qui tombaient étaient aussitôt remplacés par de nouveaux venus. La garnison multipliait ses efforts et repoussait avec intrépidité ce flot d'assaillants, chaque fois qu'il s'élançait sur les retranchements. Durant ce combat opiniâtre, une colonne de Tcherkesses se fraya passage dans un bastion et arriva, enseignes déployées, jusqu'au centre du fort. Le colonel Vessélowsky, commandant de la garnison, se trouvait à la tête de quarante soldats d'élite qu'il avait tenus en réserve; le Père Ivanoff, aumônier du régiment, qui était resté dans les rangs la croix à la main, depuis le commencement de l'assaut, donna sa bénédiction à ces braves, et un petit tambour, Ivan Zodorojny, du bataillon des Cosaques de la ligne frontière de la mer Noire, debout à côté du prêtre, se mit à battre la charge, quoique grièvement blessé. Vessélowsky et sa petite troupe chargèrent à la baïonnette contre l'ennemi, qui se croyait déjà maître du



fort, et le chassèrent en désordre hors des retranchements, en lui enlevant deux drapeaux.

Cette action d'éclat, arrêtant l'audace des assaillants, enflamma le courage de la garnison, qui voulut se montrer digne de son chef et qui compléta la déroute des montagnards. On trouva, dans l'intérieur de la place et dans les fossés, six cent quatre-vingt-cinq morts et dix blessés, mais l'ennemi devait en avoir emporté davantage, en prenant la fuite, suivant l'usage des peuples asiatiques.

Ces grands faits d'armes eurent un immense retentissement dans l'armée du Caucase, qui s'honora de pouvoir offrir l'exemple de tant de courage et de tant d'héroïsme : les Circassiens ne furent pas les derniers à exalter la bravoure russe, et le sublime dévouement de la garnison du fort Michel devint chez eux légendaire; ce n'est que par eux qu'on apprit les détails de cette belle défense, couronnée par l'explosion de la poudrière à laquelle Archix Ossipoff avait mis le feu. Les chants nationaux des Tcherkesses conservèrent aussi la mémoire des combats livrés à l'assaut de la redoute Véliaminoff et des fortins Navaguinsky et Abinsky.

L'empereur Nicolas ne se contenta pas de récompenser les braves officiers et soldats qui avaient survécu, blessés ou non, à ces combats mémorables : après avoir accordé des grades, des décorations, des médailles d'honneur et des indemnités pécuniaires, à ceux qui s'étaient distingués à l'attaque des forts de la mer Noire, il fit rechercher les familles de ceux qui avaient péri en combattant et il leur distribua des pensions viagères, en décidant que les enfants de ces braves seraient élevés aux frais de l'État.

Il avait ordonné cependant une enquête particulière sur les circonstances, encore peu connues, qui avaient précédé



l'explosion de la poudrière du fort Michel : ce n'est qu'au bout de plusieurs mois, que ces circonstances glorieuses furent constatées par le témoignage de quelques soldats qui avaient échappé à la ruine de cette redoute et qui se trouvaient prisonniers des Circassiens. Alors seulement l'empereur donna une forme solennelle et nationale à sa reconnaissance, et le ministre de la guerre publia cet ordre du jour à la date du 8/19 novembre 1840 :

« Sa Majesté vient de reconnaître et d'honorer les services des courageux défenseurs du fort Michel, dans les personnes appartenant aux familles de ceux qui ont péri. En outre, pour immortaliser le nom et la mémoire du soldat Archix Ossipoff, qui n'avait pas de famille, Sa Majesté a daigné permettre que le nom de feu Archix Ossipoff fût à toujours maintenu en tête de la liste des grenadiers de sa compagnie dans le régiment Tenguinsky, afin qu'à l'appel de son nom, le soldat, qui devra être appelé ensuite, réponde à voix haute : *Il est mort pour la gloire de l'armée russe au fort Michel!* »

Ainsi fut consacrée cette grande pensée de l'empereur Nicolas, qui avait voulu éterniser le souvenir d'Archix Ossipoff et de son héroïque dévouement, en confiant son nom à la mémoire reconnaissante de l'armée russe.

L'empereur ne négligeait rien pour exciter dans cette belle et vaillante armée l'émulation militaire et le sentiment patriotique. C'est ainsi qu'il prescrivit de faire graver sur des tables de marbre noir, placées dans les chapelles des écoles militaires, les noms de tous les élèves de ces écoles morts au champ d'honneur ou à la suite de leurs



blessures. Il voulut, en outre, si l'officier avait accompli en mourant un fait d'armes remarquable, un acte de bravoure extraordinaire ou de dévouement héroïque, qu'une inscription, destinée à rappeler ce fait d'armes, accompagnât le nom du défunt. Cette noble idée lui avait été suggérée, dit-on, par l'aide de camp général Soukhozanet, directeur de l'Académie impériale militaire, et il autorisa ce vieux général à faire exécuter immédiatement, dans cette Académie, l'ordre qu'il avait transmis à ce sujet au ministre de la guerre.

L'ukase suivant, adressé au général Soukhozanet, témoigna de la satisfaction que l'empereur avait éprouvée dans une visite à l'Académie impériale militaire, où les inscriptions commémoratives étaient déjà gravées sur des tables de marbre noir, dans la chapelle de cette école qui comptait dès lors, depuis sa fondation, remontant à neuf années, plusieurs officiers de grand mérite morts au service dans l'armée du Caucase :

« L'examen attentif que J'ai fait du compte rendu de la situation de l'Académie impériale militaire, présenté par vous, M'a convaincu, à Mon entière satisfaction, que, grâce à votre constante sollicitude et à votre activité exemplaire dans son intérêt, cette haute école atteint complétement le but de son institution. La preuve en est dans la sortie, pendant les neuf ans de son existence, d'un nombre considérable d'officiers parfaitement instruits pour le service d'état-major, et qui par leurs connaissances se rendent déjà véritablement utiles dans cette branche de service. Il M'est très-agréable de vous exprimer Ma gratitude sincère et Ma bienveillance, pour avoir rempli d'une manière si



distinguée, et avec tant de zèle, les importantes fonctions dont vous êtes revêtu à l'Académie militaire.

« Je suis toujours votre affectionné,

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 14 (26, nouv. st.) avril 1840. »

L'exemple du directeur de l'Académie impériale militaire ne fut suivi que plus tard par les chefs des écoles militaires placées sous la direction du grand-duc Michel; car l'exécution de l'ordre du jour relatif aux inscriptions commémoratives rencontra d'abord de sérieux obstacles, notamment dans le premier corps des cadets, attendu que l'existence de ce corps remontait à plus d'un siècle, et que les officiers qui en avaient fait partie autrefois n'étaient pas connus nominativement. Il fallut donc s'adresser aux familles, pour obtenir les renseignements qu'on ne trouvait pas dans les archives publiques, et qui servirent à former les archives épigraphiques des écoles militaires de la Russie.

L'empereur Nicolas, en accordant la main de sa fille aînée au duc Maximilien de Leuchtenberg, avait prouvé qu'il ne se préoccupait pas de chercher pour sa belle et nombreuse famille des mariages politiques; il tenait par-dessus tout à faire le bonheur de ses enfants. Il ne pouvait donc qu'approuver avec joie le choix de l'épouse, que le grand-duc héritier avait fait l'année précédente dans le cours de ses voyages en Europe. Ce choix, dirigé par la sympathie et conseillé par la raison, était tombé sur une princesse accomplie qui faisait le charme des cours d'Allemagne par sa beauté et sa grâce, par son esprit et son instruction.

Cette princesse, Maximilienne - Wilhelmine - Auguste-



Sophie-Marie, dernière fille du grand-duc de Hesse, avait donc été agréée par l'empereur et l'impératrice, comme fiancée du grand-duc héritier de Russie, qui obtint de ses augustes parents l'autorisation en forme de faire célébrer ces fiançailles dans la famille de sa future épouse.

L'empereur ne pouvait l'accompagner en Allemagne, car il était retenu à Saint-Pétersbourg par les affaires de l'empire, et il attendait le comte de Ficquelmont, ambassadeur extraordinaire d'Autriche, pour régler avec lui, en dehors des conférences de Londres, certains intérêts réciproques qui se rattachaient à la question d'Orient et à la situation des principautés danubiennes; l'impératrice se trouvait aussi empêchée de s'absenter, avant les couches de la grande-duchesse Marie, qu'on attendait pour le milieu du mois d'avril.

Le césarévitch partit donc seul, avec sa suite, pour Darmstadt, dans la nuit du 17 mars : l'empereur lui avait tracé son itinéraire, en plaçant auprès de lui le conseiller d'État Chambeau, secrétaire des commandements de l'impératrice, à qui étaient confiés toutes les instructions et tous les pouvoirs utiles pour les fiançailles. Le grand-duc héritier devait d'abord se rendre à Varsovie, par Dunabourg et Kovno, en ne s'arrêtant qu'à Novo-Georgiewsk. Il avait à passer cinq ou six jours dans la capitale de la Pologne, pendant que le feld-maréchal Paskewitch venait à Saint-Pétersbourg prendre les ordres de l'empereur.

Arrivé à Varsovie le 22, le césarévitch visita d'abord le fort de Slivicki, avant de passer la Vistule en bateau et d'aller descendre au palais du Belvédère. Le lendemain matin, il reçut l'évêque Antoine, à la tête du clergé catholique, les fonctionnaires civils et militaires, les consuls étrangers, la noblesse et les négociants. Il ne manqua pas,

ensuite, de paraître à la cathédrale; puis, il vit la parade de la garnison. Le temps de son séjour fut employé à inspecter les établissements publics, entre autres l'Institut Alexandra; il visita aussi plusieurs fois l'exposition des produits industriels et agricoles du royaume de Pologne.

Parti de Varsovie, le 27 mars, pour se rendre, par Kalisz et Breslau, à Dresde, il y arriva le 30, et descendit à l'hôtel du ministre de Russie. Il ne resta que quarante-huit heures à Dresde, et il les passa dans la famille du roi de Saxe. Il consacra pourtant une journée à visiter les curiosités de la ville, la galerie de tableaux, le musée historique, la collection d'armures et le trésor dit *Grünes Gewolbe*.

Il quitta Dresde le 1er avril, et arriva, le soir même, à Berlin; il trouva le roi fort souffrant, et il fut tellement frappé de l'altération de son visage, que, dans une lettre écrite à l'impératrice, sous l'impression de cette première entrevue, il exprimait des craintes que l'événement ne tarda point à réaliser.

Le lendemain, après une seconde visite au roi, qui semblait encore plus abattu que la veille, il partit pour Weimar, passa la nuit à Wittemberg, et arriva, dans la soirée suivante, à la cour de Saxe-Weimar. Il resta deux jours auprès de sa tante la grande-duchesse Marie Paulovna, qui avait approuvé, dès l'année précédente, son projet de mariage. Il se remit en route, et ne fit que traverser Francfort, tant il avait hâte de parvenir au terme de son voyage.

Il s'était fait d'avance une bien douce idée de la vie intime qu'il allait trouver à la cour grand-ducale de Darmstadt, où il ne résiderait pas moins de six semaines, avant et après ses fiançailles. L'affection profonde que la



princesse Marie de Hesse lui avait inspirée, ne pouvait que s'affirmer et s'accroître dans ses rapports journaliers avec cette aimable princesse : il y avait entre eux des analogies frappantes de sentiments, de goûts, d'habitudes et de caractère; ils s'entendaient, ils se comprenaient l'un l'autre, sans avoir besoin de se communiquer leurs pensées et leurs impressions. Tous les moments qu'ils passèrent ainsi dans cette mutuelle intelligence du cœur et de l'esprit furent, pour ainsi dire, l'épreuve et la garantie de leur bonheur conjugal.

Le grand-duc héritier était à Darmstadt depuis plus de quinze jours, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'heureux accouchement de sa sœur la duchesse de Leuchtenberg, qui avait mis au monde une fille, le 9 avril, à trois heures de l'après-midi, laquelle reçut le nom d'Alexandra, d'après les rites de l'Église orthodoxe, et le titre d'altesse impériale, par un ukase de l'empereur. Un *Te Deum* d'actions de grâces avait été célébré dans la petite chapelle du palais d'Hiver, en présence de toute la famille impériale.

Le césarévitch regretta sans doute de n'avoir point assisté à cette cérémonie; mais, à peu de jours de là, il annonçait à ses augustes parents qu'une autre cérémonie, non moins touchante, et qui ne les intéressait pas moins, venait d'être célébrée aussi, en leur absence, au palais de Darmstadt : ses fiançailles avec la princesse Marie avaient eu lieu, le 16 avril, sous les yeux de la famille grand-ducale.

Le prince Bariatinsky, capitaine de cavalerie de la garde, fut envoyé par le césarévitch, dont il était aide de camp, pour apporter cette heureuse nouvelle à l'empereur et à l'impératrice. Il arriva le 25 avril à Saint-Pétersbourg, et, le lendemain, une salve de cent un coups de canon, tirée



des remparts de la forteresse, annonça aux habitants de la capitale un événement qui fut accueilli par des actions de grâces dans tout l'empire.

Ce fut le conseiller d'État Chambeau qui, ayant assisté aux fiançailles en qualité de secrétaire des commandements de l'impératrice, se chargea de transmettre à la famille impériale de Russie les détails de la cérémonie, dans une lettre où il rendit compte de la mission de confiance qu'il avait remplie à la cour de Hesse-Darmstadt. La réponse de l'impératrice devait être un témoignage de la joie que lui causait l'union de son fils aîné avec la princesse Marie de Hesse, et ce rescrit, adressé au conseiller d'État Chambeau, fut publié dans le ***Journal de Saint-Pétersbourg***, comme une annonce officielle du mariage du grand-duc héritier avec la princesse Marie de Hesse :

« En recevant l'heureuse nouvelle des fiançailles de Mon fils bien-aimé, dans la vive joie dont Mon cœur est rempli, J'ai voulu que, vous aussi, qui depuis tant d'années vous trouvez auprès de Ma personne, et avez pris part, depuis Ma plus tendre jeunesse, à tous les événements qui M'ont concernée, vous conservassiez un souvenir de cette heureuse circonstance, et Je vous ai fait don d'une tabatière avec Mon portrait. Qu'elle vous rappelle en même temps Ma sincère gratitude pour vos longs et assidus services, comme pour le zèle infatigable avec lequel vous remplissez les diverses commissions que je vous confie.

« Je suis toujours votre affectionnée,

« ALEXANDRA.

« Gatchina, le 8 (20, nouv. st.) mai 1840. »



Les fiançailles du césarévitch à Darmstadt n'eurent qu'un caractère tout à fait privé ; elles devaient être renouvelées solennellement, en Russie, lorsque la jeune fiancée aurait embrassé la religion grecque orthodoxe et serait venue se fixer au milieu de la famille impériale. Mais l'impératrice était impatiente de se retrouver avec la princesse Marie, qu'elle aimait déjà comme sa propre fille : le voyage aux eaux d'Ems, que ses médecins lui recommandaient, allait lui fournir une occasion toute naturelle de passer vingt jours avec les nouveaux fiancés. L'empereur, jugeant que les intérêts de l'État ne souffriraient pas de son absence pendant quelques semaines, avait promis d'être du voyage, après s'être abouché avec le comte de Ficquelmont, qui lui apportait des communications verbales de l'empereur d'Autriche. Il devait d'abord accompagner jusqu'à Varsovie l'impératrice, qui se rendrait à Ems, en passant par Berlin, pour voir le roi son père, dont la santé donnait de sérieuses inquiétudes, qu'on s'efforçait de cacher.

Le vice-chancelier comte de Nesselrode restait à Saint-Pétersbourg, pour diriger, suivant les vues de l'empereur, le département des affaires étrangères, qui exerçait alors une action puissante, quoique indirecte et presque occulte, dans les conférences de Londres, aussi bien que dans le divan de Constantinople.

L'empereur n'avait pas voulu quitter sa capitale, sans avoir, par un ukase au Sénat-dirigeant, en date du 20 avril/2 mai 1840, établi sur des règles fixes les devoirs et les droits des adjoints de ministre, dans le but de rendre moins préjudiciable à la marche régulière des affaires l'absence de ses ministres en congé.

Cette réglementation de la charge d'adjoint près d'un ministère n'avait jamais été plus nécessaire ; car les minis-



tres, à qui la multiplicité de leurs travaux ne laissait pas le temps de se reposer un seul jour, tant qu'ils étaient à la tête de leurs départements ministériels, prenaient ordinairement des vacances durant la belle saison, et allaient se refaire tous les ans par une cure d'eaux. C'est ainsi que, simultanément, le comte Cancrine, le comte Panine et le général Paul de Kisseleff avaient demandé à l'empereur la permission de passer l'été en Allemagne. Ces trois ministres n'ayant pas d'adjoints, car c'étaient les plus laborieux des ministres, l'empereur, en leur accordant un congé motivé sur des raisons de santé, avait nommé le conseiller privé Vrontchenko adjoint du ministre des finances, le conseiller privé Longuinoff adjoint du ministre de la justice, et Gamalei adjoint du ministre des Domaines.

L'empereur, avant de quitter Saint-Pétersbourg, s'était décidé enfin à autoriser les mesures de rigueur que le Conseil de l'empire et le Saint-Synode réclamaient depuis longtemps contre l'évêque de Podlachie. Cet évêque catholique, aveuglé et encouragé par un excès de zèle religieux, s'était constitué en révolte ouverte vis-à-vis du pouvoir civil et de l'autorité ecclésiastique orthodoxe. Dès l'année 1833, il avait fait la plus vive opposition à la législation nouvelle, adoptée par le gouvernement russe sur les mariages mixtes.

Ce fut, de sa part, un redoublement de protestations violentes et de résistances obstinées, lorsque le gouvernement eut jugé nécessaire de supprimer un certain nombre d'églises, de chapelles et de couvents en Pologne et surtout dans les provinces polonaises. La cure de Wengrow ayant été convertie en caserne, l'évêque de Podlachie n'eut pas de cesse que cette cure fût rendue aux desservants de la paroisse, qui se trouvaient sans asile, et aux



pauvres prêtres du diocèse, auxquels la maison curiale devait servir d'hospice.

Il ne se contenta pas du succès qu'il avait obtenu, à force de démarches bruyantes et réitérées. La cure de Wlodava ayant été enlevée aux religieux de l'ordre de Saint-Paul et affectée au logement des troupes, il se permit d'écrire une lettre presque menaçante à l'amiral Mordvinoff, président de la section des affaires ecclésiastiques au Conseil de l'empire.

« Cette atteinte à la propriété placée sous la garantie des lois, disait-il dans cette lettre, est un outrage fait à l'Eglise, à la patrie, et à la majesté même du souverain qui, ayant promis, par son statut organique, de respecter la propriété des églises comme celle des personnes, ne peut assurément pas tolérer que son gouvernement y porte atteinte par des actes qui sont un scandale public. »

L'amiral Mordvinoff mit sous les yeux de l'empereur cette lettre insolente, et aussitôt des ordres furent donnés pour l'arrestation immédiate de l'évêque rebelle. Dans la nuit du 1er mai, des soldats vinrent le chercher pour le conduire à Mohilew, où il fut enfermé dans un couvent de Dominicains.

Les Polonais apprirent avec stupeur cette arrestation dont ils ignoraient les véritables motifs. Ils la considérèrent comme le début d'une persécution religieuse contre l'Église catholique de Pologne.



CCLXIX

Leurs Majestés partirent de Tzarskoé-Sélo, le 19 mai, avec la grande-duchesse Olga, qui avait obtenu d'accompagner sa mère aux eaux d'Ems.

L'empereur s'arrêta vingt-quatre heures à Dunabourg, où il visita la forteresse, ainsi que les arsenaux et divers établissements publics. Il n'avait pas manqué de se rendre d'abord à la cathédrale, avec l'impératrice, au milieu d'un grand concours de spectateurs qui l'acclamaient, mais il voulut entrer seul dans l'hôpital militaire, à cause des maladies épidémiques qui y régnaient.

Il arriva, le 28, en bonne santé, à Novo-Georgiewsk, où le feld-maréchal Paskewitch d'Erivan était venu à sa rencontre : ils inspectèrent ensemble la citadelle qui n'était pas encore achevée, mais que l'étendue et la force de ses ouvrages mettaient dès lors au rang des premières places fortes de l'Europe.

Le jour même, Leurs Majestés repartirent pour Varsovie, où elles entrèrent dans la soirée, en passant devant le camp du 1er corps d'infanterie : leur premier soin fut de



faire une prière à la nouvelle cathédrale gréco-russe, avant de descendre au palais Lazienski où l'empereur devait résider.

L'impératrice ne se mit en route que le 31, pour Berlin, avec la grande-duchesse Olga; une lettre de son frère le prince royal de Prusse l'avait décidée à précipiter son départ, car cette lettre ne lui laissait pas ignorer les craintes qu'on éprouvait au sujet de la santé du roi, sérieusement malade depuis quelques jours.

L'impératrice était péniblement frappée de ces mauvaises nouvelles; l'empereur l'accompagna jusqu'à Lowicz, en s'efforçant de la tranquilliser, et revint à Varsovie, pour diriger des manœuvres de troupes, auxquelles devaient assister les archiducs d'Autriche Ferdinand d'Este et Ferdinand de Modène.

Le 1er juin, il visita le grand hôpital militaire et en examina soigneusement tous les services.

Dans l'après-midi, il reçut, au palais Lazienski, tous les évêques de Pologne, ceux de la religion gréco-russe, ceux de la communion des grecs-unis et ceux des diocèses catholiques. Cette réception fut solennelle et froide; il n'y eut pas de discours prononcé; on remarqua seulement que l'empereur avait salué avec une bienveillance particulière l'évêque Joseph, qui avait le plus contribué à rattacher l'Église grecque-unie à l'Église orthodoxe, et qui venait d'être mis à la tête des nouveaux diocèses de Lithuanie et de Wilna.

Le soir, l'empereur, toujours accompagné de Paskewitch, inspecta le fort Slivicki.

La question religieuse avait certainement influé sur les esprits de la population varsovienne, car les habitants se tenaient à l'écart et semblaient éviter de rencontrer le souve-



rain, qu'on accusait hautement d'avoir des intentions hostiles au catholicisme.

Le 2 juin, l'empereur passa en revue le 1er corps d'infanterie, ainsi que plusieurs régiments de cavalerie cosaque et caucasienne. Après la revue, il réunit à sa table tous les généraux et commandants de régiments.

Le 3, les archiducs étant arrivés, les manœuvres commencèrent dans la plaine de Pozvonkow; elles ne reprirent que le 5, car l'empereur avait consacré la journée du 4 à l'inspection de la forteresse d'Ivanogorod, qui était en construction à quelque distance de Varsovie.

Après une grande revue qui eut lieu dans l'après-midi du 5, toutes les autorités civiles et militaires de Varsovie avaient été convoquées, par le feld-maréchal, à un dîner d'apparat, donné chez l'empereur en l'honneur des archiducs; un courrier arriva de Berlin, porteur d'une lettre de l'impératrice, qui suppliait l'empereur de venir en toute hâte, car l'état du roi de Prusse s'aggravait d'heure en heure.

L'empereur sortit de table à l'instant et se fit excuser auprès de ses convives. Il partit sur-le-champ et ne s'arrêta que pour changer de chevaux à Custrin dans le Brandebourg; il fut tristement ému, en voyant son fils le grand-duc héritier qui venait à sa rencontre pour lui annoncer que le roi Frédéric-Guillaume III était au plus mal.

Le grand-duc héritier se trouvait à Berlin depuis sept jours : il avait quitté la cour de Darmstadt, pour se rendre à l'invitation du roi, qui le priait d'assister à la pose de la première pierre du monument de Frédéric-le-Grand; cette solennité avait eu lieu le 1er juin, mais le roi, qui se sentait déjà gravement indisposé, n'avait pu présider à la cérémonie. Depuis ce moment-là, la maladie n'avait fait



que s'aggraver, et les médecins ne conservaient plus d'espoir.

L'empereur ne fut à Berlin, que le 7, à neuf heures du matin : pour parvenir au palais, il eut à traverser les rues pleines d'une foule anxieuse et consternée, qui se dirigeait, comme lui, vers la résidence royale, afin de s'informer des nouvelles de l'auguste malade.

Le bruit courait déjà que le roi avait rendu le dernier soupir. La place et les alentours du palais étaient encombrés d'une masse énorme de peuple, qui pleurait, qui gémissait, qui attendait le fatal moment.

L'empereur fit son entrée dans le palais, au milieu d'un morne silence qu'interrompaient seuls quelques sanglots étouffés. On lui apprit que le roi, dont l'assoupissement n'avait cessé que par intervalles, demandait toujours s'il n'était pas encore arrivé. La famille royale se trouvait alors réunie dans la chapelle où l'on célébrait le service divin.

L'impératrice, dont la profonde douleur se traduisait par des crises nerveuses effrayantes, sortit de ses appartements en poussant des cris, et se jeta dans les bras de son auguste époux, qui la transporta évanouie dans sa chambre et qui l'entoura des soins les plus affectueux. Quand elle revint à elle, toute tremblante et convulsive, elle voulut absolument retourner dans le salon, voisin de la chambre de son père, où la famille royale se tenait rassemblée dans l'attente du douloureux événement qui se préparait.

L'agonie avait commencé et l'auguste malade ne reprenait pas connaissance. Les médecins avertirent le prince royal et la famille éplorée, qu'il était temps de dire un suprême adieu au mourant.

Tout le monde entra dans la chambre où le roi agonisait, immobile, la bouche béante, les yeux clos, comme s'il ne

vivait déjà plus. Mais tout à coup il entrouvrit les paupières et promena autour de lui un regard inquiet et scrutateur.

— L'empereur de Russie est-il là? demanda-t-il d'une voix sourde.

L'empereur, qui soutenait entre ses bras l'impératrice défaillante, la remit entre les mains du grand-duc héritier et s'approcha du lit, autour duquel le prince royal et ses frères étaient agenouillés.

— Me voici, dit-il avec un accent triste et respectueux, me voici à vos ordres, Sire!

Et il lui prit la main, déjà froide, qui tressaillit dans la sienne, car le moribond l'avait reconnu.

Après plusieurs minutes de silence, le roi, qui recueillait ses idées, ouvrit encore les yeux et les fixant sur le visage de l'empereur penché vers lui:

— Nicolas! lui dit-il à voix basse, mais solennellement: je vous recommande mes successeurs, ma famille et le royaume de Prusse.

Il ne put en dire davantage; ses paupières s'étaient refermées, ses lèvres remuaient encore comme s'il continuait à parler : il prononça deux ou trois fois le nom de Fritz et tendit une main que le prince royal mouilla de ses larmes en la baisant.

Des pleurs et des gémissements entrecoupés éclatèrent alors dans la chambre et se mêlèrent aux murmures de l'agonie. L'impératrice était tombée sur le tapis, en proie à une violente attaque de nerfs; il fallut l'emporter.

Le prince royal tenait toujours la main glacée de son auguste père; soudain le mourant sembla se ranimer et présenta son autre main à la princesse de Liegnitz, sa femme, qui s'en saisit avec un tendre respect. Un soupir se fit entendre; c'était le roi Frédéric-Guillaume qui rendait l'âme. Le mé-

decin, qui était debout au chevet, annonça d'un signe, aux assistants, que tout était fini.

Le prince royal quitta la main du défunt et lui ferma les yeux ; toutes les personnes présentes tombèrent à genoux, pour s'unir d'intention dans une prière muette. Puis, les membres de la famille royale se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en donnant un libre cours à leurs larmes et à leur douleur.

Un murmure confus de plaintes et de lamentations s'éleva tout à coup au dehors : le peuple rassemblé devant le palais venait d'apprendre la mort du roi.

L'empereur, en sortant de la chambre mortuaire, fit partir un courrier pour Varsovie et pour Saint-Pétersbourg, avec cet ordre du jour daté de Berlin, 26 mai/6 juin 1840 :

« En mémoire de S. M. le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse, décédé dans cette journée, et pour conserver le souvenir ineffaçable de cet illustre ami et compagnon d'armes de l'empereur Alexandre I[er], le régiment qui portait le nom de Sa Majesté Royale le conservera et se nommera à l'avenir le *Régiment des grenadiers du roi Frédéric-Guillaume III.*

« Le régiment de grenadiers du prince royal de Prusse prendra désormais le nom de *Régiment de grenadiers de S. M. le roi de Prusse.* A partir de ce moment, les officiers de tout grade de ce régiment porteront deux boutonnières d'or sur le collet et trois boutonnières semblables sur le parement de leur uniforme.

« Toute l'armée russe prendra le deuil pour six semaines, à l'occasion de la mort de S. M. le roi Frédéric-Guillaume III : le régiment de Sa Majesté portera ce deuil pendant trois mois, avec les divisions d'usage, et pendant toute la durée de ces trois mois, lorsqu'il rendra les honneurs



militaires, sa musique ne jouera point et ses tambours ne battront point aux champs. »

Le prince royal de Prusse était déjà reconnu roi, sous le nom de Frédéric-Guillaume IV : les troupes de la garnison de Berlin avaient pris en silence leurs drapeaux et prêtaient serment au nouveau roi.

Les trois jours suivants furent remplis par les apprêts des funérailles du roi décédé et par les premiers actes du règne de son successeur.

Le corps du défunt, embaumé et déposé dans le cercueil, puis transporté du palais royal au Château royal, et là exposé publiquement dans la salle du Trône, devait être transféré à la cathédrale, pour les obsèques, dans la journée du 11 juin, et ensuite conduit au caveau de Charlottenbourg, pour y être placé, sans aucune pompe, suivant les dernières volontés du monarque, dans la sépulture de la reine Louise, en présence de la famille royale seulement.

C'eût été trop d'épreuves, trop de secousses, trop d'émotions pour l'impératrice, dont l'état nerveux était encore très-inquiétant, et qui n'avait pas la force de faire violence à son chagrin. L'empereur résolut de l'éloigner le plus tôt possible de ces scènes de deuil, et de la conduire lui-même aux eaux d'Ems, où elle pourrait se remettre de l'atteinte sérieuse que sa santé venait de recevoir.

C'est à peine s'il lui permit de se rendre, appuyée sur son bras, dans la chapelle ardente, où elle ne resta que peu d'instants, pour donner issue à ses larmes, qui avaient cessé de couler depuis la mort de son père. On lui épargna d'assister aux pénibles cérémonies qui s'accomplirent dans l'intérieur du palais, autour du cercueil du roi défunt, et



il fut convenu que la famille impériale de Russie quitterait Berlin, presque à la dérobée, le matin des funérailles.

Il y avait eu plusieurs entretiens secrets entre le nouveau roi et l'empereur, qui s'entendirent ensemble, sans l'intervention d'aucun ministre russe ou allemand, sur toutes les questions de politique internationale et générale, où ils avaient besoin de se mettre d'accord, avant de se séparer. On peut supposer que la question d'Orient, qui était alors dans une période de crises successives, ne fut pas oubliée en ces conférences.

Le roi Frédéric-Guillaume IV s'empressa de communiquer deux documents émanés de son père, et portant la date du 1er décembre 1827 : l'un était le testament du roi défunt; l'autre contenait des conseils politiques que ce monarque avait jugé utile d'adresser à son fils. Dans ce second document, le feu roi Frédéric-Guillaume III recommandait expressément à son successeur de maintenir à tout prix l'union de la Prusse avec la Russie et l'Autriche, cette union étant, suivant lui, la clef de voûte de la grande alliance européenne.

L'empereur Nicolas fut très-sensible aux témoignages d'estime, d'amitié et de confiance, que le roi de Prusse avait consignés, à son égard, dans ces précieux documents, qui furent publiés par ordre du nouveau roi.

L'empereur et l'impératrice, toujours fort souffrante, partirent de Berlin, dans la matinée du 11 juin, sans que leur départ fût ébruité; il passa d'autant plus inaperçu que tout était en mouvement, en émotion, dans le peuple comme à la cour, dans la ville comme au palais, pour la cérémonie des funérailles du roi. Le grand-duc héritier et la grande-duchesse Olga accompagnaient Leurs Majestés, qui se rendaient à Weimar, où elles devaient rester quelques jours



auprès de la grande-duchesse régnante, leur sœur et belle-sœur.

L'empereur avait écrit de sa main à la princesse Marie de Hesse, pour l'inviter à venir les attendre à la cour de Weimar. C'est là que la jeune fiancée du césarévitch fut présentée à la famille impériale, dont elle eut bientôt conquis toutes les sympathies.

Sa présence et le spectacle touchant de la tendre harmonie qui régnait déjà entre elle et son futur époux contribuèrent beaucoup, sans doute, à faire diversion à la douleur de l'impératrice. L'auguste malade s'était remise par degrés, et se trouvait en état de continuer son voyage jusqu'à Ems; elle retint auprès d'elle la princesse Marie de Hesse jusqu'au 23 juin.

A cette époque, elle était installée aux bains d'Ems, pour y passer six semaines, et les eaux avaient eu déjà le plus heureux effet sur l'état général de sa santé.

L'empereur avait été forcé de la laisser seule, avec sa fille la grande-duchesse Olga; car la tournure grave et compliquée que semblaient prendre les affaires d'Orient le rappelait à la tête de son gouvernement; il avait besoin de s'entendre directement avec le comte de Nesselrode, à qui ne suffisaient plus les instructions et les pouvoirs, laissés entre ses mains.

Ce fut après la réception d'une dépèche du vice-chancelier, que l'empereur partit d'Ems, en toute hâte, pour retourner à Saint-Pétersbourg.

Le grand-duc héritier n'avait pas encore quitté l'impératrice, mais la princesse Marie de Hesse avait dû reparaître à la cour de Darmstadt, et le grand-duc régnant écrivit aussitôt à son futur gendre qu'il était attendu avec impatience : on l'invitait à venir prendre part à quelques belles



chasses, qui auraient lieu dans le parc grand-ducal. Le césarévitch s'empressa donc de rejoindre sa fiancée, avec l'espoir de rester auprès d'elle pendant plusieurs semaines, l'époque de son retour à Saint-Pétersbourg n'étant pas encore fixée par l'empereur.

Quant à l'impératrice, qui tous les jours se félicitait davantage du succès de sa cure d'eaux, elle avait déjà reçu la visite de plusieurs princes et princesses de sa famille; elle en attendait d'autres, et elle se flattait d'être bientôt assez bien rétablie pour aller elle-même en villégiature dans les cours d'Allemagne les plus voisines de la ville d'Ems; car elle ne devait rentrer en Russie qu'au mois de septembre, accompagnée de sa future belle-fille, la princesse Marie de Hesse.

L'empereur était arrivé à Péterhoff le 27 juin, et, avant de donner ses soins à la politique extérieure, il s'occupa exclusivement de la malheureuse situation de quelques provinces du centre de l'empire, où s'était produite une affreuse disette.

La grêle et des pluies torrentielles avaient détruit les récoltes dans ces gouvernements; le prix du blé devenait inabordable pour les populations, qui se virent obligées de se nourrir de racines et d'écorces d'arbres. Il fallait des mesures énergiques pour venir en aide à ces misères, et pour arrêter les excès de la spéculation sur les céréales. Le bruit avait couru que d'énormes quantités de grains avaient été accaparées et tenues en réserve par le commerce. Le peuple, mourant de faim, commençait à s'agiter, et menaçait de se porter à des violences contre les marchands.

Le premier acte du gouvernement fut d'interdire momentanément l'exportation du blé, et d'ouvrir tous les



ports de la Russie à l'importation franche de toute espèce de droits pour le seigle, le froment, l'orge, l'avoine et le sarrazin.

On n'eut pas besoin de faire appel à la charité des classes riches; les nobles et les bourgeois avaient agi d'intelligence, en rivalisant de générosité, pour venir en aide aux infortunés qui manquaient de subsistances, et qui furent spontanément secourus.

L'empereur pria son ministre de l'intérieur, le comte Strogonoff, de visiter toutes les localités où sévissait la famine, de distribuer des farines et de l'argent, de veiller à l'ensemencement des terres, et d'user d'une rigueur exemplaire à l'égard des accapareurs de céréales. Il lui avait adressé l'ukase suivant :

« En vous chargeant d'aller inspecter personnellement les gouvernements de Kalouga, de Toula, de Riazan et de Tambow, et de diriger l'action des autorités locales, tant pour subvenir au manque des subsistances, que pour aviser à l'ensemencement en blés d'hiver des terres appartenant à des particuliers, Nous vous ordonnons de prendre, sous ce rapport, la direction supérieure de toutes les administrations civiles de ces provinces, et de mettre à exécution, dans ce but, les mesures urgentes et décisives, suivant les circonstances et les besoins, vous conférant à cet effet des pouvoirs illimités. Dans l'accomplissement de cette mission, vous prendrez en considération qu'en pareille circonstance, le gouvernement a toujours accordé des secours, et qu'il est disposé actuellement à en distribuer de nouveaux, là où ils seront indispensables; mais Nous désirons que cette bonne œuvre ne donne pas naissance à un abus de ces secours, et qu'ils soient accordés seulement



aux propriétaires qui en ont un besoin urgent par la perte de toutes leurs ressources, et non prodigués à ceux qui n'y chercheraient qu'un nouveau moyen de satisfaire leurs exigences de luxe.

« Vous Nous rendrez compte du résultat de vos observations, comme aussi des mesures que vous aurez prises. A votre retour à Saint-Pétersbourg, vous reprendrez la direction du ministère de l'intérieur, dont Nous conférons, pendant votre absence, la gestion au conseiller privé Boutkoff, membre du conseil de ce ministère. »

L'empereur avait fait plus; il mit à la disposition du ministre de l'intérieur des sommes énormes, pour assurer les subsistances des gouvernements de Kalouga, de Toula, de Riazan et de Tambow jusqu'aux prochaines récoltes, et ces sommes étaient fournies par les nouveaux bons du Trésor, dont l'ukase du 12/24 avril 1840 avait autorisé l'émission, jusqu'à concurrence de quatre séries, de trois millions de roubles argent chacune, émission qui avait eu pour objet d'augmenter la quantité des signes représentatifs de valeur en circulation, et de faciliter les revirements du Trésor impérial.

La mission du comte Strogonoff réussit au delà de toute espérance, grâce à son zèle et à son habileté, mais grâce surtout à l'importance des ressources que l'empereur avait mises dans ses mains, grâce aussi à d'abondantes aumônes, qu'il tirait de sa bourse avec la plus large prodigalité.

« J'économise le plus que je puis l'argent de l'empereur, qui m'a fait son intendant, écrivait-il à la bonne et spirituelle comtesse Strogonoff; quant à mon propre argent, dont je suis seul comptable vis-à-vis de vous, avec votre permission, je ne l'épargne pas, je vous assure, et vous vous en



apercevrez à mon retour, car il nous faudra faire cet hiver quelques économies. Vous aurez peut-être une belle robe de moins, mais il y aura dans le ciel cinq ou six bonnes âmes de plus qui prieront pour nous. »

Parti de Saint-Pétersbourg le 3 juillet, il n'y fut de retour que le 3 août, après avoir porté remède à la disette qui désolait quatre gouvernements de l'empire.

L'empereur fut très-satisfait des résultats obtenus par l'active et prévoyante intervention de son ministre de l'intérieur, qu'il en remercia dans l'ukase suivant :

« Nous avons apprécié avec une satisfaction particulière, d'après vos rapports et le compte verbal que vous Nous en avez rendu, le zèle et les bienveillantes dispositions avec lesquelles, au milieu des difficultés qui entravent les subsistances, toutes les classes de la population et les autorités locales, dans les gouvernements de Toula, Kalouga, Riazan et Tambow, concourent à l'accomplissement de Nos vues, et la sollicitude active avec laquelle les propriétaires nobles s'occupent de leurs paysans, mettant en usage toutes les ressources possibles pour les nourrir et faire ensemencer leurs champs, tandis que les marchands, de leur côté, se distinguent par des sacrifices en faveur des indigents. Dans ces bonnes œuvres, si conformes à l'esprit de la nation russe, Nous voyons une nouvelle marque de la bénédiction du Très-Haut sur Notre sollicitude pour le bonheur de Nos fidèles sujets.

« Accueillant avec une parfaite bienveillance une conduite si louable, Nous vous chargeons d'en transmettre l'assurance à toutes les classes de la population des gouvernements susnommés, et particulièrement à la noblesse.

« Quant à vous, Nous vous exprimons avec plaisir Notre



satisfaction pour le zèle et l'exactitude que vous avez mis à remplir la mission qui vous avait été confiée.

« NICOLAS. »

« Gatchina, le 22 juillet (3 août, nouv. st.) 1840. »

On compléta plus tard les sages et généreuses mesures de précaution que le ministre avait prises pour parer aux besoins les plus urgents, en accordant aux gouvernements appauvris par la disette une diminution d'impôts et les atermoiements nécessaires pour le payement de leurs dettes envers le Trésor et les établissements de crédit.

L'empereur récompensa un certain nombre de particuliers qui avaient, au milieu de cette terrible disette, donné l'exemple de l'humanité et de la bienfaisance, en ouvrant leurs greniers et leurs bourses aux indigents.

On cita une foule de traits d'une admirable générosité. Par exemple, un paysan du gouvernement d'Orel, nommé Nicolas Mikhaïloff, avait prévu la hausse du prix des grains, en voyant la triste apparence des champs, dévastés par la grêle ; il fit donc des approvisionnements considérables de céréales, et lorsque la voix publique l'accusait d'accaparement, et que déjà l'on parlait de piller ses granges, il fit annoncer qu'il distribuerait gratuitement du blé à ses voisins qui en manquaient, et qu'il nourrirait à sa table tous les pauvres qui voudraient s'y asseoir. En outre, il prêta quatre-vingts meules de seigle en gerbes aux agriculteurs qui avaient à faire des semailles.

— Monseigneur, répondit simplement ce paysan au comte Strogonoff, qui le louait de sa belle action, je n'ai fait que mon devoir de bon chrétien, comme vous faites le vôtre, et j'en suis payé au delà de mes mérites, car vous me dites que Sa Majesté l'empereur en sera instruit.



CCLXX

La question d'Orient était arrivée à une dernière phase, et la conférence de Londres approchait de la solution que le gouvernement russe avait fait proposer depuis deux ou trois mois par son plénipotentiaire, le baron de Brunow : un arrangement à *quatre*, au lieu de *cinq*, allait mettre la France hors du concert européen, et l'isoler complétement dans sa politique brouillonne et révolutionnaire.

Depuis trois mois, en effet, c'était la France, qui, en soutenant avec ténacité les prétentions arrogantes de Méhémet-Ali contre le sultan, avait empêché la conclusion de la paix entre ces deux adversaires également portés à refuser toute espèce de concession amiable. Abdul-Medjid réclamait toujours sa flotte prisonnière ou séquestrée dans le port d'Alexandrie et offrait au pacha la souveraineté héréditaire de l'Égypte et la possession viagère d'une partie de la Syrie. Méhémet-Ali ne voulait rien abandonner de ce que son fils Ibrahim avait conquis et réclamait la possession définitive des vastes territoires que ses armées occupaient en Asie Mineure.

Une insurrection des montagnards du Liban, des Druses et des Maronites, éclata tout à coup contre la domination ty-

rannique de Méhémet-Ali; cette insurrection, disait-on, avait été préparée par des agents anglais, pour forcer la France de se séparer de la cause du pacha d'Égypte et de consentir à une sommation coercitive des cinq puissances, adressée à cet inflexible vieillard qui repoussait toutes les transactions qu'on lui avait offertes au nom d'Abdul-Medjid.

La France n'était plus représentée à Londres par le général Sébastiani, que lord Palmerston avait accusé hautement de n'être que l'agent aveugle et complaisant de la politique personnelle de Louis-Philippe. M. Guizot, qui avait remplacé Sébastiani comme ambassadeur plénipotentiaire, mettait beaucoup plus d'adresse, de dignité et d'autorité, dans sa manière de défendre la même politique. Le chef du cabinet en France, M. Thiers, recommandait surtout à l'ambassadeur français de traîner les choses en longueur et de gagner du temps, sans avancer ni reculer d'un pas, car, dans l'idée de M. Thiers, la France serait toujours assez forte et prépondérante, en réservant sa pleine liberté dans la question d'Orient.

Ce fut alors que lord Palmerston, craignant de voir cette redoutable question d'Orient aboutir à une nouvelle guerre entre le vice-roi d'Égypte et le sultan, guerre qui pouvait embraser l'Europe et l'Asie, déclara nettement au baron de Brunow qu'il fallait trancher dans le vif, en dépit des lenteurs et des tergiversations de la France.

— Nous sommes quatre qui voulons en finir, dit-il à ce sujet; nous n'avons pas besoin d'être cinq, pour obliger de gré ou de force Méhémet-Ali à se soumettre aux conditions très-justes, très-loyales et très-généreuses de la Porte Ottomane. Voici le traité d'alliance que l'Angleterre propose à la Russie, à la Prusse et à l'Autriche, dans l'intention de



terminer presque immédiatement le différend qui existe entre le sultan et le pacha.

Le baron de Brunow promit le secret à lord Palmerston et demanda de nouvelles instructions à son gouvernement. Le comte de Nesselrode, après avoir consulté l'empereur, fit savoir à Brunow, qu'il était autorisé à signer le traité de la quadruple alliance, mais seulement dans le cas où le gouvernement français persisterait à se tenir à l'écart et à refuser son adhésion aux dernières résolutions de la conférence de Londres.

Le rapprochement de la Russie et de la Grande-Bretagne était alors aussi complet que possible; on s'était entendu de part et d'autre sur tous les points. Le gouvernement russe, qui avait de tous temps condamné la traite des noirs, au point de vue chrétien et humanitaire, ne faisait plus difficulté de reconnaître le droit de visite que l'Angleterre avait imposé à toutes les marines de l'Europe; il s'était engagé aussi à garder une stricte neutralité dans la guerre que la Compagnie des Indes déclarait à la Chine en représailles des actes de violence que le commerce anglais reprochait aux autorités chinoises chargées d'interdire l'importation et la vente de l'opium. Désormais la Russie et la Grande-Bretagne, rattachées l'une à l'autre par leurs intérêts réciproques, devaient agir de commun accord dans toutes les questions d'influence européenne.

Le baron de Brunow, averti des intentions formelles de son souverain qui ne voulait pas, malgré le peu de sympathie qu'il éprouvait pour Louis-Philippe, être accusé de manquer à des engagements solidaires, s'attacha surtout à mettre hors de cause la bonne foi de son gouvernement; il s'empressa donc de prendre à part M. Guizot, qui semblait le fuir, parce que des instructions secrètes lui recommandaient



d'éviter toute explication particulière avec l'agent de la Russie; il exposa très-nettement au représentant de la France, qu'il avait en haute estime, l'état réel de la question d'Orient; il lui adressa en termes explicites les plus sages avis, sans réussir à lui faire comprendre le loyal et généreux motif de cette communication officieuse : « Il y a urgente nécessité, lui dit-il, d'amener, entre le sultan et le pacha, dans le plus prompt délai, un arrangement qui mette un terme à un état de choses intolérable et qui prévienne de grands malheurs. J'ai reçu, à cet égard, des instructions très-positives et très-pressantes. Jamais certes la modération ou plutôt la magnanimité de l'empereur de Russie n'a brillé avec plus d'éclat. Il est instruit des progrès du mal, il voit l'empire ottoman menacé de ruine, et loin de vouloir en profiter, il ne désire que le rétablissement de la paix en Orient, d'une paix qui raffermisse cet empire placé sous sa protection immédiate. Il m'ordonne d'insister fortement dans ce sens auprès du cabinet britannique. Que la France et l'Angleterre s'entendent donc enfin! tout dépend de leur accord. Nous n'avons encore rien d'arrêté, rien d'exclusif, qui puisse les empêcher de s'accorder. Faites quelques concessions et arrangez-vous avec lord Palmerston. L'empereur de Russie ne forme pas d'autre vœu que de voir cette périlleuse question réglée entre les cinq puissances, car il faut à tout prix que la paix soit rétablie en Orient. »

M. Guizot fut tout étonné de ces paroles; il crut y voir une manœuvre diplomatique et il les transmit au chef du cabinet français, qui ne les jugea pas autrement que lui.

M. Thiers faisait fausse route, et rien ne pouvait l'en détourner, ni même l'arrêter dans son aveuglement, qui n'était qu'une erreur de patriotisme, car il s'imaginait que



le moment était venu de rendre à la France la force et la prépondérance que les armes lui avaient données à d'autres époques et qu'elle pouvait encore attendre des habiletés de la politique.

Il évoqua tout à coup les glorieux souvenirs de l'ère napoléonienne, pour grandir et fortifier le règne de Louis-Philippe; il eut l'idée de ramener à Paris les cendres du prisonnier de Sainte-Hélène, et d'avoir ainsi pacifiquement une sorte de revanche nationale des désastres de la France en 1814; il obtint du cabinet de Saint-James la restitution du cercueil de Napoléon Ier, et il fit préparer une escadre qui devait aller chercher ce cercueil à travers les mers, pour le transporter triomphalement à Paris sous le dôme des Invalides.

Les souverains de l'Europe, ceux surtout qui avaient fait partie de la Sainte-Alliance instituée et proclamée par Alexandre Ier, ne virent pas de bon œil cette ovation posthume, que le premier ministre du roi des Français allait décerner à l'empereur Napoléon, naguère mis au ban de l'Europe et renversé du trône par une coalition des rois et des peuples.

L'empereur de Russie s'était ému plus que les autres de cette espèce de provocation adressée à tous les signataires des traités de Paris et de Vienne : il fut sur le point de demander des explications au gouvernement français. Les nouvelles de Londres lui permirent de mieux apprécier la portée d'un fait politique, qui n'était pas sans importance morale aux yeux du cabinet anglais, mais qui cependant n'aurait aucune influence directe sur les destinées de la paix européenne.

La restitution, faite par l'Angleterre à la France, des dépouilles mortelles du prisonnier de Sainte-Hélène, n'était

qu'un gage de réconciliation entre les deux pays, une sorte d'oubli et d'effacement du passé dans la mémoire des peuples. La demande du gouvernement français ne s'appuyait que sur un sentiment national, honorable à tous égards, et l'Angleterre n'avait pas cru devoir la repousser.

Quant à M. Thiers, chef du cabinet, qui avait formulé cette demande presque secrètement pour échapper aux conséquences périlleuses d'un refus, il espérait que, par le retour des cendres de Napoléon à Paris, « tout un passé de cinquante ans serait effacé. » Il voulait aussi consolider la monarchie de Juillet, en lui acquérant par là toutes les sympathies napoléoniennes qui avaient survécu à la chute de l'empire, mais il ne songeait pas à ressusciter la grande armée en évoquant le fantôme du vainqueur d'Austerlitz.

Lord Palmerston avait engagé le gouvernement de la reine à donner pleine satisfaction à un vœu absolument inoffensif et tout à fait respectable, exprimé au nom de la France par le cabinet des Tuileries, mais on n'avait pas jugé utile de consulter auparavant les alliés de la Grande-Bretagne et signataires des traités de Vienne.

Le gouvernement russe n'eut donc pas à émettre son avis sur une question de *sentiment* et de *convenance*, qui fut débattue et résolue amiablement par les ministres de France et d'Angleterre. L'empereur Nicolas n'en resta pas moins convaincu que le projet de faire à Napoléon Ier une ovation posthume impliquait l'intention de réveiller en France les souvenirs et les élans belliqueux, pour le cas où la guerre viendrait à éclater, dans le Levant, entre les puissances protectrices et le pacha d'Égypte, que le cabinet français s'obstinait à soutenir dans ses prétentions les plus inadmissibles.

Il fallait enfin prendre un parti prompt et décisif pour

empêcher la reprise des hostilités entre le sultan et le pacha; ce dernier armait une flotte formidable, sous prétexte de réprimer l'insurrection de Syrie : la Sublime Porte avait envoyé à Londres un ambassadeur plénipotentiaire chargé de représenter à la conférence la nécessité de résoudre immédiatement une question soumise depuis dix mois à l'arbitrage et à la sagesse des cinq puissances, question qui devenait de jour en jour plus urgente, au point de compromettre et de menacer la paix de l'Orient.

M. Guizot, ambassadeur de France, voyait bien que ses collègues à la conférence se tenaient à distance de lui et ne le pressaient plus de s'unir à leur action collective; il s'en inquiétait avec raison, mais M. Thiers, chef du cabinet, manifestait la confiance la plus calme sur l'issue de la crise : il insistait pour que les cinq puissances demeurassent neutres et passives, en laissant le sultan et le vice-roi s'entendre et s'arranger ensemble sans intermédiaires.

C'est dans cette situation presque inextricable qu'un traité fut conclu, à Londres, entre les cours de la Grande-Bretagne, d'Autriche, de Prusse et de Russie, de concert avec la Porte Ottomane, pour la pacification du Levant.

Dans ce traité, signé le 15 juillet 1840, il n'était pas fait mention de la France, qui restait de la sorte en dehors du concert européen, qu'elle avait eu l'air d'abandonner elle-même. Les quatre grandes puissances, naguère ses alliées, déclaraient solennellement, « au nom de Dieu très-miséricordieux, » que, « mues par le sentiment d'amitié sincère qui subsiste entre elles et le sultan, animées du désir de veiller au maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman dans l'intérêt de l'affermissement de la paix de l'Europe, fidèles à l'engagement qu'elles ont contracté dans la note collective remise à la Porte par leurs re-



présentants à Constantinople le 27 juillet 1839, et désirant de plus prévenir l'effusion du sang qu'occasionnerait la continuation des hostilités qui ont récemment éclaté en Syrie entre les autorités du pacha et les sujets de Sa Hautesse, » elles s'engageaient à agir dans un parfait accord et à unir leurs efforts pour obliger Méhémet-Ali à se conformer à l'arrangement que lui offrirait le sultan.

Le traité annonçait donc une intervention armée des quatre puissances, en faveur de la Sublime Porte, « dans le but de mettre les deux détroits du Bosphore et des Dardanelles, ainsi que la capitale de l'empire ottoman, à l'abri de toute agression. »

Il n'était fait, d'ailleurs, aucune allusion aux traités particuliers et antérieurs de la Russie avec la Porte Ottomane, mais il était dit, cependant, que, « si le sultan appelait à sa défense les marines des puissances protectrices et leur ouvrait exceptionnellement le Bosphore et les Dardanelles, cette mesure ne dérogerait en rien à l'ancienne règle de l'empire ottoman, en vertu de laquelle il a été de tout temps interdit aux bâtiments de guerre étrangers d'entrer dans ces détroits. »

Le traité fut tenu secret jusqu'à l'échange des ratifications, lequel eut lieu deux jours après qu'il eut été conclu, et ce jour-là même, les plénipotentiaires des quatre puissances signaient, concurremment avec le plénipotentiaire de la Turquie, un protocole, où, dans le but de montrer sous son vrai jour le désintéressement qui avait guidé leurs cours dans la conclusion du traité, du 15 juillet, ils déclaraient formellement, avant de mettre à exécution les engagements résultant de ce traité, que les puissances contractantes « ne cherchent aucune augmentation de territoire, aucune influence exclusive, aucun avantage de commerce pour leurs sujets,



que ceux des autres nations ne puissent également obtenir. »

La cabinet des Tuileries apprit, avec plus d'irritation que d'étonnement, la signature de ce traité, auquel il ne chercha point à s'associer, comme lord Palmerston semblait lui en offrir les moyens, lorsqu'il établissait en principe que la France et l'Angleterre devaient avoir le même intérêt à faire cesser le protectorat exclusif de la Russie sur la Porte Ottomane.

M. Thiers ne parut pas s'effrayer de l'isolement de la France, et fit répondre à lord Palmerston, qu'il se lavait les mains de l'avenir, qui se préparait, par suite du traité de la quadruple alliance. « Le procédé est intolérable, écrivait-il à M. Guizot; le seul moyen de n'en être pas humilié est de s'en montrer offensé. »

En conséquence, il prenait des mesures énergiques pour augmenter les forces maritimes de la France, pour appeler sous les drapeaux tout ce que la conscription pouvait fournir de soldats, et il continuait à diriger secrètement la conduite du vice-roi d'Égypte, qui refusait d'obéir à la sommation des quatre puissances et qui écrivait au Divan : « Je ne céderai pas un pouce du terrain que je possède, et, si l'on me déclare la guerre, je bouleverserai l'empire ottoman et je m'ensevelirai sous ses ruines. »

Cependant le chef du cabinet français persistait à déclarer que la France, agissant dans sa pleine liberté, aurait en vue la paix et le maintien de l'équilibre européen, mais en ne prenant conseil que de sa dignité et de ses intérêts.

Au moment où les quatre puissances adressèrent leur ultimatum à Méhémet-Ali, les préparatifs de guerre, qui se faisaient ouvertement en France, n'avaient pas encore décidé l'Europe à sortir de son calme et de son immobilité.



L'empereur Nicolas était au camp de Krasnoé-Sélo, où il assistait, avec son frère le grand-duc Michel, aux exercices des régiments de la garde impériale : il n'avait donné aucun ordre pour l'augmentation de ses armées et de ses flottes.

Les uniformes du feu roi de Prusse Guillaume III ayant été attribués, à titre de souvenirs historiques, au régiment de grenadiers, qui portait son nom, un détachement de la première compagnie de ce régiment fut envoyé à Saint-Pétersbourg, pour chercher ces uniformes qui se trouvaient déposés au palais d'Hiver ; on les rapporta au camp, le 9 juillet, et ils restèrent étalés, avec une garde d'honneur, dans la chapelle de campagne de l'avant-garde du régiment de grenadiers, jusqu'à la levée du camp.

La cour avait pris le deuil pour trois mois, à l'occasion de la mort du roi de Prusse ; il n'y avait donc ni fête, ni réception, ni spectacle à Saint-Pétersbourg.

Le grand-duc héritier revint de Darmstadt, le 22 juillet, auprès de son auguste père, qui l'avait rappelé, et ils partirent ensemble de Tzarskoé-Sélo, dans la nuit du 10 août, par la route de Novogorod. Ils allaient inspecter le corps détaché des grenadiers, au camp de Kniajy-Dvor.

Ils arrivèrent vers midi : l'inspection commença sur-le-champ par une visite à l'hôpital militaire. Après le dîner, l'empereur passa les troupes en revue. Le lendemain, l'arrivée du grand-duc Michel amena de nouveaux exercices, qui se continuèrent, le jour suivant, à la suite d'une messe solennelle célébrée devant les troupes en l'honneur de la fête de l'Invention de la sainte Croix.

Le soir, l'empereur, toujours accompagné du grand-duc héritier, partit pour Polotsk où il arriva dans la matinée : il resta toute la journée dans cette ville, où il visita le corps



des cadets et fut très-satisfait de la bonne tenue de cet établissement. Il se remit en route, à huit heures du soir, pour se rendre, par Vitebsk et Mohilew, à Homel où il y avait un camp d'infanterie et de cavalerie : il y demeura plusieurs jours, passant des revues, faisant exercer les troupes et s'intéressant aux moindres détails de l'organisation militaire.

Pendant son séjour au camp d'Homel, l'empereur avait reçu avec beaucoup de chagrin la nouvelle de la mort d'un de ses meilleurs officiers : le général de cavalerie comte de Witte était décédé, le 2 août, à sa terre d'Orianda, sur la côte méridionale de Crimée.

Ce brave général, prévoyant sa fin prochaine, avait écrit à l'empereur, pour le prier de daigner lui donner comme successeur son ami le général Nikitine, qui remplissait, par intérim, pendant sa maladie, les fonctions d'inspecteur de la cavalerie de réserve. L'empereur signa aussitôt la nomination du général Nikitine, en ajoutant ces mots au-dessus de sa signature : « En souvenir de mon bon et regretté serviteur général comte de Witte. »

Ce fut au camp d'Homel que l'empereur approuva une nomination, d'une toute autre nature, qu'il avait d'abord ajournée, sinon repoussée, comme pouvant entraîner quelques inconvénients.

Au décès du comte Koutaïssoff, président de la Société des artistes russes, les membres de cette Société avaient songé spontanément à le remplacer par le duc Maximilien de Leuchtenberg, que son goût passionné pour les arts désignait à leur choix. Le duc de Leuchtenberg s'occupait lui-même de dessin et de peinture ; il achetait beaucoup de tableaux et d'objets d'art; il en possédait une collection fort intéressante, qui s'était enrichie de celle de son père le



prince Eugène, provenant en partie de la galerie de la Malmaison, formée par l'impératrice Joséphine.

Le prince accepta gracieusement la présidence qu'on lui offrait, mais lorsqu'il en parla ensuite à son auguste beau-père, l'empereur le pria de s'abstenir, jusqu'à ce que les statuts de la Société eussent été examinés et revisés au point de vue de la nomination d'un membre de la famille impériale, comme président de cette Société, qui pouvait subir les vicissitudes et les désastres de toute autre société en participation.

On ajouta donc, aux statuts de la Société d'encouragement des artistes, une clause, par laquelle les sociétaires étaient tenus de choisir parmi eux un vice-président, « pour soigner la gestion de leurs affaires courantes, » lorsqu'un membre de la famille impériale daignerait accepter le titre de président de leur Société. Le conseiller d'État Th. Prianischnikoff fut donc élu vice-président, sous la présidence du duc de Leuchtenberg.

L'empereur était resté, avec le césarévitch, au camp d'Homel, où les manœuvres continuèrent sans interruption jusqu'au 20 août; ce même jour, il partit dans la soirée, toujours accompagné du grand-duc héritier, pour se rendre à Kiew, où il arriva le lendemain vers cinq heures du soir.

Il descendit, comme à l'ordinaire, au monastère des Catacombes. Le métropolitain Philarète, à la tête du clergé, attendait les augustes voyageurs et les reçut avec la croix et l'eau bénite; après leur avoir adressé une courte allocution, il les introduisit dans la grande église, pour s'associer à leurs prières.

L'empereur alla immédiatement visiter l'arsenal, avant de venir occuper la maison qui avait été préparée pour lui.



— Tout est ici dans le meilleur ordre, dit-il à son aide de camp général Benkendorff en sortant de l'arsenal, et j'en suis d'autant plus satisfait, qu'on ne s'attendait pas à me voir paraître à l'improviste. On n'a donc pas eu le temps de préparer de belles apparences pour me tromper : ce que j'ai vu dans mon inspection était bien l'état réel des choses. Voilà comment je me mets en garde contre les habiles et contre les fourbes.

Le jour suivant, à dix heures du matin, la cathédrale de Sainte-Sophie était remplie d'une foule de gentilhommes des trois gouvernements de la Petite-Russie et de notables habitants de la ville : l'empereur et le césarévitch vinrent assister à l'office divin et furent salués, à leur sortie de l'église, par de chaleureuses acclamations.

L'empereur alla faire une visite de dévotion au monastère de Saint-Michel, avant d'inspecter les travaux de la forteresse; ensuite il honora de sa présence l'Institut des demoiselles nobles, l'Institut des étudiants de l'université de Saint-Vladimir, et la première pension noble du Gymnase; sa réception fut partout sympathique et empressée.

Il voulut voir par ses yeux les ouvrages d'architecture qui s'exécutaient dans les bâtiments de l'Université et à l'église des Dîmes : il se fit conduire aussi au canal, qu'on était en train de construire dans le quartier de Podol ; il parcourut les nouvelles voies qui venaient d'être ouvertes dans le quartier des Catacombes : il examinait avec soin les plans relevés au daguerréotype, qu'on lui avait envoyés, et il vérifiait lui-même l'état d'avancement des travaux.

Dans l'après-midi du 24 août, il passa en revue plusieurs régiments d'infanterie et la deuxième division du régiment des gendarmes. Après la revue, où il avait surtout remarqué l'admirable instruction d'un régiment de sapeurs, il vint



rendre visite au feld-maréchal prince Wittgenstein, retenu chez lui par une attaque de goutte.

— Je regrette bien, cher prince, lui dit-il, que la goutte vous ait privé du plaisir d'assister avec moi à la revue; nous aurions admiré ensemble notre troisième brigade de sapeurs: il n'y a pas un homme qui ne soit un soldat modèle; tout est parfait, irréprochable, dans ce beau corps, que j'ai fait mettre à l'ordre du jour, en le remerciant de ma part. C'est l'honneur de la première armée.

L'empereur reçut, dans la journée, les autorités civiles, la noblesse des gouvernements de Kiew, de Podolie et de Wolhynie, et les marchands de la ville. A huit heures du soir, après une courte prière au monastère des Catacombes, il partit de Kiew, avec le césarévitch, et arriva, dans la soirée du 26, à Brzesc-Litewski, où le feld-maréchal Paskevitch était venu à sa rencontre, entouré des généraux de l'armée de Pologne et d'un nombreux état-major.

L'empereur employa la matinée à inspecter les travaux de la forteresse qui avait pris une importance considérable; il se mit en route pour Varsovie, ayant auprès de lui dans sa voiture le feld-maréchal, qu'il comblait d'attentions et d'amitiés.



CCLXXI

Les nombreux et immenses services que Paskewitch avait rendus à l'État, ceux qu'il lui rendait encore tous les jours dans l'accomplissement des devoirs inhérents à la charge de vice-roi de Pologne, semblaient avoir épuisé toutes les récompenses que la gratitude de l'empereur pouvait offrir à ce vieux serviteur de la couronne : il n'y avait plus de dignités ni de distinctions honorifiques à lui décerner, car, selon l'expression de son secrétaire, le spirituel comte Henri Rzewuski, « il aurait pu étaler sur son uniforme autant de croix qu'il en fallait pour y attacher tous les mauvais larrons de son administration. »

L'empereur n'avait pas d'autre marque de reconnaissance à lui donner, que d'augmenter encore sa fortune, qui était considérable, mais qui ne devait son accroissement qu'à des moyens honnêtes, quoique le feld-maréchal fût ce qu'on appelle un vrai bourreau d'argent, comme disait encore le comte Henri Rzewuski : « Le maréchal aime l'argent, mais non pas d'un amour platonique, car il en jouit et il en fait jouir les autres, dans les dépenses qu'il fait, sans demander ce qu'elles coûtent. »



Paskewitch était donc toujours gêné et il avait des dettes, quoique l'empereur prît soin de les payer, en lui créant sans cesse de nouveaux revenus. C'est ainsi que, par un ukase du 20 juin/2 juillet 1840, il lui avait accordé, en pleine propriété, tant pour lui que pour ses héritiers, la terre de Dembsine et ses environs, terre magnifique située dans le gouvernement de Podlachie, en ordonnant que cette terre prît le nom de Bourg-Ivanovski, en l'honneur du maréchal qui portait le prénom d'Ivan.

Pendant le trajet de Brzesc-Litewski à Varsovie, la conversation ne tarissait pas entre l'empereur et le feld-maréchal, qui était un agréable causeur, quand il le voulait, et qui savait nourrir et animer l'entretien avec une foule d'anecdotes piquantes et de traits spirituels, qu'il empruntait, disait-on, « sans jamais les lui rendre, » à son secrétaire Henri Rzewuski, l'écrivain le plus ingénieux et le plus caustique de la Pologne.

Le maréchal n'ignorait pas que l'empereur faisait relever très-soigneusement la statistique des centenaires de l'empire et prenait beaucoup d'intérêt à connaître les particularités concernant ces grands vieillards. Le maréchal lui raconta que le plus âgé des habitants de Varsovie était mort, le mois précédent, à l'âge de cent vingt-trois ans.

C'était un ancien soldat, nommé Félix Rimkiewicz, qui avait fait toutes les campagnes dans l'armée polonaise jusqu'à la bataille de Stralovitz, en 1768; il avait repris du service, sous les ordres de Kosciusko, en 1794, et s'était distingué au siége de Praga; il comptait alors soixante-dix-huit ans. Il avait passé les trente dernières années de sa vie dans l'hôpital annexé à l'église de Saint-Roch.

— Dans la dernière statistique de l'empire, dit l'empereur, j'ai remarqué un vieillard de cent quarante-quatre



ans, au gouvernement d'Orel, et ce vieillard était aussi un ancien soldat. En nommant le général prince de Stcherbatoff président du comité des Invalides, à la place du général d'artillerie Kaptsévitch, je l'ai prié d'étudier la question de l'établissement d'un hospice spécial pour les soldats centenaires. Il y a, dans mon portefeuille, un rapport à ce sujet : d'après ce rapport, le nombre de ces centenaires s'élèverait à plus de quatre mille. Le rapport conclut à ne pas les déplacer de leurs résidences actuelles, et cela, par des raisons qui me semblent plus spécieuses que justes. En tous cas, je voudrais que tout centenaire, militaire ou paysan, eût une pension convenable.

Le maréchal fit observer à l'empereur que les centenaires étaient proportionnellement plus nombreux en Pologne qu'en Russie.

— Il est vrai, ajouta-t-il, que souvent la date de leur naissance n'est pas fixée sur des documents bien exacts; ainsi, j'ai fait constater qu'un de ces prétendus centenaires, lequel était accepté comme tel par l'opinion générale, n'avait pas plus de soixante-quinze ans, car il s'attribuait l'acte de baptême de son frère aîné, qui aurait eu cent ans, en effet, s'il avait vécu jusque-là.

Le maréchal parla ensuite des progrès de la population en Pologne, où l'on trouvait, dans les basses classes surtout, des familles composées de vingt à vingt-quatre enfants, tous nés de la même mère, et, chose bizarre, ces nombreuses familles n'avaient pas de jumeaux.

— En revanche, reprit l'empereur en riant, les Russes ne se piquent pas d'imiter les Polonais. Nous avons beaucoup de jumeaux en Russie; quelquefois même, il y a excès à cet égard. J'ai lu hier, dans le journal du ministère de l'intérieur (ce n'est donc pas un conte), qu'une paysanne

du bourg de Zagradovka, dans le district de Kherson, était accouchée, au cinquième mois de sa grossesse, de quatre filles et d'un garçon, tous nés viables et bien conformés, mais qui n'avaient vécu que peu d'instants après leur naissance.

L'empereur était arrivé, en parfaite santé, à Varsovie, dans la nuit du 28 août, et le grand-duc héritier ne s'était reposé que quelques heures, avant de repartir pour aller au-devant de son auguste mère, qui amenait avec elle la princesse Marie de Hesse, laquelle faisait partie désormais de la famille impériale.

L'impératrice, complétement rétablie par son séjour aux bains d'Ems, les avait quittés, le 4 août, accompagnée de sa fille, la grande-duchesse Olga, de sa sœur, la princesse Frédéric des Pays-Bas, et de son frère le prince royal de Prusse.

Arrivés à Coblentz dans la journée, ces augustes personnages étaient partis de suite pour Cologne, à bord d'un bateau à vapeur de Dusseldorf, salués à leur départ de Coblentz par les canons de la forteresse. Ils ne passèrent que quelques heures à Cologne, et la princesse Frédéric des Pays-Bas eut le regret de se séparer de l'impératrice, qui était attendue, le 6 août, à la cour de Hesse, où elle devait rester plusieurs jours.

Elle y séjourna, en effet, jusqu'au 9 août, et le grand-duc de Hesse lui confia la fiancée du grand-duc héritier, qu'elle était venue chercher pour la conduire en Russie.

L'impératrice voyageait à petites journées, dans un demi-incognito, sous le nom de comtesse Znamensky.

De Darmstadt, elle alla coucher à Fulde; le lendemain, elle ne fit que traverser Gotha, pour arriver plus tôt à Weimar, où elle s'arrêta, pendant la journée du 11, auprès de la famille grand-ducale de Saxe; le 12, elle était à Naum-



bourg, le 13, à Dresde : elle s'y reposa tout le jour suivant. La station du 15 eut lieu à Gorlitz, en Lusace.

L'impératrice aurait pu être le lendemain matin au château de Fischbach, mais, en apprenant que son frère, le roi de Prusse, n'y serait que dans l'après-midi, elle ne se pressa pas d'arriver avant deux heures et rencontra d'abord le prince Albert de Prusse, son plus jeune frère, qui arrivait en même temps qu'elle. Le roi avait éprouvé un retard de trois quarts d'heure et il s'en excusa de la manière la plus affectueuse auprès de l'impératrice. Les premiers moments de leur réunion furent donnés à de tristes souvenirs de famille, et leurs yeux se remplirent de larmes plus d'une fois.

Le soir même, la grande-duchesse Marie et son époux, le duc de Leuchtenberg, qui avaient quitté Saint-Pétersbourg avec leur fille nouveau-née, pour faire un voyage de plaisir dans les cours d'Allemagne, en se rendant à la cour de Bavière, arrivèrent au château de Fischbach ; le lendemain, ce fut le prince Charles de Hesse qui arriva ; puis, le surlendemain, le prince Charles de Prusse.

L'impératrice se sentait renaître au milieu de sa chère famille, et, comme elle le dit avec sa grâce ineffable, cette tendre et douce intimité était une nouvelle cure plus efficace que celle des eaux d'Ems, et dont elle ne se lassait pas d'éprouver les bienfaits. La princesse Marie de Hesse fut comblée d'égards et d'attentions par les princes de Prusse, qui la considéraient déjà comme appartenant à la famille impériale.

Ce fut le 25 août que s'échangèrent les adieux entre les augustes hôtes du château de Fischbach : le roi, la reine qui était venue y rejoindre les princes de Prusse, prirent congé de l'impératrice, pour retourner à Berlin, mais l'im-

pératrice resta encore quelques jours, à Fischbach, avec son fils, le grand-duc héritier, qui arrivait de Varsovie, et qui se remit en route avec elle et sa jeune fiancée.

Le voyage était pénible et fatigant, à cause des grandes chaleurs de la saison, que l'impératrice redoutait surtout en voyage. On multiplia donc les stations, on évitait de se trouver sur les routes au milieu du jour, et l'on mit ainsi beaucoup de temps à gagner les frontières de Pologne.

L'empereur s'impatientait de ces retards, quoiqu'il ne manquât point d'occupations à Varsovie; enfin, après avoir consacré la journée du 3 septembre à une excursion, en compagnie du feld-maréchal Paskewitch, pour inspecter les travaux de la forteresse de Novo-Georgiewsk, qui avaient bien avancé depuis sa dernière inspection, il trouva, en revenant, un courrier qui lui annonçait que l'impératrice serait à Varsovie dans l'après-midi du 5 septembre.

Laissant au maréchal le soin de prendre toutes les dispositions nécessaires pour l'entrée solennelle de l'impératrice et de la princesse Marie de Hesse avec son auguste fiancé, il voulut aller à leur rencontre par la route de Kalisz. Il eut à faire plus de trente lieues, avant de les joindre, entre les stations de Krosniewica et de Klodova.

Ce fut sur la grande route, comme il le dit lui-même en plaisantant, que se fit la présentation de sa belle-fille que lui amenait l'impératrice. Il ajouta, en regardant les deux fiancés qui n'avaient pas eu le temps de descendre de voiture avant lui :

— Je devine que vous étiez si bien ensemble, qu'il n'y avait pas lieu de se presser d'arriver. L'impératrice, qui est un peu paresseuse elle-même quand je ne suis pas là pour l'empêcher de sommeiller dans ses rêveries continuelles,



aura oublié de vous rappeler que j'avais hâte de vous revoir.

Après quelques instants d'arrêt, qui permirent d'opérer certains changements dans l'ordre des voitures de la cour, l'impératrice monta dans la calèche de l'empereur avec la grande-duchesse Olga, et le signal fut donné de poursuivre le voyage, sans se hâter, malgré les habitudes de l'empereur, qui, heureux de se retrouver avec sa femme et sa fille, semblait oublier, à son tour, qu'on lui faisait faire à peine quatre lieues à l'heure.

On passa la nuit à Lowicz, après y avoir soupé très-gaiement. L'empereur s'informait, questionnait, voulait tout savoir, car plus de deux mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait laissé l'impératrice aux eaux d'Ems.

Le lendemain, il fallait être, à deux heures précises, dans les faubourgs de Varsovie, quoique le temps, devenu pluvieux, ne favorisât pas trop une entrée solennelle.

Les troupes du 1er corps d'infanterie étaient rangées en ligne, d'un seul côté de la route, depuis la troisième werste en avant de la barrière de Wola jusqu'au château de Lazienski, où la famille impériale devait descendre. Une foule immense, frémissante d'impatience et de curiosité, se tenait immobile et pressée, derrière la troupe; toutes les fenêtres et tous les toits étaient garnis de monde. Quand les voitures de la cour parurent, précédées du maréchal Paskewitch, marchant à la tête de son état-major, les détonations de l'artillerie, le son des cloches et les éclats de la musique militaire se mêlèrent aux hourras frénétiques des soldats et aux acclamations joyeuses des spectateurs. Leurs Majestés furent reçues au palais Lazienski, par l'évêque gréco-russe de Varsovie, qui adressa une allocution touchante à l'impératrice. Les prières d'usage furent dites dans



la chapelle de campagne dressée à cette occasion dans une salle du palais, et la famille impériale se rendit ensuite à ses appartements, en traversant les salles de réception, où étaient réunis les fonctionnaires civils et militaires, les nobles et les notables de la ville, ainsi que les dames et les demoiselles des premières familles de Pologne, pour présenter leurs hommages à l'empereur et à l'impératrice. Suivant l'ordre de Paskewitch, ces dames et ces demoiselles étaient toutes en costume russe.

Le peuple, qui s'était répandu sur les places et dans les rues, attendait les réjouissances publiques et les illuminations qu'on lui avait promises. Mais la pluie battante y mit obstacle, pendant deux jours consécutifs.

Le temps s'étant un peu éclairci dans l'après-midi du 7 septembre, l'empereur put faire exercer le 1er corps d'infanterie, et l'impératrice, toujours accompagnée de la grande-duchesse Olga et de la princesse Marie de Hesse, alla visiter les établissements de bienfaisance.

Le départ de Varsovie eut lieu le lendemain, à huit heures du matin, et l'impératrice, qui se plaignait de la rapidité du voyage qu'on lui faisait faire, ne mit pas moins de quatre jours et de trois nuits pour atteindre Dunabourg.

L'empereur et le grand-duc héritier, qui n'avaient sur elle que neuf ou dix heures d'avance, parce qu'ils s'étaient souvent arrêtés en route pour différentes visites militaires, employèrent à leurs revues et à leurs inspections la journée entière du 11 septembre; puis, ils allèrent au-devant de l'impératrice et des princesses et les escortèrent à cheval entre deux haies de troupes d'infanterie jusqu'à la maison qu'on avait préparée pour elles.

Le retour à Tzarskoé-Sélo s'effectua en quatre jours, et



le 15 septembre, le pavillon impérial, arboré sur le palais, annonçait à la population cet heureux retour.

Les augustes voyageurs étaient arrivés, le matin, à Gatchina, où se trouvaient rangés en bataille, pour les recevoir, le bataillon de la garnison et le régiment des cuirassiers de S. A. I. le césarévitch. Les abords et le parc du palais de Tzarskoé-Sélo présentaient un plus grand déploiement de troupes appartenant à tous les corps de la garde.

Aussitôt que la voiture de l'impératrice eut passé devant le front des hussards, ce beau régiment, qui était sous le commandement immédiat du césarévitch, s'avança sur la route et composa le cortége de leurs Majestés. Vers cinq heures, les salves de l'artillerie placée dans le parc de Tzarskoé-Sélo, les fanfares de la musique militaire, les joyeux hourras de la foule, se firent entendre à la fois, et peu d'instants après, la voiture de l'impératrice parut à l'entrée de la cour du palais : l'empereur, le grand-duc héritier, le grand-duc Constantin et le grand-duc Nicolas Paulovitch, tous en uniforme, accompagnés d'un nombreux état-major, escortaient à cheval l'impératrice, qu'ils vinrent recevoir au grand perron du palais, où étaient groupés, chacun selon son rang, les grandes charges de la cour et les fonctionnaires de la maison.

Les élèves du lycée impérial de Tzarskoé-Sélo faisaient la haie dans les vestibules : les dames de la cour attendaient dans la chapelle.

C'est là que Leurs Majestés et la famille impériale vinrent remercier Dieu d'avoir béni leur voyage.

L'entrée solennelle dans la capitale eut lieu cinq jours plus tard et fut plus magnifique, sans être plus touchante, car toutes les lois du cérémonial y furent rigoureusement observées.



Le cortége s'était formé, comme d'habitude, à l'auberge des Quatre-Bras (Tchétyré-Rouky), sur la route de Moscou. Les grandes charges de la cour, dans une voiture de parade, ouvraient la marche, à la suite de l'escorte militaire qui précédait le cortége : les écuyers et les cavaliers, en fonctions d'écuyers de la cour, suivaient à cheval, deux à deux, par rang d'ancienneté.

La voiture de gala, attelée de huit chevaux, dans laquelle l'impératrice se trouvait avec la grande-duchesse Olga et la princesse Marie de Hesse, avait pour escorte l'empereur en personne, le césarévitch, le grand-duc Constantin et le grand-duc Michel Paulovitch. Le grand-écuyer de la cour, à cheval, se tenait à la portière de la voiture, que suivaient les pages de la chambre, également à cheval.

Les troupes de la garnison de Saint-Pétersbourg formaient la haie d'un seul côté, depuis la barrière de la ville jusqu'au palais d'Hiver; l'autre côté de la voie était laissé libre à la disposition du public, et une foule énorme se répandait à flots bruyants sur toute l'étendue de la route que le cortége devait parcourir.

Le plus beau temps favorisait cette solennité, et tous les spectateurs en habits de fête exprimaient la joie que leur causait le retour de la famille impériale. Tous étaient impatients de voir l'auguste fiancée, dont beaucoup d'entre eux avaient pu apprécier déjà la gracieuse et sympathique physionomie, en voyant son portrait lithographié par Lafosse, d'après la peinture d'Hartmann, charmant portrait qui, depuis deux mois, était exposé chez tous les marchands d'estampes de Saint-Pétersbourg. L'accueil que la population fit à la princesse Marie de Hesse, fut aussi enthousiaste et aussi cordial qu'il pouvait l'être.

Lorsque la tête du cortége parvint à la cathédrale de



Kasan, les grandes charges de la cour se rangèrent sur le perron de l'église pour recevoir l'impératrice ; les dames et les demoiselles de la cour se déployèrent en demi-cercle sur les marches faisant face à la Perspective Newsky.

Le service religieux dans la cathédrale de Kasan fut très-imposant : la princesse de Hesse s'y montra émue et recueillie ; des larmes de bonheur brillaient dans ses yeux.

Le cortége se remit en marche dans le même ordre, pour se rendre directement au palais d'Hiver, toutes les cloches de l'église sonnant en carillon et le canon de la forteresse tirant de minute en minute.

Les personnes ayant entrée à la cour étaient déjà réunies au palais : les membres du Conseil de l'empire et les sénateurs, dans la chapelle ; les dames d'honneur et demoiselles d'honneur, les secondes charges et cavaliers de la cour, dans la salle de concert ; les généraux et officiers de tous grades, dans la salle des Maréchaux ; les dames et les fonctionnaires publics du service civil, dans la salle Blanche ; les négociants notables russes et étrangers, avec leurs femmes, dans la première salle d'attente et la grande salle.

Leurs Majestés et Leurs Altesses impériales descendirent de voiture au perron de la grande cour, montèrent l'escalier de parade et traversèrent toutes les salles, au milieu d'un silence respectueux, jusqu'à la chapelle, au seuil de laquelle le confesseur de Leurs Majestés, l'archiprêtre Mouzowsky, assisté du clergé de la cour, les attendait avec la croix et l'eau bénite.

Après le *Te Deum*, Leurs Majestés et Leurs Altesses se rendirent dans la salle de concert, où les membres du Conseil de l'empire et les sénateurs leur présentèrent de vives félicitations.

Les cloches n'avaient pas cessé de sonner, et le soir,



une multitude d'équipages et de promeneurs parcouraient les rues de la ville tout illuminée.

La question d'Orient, que le traité de la quadruple alliance aurait pu rendre plus menaçante pour la paix intérieure de l'Europe, ne s'était pourtant pas compliquée et aggravée depuis la signature de ce traité, quoique la France, qui refusait toujours d'y adhérer, se fût préparée à la guerre, sans toutefois vouloir la déclarer.

La Russie semblait faire abandon de son protectorat exclusif en faveur de la Turquie, et l'envoi de quelques vaisseaux russes dans le port de Constantinople n'avait eu pour objet que de montrer le drapeau russe, sous les auspices des quatre puissances protectrices, comme un gage de salut et de sécurité, au sultan et à ses sujets.

Abdul-Medjid, dans une proclamation, s'était borné à formuler les offres qu'il faisait au pacha d'Égypte, en lui proposant l'administration héréditaire de l'Égypte et le gouvernement viager d'une partie de la Syrie. Mais le pacha, qui avait étouffé l'insurrection des Druses et des Maronites, s'obstinait à faire accepter les conditions qu'il prétendait imposer par la force à son suzerain, en disant : « Je défendrai avec le sabre ce que le sabre a conquis. » Cependant son fils Ibrahim ne s'aventurait pas à franchir les limites du Taurus, car il eût trouvé devant lui une armée russe, qui l'aurait empêché d'aller plus loin.

Le gouvernement français avait eu la prudence d'éloigner des côtes de Syrie son escadre, qui paraissait destinée à porter secours au pacha d'Égypte, dans le cas où les quatre puissances voudraient bloquer le port d'Alexandrie; il avait envoyé à Méhémet-Ali un agent diplomatique avec des instructions secrètes, mais il déclarait hautement que la déchéance du vice-roi, prononcée par la Porte Ottomane



et appuyée par la quadruple alliance, serait considérée par la France comme un cas de guerre.

En effet, ces excitations belliqueuses n'avaient que trop réussi à réveiller, à exalter en France le sentiment national, et le ministère, en s'attachant à prouver que le traité du 15 juillet était une offense faite au pays, n'avait pas eu de peine à faire admettre en principe que le pays devait obtenir, par les armes, réparation de cette offense. Il n'eût donc fallu qu'un hasard, une imprudence, pour faire éclater une guerre, qui se présentait aux yeux de l'Europe comme la reprise des guerres de la Révolution, et qui aurait en un moment évoqué contre la France une nouvelle Sainte-Alliance des États européens.

Tout, d'ailleurs, avait été prévu en ce sens par la conférence de Londres, et la quadruple alliance n'eût été alors que le prélude de la coalition. La Russie se réservait et attendait en silence. L'Angleterre se préoccupait néanmoins d'une rupture définitive avec le gouvernement de Louis-Philippe, et le roi des Belges, Léopold, que les gouvernements et les souverains appelaient volontiers comme arbitre ou intermédiaire dans les circonstances difficiles, s'était rendu à Londres pour essayer de détendre la situation et d'amener un accommodement pacifique entre les parties intéressées.

Déjà les flottes combinées anglaise et autrichienne avaient commencé le blocus maritime de la Syrie : elles bombardèrent Beyrouth, qui fit une défense héroïque et fut réduit en cendres ; Sidon, qui eût subi le même sort, si les Égyptiens avaient prolongé leur résistance, et Saint-Jean-d'Acre, dont la reddition semblait inévitable. La France continuait toujours à armer, mais elle n'avait pas encore fourni un vaisseau ni un homme à son allié Méhémet, qui



ne pouvait tarder à se soumettre en évacuant la Syrie et en restituant la flotte ottomane. Le chef du cabinet des Tuileries, M. Thiers, persistait à rester immobile dans ce qu'il appelait l'expectative armée, jusqu'au jour où il croirait utile d'en sortir par quelque acte énergique.

En attendant, la Révolution, servie à souhait par ces ébranlements politiques, s'apprêtait à renverser le trône vacillant de la monarchie de Juillet, et le 15 octobre, un de ces sicaires qu'elle avait à sa solde, le nommé Darmès, tira un coup de carabine sur la voiture du roi, qui retournait à Saint-Cloud avec la reine et Madame Adélaïde. Le roi ne fut pas atteint, et la Providence, qui l'avait préservé, lui ouvrit les yeux sur les dangers de la situation qu'il s'était faite, « en jouant à la guerre, » suivant l'expression très-juste et très-piquante, que l'empereur Nicolas avait employée pour caractériser les bravades du cabinet des Tuileries.

M. Thiers fut renversé, et M. Guizot, qui lui succéda dans le nouveau ministère, ne fit aucune difficulté de s'arrêter et même de reculer dans la voie périlleuse, où son prédécesseur, malgré toutes les finesses et toutes les subtilités de sa politique, avait entraîné la France, qu'il voulait faire remonter à l'apogée de la puissance et de la gloire. M. Guizot, plus prudent et mieux inspiré, accentua très-énergiquement ses tendances à la conciliation, et il put espérer que l'Angleterre elle-même aiderait le gouvernement français à rentrer dans le concert européen.

Le pacha d'Égypte, abandonné par la France, ou du moins ne pouvant pas attendre d'elle un appui efficace, n'avait plus qu'à céder aux événements et à faire sa soumission vis-à-vis de son suzerain. Le roi Louis-Philippe l'y poussait, l'y encourageait secrètement, car il avait reconnu



sa propre impuissance pour venir en aide à son allié, qu'il devait se reprocher d'avoir bien mal conseillé. Louis-Philippe en garda surtout rancune à la Russie, qui était parvenue, en sacrifiant momentanément les avantages du traité d'Unkiar-Skelessi, à se rapprocher de l'Angleterre, à isoler la France, à réprimer, à punir la rébellion du pacha d'Égypte envers son légitime souverain, à protester contre les doctrines et les menées révolutionnaires, et à consolider son influence en Asie, sans avoir eu besoin de tirer l'épée du fourreau.

L'empereur Nicolas trouva bientôt l'occasion de prouver avec éclat ses sentiments bienveillants pour la France.

A la fin d'octobre et dans les premiers jours de novembre, une effrayante inondation de la Saône et du Rhône causa de grands désastres dans les départements du midi de la France : les villages furent emportés, les villes envahies par les eaux, les campagnes ravagées ; il y eut beaucoup de victimes, beaucoup de familles ruinées. La charité publique se chargea de venir en aide à toutes ces misères ; des souscriptions s'organisèrent non-seulement en France, mais encore dans le monde entier. Ce fut une émulation universelle pour secourir les inondés.

L'ambassade de France à Saint-Pétersbourg ne voulut pas prendre l'initiative d'une souscription : elle craignait de se compromettre en constatant le mauvais vouloir, ou du moins l'indifférence de la société russe. Quelques Français, cependant, firent un timide appel à la générosité de leurs compatriotes établis en Russie, et la souscription pour les inondés fut ouverte chez un Italien nommé Charles Riva.

L'empereur manda le maître de police de Saint-Pétersbourg et lui adressa des reproches en ces termes :

— J'apprends qu'on recueille des souscriptions en faveur



des inondés de la Saône et du Rhône : les Français qui habitent ma capitale ont sans doute le droit de s'associer pour soulager les infortunes de leurs concitoyens; mais c'est manquer d'égards et de déférence envers moi, que de ne pas me prier de m'inscrire en tête de la liste des souscripteurs. Je vous invite donc à porter d'office, sur cette liste, mon nom, celui de l'impératrice et ceux des membres de la famille impériale.

C'était un prétexte pour donner une somme considérable, et l'exemple de l'empereur eut des imitateurs empressés dans tous les rangs de la société russe, comme si la bienfaisance avait été ordonnée par un ukase.

On racontait à l'empereur les terribles effets de l'inondation dans la ville de Lyon, où plus de trois cents maisons étaient renversées. Il demanda si ces inondations étaient fréquentes, et quand il sut qu'elles se renouvelaient sans cesse, depuis plusieurs siècles, avec les mêmes accidents, il s'étonna qu'on n'eût pas encore avisé à obvier aux débordements de la Saône et du Rhône.

— Il faut, dit-il, dompter les fleuves ou renoncer à lutter avec eux. C'est le système que j'ai fait adopter en principe, au comité des ministres. Ainsi, je n'ai pas hésité à déplacer la ville de Sélenguinsky, qui, située sur la rive droite de la Sélenga, au pied d'une montagne de sable, avait souvent à souffrir des inondations à l'époque de la crue des eaux. J'ai donné ordre d'abandonner la ville ancienne, quoiqu'elle eût trois églises, un fort et deux ou trois cents maisons, pour la transférer, à trois werstes et demie plus haut, sur la rive opposée de la Sélenga. La nouvelle ville ne sera jamais inondée, et dans peu d'années, elle comptera cinq ou six cents maisons, avec cinq ou six églises.



CCLXXII

Grâce à l'intervention anglaise, le khan de Khiva avait satisfait purement et simplement à toutes les réclamations que le gouvernement russe s'était vu forcé d'appuyer par une expédition militaire, dont l'insuccès ne devait être attribué qu'à la rigueur d'un hiver exceptionnel.

Dès le mois de juillet, un firman du khan interdisait, sous peine de châtiment, aux diverses tribus soumises à son autorité, tout acte de brigandage ou de violence sur les frontières de la Russie ou contre les sujets russes. En même temps, il ordonnait de mettre en liberté, sans conditions, tous les prisonniers qui se trouvaient sur son territoire, et ces prisonniers ayant été réunis sous la protection de son ambassadeur, il les renvoyait, avec des secours pécuniaires, à Orenbourg, d'où ils devaient être amenés, sous la conduite de l'agent anglais sir William Shakespeare, pour opérer en échange la délivrance des marchands khiviens qu'on y retenait comme otages.

Ainsi les relations commerciales allaient être rétablies entre les deux pays, sans qu'il fût nécessaire de recourir, du moins pour le moment, à la force des armes, dans une nouvelle expédition contre le chef et les habitants de Kkiva.



L'Angleterre n'en resta pas moins convaincue que l'expédition de Pérowsky, que les éléments seuls s'étaient chargés de combattre et de vaincre, n'avait été qu'un premier essai de la politique russe, pour pénétrer plus avant dans la Tartarie et pour se préparer à faire de la mer Caspienne une mer russe, comme la mer d'Azow.

Ce fut le 30 octobre seulement que 415 Russes, revenant de Khiva où ils avaient été retenus esclaves pendant plusieurs années, firent leur entrée à Orenbourg : le chef d'état-major du corps détaché de ce gouvernement s'était porté à leur rencontre, accompagné des autorités civiles et militaires, du clergé et des marchands.

Aucune description ne saurait rendre le tableau émouvant de l'arrivée de ces infortunés dans la ville. Leurs visages pâles et amaigris, leur aspect sordide et misérable, leur démarche pénible et chancelante, témoignaient des cruelles souffrances qu'ils avaient subies dans leur longue captivité. Leur joie et leur enthousiasme, partagés au plus haut degré par tous les habitants, éclataient en exclamations entrecoupées. C'était à qui leur offrirait un asile et des soins fraternels.

Le lendemain, après le service divin dans la cathédrale pour célébrer la délivrance des prisonniers, un repas leur fut offert dans la salle du Manége : les généraux, la noblesse, les marchands et les dames d'Orenbourg entouraient les tables, en questionnant avec intérêt les convives sur les circonstance de leur captivité. On remarquait parmi eux la femme d'un Cosaque, Anne Kostine, qui avait rempli l'emploi de cuisinière dans la maison du khan de Khiva, et un simple paysan de Tambow, nommé Basile Lavrentieff, qui avait eu la direction de son artillerie, composée de quelques vieux canons de cuivre.



Pendant le dîner, un chœur de chantres exécutait alternativement des mélodies nationales. On porta la santé de l'empereur, et tous les assistants s'associèrent à ce toast, qui fut suivi d'un second toast en l'honneur de l'aide de l'aide de camp général Pérowsky, chef de la fatale expédition de Khiva. Personne ne lui en gardait rancune, il est vrai, et on ne la jugeait que d'après ses résultats, que proclamait la présence des prisonniers rendus à leur patrie et à leur famille. La fête se termina par des distributions d'argent à ces malheureux, distributions faites au nom de l'empereur et augmentées d'une collecte à laquelle tous les assistants voulurent contribuer.

L'impératrice, en apprenant le généreux accueil que la population d'Orenbourg avait fait aux prisonniers revenant de Khiva, leur envoya aussi son aumône et donna des ordres pour que ces infortunés, la plupart malades et hors d'état de gagner leur vie par le travail, fussent admis d'office dans les hospices et les maisons de retraite dépendant des établissements de bienfaisance placés sous sa curatelle.

Depuis son retour d'Allemagne, l'impératrice s'était fait rendre un compte minutieux de la situation de ces établissements. La perte de Madame Soukareff, présidente du Conseil de la Société patriotique des dames de Saint-Pétersbourg, avait suivi de près celle de la baronne d'Adlerberg, qui ne fut jamais remplacée auprès de son auguste amie, et l'impératrice, en approuvant la nomination de la princesse Barbe Galitsyne, à la présidence du Conseil que Madame Soukhareff avait si longtemps animé de son souffle charitable, voulut que le nom béni de cette sainte femme fût attribué à l'école du troisième quartier de l'Amirauté, école qu'elle surveillait avec une sollicitude maternelle.



Madame Tatiana Potemkin s'était excusée de succéder à Madame Soukhareff, en disant, avec une noble modestie, qu'elle se reconnaissait indigne de conduire les autres, même dans les voies de la charité chrétienne. Ce fut, toutefois, d'après son avis, que l'impératrice eut l'idée de faire entrer dans le Conseil de la Société patriotique des dames la grande-duchesse Alexandra, qui allait atteindre sa quinzième année et qui manifestait dès lors une pieuse vocation pour les œuvres de bienfaisance; l'impératrice adressa donc le rescrit suivant au Conseil:

« A l'exemple de ses sœurs aînées, les grandes-duchesses Marie Nicolaïevna et Olga Nicolaïevna, Ma fille bien-aimée Alexandra Nicolaïevna a témoigné le désir de prendre part aux travaux de la Société. Voulant satisfaire ces dispositions pour les œuvres de bienfaisance, qu'il M'est si doux de trouver en Elle, et du consentement de S. M. l'empereur, Je propose au Conseil de la Société patriotique d'admettre Son Altesse Impériale au nombre de ses membres effectifs, et de placer sous sa direction l'école du quartier de Vybourg, dont elle fait choix.

« ALEXANDRA.

« Tzarskoé-Sélo, le 4 (16, nouv. st.) novembre 1840. »

Le Conseil de la Société patriotique des dames s'empressa de faire droit à une demande si flatteuse pour lui et pour la Société qu'il représentait, et il eut l'honneur d'adresser à l'impératrice un rapport conçu en ces termes et signé de sa présidente et de tous ses membres :

« Votre Majesté Impériale a daigné, du consentement de S. M. l'empereur, proposer au Conseil d'admettre S. A. I.



Madame la grande-duchesse Alexandra Nicolaïevna au nombre de ses membres effectifs.

« Vivement touché de la haute distinction accordée pour la troisième fois à la Société patriotique des dames, par cette marque réitérée de bienveillance de ses augustes protecteurs, et convaincu, par l'expérience, des avantages constants que lui procure la coopération de LL. AA. II. Mesdames les grandes-duchesses Marie Nicolaïevna et Olga Nicolaïevna à sa bienfaisante activité, le Conseil renouvelle ici la promesse solennelle, qu'il leur a donnée lors de leur entrée dans son sein, de se consacrer avec le plus grand zèle aux œuvres de charité, toujours agréables à Votre Majesté Impériale, et si chères au jeune cœur de S. A. I. Madame la grande-duchesse Nicolaïevna.

« 11 (23, nouv. st.) novembre 1840. »

La bienfaisance publique avait subi, pendant l'absence de l'impératrice, une autre perte, non moins sensible que celle de Madame Soukhareff, à laquelle l'impératrice prit une si vive part.

Le conseiller d'État Paul Demidoff, veneur de la cour impériale, qui avait le cœur ouvert aux plaintes de toutes les infortunes et qui consacrait si généreusement son immense fortune à les soulager, était décédé, le 1er août, à Saint-Pétersbourg, dans un âge peu avancé : ses obsèques avaient eu lieu au monastère de Saint-Alexandre Newsky, avec une pompe dont l'éclat était surtout rehaussé par le cortége d'une multitude de pauvres qui pleuraient leur bienfaiteur.

Le lendemain même de ses funérailles, on inaugurait, avec une solennité que rendait plus imposante le souvenir de la perte si regrettable de cet homme de bien, une



magnifique grille en fer forgé, destinée à protéger et à embellir la façade de la maison des Orphelins d'Alexandre, qu'il avait fondée de ses deniers.

Son testament contenait une foule de legs à tous les établissements d'éducation et de bienfaisance, notamment à ceux dont il avait été le fondateur ou le protecteur. La plupart de ces legs étaient recommandés à l'auguste curatelle de l'impératrice, qui en avait inspiré quelques-uns et qui ne pouvait qu'être sympathique à tous.

Le fils unique du défunt, Anatole Demidoff, héritier de la fortune paternelle, non-seulement sanctionna religieusement tous les legs que son vénéré père avait laissés aux institutions charitables, mais encore il se fit un devoir d'ajouter de nouvelles donations au profit de ces instituts, pour se montrer fidèle aux généreuses traditions de sa famille.

Peu de mois après, il obtenait, avec l'autorisation de l'empereur, la main de la princesse Mathilde, fille de l'ex-roi de Westphalie Jérôme Bonaparte, qui habitait l'Italie, sous le nom de comte de Montfort. La princesse, à l'occasion de son mariage, qui fut célébré au commencement de l'année 1840, offrit, au comité institué pour la curatelle des mendiants à Saint-Pétersbourg, une somme de 12,000 roubles destinée à être distribuée parmi les pauvres honteux qui répugnent à demander l'aumône, afin de leur procurer les moyens d'acheter des vêtements d'hiver et le chauffage nécessaire dans cette rude saison.

De plus, pour consacrer le souvenir de son mariage et de sa naturalisation comme sujette russe, elle assigna une somme considérable pour la fondation d'un hospice aux mines de Nijné-Tahil, situées au pied des monts Ourals, dans le gouvernement de Perm, et appartenant aux Demidoff.

Le comité institué à Saint-Pétersbourg pour la curatelle



des mendiants et l'extinction de la mendicité avait pour président l'aide de camp général Troubetskoï, qui s'était dévoué à cette œuvre, et qui, grâce au concours de la charité publique, pouvait espérer de faire disparaître entièrement les mendiants, qu'on voyait pulluler naguère, malgré les rigueurs inflexibles de la police. On avait pu reconnaître, en effet, qu'une répression sévère était impuissante contre un vice, plus répandu et plus incorrigible en Russie que partout ailleurs.

La création des salles d'asile et des maisons de refuge, établies dans tous les quartiers de la capitale, aux frais des souscripteurs de l'œuvre, avait donc produit les meilleurs résultats, dans un espace de temps assez restreint, et la dernière loterie, organisée pour la troisième fois à l'époque du printemps de 1840, sous les auspices de l'impératrice, avait beaucoup augmenté les ressources dont disposait le comité de curatelle pour les mendiants.

Ce ne fut pas l'impératrice, mais l'empereur, qui se chargea d'exprimer au général prince Troubetskoï combien il était satisfait de voir s'améliorer le sort des classes pauvres, à mesure que les indigents n'étalaient plus aux regards, dans les rues de la capitale, le spectacle de leur misère et de leur paresse. Il adressa donc cet ukase au prince Troubetskoï, en qualité de président du comité pour l'extirpation de la mendicité :

« J'ai vu, par le rapport que vous M'avez présenté sur les opérations du comité chargé de recueillir les mendiants à Saint-Pétersbourg, d'en prendre soin et de rechercher les moyens d'extirper la mendicité de cette capitale, que, dans l'espace de trois ans, 3,330 mendiants ont été recueillis ; sur ce nombre, 2,779 ont vu leur sort assuré, et un établis-



sement permanent, destiné à en recevoir 500, a été organisé. Attribuant de si heureux commencements aux soins infatigables et au zèle ardent des personnes appelées à concourir à cette œuvre si utile, il m'est agréable de vous en exprimer toute ma satisfaction, comme président, ainsi qu'au vice-président, aux membres et collaborateurs du comité.

« Je suis votre affectionné,

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 29 novembre (11 décembre, nouv. st.) 1840. »

L'empereur avait fixé au 18 décembre 1840 la cérémonie des fiançailles du grand-duc héritier avec la princesse Marie de Hesse-Darmstadt, qui devait la veille abjurer le luthéranisme, pour embrasser la religion gréco-russe.

Cette cérémonie fut précédée de plusieurs grands bals, donnés à la cour, dont la magnificence était en harmonie avec la richesse des nouvelles salles du palais d'Hiver, qui furent réellement inaugurées par ces fêtes merveilleuses, dont la famille impériale faisait le plus bel ornement. Il n'y manquait que le duc de Leuchtenberg et la grande-duchesse Marie, qui n'étaient pas encore revenus de leur voyage de Bavière.

Avant le premier de ces bals, les ambassadeurs et les chargés d'affaires étrangers, qui arrivaient de toutes parts à Saint-Pétersbourg pour occuper leur poste diplomatique, dans des circonstances où la politique européenne pouvait éprouver d'un jour à l'autre les revirements les plus imprévus, se firent présenter à l'empereur et à l'impératrice.

Parmi ces présentés, on remarqua M. Casimir Périer, qui était envoyé comme premier secrétaire de l'ambassade de France, en l'absence de l'ambassadeur titulaire, le baron de Barante, que le roi Louis-Philippe retenait à



Paris. M. Casimir Périer, dès l'abord, ne plut pas à l'empereur, qui le jugea d'un caractère difficile et abrupt; il n'eut qu'à le comparer, sous le rapport de la politesse, au comte Esterhazy, attaché à l'ambassade d'Autriche, qu'on lui présentait en même temps.

L'empereur, en recevant M. Casimir Périer, resta fidèle à son habitude de ne pas parler du roi des Français, mais il s'informa très-affectueusement des nouvelles du baron de Barante :

— Je vous prie, Monsieur, dit-il, de lui faire savoir de ma part, qu'on le regrette ici.

— Depuis le dernier attentat qui a menacé les jours du roi, répondit M. Casimir Périer, Sa Majesté ne saurait trop s'entourer des dévouements et des affections sur lesquels on peut compter. Le roi nous rendra sans doute M. de Barante, quand nous serons plus sûrs du lendemain.

On avait fait circuler, en effet, dans les ambassades, un journal de Francfort, qui disait, en propres termes, que les révolutionnaires et les révolutions feraient encore bien du mal à la France, et que l'Allemagne commençait à se fatiguer des provocations qui lui venaient de l'autre côté du Rhin et qui ne servaient qu'à réveiller de vieilles haines.

M. Guizot, en prenant la direction du nouveau cabinet des Tuileries, avait bien proclamé que la France voulait la paix, mais tous les journaux français poussaient à la guerre, en disant que le moment était venu de reconquérir la rive gauche du Rhin.

On ne pouvait pas douter que la Russie, la Prusse et l'Autriche ne se fussent entendues, même en dehors de l'Angleterre, pour obvier aux éventualités de cette guerre : l'Autriche avait donné un gage très-significatif de ses dispositions favorables aux intérêts russes, lorsqu'elle avait signé



le 25 juillet, dix jours après la conclusion de la quadruple alliance, une convention pour la navigation du Danube; la Prusse n'avait pas eu besoin de conclure un traité particulier avec la Russie, pour que le roi Frédéric-Guillaume IV lui fût aussi sincèrement attaché que l'avait été son père: tout était donc prêt pour une guerre que la France aurait la folie de provoquer.

Dans la journée du 17 décembre, avait eu lieu la cérémonie de la confirmation de l'auguste fiancée du césarévitch. Cette imposante cérémonie religieuse s'était accomplie, dans la chapelle du palais d'Hiver, en présence de la famille impériale et de toute la cour. La famille grand-ducale n'était représentée, ce jour-là et le jour suivant, aux fiançailles, que par le prince Alexandre de Hesse, le plus jeune frère de la princesse Marie de Hesse-Darmstadt, qui se convertissait à la foi orthodoxe, sous les yeux de l'empereur et de l'impératrice.

Le lendemain 18, le jour même de la fête de l'empereur, à onze heures du matin, les mêmes personnes qui avaient assisté la veille à la confirmation de la princesse, le Saint-Synode, la cour, les hauts fonctionnaires, les ambassadeurs et ministres étrangers, les généraux et officiers de la garde et des armées de terre et de mer se réunirent au palais d'Hiver, vers onze heures du matin, les dames en costume russe, les hommes en grand uniforme; les membres du Conseil de l'empire s'assemblèrent dans la chapelle où le corps diplomatique alla les rejoindre.

L'empereur et la famille impériale sortirent de leurs appartements, dans l'ordre prescrit par l'étiquette. La princesse Marie de Hesse précédait le grand-duc héritier, que suivaient les grands-ducs ses frères, le grand-duc Michel Paulovitch, son oncle, les grandes-duchesses ses sœurs, et



ses cousins et cousines; le prince Alexandre de Hesse fermait le cortége impérial, à la suite duquel venaient, deux à deux, les dames et demoiselles d'honneur de l'impératrice et des grandes-duchesses.

L'empereur et l'impératrice ayant été reçus solennellement par les membres du Saint-Synode et le haut clergé, l'empereur conduisit, par la main, au centre de l'église, la princesse Marie, puis revint occuper sa place, et la cérémonie religieuse commença.

Le livre des saints Evangiles et la croix furent déposés sur un pupitre devant les portes saintes; les anneaux des fiançailles avaient été apportés, sur l'autel, dans des plats d'or.

A l'instant désigné par le rituel gréco-russe, l'anneau destiné au césarévitch fut présenté par le confesseur de l'empereur, et celui destiné à la princesse Marie de Hesse, le fut par le grand-aumônier des armées de terre et de mer. L'évêque métropolitain qui officiait prit ces anneaux et les passa aux doigts des augustes fiancés; ensuite, l'impératrice, s'étant approchée, fit elle-même l'échange des anneaux.

Une salve de cinquante et un coups de canon, tirés par la forteresse, annonça aux habitants de Saint-Pétersbourg que les fiançailles étaient faites.

Pendant cette salve, les fiancés adressaient leurs remercîments à Leurs Majestés, qui recevaient, à cette occasion, les félicitations de la famille impériale.

Le grand-duc héritier était allé prendre place aux côtés de sa fiancée, et le clergé entonnait le *Te Deum*. Lorsque l'archidiacre chanta les prières pour la conservation de la famille impériale, une nouvelle salve de trente et un coups de canon termina la cérémonie.



L'empereur, l'impératrice et la famille impériale retournèrent dans leurs appartements, avec le même cortége qui les avait accompagnés à la chapelle. On avait regretté l'absence de la grande-duchesse Hélène et de ses trois filles, qui n'avaient pu, malgré leur intention d'assister aux fiançailles, être de retour de leur voyage à l'étranger : une indisposition subite de la grande-duchesse Élisabeth Mikhaïlovna les retenait encore en Allemagne.

Le même jour, il y eut, dans la salle de Marbre, un grand banquet, auquel avaient été invitées les personnes des deux sexes appartenant aux trois premières classes; les membres du Saint-Synode et du haut clergé étaient placés à table, en face de Leurs Majestés; à leur droite, les dames et demoiselles d'honneur et les dames des trois premières classes; à leur gauche, les membres du Conseil de l'empire et les autres dignitaires des trois premières classes. Les grandes charges de la cour se tenaient derrière les fauteuils de l'empereur et de l'impératrice; la famille impériale était servie par des chambellans; le prince et la princesse d'Oldenbourg, par des gentilshommes de la chambre, et le prince Alexandre de Hesse-Darmstadt, par un page de la chambre.

Un concert vocal et instrumental fut exécuté, pendant le banquet.

Cinq toasts furent portés successivement à l'empereur et à l'impératrice, aux augustes fiancés, à toute la famille impériale, au grand-duc de Hesse, au clergé, et à tous les fidèles sujets de Sa Majesté; chacun de ces toasts était accompagné d'une salve d'artillerie.

Le soir, un bal superbe réunissait dans la salle Blanche toutes les personnes de distinction, les ambassadeurs et ministres étrangers, et les personnes présentées à la cour.



La ville et la forteresse étaient illuminées, et les cloches de toutes les églises n'avaient pas encore, depuis le matin, interrompu leur carillon.

Le lendemain, toutes les personnes qui avaient assisté aux fiançailles et beaucoup d'autres qui n'y avaient pas été invitées dans les cinq premières classes, furent admises à l'honneur de venir, dans la matinée, offrir leurs félicitations aux augustes fiancés, devant lesquels tout le monde défila, dans la salle Blanche.

Ce manifeste de l'empereur avait été affiché dans les rues de Saint-Pétersbourg, comme il le fut ensuite dans tout l'empire :

« Par la grâce de Dieu, Nous Nicolas premier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., à tous nos fidèles sujets savoir faisons :

« Notre Fils et Héritier bien aimé, le Césarévitch grand-duc Alexandre Nicolaïevitch, avait pris, avec Notre consentement et celui de Notre épouse bien-aimée, l'impératrice Alexandra Féodorovna, la résolution de contracter mariage avec Son Altesse la princesse Marie, fille du grand-duc de Hesse-Darmstadt. Après avoir accordé avec joie Notre entière approbation à ce choix de Notre Fils et Héritier bien-aimé, et en appelant les bénédictions du Tout-Puissant sur cette alliance, le 6/18 du présent mois de décembre, dans la grande chapelle du palais d'Hiver et en présence du clergé et d'une assemblée de laïques, Nous l'avons solennellement fiancé à la future épouse de son choix, qui, la veille, 5/17 décembre, avait embrassé Notre profession de foi orthodoxe et reçu la sainte confirmation. En portant à la connaissance de Nos peuples cet événe-



ment, si cher à Notre cœur paternel, Nous ordonnons de donner à l'auguste fiancée de Notre Fils et Héritier bien-aimé, le césarévitch grand-duc Alexandre Nicolaïevitch, le nom de grande-duchesse Marie Alexandrovna, avec le titre d'Altesse impériale.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le sixième jour (18, nouv. st.) de décembre de l'an de grâce mil huit cent quarante, et de Notre règne le seizième.

« NICOLAS. »

L'empereur, à l'occasion des fiançailles du césarévitch, avait fait un plus grand nombre de nominations dans l'armée et dans les charges de la cour, que les années précédentes à l'occasion de sa fête. Parmi ces nominations, celle de la princesse Anne Dolgorouky, comme demoiselle d'honneur de l'auguste fiancée du grand-duc héritier, fut un témoignage de l'affection que l'empereur accordait à tous les membres de la noble et ancienne famille des Dolgorouky, et surtout au grand-écuyer prince Basile. Plusieurs demoiselles d'honneur de l'impératrice avaient été nommées aussi, et le nom de l'une d'elles, Mademoiselle Élisabeth Cancrine, rappelait les services que son père, le comte Cancrine, ministre des finances, avait rendus à l'État,



CCLXXIII

Le ministre des finances était revenu, depuis peu de jours, en meilleure santé, de son voyage à l'étranger, et après avoir offert sa démission à l'empereur, il s'était décidé à rester à la tête de son ministère.

Cancrine, en retournant à son poste, avait pu voir, dans les banques de quelques villes d'Allemagne, le succès de l'emprunt conclu par ses soins avec la maison Hope d'Amsterdam.

Cet emprunt, destiné à compléter les sommes de réserve que le Trésor impérial avait dû employer, pendant nombre d'années, à diverses dépenses de nécessité imprévue, se composait de 5,000 inscriptions de rente sur le grand-livre de la dette publique de Russie, au taux de 500 roubles argent chacune, portant intérêt à 4 pour cent, et remboursables au pair, à partir de l'année 1845, par tirage au sort. Une réserve de 2 1/2 pour cent du capital nominal de l'emprunt devait former le fonds d'amortissement.

L'empereur, dès son retour de Varsovie, avait signé, à Tzarskoé-Sélo, le 17 septembre, les conditions dudit emprunt, qui ne fut ouvert à Amsterdam que le 9 décembre,



et qui en peu de jours se trouva coté à un taux supérieur à celui de l'émission.

L'emprunt ne fut pas reçu avec moins de faveur à la Bourse de Saint-Pétersbourg, malgré les manœuvres de quelques banquiers et faiseurs d'affaires, qui s'efforçèrent de faire renaître l'agio qu'on avait vu trop longtemps troubler le cours des espèces métalliques et que les mesures du gouvernement avaient fait disparaître.

Ces tentatives d'agiotage furent considérées comme une infraction aux lois de finances, notamment à l'ukase du 1er/13 juillet 1839, qui avait fixé le prix des métaux dans l'empire russe, en rétablissant le rouble d'argent comme monnaie courante, et un simple avis du ministère des finances, annonçant que les délinquants seraient passibles de toute la sévérité des lois, avait mis fin à cette spéculation, qui consistait à élever au cours de 3 roubles 80 c. et même 4 roubles, en assignations de banque, la valeur des roubles d'argent, d'ancienne fabrication, valeur que l'ukase impérial fixait invariablement à 3 roubles 50 c.

Le trafic qui s'était fait sur les espèces monnayées, dans le but de les enlever de la circulation, avait déjà causé une perturbation sensible dans les transactions commerciales, où le change des assignations de banque rencontrait quelques difficultés, par suite de la raréfaction momentanée du numéraire.

Le conseil des ministres, en l'absence du comte Cancrine, avait dû obvier à ces difficultés, en proposant à l'empereur de faire frapper de nouvelles monnaies de cuivre en relation avec celles d'argent. L'empereur avait donc approuvé la proposition de ses ministres, par l'ukase du 6/18 septembre, qui ordonnait que cette monnaie serait frappée au titre de 16 roubles d'argent par poud et sous la forme de cinq piè-

ces, de la valeur de 3 copecks, 2 copecks, 1 copeck, 1/2 copeck, 1/4 de copeck, avec le chiffre de l'empereur d'un côté, et de l'autre côté l'indication de la valeur de la pièce, le millésime et le monogramme de Saint-Pétersbourg.

Il était statué que, cependant, malgré l'émission de cette nouvelle monnaie, l'ancienne monnaie de cuivre, frappée au titre de 24 et de 36 roubles, resterait provisoirement dans la circulation et continuerait à être reçue au taux fixé par l'ukase du 1er/13 juillet 1839, car la meilleure manière de maintenir au taux légal les assignations en papier et le rouble argent, c'était de multiplier les moyens d'échange avec la monnaie de cuivre ou le billon.

Quant à la monnaie de platine, il avait fallu l'abandonner, pour la sauver du discrédit : personne dans le peuple et même dans le commerce ne voulait l'accepter au taux de son émission, quel que fût le prix réel du métal, et tout ce qui en existait dans la circulation avait été repris par les caisses de l'État. Ce fut là le dernier essai de monnaie de platine, et ce métal, que sa rareté avait mis presque au niveau de l'argent et qui était une des plus importantes productions métalliques de la Russie, ne fut plus employé que dans l'industrie et surtout pour la joaillerie et l'orfévrerie nationales.

Dix jours après les fiançailles du césarévitch, le grand-duc Michel Paulovitch, qui conservait des inquiétudes sur la santé de sa fille Élisabeth tombée malade à l'étranger, l'avait vue avec joie revenir convalescente, accompagnée de ses deux sœurs et de sa mère. Il ne fut rassuré que quand son vieux médecin anglais, James Wylies, qui avait été le premier médecin de l'empereur Alexandre et qui, malgré son grand âge, était resté inspecteur en chef du service de l'armée, eut constaté que la grande-duchesse Élisabeth



n'était pas menacée, comme on l'avait craint, d'une affection organique de la poitrine. Cette jeune et charmante princesse avait besoin seulement de toute la sollicitude maternelle, à cause de sa croissance trop hâtive sous le double rapport physique et intellectuel; elle était faible et délicate, avec l'apparence de la force.

— Cher docteur, dit avec des larmes dans les yeux le grand-duc Michel qui avait pour ses enfants une tendresse exquise et ineffable, je suis poursuivi sans cesse par un affreux pressentiment, qui me fait craindre de perdre ma fille Élisabeth, qui est trop grande, trop belle, trop avancée pour son âge.

— Monseigneur, répondait Wylies en souriant, ce n'est pas la grande-duchesse, c'est Votre Altesse impériale qui réclame mes soins et je parviendrai à vous guérir de vos pressentiments dans cinq ou six ans d'ici, lorsque les trois grandes-duchesses seront mariées et vous donneront des petits-enfants.

L'empereur avait conféré au baronnet sir James Wylies la grand'croix de première classe de l'ordre de Saint-Vladimir, à l'occasion de son jubilé cinquantenaire de service.

Ce jubilé avait été célébré, avec beaucoup d'éclat, par tous les médecins russes de Saint-Pétersbourg, dans un splendide banquet offert à l'illustre et savant vieillard, en la grande salle de l'Assemblée de la noblesse, banquet que le grand-duc Michel daigna honorer de sa présence. Après le toast porté au docteur James Wylies, le président du comité, qui avait organisé cette fête, lui présenta une médaille d'or frappée en son honneur et un vase d'argent, comme témoignage de la reconnaissance de la Russie pour les services qu'il avait rendus au pays, pendant sa longue carrière, sous les règnes de trois empereurs.



Au nombre des convives, on remarquait le fameux docteur prussien Martin Mandt, qui, bien que conseiller supérieur intime de médecine au service de Prusse, avait été nommé, depuis peu, avec le rang de conseiller d'État, médecin ordinaire honoraire de l'empereur Nicolas et attaché au service de santé militaire.

Depuis plusieurs années, Mandt donnait des soins à l'impératrice et des conseils hygiéniques à l'empereur, qui avait d'autant plus de confiance en lui, que cet habile praticien faisait surtout de la médecine rationnelle et philosophique, c'est-à-dire expectante et préventive, en se bornant à aider la nature par les moyens les plus simples et les plus inoffensifs. Il n'employait guère, comme médicaments, que des poudres chimiques, et il recommandait surtout à ses augustes clients les précautions d'hygiène, la distraction, la promenade, les voyages et les eaux minérales.

Il y avait, en ce moment, non chez le peuple russe, mais dans la haute société et surtout dans l'entourage de l'empereur, peu de bienveillance et même une irritation sourde et hostile contre la France et son gouvernement. On accusait hautement le roi Louis-Philippe d'avoir réveillé en Europe les idées de guerre générale, par son obstination à se faire le conseiller et l'auxiliaire officieux du vice-roi d'Egypte, dans le seul but, disait-on, de gêner, de contrecarrer la politique russe en Orient.

Quoique M. Guizot eût succédé à M. Thiers comme chef de cabinet, les armements continuaient en France ; le nouveau ministère ne cessait cependant de protester de ses intentions pacifiques : l'armée de 450,000 hommes rassemblés sous les drapeaux et mis sur le pied de guerre n'était, disait-il, qu'un déploiement normal des forces du pays. Cependant le retour triomphal des cendres de Napoléon Ier, ramenées de



Sainte-Hélène par le prince de Joinville, fils du roi Louis-Philippe, avait ravivé dans tous les cœurs les sentiments belliqueux, et la nation tout entière frémissait déjà d'impatience, à l'espoir d'une revanche militaire, qui eût rendu à la France ses anciennes frontières du Rhin.

Bien plus, on savait que le duc d'Orléans, fils aîné du roi, avait fait tracer, sous ses yeux, par un de ses aides de camp, dès la première nouvelle du traité du 15 juillet 1840, un plan de fortification de la ville de Paris, avec une enceinte continue et des forts détachés. Ce plan, revu et complété par le doyen des généraux du génie, Dode de la Brunerie, avait été adopté et proposé par M. Thiers, et la Chambre des députés était prête à voter les 140 millions qui devaient servir à son exécution immédiate.

L'Allemagne, la Prusse surtout, s'était alarmée de ces préparatifs de guerre; la Confédération germanique se voyait donc obligée de faire de lourds sacrifices pour parer à tout événement, en augmentant les fortifications d'Ulm, de Rastadt et d'autres villes qui pouvaient être menacées : toutes les puissances allemandes n'attendaient qu'un signal de la Russie, pour courir aux armes et refaire contre la France une coalition plus compacte et mieux déterminée que celle de 1813.

Ce signal, la Russie ne se pressait pas de le donner, au moment où la quadruple alliance en était arrivée à son objet, en sauvegardant l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman.

La domination de Méhémet-Ali avait cessé, et sa déchéance en Égypte pouvait paraître imminente, lorsque l'escadre anglaise, sous les ordres du commodore Napier, bloquait le port d'Alexandrie où la flotte turque était encore retenue prisonnière. Le sultan Abdul-Medjid n'avait



plus qu'à vouloir, pour se venger de l'ennemi terrible et implacable de son père : l'Angleterre ne voyait que des avantages pour elle dans la chute de Méhémet-Ali, qui n'avait déjà plus d'armée ni de flotte à opposer aux forces combinées des puissances protectrices. La France, seule alliée fidèle mais impuissante du pacha d'Égypte, recourait vainement à des pourparlers, à des négociations indirectes, en sa faveur.

Ce fut l'empereur Nicolas, qui, satisfait de voir enfin le vassal rebelle s'humilier devant son souverain et se mettre à sa merci, eut pitié de l'abandon où se trouvait ce vieillard énergique et audacieux, qu'il avait empêché à deux reprises d'aller jusqu'à Constantinople avec une armée victorieuse ; il intervint donc en faveur de Méhémet Ali, sans bruit et sans éclat, auprès du sultan qui devait tant de reconnaissance à la Russie, et il n'eut pas de peine à faire comprendre à Abdul-Medjid que, le pacha d'Égypte n'étant plus à craindre, la prudence conseillait au souverain de pardonner à son vassal et d'oublier le passé.

L'empereur put constater, dans cette circonstance, que la Russie était toujours prépondérante dans les résolutions du Divan et que son influence n'avait pas diminué à Constantinople, depuis le traité collectif du 15 juillet 1840.

Il est vrai que, pour maintenir cette influence, sans invoquer le traité d'Unkiar-Skelessi, l'empereur avait accru le personnel et le matériel de ses flottes et de ses armées, quoiqu'il eût laissé à l'Angleterre et à l'Autriche le rôle actif d'une intervention maritime et militaire sur les côtes de Syrie et d'Égypte . il ne croyait pas à une guerre européenne, mais il voulait être en mesure d'y faire face avec l'armée active qui comptait plus d'un million d'hommes au service. En conséquence, il ordonna de mettre une partie

de cette armée sur le pied de guerre, et il prit les dernières dispositions pour organiser l'armée de réserve, en lui assurant de bons officiers.

Cette armée de réserve, telle que l'avait créée ou plutôt projetée le règlement du 11/23 septembre 1834, se composait des soldats et des officiers en congé illimité, qui se trouvaient répartis dans les différents gouvernements de l'empire. Le congé illimité pouvait être accordé de droit aux soldats qui auraient servi cinq ans et fait une campagne contre l'ennemi dans les gardes du corps de l'armée, ou dans les bataillons de ligne ayant fait partie des corps détachés au Caucase, à Orenbourg, en Sibérie et en Finlande. Les officiers d'état-major, qui auraient servi cinq ans dans l'armee active et fait une campagne contre l'ennemi, pourraient jouir également du congé illimité, si leur état de service était irréprochable. Enfin, tous les officiers en congé seraient compris dans l'armée de réserve, en conservant leurs grades, mais sans recevoir de solde jusqu'au moment où ils se trouveraient rappelés à un service actif dans la réserve.

Cette réserve, soumise à des inspections et à des revues annuelles dans les districts où chaque corps aurait sa résidence, avait dès lors atteint le chiffre de 500,000 hommes, qui restaient enrégimentés avec leurs cadres d'officiers et qui étaient toujours prêts à marcher, en cas de guerre, au premier appel de l'empereur.

Les mouvements de troupes convergeant vers la Pologne avaient commencé lentement et silencieusement; on disait que le maréchal Paskewitch, qui venait de passer deux mois à Saint-Pétersbourg, devait aller prendre le commandement d'un corps d'armée qui se réunissait à Kalisz, où l'on établissait un camp d'observation.

Le conseiller Turkull, ministre-secrétaire d'État du



royaume de Pologne, avait été appelé à siéger au comité des ministres, ainsi que le comte Rehbinder, secrétaire d'État du grand-duché de Finlande.

L'empereur jugeait utile de s'entourer des lumières de ces hommes politiques éminents, qui avaient une si profonde expérience des affaires.

Le Conseil de l'empire avait éprouvé quelques pertes regrettables, entre autres celle de Matchenko, qui s'était acquis à juste titre beaucoup d'autorité dans ce corps illustre. L'empereur nomma donc plusieurs nouveaux membres du Conseil de l'empire : le comte Rehbinder, le maître de la cour Pérowsky, sénateur et adjoint du ministre des apanages, et le conseiller privé et sénateur Boutourline.

Divers changements avaient eu lieu aussi dans la chancellerie impériale : le plus signalé fut le poste de confiance attribué au prince Galitsyne, que l'empereur chargea de recevoir toutes les pétitions qui lui seraient adressées, pétitions dont le nombre s'élevait à plusieurs milliers tous les ans. Le prince Galitsyne était déjà membre de la commission des pétitions et du comité de curatelle des fonctionnaires civils émérites.

— Alexandre! lui dit l'empereur, qui avait toujours eu pour lui autant d'estime que d'affection, et qui le traitait familièrement comme un vieil ami ; en examinant les pétitions qui me sont adressées, souviens-toi que je t'ai délégué mes yeux pour les lire avec soin, et mon cœur pour en apprécier la valeur. Te voilà responsable, car j'accepterai tes rapports et m'y conformerai aveuglément, comme si je les eusse faits moi-même. En cas de doute de ta part, cependant, je me réserve de donner mon avis, auquel tu voudras bien te ranger, à moins que tu n'aies de bonnes raisons à faire valoir pour me faire changer d'opinion. J'espère, tou-



tefois, que nous serons d'accord sur la plupart des questions, et les pétitionnaires, j'en suis sûr, me sauront gré de tes décisions.

L'empereur fut vivement affligé de plusieurs morts qu lui enlevèrent des amis et de bons serviteurs.

Le comte Rehbinder, qui venait d'être élu membre du Conseil de l'empire, ne fit qu'y paraître, et succomba le 8 mars 1841 à une attaque d'apoplexie. L'aide de camp général prince Basile Troubetskoï, également membre du Conseil de l'empire, décéda, le même jour, à la suite d'une grave maladie, et la haute société de Saint-Pétersbourg s'associa tout entière aux regrets que cet excellent homme, généreux et bienfaisant, laissait après lui dans les classes indigentes.

Basile Troubetskoï était président du comité de la société de curatelle des prisons : l'empereur pria le général Benkendorff d'accepter la présidence de ce comité, en remplacement du défunt.

— Alexandre, dit-il au général, je te prie de faire en sorte que Basile Troubetskoï semble toujours présider le comité, où le souvenir de son humanité doit lui survivre longtemps.

L'empereur n'avait pas été moins sensible à la mort de la princesse Tatiana Galitsyne, femme du gouverneur-général militaire de Moscou, décédée dans cette capitale le 8 février.

L'existence de cette pieuse mère de famille avait offert l'exemple de toutes les vertus. La population entière de Moscou fit cortége à son cercueil pour lui donner un dernier témoignage de respect : dans ce concert de regrets universels, on entendait surtout la voix des pauvres qu'elle avait secourus et qui se montraient inconsolables.

Les amis de la défunte s'inspirèrent en quelque sorte de ses sentiments, quand, pour conserver la mémoire de sa



bienfaisance, ils résolurent de fonder une école de quartier qui porterait son nom, et qui serait entretenue avec le revenu d'une somme de 75,000 roubles, recueillie spontanément par souscription et placée à perpétuité à la banque de Moscou. L'empereur voulut aussi prendre part à la souscription, en approuvant l'emploi des fonds et la création de l'École de Madame la princesse Tatiana Galitsyne : il écrivit de sa propre main au-dessous de la somme qu'il allouait pour cet usage : « C'est par oubli que le nom de l'empereur ne figure pas en tête de la liste des souscripteurs. »

Dans le cours de cet hiver de 1841, l'empereur avait pris possession du grand cabinet, qu'il avait fait faire pour lui au palais d'Hiver et qui fut entièrement exécuté d'après des plans dressés et fournis par lui-même.

Ce cabinet, qu'il occupa pendant neuf ou dix années, avant de revenir s'installer à demeure fixe dans sa chambre à coucher, qui lui servait de cabinet avant l'incendie, était situé au-dessus de cette chambre, au second et dernier étage de l'édifice. La pièce, beaucoup moins élevée de plafond que celles du premier étage, paraissait plus grande que la chambre à coucher; ses deux fenêtres donnaient sur la place de l'Amirauté.

Elle n'avait pour meubles que des tables couvertes de drap vert, des chaises et un sofa en bois blanc et en maroquin vert. Deux longues tables placées parallèlement étaient réunies à leur extrémité par une troisième table de moindre dimension; une petite table, placée près de la porte d'entrée, tenait lieu de bureau à l'empereur.

C'était dans cette pièce qu'il travaillait ordinairement avec ses secrétaires ou ses ministres; c'était là qu'il recevait, surtout le soir, les commissions du Conseil de l'empire ou du Saint-Synode. Dans ces séances du soir, le cabinet



n'était éclairé que par deux lampes de cuivre et deux flambeaux d'argent, en sorte qu'il régnait dans la pièce une demi-obscurité qui n'arrêtait pas le regard perçant de l'empereur.

Autour de la salle, à hauteur d'appui, on avait établi des armoires en bois de bouleau, toujours fermées à clé, contenant des cartons soigneusement étiquetés; sur ces armoires étaient posés très-symétriquement des livres et des portefeuilles; sur la cheminée et sur les tables, on voyait de petites statuettes en plomb, coloriées avec soin, figurant des soldats de différentes armes, comme modèles d'uniformes.

Toutes les parois de muraille, tendues en étoffe de laine verte, étaient remplies par des tableaux et des portraits : ici, un grand tableau de Ladurner, représentant une revue dans la plaine de Tzarskoé-Sélo; là, un autre tableau, de même grandeur, par Kruger, représentant une revue dans l'avenue des Tilleuls, à Berlin; plus loin, deux autres tableaux moins grands, représentant des épisodes de la bataille de Poltava, avec un beau portrait de Pierre le Grand, entre ces deux tableaux. Il y avait, en outre, d'autres portraits assez médiocres de quelques membres de la famille royale de Prusse et des Pays-Bas.

On ne devait pas s'étonner de ne point trouver parmi ces portraits celui de l'impératrice Catherine. L'empereur, tout en admirant le génie de cette impératrice, avait pour elle peu de sympathie, et ne s'en cachait pas.

— Je voudrais, disait-il, pouvoir effacer tout ce qui fait tort à sa mémoire, et je la placerais alors à côté de Pierre le Grand, en la considérant comme un grand empereur.

Les circonstances politiques dans lesquelles se trouvait l'Europe, menacée d'une guerre générale et tourmentée par la fièvre révolutionnaire, ne semblaient pas favorables à



un relâchement de rigueur et d'autorité vis-à-vis de l'État de Cracovie, qui avait fait partie de l'ancienne Pologne, et que les traités de Vienne avaient placé sous la protection, ou plutôt sous la surveillance de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie.

L'émigration polonaise poussait à la guerre et conservait, surtout en France, une action secrète sur les événements, au moyen de la presse et d'une sorte de propagande franc-maçonnique.

On fut donc bien surpris, en apprenant que, le 12 février 1841, les troupes autrichiennes qui occupaient Cracovie et son territoire, au nom des trois puissances protectrices, avaient évacué cet État libre : la tranquillité étant rétablie et le sénat cracovien s'étant engagé à la maintenir, les puissances protectrices, d'un commun accord, jugeaient pouvoir suspendre la mesure d'ordre public, qui avait exigé l'occupation de la ville et du pays.

On prétendit que les représentations de l'Angleterre auprès de l'Autriche n'avaient pas peu contribué à cette évacuation des troupes autrichiennes, mais on sut plus tard que l'empereur Nicolas avait insisté le premier, pour que le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche prouvassent ainsi à l'Europe, de concert avec lui, que les traités de Vienne étaient toujours la règle du droit international, et que l'État libre de Cracovie n'avait rien à redouter des puissances protectrices.

La quadruple alliance, approuvée par la Diète germanique (12 novembre 1840), n'avait pas subi la moindre atteinte ni le moindre ébranlement, malgré les efforts sans cesse renaissants du cabinet des Tuileries, qui travaillait, par le moyen de l'ambassadeur en Angleterre, le comte de Saint-Aulaire, à faire rentrer la France dans le concert



européen. Le but du traité du 15 juillet 1840 se trouvant presque atteint, les représentants des puissances, à Londres, excepté le baron de Brunow, ne voyaient pas d'inconvénient à renouer de bonnes relations avec le gouvernement français; mais M. Guizot, qui avait conservé des influences dans le cabinet de Saint-James, et qui trouvait l'oreille de lord Palmerston ouverte à des projets de conciliation, car lord Palmerston regrettait à certains égards l'alliance anglo-française, M. Guizot s'obstinait à faire déclarer aux ministres de la reine Victoria, que la France avait subi une sorte d'outrage de la part des plénipotentiaires de la conférence, et qu'elle devait rester à l'écart, comme pour se recueillir dans son isolement, jusqu'à ce que les auteurs de l'outrage lui eussent fait une espèce de réparation courtoise.

C'était beaucoup demander, et il y avait péril à se montrer si exigeant. Lord Palmerston s'entendit, cependant, avec la plupart des membres de la conférence, pour qu'une *démarche de courtoisie* fût faite envers la France, afin de l'inviter à se rallier au principe de la quadruple alliance, en adhérant au traité du 15 juillet 1840, ou plutôt, en signant un nouveau traité sur les affaires d'Orient. L'ambassadeur de Russie demanda purement et simplement la clôture de la conférence de Londres et refusa de s'associer à une démarche quelconque vis-à-vis de la France.

La situation diplomatique devint de nouveau difficile et même inquiétante, quoique la question d'Orient parût se dénouer, sans avoir amené les complications qu'on avait lieu de prévoir. En effet, la flotte turque était restituée, la Syrie évacuée, et le sultan consentait à recevoir la soumission de Méhémet-Ali, en lui laissant l'Égypte héréditaire. Mais tout n'était pas terminé, et Méhémet-Ali, toujours inspiré,

sinon dirigé par le gouvernement français, ne se pressait pas d'accepter les conditions du firman d'Abdul-Medjid.

L'empereur Nicolas avait fait savoir, en termes très-vifs et très-nets, à son ambassadeur à Londres, qu'il n'entendait rien changer au traité de la quadruple alliance et que, dans le cas où ce traité viendrait à être annihilé, il reprendrait immédiatement tous ses droits à la protection spéciale de la Turquie, en faisant revivre le traité d'Unkiar-Skelessi.

Il ne fallait donc pas songer à détruire le traité du 15 juillet 1840, ni même à le modifier. Lord Palmerston le comprenait si bien, qu'il en··agea M. Guizot à ne pas insister sur un point aussi délicat et à revenir naturellement à une entente des cinq puissances pour l'avenir, en reconnaissant les faits accomplis et en invitant le pacha d'Égypte à souscrire à toutes les clauses du hatti-schériff, qui mettait fin aux troubles de l'empire ottoman.

La Grande-Bretagne avait grand besoin d'être tranquille, du côté de Constantinople : elle se trouvait satisfaite des avantages qu'elle devait retirer tôt ou tard de l'affaiblissement de la puissance égyptienne, car elle espérait s'ouvrir une voie de communication entre l'Europe et l'Asie, soit par l'isthme de Suez et la mer Rouge, soit par la Syrie, l'Euphrate et le golfe Persique. Elle portait alors ses vues et ses forces à l'extrême Orient, où la guerre de l'opium, cette guerre injuste et monstrueuse, allait commencer, sous prétexte de demander au gouvernement chinois, disait la reine Victoria, dans son discours d'ouverture du Parlement, « réparation et redressement des torts causés à quelques sujets anglais par quelques officiers de la couronne. »

La flotte anglaise était déjà sur les côtes de la Chine : elle avait pris ou bombardé quelques forts, fait quelques



descentes le long du littoral, mais il n'y avait pas eu de bataille navale, et le gouvernement chinois ne paraissait pas disposé à céder aux incroyables prétentions des *barbares* qui voulaient le forcer à autoriser l'importation et la vente du poison dans ses ports et ses villes.

L'opinion publique s'était prononcée avec indignation contre les procédés inhumains et tyranniques de l'Angleterre, mais les hommes d'État les plus éclairés et les plus honorables répondaient imperturbablement que la guerre déclarée à la Chine était une guerre d'intérêt européen, car, l'opium étant la seule denrée que le commerce chinois voulût accepter, au lieu d'argent, en échange du thé, qui était devenu pour l'Europe une marchandise de première nécessité, on pouvait prévoir que, dans un temps peu éloigné, tout le numéraire d'argent que possédait l'Europe irait s'engloutir pour toujours en Chine, dans le cas où l'opium ne serait plus admis comme marchandise échangeable par le commerce chinois.

Ces considérations économiques avaient certainement un fonds de vérité, et la statistique était là pour démontrer que la Chine, antérieurement à l'usage et au trafic de l'opium, avait absorbé annuellement, par le fait seul de l'exportation du thé, une somme effrayante d'argent, enlevée à la circulation monétaire de l'Europe. Mais le gouvernement russe ne se rendait pas volontiers à des raisons aussi spécieuses, et, sans prendre fait et cause dans un différend qui n'était peut-être, de part et d'autre, qu'une simple question commerciale, il ne fit rien qui pût compromettre sa neutralité : on put deviner, toutefois, que, dans sa pensée, il mettait l'humanité et la justice au-dessus des plus ingénieuses combinaisons de l'économie politique.

L'empereur de Russie, au risque de déplaire aux hommes



d'État de l'Angleterre, adressa au Sénat-dirigeant cet ukase mémorable, en date du 12/24 avril 1841 :

« Dès la réception de la nouvelle que le gouvernement chinois avait promulgué une loi renouvelant la prohibition de l'opium dans son territoire, Nous avions ordonné de prescrire aux autorités compétentes, de veiller sévèrement à empêcher l'introduction de cette denrée en Chine, afin de consolider encore davantage la bonne intelligence qui règne depuis si longtemps entre la Russie et l'Empire chinois, dans l'intérêt réciproque des relations existant aux frontières et dans celui du commerce des deux nations. Voulant que cette défense, qui n'avait pas été rendue publique jusqu'à ce jour, soit promulguée dans tout l'Empire, pour que chacun ait à s'y conformer, Nous ordonnons au Sénat-dirigeant de faire les dispositions nécessaires à cet égard. »

L'empereur avait été pourtant averti, depuis plusieurs années, que la consommation du thé en Russie s'accroissant tous les jours dans une proportion exagérée, la disparition du numéraire d'argent tenait sans doute à cette cause, signalée par les économistes anglais, qui, dans un temps donné, devait nécessairement enlever à l'empire ses réserves métalliques, et jeter dans les transactions du commerce une perturbation sans remède ; mais, en même temps, il apprenait avec plaisir que le commerce russe avait utilisé les produits de l'industrie nationale comme marchandises d'échange, sur les frontières de la Chine centrale et de la Grande-Tartarie, sans avoir besoin de recourir au trafic prohibé de l'opium, pour se procurer, par voie d'échange, l'énorme quantité de thé que les caravanes apportaient en Russie, où cette substance était devenue, de même qu'en An-



gleterre, un objet de première nécessité. Ainsi, dans le courant de 1840, il avait été acheté, par échange et non à prix d'argent, aux Chinois, 88,283 caisses de thés de différentes espèces, et l'on annonçait que, l'année suivante, ce stock considérable de thés, qui passait par la douane de Kiatkhta, s'augmenterait de plus d'un tiers, malgré la cherté des transports, le commerce anglais étant forcé, par suite de la guerre, de s'adresser à l'intermédiaire du commerce russe.

CCLXXIV

Le ministère des finances se préoccupait d'empêcher autant que possible la sortie hors de l'empire, patente ou secrète, des métaux précieux, qui devaient servir à développer le système monétaire de la Russie, en donnant une plus grande activité à la circulation des capitaux.

Le Conseil de l'empire avait étudié, dans sa section d'économie, le meilleur procédé à employer pour conserver entre les mains du gouvernement les lingots d'or et d'argent provenant des mines qui appartenaient à des particuliers, ainsi que des lavages d'or exploités par les habitants de la Sibérie.

Un ukase du Sénat-dirigeant, en date du 10/22 février 1841, avait donc statué que ces lingots d'or et d'argent seraient reçus à la Caisse de dépôt, puis échangés, sans aucune retenue, contre des billets de ladite Caisse, après vérification de la valeur du métal par la chambre du contrôle; les lingots, ainsi déposés en échange de billets de circulation, pouvaient être ensuite remis à l'Hôtel des monnaies par la Caisse de dépôt, pourvu que leur valeur eût été remplacée, dans les réserves de cette Caisse, par une somme



équivalente, soit en numéraire, soit en billets de la Caisse de dépôt.

Cet ukase, qui permettait d'augmenter sans cesse la réserve métallique du Trésor, consolida le crédit de l'empire et maintint le taux légal du rouble d'argent, malgré les nouvelles émissions de billets qu'il avait fallu créer pour les besoins du commerce intérieur.

Au reste, le comte Cancrine se montrait plus que jamais partisan de la concentration absolue du papier-monnaie et des espèces d'or et d'argent dans le pays même où ces espèces et ce papier avaient été créés; leur exportation était donc toujours aussi rigoureusement interdite, et, comme l'aristocratie russe, qui eut de tous temps la passion des voyages et l'habitude des goûts dispendieux, emportait et dépensait à l'étranger une partie de ses revenus, au préjudice de son pays, l'empereur approuva toutes les mesures qu'on pourrait prendre pour diminuer le mal et arrêter cette émigration annuelle, qui enlevait à l'État une portion de la richesse publique.

Un ukase du Sénat-dirigeant, en date du 20 août/2 septembre 1840, avait donc réglementé la concession des passe-ports à l'étranger, en réduisant le plus possible la durée de ces passe-ports, qui seraient à échéance fixe ou sans échéance, mais qui payeraient un droit de 10 roubles argent pour chaque semestre, en dehors de la redevance fixe appliquée aux frais d'impression et d'inscription.

Le droit semestriel des passe-ports représentait une somme considérable qui devait être versée au Trésor, mais ce droit n'eut aucune influence sur l'humeur voyageuse des gens riches, qui ne se plaignaient que des restrictions et des obstacles imposés à la délivrance des passe-ports.

Le ministre des finances proposa d'augmenter encore le



droit proportionnel de ces passe-ports à l'étranger : un ukase impérial du 24 mars/5 avril 1841 éleva le droit fixé pour chaque semestre, à 10 roubles d'argent, et le porta à 36 roubles pour chaque individu mentionné sur le passe-port, sans en excepter les gens de service.

Le passe-port devint dès lors un impôt, sinon onéreux, du moins très-sensible pour les amateurs de voyages à l'étranger, mais personne n'en sut mauvais gré au gouvernement, et le nombre des voyageurs ne fit que s'accroître.

— Sire, dit Cancrine à l'empereur, l'impôt des passeports n'atteint pas notre but ; il produit par an une assez forte somme, mais l'amour des voyages devient une épidémie qui fait des progrès inquiétants. J'ai constaté que chaque Russe qui voyage et dépense ses revenus à l'étranger, cause une perte de mille roubles à l'État. On pourrait donc restreindre les voyages à de simples permissions temporaires pour affaires de commerce ou de famille, pour raisons de santé, etc.

— Je te demande grâce pour moi, interrompit l'empereur en riant, car j'avoue que j'aime beaucoup les voyages, et je ne me fais pas faute de voyager, en Allemagne surtout. Que veux-tu? Notre climat, quoique très-salubre, est parfois bien sévère et bien rigoureux. Nous avons besoin, comme le dit Mandt, d'aller souvent, dans des régions plus tempérées, prendre des bains d'air bienfaisant et faire des cures de soleil.

Le comte Ouvaroff, ministre de l'instruction publique, ne voyait qu'un remède à cette manie de voyages et de résidences à l'étranger ; c'était de propager, de développer, de perfectionner l'éducation en Russie, et surtout ce qu'il nommait l'éducation russe. L'empereur partageait à cet égard toutes les idées de son ministre, et ne refusait jamais



son approbation aux projets émanés du département de l'instruction publique.

Le comte Ouvaroff, en revenant de visiter, à Moscou et dans plusieurs gouvernements de l'empire, les établissements qui dépendaient de son ministère, avait conseillé à l'empereur de répandre et de fortifier l'éducation russe en Pologne et dans les anciennes provinces polonaises.

L'empereur, qui avait constitué récemment l'arrondissement universitaire de Varsovie et reconstitué celui de Wilna, ne jugea pas que le moment fût favorable pour organiser en Pologne de nouveaux établissements d'éducation publique ayant un caractère russe plus ou moins marqué, car on ne l'accusait que trop de vouloir *russifier* à tout prix et par tous les moyens la Pologne, en s'efforçant de détruire dans ce royaume la religion et la langue nationales. Il se borna seulement à obtempérer aux vœux des établissements scientifiques et littéraires de Varsovie qui se plaignaient de manquer de livres, et il leur fit envoyer en don 13,000 volumes destinés à former le noyau d'une nouvelle Bibliothèque publique, à laquelle seraient réunis les livres de la Bibliothèque de la Couronne.

La fondation d'une école militaire ne présentant pas les mêmes inconvénients que celle d'une université civile, l'empereur avait résolu d'établir en Pologne des corps de cadets, que la noblesse polonaise accepterait comme un bienfait et comme un honneur, car elle n'aurait plus à se séparer de ses enfants, qui étaient alors disséminés dans les corps des cadets de divers gouvernements de la Russie.

Le maréchal Paskewitch s'était montré fort impatient de réaliser l'intention de l'empereur, et il avait proposé de placer à Brzesc Litewski le premier corps de cadets polonais, qui serait fondé avec le concours de la noblesse li-



thuanienne. A son retour en Pologne, il s'était entendu avec le gouverneur militaire de Wilna, gouverneur-général de Grodno, de Belostok et de Minsk, et peu de temps après, ce gouverneur militaire présentait à l'empereur un rapport sur les généreuses dispositions de la noblesse du pays, qui s'était empressée d'offrir toutes les sommes nécessaires à la création du corps des cadets de Brzesc-Litewski.

L'empereur adressa des rescrits de remercîment à la noblesse et les transmit à l'adjudant général prince Dolgorouky, gouverneur militaire de Wilna, avec l'ukase suivant :

« En lisant le rapport que vous Nous avez présenté sur la décision, prise à l'unanimité par la noblesse des gouvernements de Wilna, de Grodno et de Minsk et de la province de Belostok, de consacrer annuellement à perpétuité une somme spéciale, prélevée sur ses revenus, pour l'entretien des élèves du corps de cadets qui s'établit à Brzesc-Litewski, Nous avons vu avec satisfaction dans ce sacrifice l'empressement de la noblesse à concourir à Nos vues.

« Nous vous confions le soin de faire parvenir à la noblesse de ces gouvernements et de cette province, par l'entremise des gouverneurs, les rescrits ci-joints, par lesquels Nous lui exprimons Notre satisfaction de cet acte si louable, et Nous vous chargeons en même temps d'annoncer à cette noblesse, que Nous accédons avec plaisir à sa demande de donner audit corps le nom de *Corps des cadets d'Alexandre à Brzesc*, en souvenir du mariage prochain de Notre fils bien-aimé S. A. I. le césarévitch grand-duc-héritier.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 22 mars (3 avril, nouv. st.) 1841. »



Le rescrit impérial adressé à la noblesse des gouvernements de Wilna, de Grodno, de Belostok et de Minsk, était conçu en ces termes :

« Dans Notre constante sollicitude pour le bien-être de Nos fidèles sujets, Nous avions formé le projet d'établir à Brzesc-Litewski un corps de cadets, où les enfants appartenant à la noblesse pussent recevoir, sous la protection et la surveillance du gouvernement, une éducation qui les mît à même de servir le trône et la patrie.

« Appréciant Nos bienfaisantes intentions, la noblesse des gouvernements de Wilna, de Grodno, de Belostok et de Minsk, a décidé à l'unanimité qu'elle consacrerait dorénavant, à perpétuité, pour l'entretien des élèves de ce corps, une somme prélevée annuellement sur ses revenus.

« En donnant Notre approbation à cette preuve de zèle pour le bien public, si digne de la noblesse, et concordant si bien avec Nos vues, Nous en exprimons à Notre bien-aimée noblesse desdits gouvernements toute Notre haute bienveillance et Notre gratitude.

« NICOLAS.

« Saint-Pétersbourg, le 22 mars (3 avril, nouv. st.) 1841. »

Le comte Ouvaroff avait fait ouvertement la guerre aux gouverneurs et précepteurs étrangers, surtout à ceux d'origine française, que les grandes familles appelaient en Russie pour leur confier l'éducation de leurs enfants; il se voyait pourtant forcé de reconnaître que l'instruction publique avait été si négligée avant lui, que l'on trouvait peu de Russes qui fussent capables de remplir les conditions d'un bon préceptorat, mais il se flattait de l'espoir d'élever le niveau des études classiques dans les universités, quoique



ces universités fussent encore peu suivies pour les classes d'instruction supérieure; ainsi l'université de Dorpat ne comptait que 473 élèves.

Les études étaient meilleures et plus fortes au collége Richelieu d'Odessa, créé sur le modèle des colléges de France et soumis aux mêmes règlements que ces colléges, car depuis quarante ans on n'avait rien changé aux méthodes d'enseignement adoptées par le célèbre abbé Nicolle et son coadjuteur l'abbé Salandre, les premiers chefs du collége Richelieu.

Le comte Ouvaroff fit décider, par un ukase impérial (septembre 1840), que les élèves qui sortiraient de ce collége avec un certificat de distinction, après avoir achevé leurs classes, seraient autorisés à entrer comme gouverneurs ou instituteurs dans les familles, et à jouir de tous les priviléges du préceptorat libre.

Il faut attribuer aux inspirations, aux avis et surtout à l'influence du ministre de l'instruction publique, la création de divers établissements d'éducation professionnelle, que les autres ministres annexèrent à leurs départements.

Le ministre de l'intérieur avait fondé plusieurs écoles agronomiques : la plus importante, destinée à former des élèves pour introduire en Russie les méthodes perfectionnées d'agriculture, fut ouverte solennellement le 27 août 1840, dans une propriété de la couronne, au district d'Orscha, gouvernement de Mohilew.

Le ministre des finances ne cessait d'encourager la Société technologique et l'Institut agronomique, dans l'intérêt du commerce et de l'industrie; quant à la Société économique, la plus ancienne société savante de la Russie, puisqu'elle avait été fondée par l'impératrice Catherine, elle continuait à entretenir des cours publics, qui attiraient



beaucoup d'auditeurs; elle venait de se placer, avec l'autorisation de l'empereur, sous la présidence du prince d'Oldenbourg.

L'Institut technologique avait déjà rendu des services notables aux fabriques et aux manufactures, en leur fournissant de bons ouvriers et d'excellents contre-maîtres : le ministre obtint de l'empereur, que les élèves qui sortiraient de cet Institut avec le brevet de maître ou de compagnon et un bon certificat de conduite, seraient exempts de tout châtiment corporel et dispensés du service militaire, lorsqu'ils auraient atteint l'âge du recrutement.

Le ministre de la marine proposa l'établissement de deux écoles spéciales destinées à former des infirmiers et élèves pharmaciens pour le service de la marine : ces écoles furent immédiatement créées à Cronstadt et à Sébastopol. Les élèves, qu'on y admettait âgés de quinze à dix-huit ans, pour suivre des cours élémentaires de chirurgie et de pharmacie, devaient être choisis parmi les enfants de troupes ou cantonistes.

Le ministre des domaines et le ministre des apanages n'étaient pas en dehors de cette tendance à multiplier les établissements utiles, au profit de l'éducation publique : l'un avait fait ajouter au corps forestier et d'arpentage une section pour l'enseignement des ingénieurs et des topographes civils; l'autre, s'autorisant du nom du duc de Leuchtenberg qui s'étonnait de voir si peu d'architectes russes, avait fait approuver par l'empereur la formation d'une école d'architecture, près de l'Académie des beaux-arts.

— Depuis plus d'un siècle, avait dit le duc Maximilien de Leuchtenberg, la plupart des architectes qui ont travaillé à Saint-Pétersbourg étaient italiens, ou français, ou allemands. On a lieu de s'en étonner, car s'il est un pays qui pos-



sède une architecture vraiment nationale, c'est incontestablement la Russie. Rien ne me semble plus étrange, par exemple, que l'architecture italienne sous le ciel de Saint-Pétersbourg, du moins pendant six mois de l'année.

L'impératrice, qui comptait sous sa direction un si grand nombre d'instituts d'éducation et de bienfaisance, ne dédaignait pas de s'inspirer elle-même des idées et de l'exemple du ministre de l'instruction publique; elle avait surtout à cœur de populariser l'instruction chez les femmes et de venir en aide à l'éducation des demoiselles nobles, appartenant à des familles pauvres. La noblesse russe, dont la main était toujours ouverte ainsi que la bourse, ne faisait jamais défaut à un appel d'humanité et de patriotisme, qui s'adressait à elle sous les auspices de l'impératrice.

Un institut de demoiselles nobles avait été créé à Tiflis, par ukase du Sénat-dirigeant en date du 22 mai/4 juin 1840; une somme annuelle de 24,000 roubles était assignée sur le Trésor impérial pour l'entretien de cet établissement, qui devait recevoir soixante élèves de la couronne, choisies parmi les filles des princes et gentilshommes des provinces transcaucasiennes, et soixante pensionnaires admises aux frais de leurs familles.

Un autre institut de demoiselles nobles fut fondé, par ukase impérial, sous la protection de l'impératrice, dans une propriété de la couronne, à Pepenberg, près de Mohilew. Cet admirable établissement, dont les premiers frais avaient été généreusement supportés par la noblesse du gouvernement de Mohilew, pouvait recevoir quatre-vingts pensionnaires, toutes nobles, réparties en trois classes, pour suivre le cours d'études, très-varié et très-complet, qui durait six ans.

Outre ces instituts où les demoiselles nobles trouvaient



une éducation soignée en rapport avec leur naissance et leur rang social, il y avait, en tous les gouvernements de l'empire, une foule d'écoles de districts, dans lesquelles on donnait presque gratuitement aux jeunes filles du peuple une bonne instruction élémentaire, confiée à la haute sollicitude du ministre de l'instruction publique, qui, en vertu d'une décision de l'empereur, en date du 16/28 décembre 1840, avait fait créer des curatelles de ces écoles dans tous les arrondissements universitaires; les dames nobles, qui se chargeraient d'entretenir à leurs frais lesdites écoles, ou qui les soutiendraient par des dons considérables, pouvaient être nommées curatrices honoraires, et, ce qui caractérise bien la générosité russe, on vit se produire partout chez les dames nobles une incroyable émulation pour doter les écoles de filles et pour obtenir ainsi un emploi honorifique, qui ne devait rapporter aux titulaires que fatigue, travail et responsabilité.

On conçoit sans peine que, pour administrer régulièrement les nombreux instituts d'éducation et de bienfaisance placés sous la direction de l'impératrice, il fallut organiser une chancellerie spéciale, dont le secrétaire d'État, Longuinoff, fut le chef, et qui ne comprenait pas moins de cinquante employés.

— Ma chère, dit l'empereur à l'impératrice, si vos établissements continuent ainsi à croître en nombre et en importance, votre chancellerie aura besoin de plus d'employés que la mienne; nous vous nommerons alors un vice-chancelier de la bienfaisance, et vous aurez le ministre des instituts de demoiselles nobles, le ministre des orphelins civils et militaires, le ministre des écoles de filles, le ministre des salles d'asile et le ministre de la mendicité ou de l'indigence. Vous avez, Dieu soit loué, bien profité des



leçons et de l'exemple de mon honorée mère, l'impératrice Marie, de glorieuse et sainte mémoire!

Le mariage du césarévitch avec la princesse Marie de Hesse était fixé au **28** avril.

La princesse, depuis son arrivée en Russie, faisait déjà partie de la famille impériale, et la cérémonie solennelle de ses fiançailles avait été un lien de plus entre les deux augustes fiancés, sans pouvoir rien ajouter à leur mutuelle affection, qui était même antérieure à leurs premières fiançailles, célébrées à Darmstadt.

Ces fiançailles leur avaient permis seulement de se mieux connaître et de se mieux apprécier encore, car ils ne s'étaient presque pas quittés depuis, et dans cette charmante intimité, sous les yeux de l'impératrice, ils apprenaient l'un par l'autre, que la vie commune, ainsi faite de sympathie, de tendresse et de dévouement réciproques, leur serait douce et facile, même sous le poids des devoirs et des soucis de la grandeur.

L'empereur avait désiré que le mariage fût remis à l'époque où la jeune fiancée serait suffisamment instruite au point de vue religieux, puisqu'elle avait dû embrasser la religion grecque orthodoxe; il avait voulu aussi qu'elle parlât bien la langue russe. On devine que son meilleur maître avait été le grand-duc héritier.

La famille impériale se trouvait réunie, à l'exception de la grande-duchesse Marie Nicolaïevna, que l'état de sa santé retenait encore à la cour de Bavière, et qui avait obtenu la permission de garder auprès d'elle son mari, le duc de Leuchtenberg, malgré les lois d'étiquette qui le rappelaient en Russie.

Les princes et princesses invités pour le mariage du césarévitch arrivaient successivement à Saint-Pétersbourg.



Les grands-ducs héréditaires de Hesse-Darmstadt et de Saxe-Weimar étaient venus les premiers, avec le prince Émile de Hesse-Darmstadt, dès le commencement d'avril.

Le grand-duc régnant de Hesse ne devait point assister au mariage de la princesse sa fille : il avait fait valoir, pour s'excuser, sa mauvaise santé et son âge avancé, quoiqu'il n'eût pas plus de soixante-quatre ans. Il s'était donc fait représenter par son fils aîné, le grand-duc héréditaire, par son troisième fils, le prince Alexandre, et par un de ses frères, le prince Émile de Hesse, lieutenant feld-maréchal au service d'Autriche.

Aucune des princesses de Hesse-Darmstadt n'avait pu accepter l'invitation de l'impératrice, qui les pressait de venir au mariage de leur belle-sœur. La saison était, il est vrai, peu favorable à un voyage en Russie, et les princes, qui l'avaient entrepris au moment du dégel, pouvaient se souvenir des difficultés que présentait ce voyage au milieu des boues, des neiges fondantes et des inondations.

Le prince de Prusse, frère du roi, avait donné trop de preuves d'affection à sa sœur, l'impératrice, pour manquer à la célébration d'un mariage que la famille royale de Prusse voyait avec d'autant plus de sympathie, que la princesse Marie de Hesse avait fait le charme et l'ornement de la cour de Berlin. Il arriva donc, dans la soirée du 24 avril.

Quatre jours après, le 28, à huit heures du matin, une salve de cinq coups de canon, tirée des remparts de la forteresse, annonça aux habitants de la capitale la cérémonie, qui devait avoir lieu, dans la journée, au palais d'Hiver; aussitôt les rues se remplirent d'une foule curieuse et impatiente, qui regardait passer les beaux équi-

pages et qui admirait la magnificence des parures de cour.

Les dames étaient en costume russe, les hommes en grand uniforme. A midi, tous les invités devaient être rendus au palais d'Hiver : les membres du Saint-Synode et du haut clergé, les personnes de distinction des deux sexes, les ambassadeurs et ministres étrangers, les officiers généraux et officiers de la garde et des armées de terre et de mer, les négociants russes des deux premières guildes, et les négociants étrangers.

Le cérémonial, d'ailleurs, ne différait presque pas de celui qui avait été observé au mariage de la grande-duchesse Marie.

Les membres du Conseil de l'empire, qui s'étaient rassemblés dans la salle d'Alexandre, furent introduits dans la chapelle, avant l'arrivée de la famille impériale.

Quand les dames d'honneur qui avaient présidé à la toilette de l'auguste fiancée eurent achevé leur tâche, le grand-maître des cérémonies alla en avertir le grand-duc héritier et l'accompagna jusqu'aux appartements intérieurs, dont les portes s'ouvrirent aussitôt, et le cortége se mit en marche vers la chapelle, au bruit d'une salve de vingt-cinq coups de canon, tirés de la forteresse.

Les fourriers de la chambre de l'empereur et de Leurs Altesses impériales ouvraient la marche : après eux, les maîtres des cérémonies et le grand-maître, les gentils-hommes de la chambre, chambellans et autres cavaliers de la cour, deux à deux, les plus anciens en arrière ; les grandes charges de la cour, également deux par deux ; un maréchal de la cour avec son bâton, le grand-maréchal et le grand-chambellan de la cour.

L'empereur, en grand uniforme de général, l'impératrice en grande toilette avec le manteau de cour, parais-



saient immédiatement, à côté l'un de l'autre, suivis du ministre de la maison impériale, des aides de camp généraux, et des aides de camp de l'empereur.

Le grand-duc héritier, portant l'uniforme de chef de son régiment des carabiniers de la garde, accompagnait son auguste fiancée; la princesse, une couronne de diamants sur la tête, était revêtue d'un manteau de velours ponceau doublé d'hermine, dont les bords étaient soutenus par quatre chambellans et l'extrémité par un grand dignitaire remplissant les fonctions de maréchal de la cour du césarévitch.

Les deux augustes fiancés étaient suivis des membres de la famille impériale, dans l'ordre suivant : les trois grands ducs Constantin, Nicolas et Michel Nicolaïevitch, la grande-duchesse Hélène et le prince de Prusse, le grand-duc Michel Paulovitch et la grande-duchesse Olga, la grande-duchesse Alexandra Nicolaïevna et la grande-duchesse Marie Mikailovna, les deux grandes-duchesses Élisabeth et Catherine, filles du grand-duc Michel; les grands-ducs héréditaires de Hesse et de Saxe-Weimar, les princes Émile et Alexandre de Hesse, le prince et la princesse d'Oldenbourg.

A la suite des princes et princesses, venaient deux à deux les dames et demoiselles d'honneur de l'impératrice, celles des grandes-duchesses, et les autres personnes de distinction des deux sexes.

A l'entrée de la chapelle, les membres du Saint-Synode et du haut clergé reçoivent, avec la croix et l'eau bénite, Leurs Majestés impériales; c'est l'empereur qui conduit lui-même les deux fiancés à la place qu'ils doivent occuper. Alors commence la cérémonie, d'après le rite de l'Église d'Orient.

Dans toutes les prières pour la famille royale, on avait



introduit cette mention : « Pour Monseigneur le césarévitch grand-duc héritier orthodoxe, Alexandre Nicolaïevitch, et son épouse orthodoxe, Madame la césarevna grande-duchesse Marie Alexandrovna. »

La cérémonie nuptiale suivit son cours avec une pompe solennelle : quatre grands dignitaires tenaient les couronnes au-dessus de la tête des époux, pendant que le métropolitain prononçait les paroles sacramentelles.

La cérémonie achevée, les nouveaux époux allèrent offrir leurs remercîments à l'empereur et à l'impératrice, puis retournèrent à leurs places.

Alors le métropolitain, assisté des membres du Saint-Synode, entonna le *Te Deum*, et la forteresse de Saint-Pétersbourg, qui était restée silencieuse pendant le service divin, tira cent un coups de canon.

Leurs Majestés et la famille impériale retournèrent dans leurs appartements, avec le même cortége qui les avait conduits à la chapelle.

Le même jour, à cinq heures, un grand banquet eut lieu dans la grande avant-salle. Les personnes appartenant aux trois premières classes y étaient invitées; quand elles eurent occupé les places qui leur étaient assignées, Leurs Majestés et la famille impériale sortirent de leurs appartements, précédées de la cour, et vinrent s'asseoir à table. Pendant le banquet, l'empereur et l'impératrice etaient servis par les grandes charges de la cour qui se tenaient derrière leurs fauteuils; la famille impériale, le prince de Prusse et les grands-ducs héréditaires de Hesse et de Saxe-Weimar, par les chambellans; les autres princes et princesses, par les gentilshommes de la chambre.

Les premiers artistes des grands théâtres et les musiciens de la chapelle impériale exécutèrent un concert vo-



cal et instrumental, qui dura jusqu'au moment des toasts.

Les trompettes et les timbales firent entendre des fanfares, et les coupes furent présentées successivement, par des dignitaires remplissant diverses fonctions de cour, à Leurs Majestés et à Leurs Altesses impériales et royales.

Des salves d'artillerie, la première de cinquante et un coups de canon et les autres de trente et un coups, accompagnèrent cinq toasts, portés à la santé de l'empereur et de l'impératrice, des nouveaux époux, du grand-duc de Hesse-Darmstadt, de toute la famille impériale, du clergé et de tous les fidèles sujets du tzar.

Le soir, un bal magnifique fut donné dans la salle de Saint-Georges : l'assemblée se composait des personnes de distinction des deux sexes, des ambassadeurs et des ministres étrangers, et des personnes présentées à la cour ; ce bal ne se prolongea pas au delà de minuit, et il cessa aussitôt que Leurs Majestés et la famille impériale se furent retirées.

Toute la capitale était encore illuminée, et il n'y avait pas une maison, pas une fenêtre sans lampion ou sans lanterne.

Dans la journée, le *Te Deum* avait été célébré dans toutes les églises de la capitale et toutes les cloches avaient sonné sans interruption.

Le manifeste de l'empereur, lu et proclamé au son des trompettes, sur les places et dans les carrefours de Saint-Pétersbourg, reçut la même publicité dans toutes les villes de l'empire.

« Par la grâce de Dieu, Nous, Nicolas premier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc.,

« A tous nos fidèles sujets savoir faisons :



« Le mariage de Notre Fils et Héritier bien-aimé, le Césarévitch, grand-duc Alexandre Nicolaïevitch, avec la grande-duchesse Marie Alexandrovna, fille du grand-duc de Hesse-Darmstadt, a été heureusement célébré, le 16-28 de ce mois, dans la grande chapelle de Notre palais d'Hiver, en Notre présence et celle du clergé et d'une assemblée de laïques. En proclamant cet événement si heureux pour Nous, Nous ordonnons d'attribuer à Notre bien-aimée belle-fille, épouse de l'Héritier de Notre Trône, le titre de césarevna et de grande-duchesse, et Nous sommes convaincu que Nos fidèles sujets uniront de nouveau leurs prières à celles que Nous adressons à Dieu tout-puissant et miséricordieux, pour qu'il daigne faire descendre ses grâces paternelles sur les nouveaux époux si chers à Notre cœur, et bénisse leur union et leur tendresse mutuelle, en leur accordant un bonheur constant et paisible pendant de longues années, pour Notre propre félicité, pour celle de Notre épouse bien-aimée, l'impératrice Alexandra Féodorovna, et de toute Notre Maison Impériale, et pour le bien de Notre fidèle et très-aimée Russie, qui, dans son zèle sincère, ne cessera jamais de partager avec Nous toutes Nos espérances et toutes Nos joies.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le seizième (28 nouv. st.) du mois d'avril de l'an de grâce mil huit cent quarante et un, et de Notre règne le seizième.

« NICOLAS. »

Un ukase, daté du même jour et adressé au Sénat, ordonnait que l'auguste épouse du césarévitch reçût le titre de *césarevna* et de *grande-duchesse*, et annonçait, en même temps, que l'empereur avait jugé convenable, pour compléter l'article 101 des lois fondamentales de l'empire, qu'à



l'avenir, les épouses des césarévitchs héritiers du trône joignissent, aux titres d'*Altesse Impériale* et de *grande-duchesse*, celui de *césarevna*.

A l'heure même de la célébration du mariage du césarévitch, une scène touchante s'était passée dans la prison de Saint-Pétersbourg. Le gouverneur civil, accompagné du clergé, du procureur du gouvernement et de plusieurs fonctionnaires, avait fait réunir dans la salle commune les détenus pour dettes, au nombre de quarante-cinq, afin de leur apprendre qu'ils étaient tous libérés, et que l'empereur, à l'occasion du mariage de son fils aîné, avait payé toutes leurs dettes. Ces détenus, émus jusqu'aux larmes, poussèrent des hourras en l'honneur de Sa Majesté et se rendirent spontanément à la chapelle de la prison pour appeler les bénédictions du ciel sur la famille impériale.

Ce fut en quelque sorte le premier acte de l'amnistie que l'empereur avait accordée à différentes catégories de condamnés et de coupables, dans un second manifeste daté du jour même de cet auguste mariage.

Ce manifeste, comprenant 35 articles, était précédé des motifs exprimés en ces termes :

« Cédant aux impulsions de Notre cœur, Nous avons résolu de signaler par des grâces et immunités la journée, si heureuse pour Nous et pour tous nos fidèles sujets, du mariage de Notre fils bien-aimé et héritier du trône, le césarévitch grand-duc Alexandre Nicolaïevitch.

« Dès le commencement de Notre règne, Nous avons proclamé Notre ferme volonté d'user de clémence et de générosité, sans affaiblir les lois, mais en employant pour le bien général le droit que nous tenons de Dieu. En amnistiant aujourd'hui les coupables dont les crimes ne sont



pas de la dernière gravité, et allégeant les châtiments imposés aux autres, Nous espérons que les grâces qui leur sont accordées réveilleront en eux le sentiment du remords, et que, par leur conduite à venir, ils justifieront Notre indulgence pour leurs erreurs passées. Les immunités, que Nous concédons en même temps aux débiteurs à divers titres de l'État, ont principalement pour objet ceux dont l'inexactitude a été occasionnée par la pauvreté ou par des besoins temporaires, et Nous ne doutons pas que cet adoucissement ne soit pour les autres un nouveau motif de redoubler d'efforts à remplir les obligations qui leur sont imposées. »

Les cinq premiers articles du manifeste concernaient l'amnistie proprement dite et en réglaient les conditions.

1° Tous les individus qui, jusqu'au jour du décret d'amnistie, se trouvaient en jugement ou en prévention, pourvu qu'ils ne fussent pas prévenus de sacrilége, de meurtre, de brigandage, de vol, de concussion, de détournements de fonds publics ou propriétés de l'État, de fabrication de fausse monnaie ou de faux papier-monnaie, devaient être, sans exception et sans retard, mis en liberté et renvoyés des fins de la plainte portée contre eux. La prescription pouvait être invoquée par les individus, qui, ne s'étant pas rendus coupables des crimes mentionnées plus haut, n'auraient pas été encore poursuivis, sauf toutefois à encourir plus tard des poursuites en dédommagements, de la part des intéressés ou ayant cause.

2° Les criminels condamnés à la peine du knout et à l'exil aux travaux forcés, seraient affranchis de la peine afflictive et infamante, mais non de l'exil aux travaux forcés.



3° Les coupables condamnés à la simple peine corporelle et à l'exil en Sibérie pour y être colonisés, seraient exempts de la peine corporelle, mais envoyés comme colons en Sibérie.

4° L'article 1er du manifeste serait également applicable aux fonctionnaires civils aussi bien qu'aux militaires et marins, à l'exception de ceux qui auraient commis des actes d'insubordination ou d'insolence envers leurs chefs.

5° Les militaires de tous grades, les paysans, ou tous ceux qui seraient allés en pays étranger ou auraient quitté sans permission leur domicile et leur poste, étaient amnistiés, à la condition de rentrer sous les drapeaux ou dans leur domicile, avant l'expiration d'un délai de six mois, pour les individus qui seraient restés dans l'intérieur de l'empire, et d'une année, pour ceux qui auraient émigré à l'étranger.

L'amnistie ne s'étendait pas, néanmoins, à ceux qui auraient passé à l'étranger pour se soustraire au jugement ou à la peine qu'ils auraient encourus en prenant part à des rébellions et complots contre la sûreté de l'État. Cet article visait tous les membres de l'émigration polonaise, qui n'avaient pas voulu profiter des amnisties spéciales que le tzar leur avait offertes à diverses époques.

Les autres articles du manifeste d'amnistie énuméraient les remises de dettes, d'arrérages, d'impôts et d'amendes, accordées aux débiteurs de l'État, aux paysans de la couronne, aux fonctionnaires et aux particuliers.

On fit remarquer, avec beaucoup d'insistance et de perfidie, dans les journaux étrangers, que la Pologne n'était pas nommée une seule fois dans ce manifeste de l'empereur, et que les Polonais, qui avaient pris part à l'insurrection de 1830, se trouvaient expressément exclus du bénéfice de l'amnistie.



Il y eut cependant beaucoup de lettres de grâce accordées alors à des personnes qui avaient été condamnées par contumace, à la suite de la révolution de Pologne, et l'empereur autorisa même plusieurs élèves de la ci-devant École militaire polonaise, laquelle avait donné le signal de la révolte de Varsovie, à rentrer dans leur patrie, malgré leur condamnation par jugement du tribunal criminel spécial. Le seul châtiment qu'ils eurent à subir fut l'insertion de leurs noms dans la gazette officielle du royaume de Pologne.

Le grand-duc héritier avait demandé davantage à son auguste père : il voulait que l'amnistie fût pleine et entière, de manière à comprendre tous les émigrés polonais, frappés ou menacés de condamnations politiques ; l'empereur lui avait promis de faire droit à sa requête, mais le maréchal Paskewitch s'y opposa, en faisant valoir des raisons d'État, de telle sorte qu'un avis officiel daté du 15 juin 1841 annonça seulement que les grâces accordées par l'empereur à l'occasion du mariage de Son Altesse impériale « seraient également appliquées aux sujets du royaume de Pologne. »

Les faveurs de tous genres, que l'empereur se plut à répandre à pleines mains, pour consacrer, par ses bienfaits, sa munificence et sa gratitude, la mémorable journée du mariage de son fils, avaient demandé à l'avance un examen attentif et minutieux des droits et des positions respectives de tous ceux qui furent compris dans cette prodigieuse distribution de grades, de titres, de croix, de distinctions honorifiques, de présents et de souvenirs.

Il semblait que tous les membres de la famille impériale se fussent entendus, après de longues recherches, pour que personne ne fût oublié parmi ceux qui avaient fait preuve de fidélité, d'exactitude, de dévouement dans le service. Il avait fallu travailler longtemps à cette multitude

d'ukases, de rescrits, de brevets, tous portant la même date et adressés le même jour aux titulaires.

Un seul de ces rescrits fut publié, c'est celui que l'empereur avait adressé à son ministre de la guerre comte Tchernycheff, en lui décernant la dignité de prince ; voici ce rescrit qui fait autant d'honneur au ministre qu'au souverain, car il témoigne d'une reconnaissance pleinement justifiée :

« Voulant signaler Ma constante bienveillance pour vous et Mon entière gratitude pour les éminents services rendus au trône et à la patrie dans le cours d'une carrière où vous avez rempli pendant plus de quinze ans une des fonctions les plus élevées de l'État, et avez, à Ma parfaite satisfaction, amené au degré désirable de perfection toutes les branches de la vaste administration confiée à vos soins, Je vous ai élevé, par un ukase en date de ce jour adressé au Sénat-dirigeant, à la dignité héréditaire de prince de l'empire de Russie. Il M'est agréable, en vous l'annonçant, de vous renouveler l'assurance de Ma constante bienveillance.

« Nicolas.

« Saint-Pétersbourg, le 16 (28, nouv. st.) avril 1841. »

L'empereur décerna également le titre *d'altesse* au prince Serge Galitsyne, gouverneur de Moscou ; il écrivit une simple lettre autographe au maréchal Paskewitch, pour le remercier aussi de ses longs et honorables services et pour lui exprimer autant de reconnaissance que d'estime et d'amitié. Il lui envoyait seulement une tabatière ornée de diamants, avec son portrait, ainsi qu'à plusieurs de ses anciens serviteurs et amis, le comte Schouvaloff, le prince N. Dolgo-



rouky, le prince Lubecky, l'amiral Greig, le comte Worontzoff, etc.

Il nomma plus de vingt généraux d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, entre lesquels on remarquait les noms du baron Gheismar, de Kleinmichel, de Neidhardt, de Krassowsky, etc. Il nomma un grand nombre de lieutenants-généraux, de colonels, de commandants de places, de chefs des corps de cadets.

Deux ou trois cents décorations de première et deuxième classes des ordres de l'empire avaient été partagées, d'une manière très-équitable, entre les principaux fonctionnaires civils et militaires ; les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André, le premier de tous les ordres de Russie, furent réservés à quelques aides de camp généraux, notamment à d'Adlerberg, à Benkendorff, à Orloff, à Pérowsky, à Mentschikoff, etc.

L'armée, la marine, les ambassades, les chancelleries, les ministères, le clergé, eurent part égale dans cette profusion de récompenses.

Il y eut une énorme fournée de conseillers privés, de conseillers d'État, de charges de cour. Le conseiller privé Tatytcheff devint grand-chambellan ; le comte de Ribeaupierre, grand-échanson.

L'impératrice avait voulu faire participer les pauvres et les déshérités à la joie de la famille impériale : par ses ordres, des dons en argent et en vivres furent attribués aux familles indigentes de Saint-Pétersbourg, et tous les établissements de bienfaisance ressortissant de la direction de l'impératrice dans tout l'empire, firent des distributions semblables parmi les classes malheureuses. On pria pour les nouveaux époux et on bénit leurs noms, dans les plus tristes asiles de la misère et de la douleur.



Les fêtes du peuple durèrent trois jours, pendant lesquels la ville de Saint-Pétersbourg fut en liesse; la foule, vêtue de ses beaux habits, se promenait, du matin au soir, autour du palais d'Hiver et sur la Perspective Newsky, pour attendre le moment où l'empereur se montrerait avec le césarévitch et son auguste épouse; la musique ne cessait de donner des aubades; dans la soirée, les feux d'artifice et les illuminations complétaient les réjouissances publiques, qui eurent des échos et des reflets dans la plupart des villes de Russie.

Les fêtes de la cour durèrent plus longtemps, avec la même animation et le même assentiment, car le bonheur des époux et la joie de la famille impériale débordaient en quelque sorte dans tous les cœurs.

Le lendemain du mariage, l'empereur, l'impératrice et la famille impériale entendirent une messe d'actions de grâces, dans la petite chapelle du palais; le 30 avril, le césarévitch et la césarevna reçurent les félicitations, dans leurs appartements. Ces deux jours-là furent, pour ainsi dire, réservés à la vie intérieure de famille.

Le 31, toute la famille impériale assistait à la représentation, donnée, par ordre, au Grand-Théâtre, laquelle fut une des plus brillantes soirées de spectacle de gala qu'on eût jamais vues à Saint-Pétersbourg, quoique cette représentation se composât d'un ancien ballet mythologique, intitulé ***Flore et Zéphire***, qu'on n'avait pas repris depuis vingt-cinq ans et dont la musique avait singulièrement vieilli. L'empereur s'était rappelé que ce ballet avait été représenté à l'occasion de son mariage, et il avait ordonné de le remettre en scène pour le mariage de son fils aîné. Ce soir-là, il est vrai, le spectacle fut dans la salle et non sur le théâtre.

Le 1er mai, un grand banquet, dans la salle Saint-Geor-



ges au palais d'Hiver, était offert aux officiers généraux et supérieurs de la garde et des armées de terre et de mer, à tous les régiments de la garde représentés chacun par un des plus anciens officiers subalternes, et à toute la compagnie d'élite des vieux grenadiers du palais : l'empereur, accompagné des nouveaux époux et de la famille impériale, parut au signal des toasts, qui furent accueillis avec un enthousiasme indicible.

Le 2 mai, grande sortie de la famille impériale, qui se rendit solennellement, pour la messe d'actions de grâces et le *Te Deum*, à la grande chapelle du palais.

Le 3 mai, les bals commencèrent, et se répétèrent presque sans interruption, jusqu'au 12 : bal au palais d'Hiver, dans la salle Blanche, avec souper dans la grande avant-salle ; bal à l'Assemblée de la noblesse ; bal dans les appartements du césarévitch, avec souper dans la salle Alexandre ; bal au palais Michel, chez le grand-duc Michel Paulovitch ; enfin, bal masqué au palais d'Hiver.

Ce n'eût pas été le dernier bal, si l'empereur, lors de son séjour à Moscou, n'avait pas pris l'engagement de conduire lui-même les deux époux dans la première capitale de l'empire, aussitôt après le mariage du grand-duc héritier.

C'est à dater de cette époque, que le grand-duc héritier devint, en quelque sorte, le coadjuteur, et, au besoin, le suppléant de son auguste père. Un ukase, daté du 16/28 avril 1841, qui ne fut pas rendu public, l'avait nommé membre du Conseil de l'empire, où il remplaça réellement et officiellement l'empereur Nicolas.

Les ambassadeurs étrangers, qui, au moment de s'absenter provisoirement ou tout à fait, avaient eu l'honneur d'être admis à prendre congé de l'empereur et de l'impératrice, ne manquèrent plus de prendre congé du césaré-



vitch et de la césarevna, qui les recevaient aussi en audience particulière. Le marquis de Clanricarde, ambassadeur et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique, rappelé par son gouvernement, obtint une de ces audiences, le 13 mai, peu de jours avant le départ de Leurs Altesses impériales pour Moscou.

— Il ne faut pas s'étonner si la Russie est bien gouvernée, dit-il à son retour à Londres; elle a maintenant un empereur en deux personnes.

CCLXXV

La famille impériale était allée s'établir à Tzarskoé-Sélo, pour se reposer un peu des fêtes, des bals, des réceptions, qui s'étaient succédé constamment pendant quinze jours.

Le césarévitch avait hâte de se réfugier dans son bonheur domestique. Sensible de cœur, franc d'esprit, paisible de caractère, il semblait se complaire dans les douces et calmes jouissances de la vie privée et de la vie de famille. Il aimait l'étude, la retraite, les plaisirs sérieux, les sciences, la littérature, les arts.

La césarevna avait les mêmes instincts, les mêmes goûts, les mêmes sentiments : elle eût souhaité pouvoir se confiner dans l'intérieur du ménage, comme beaucoup de princesses allemandes, et vivre simplement au milieu de cette atmosphère uniforme de félicité conjugale, loin du bruit, de l'agitation, de l'étiquette et du souci des cours.

Elle ne put, du reste, jamais s'accoutumer à la vie de représentation officielle, et ce fut toujours à contre-cœur, en faisant violence à ses préférences et à ses habitudes, qu'elle prit part aux trop nombreuses et trop fatigantes cérémonies de cour, où sa présence était indispensable, lorsque la famille impériale y devait assister : elle se résignait, il est



vrai, sans se plaindre, mais son air distrait et préoccupé trahissait souvent sa fatigue et son ennui.

Suivant l'expression très-juste d'une de ses demoiselles d'honneur, Mademoiselle Sophie Daschkoff, quand la césarevna sortait d'une de ces réunions d'apparat, où elle se rendait comme une victime du devoir, elle avait l'air de se réveiller, et pourtant sa beauté, sa grâce parfaite, le charme indéfinissable de sa physionomie rêveuse et mélancolique, avaient attiré, captivé, enchanté tous les regards.

Le grand-duc héritier ne négligea pas de présenter à son auguste épouse les hommes distingués qui avaient présidé à son éducation : son gouverneur le poëte Joukowsky, qui venait d'être nommé conseiller privé de l'empereur ; son précepteur, un grammairien suisse, nommé Gille, qui était bibliothécaire de l'empereur et qui avait été promu au rang de conseiller d'État.

— Messieurs, je me félicite de vous connaître, leur dit-elle avec la plus bienveillante aménité, je vous remercie et je vous remercierai toujours d'avoir préparé mon bonheur.

Puis, s'adressant à Joukowsky, elle ajouta ce compliment délicat :

— Je me réjouis d'autant plus d'avoir appris la langue russe, que je serai en état de lire vos belles poésies, dans lesquelles on retrouve, m'a-t-on dit, comme une réminiscence de Schiller et de Gœthe ; je suis restée un peu Allemande, je l'avoue, en devenant Russe. Je sais que vous avez traduit non-seulement Schiller, mais encore Burger et quelques-uns de nos meilleurs poëtes de l'Allemagne. C'est une espèce d'adoption que nous accorde la Russie.

L'empereur quitta Tzarskoé-Sélo, avec ses deux aides de camp généraux Benkendorff et d'Adlerberg, dans la nuit du 18 au 19 mai. Les nouveaux époux, qui devaient le



rejoindre à Moscou, ne partirent que deux jours après lui.

L'impératrice, fatiguée des fêtes et des émotions du mariage de son fils, avait désiré ne pas se déplacer, avant l'arrivée de la grande-duchesse Marie Nicolaïevna, qu'on attendait d'un jour à l'autre avec son mari le duc de Leuchtenberg.

Le prince de Prusse avait déjà quitté la Russie, mais les grands-ducs héréditaires de Hesse et de Saxe-Weimar, ainsi que le prince Émile de Hesse, s'étaient empressés d'accepter l'invitation de l'empereur et se rendaient en même temps que lui à Moscou.

L'empereur ne s'arrêta une demi-heure à Novogorod, que pour prendre le thé dans la matinée du 19 mai et pour annoncer que le grand-duc héritier et la grande-duchesse Marie Alexandrovna ne tarderaient pas à le suivre et feraient dans la ville un plus long séjour.

Il alla immédiatement visiter le corps des cadets du comte Araktchéieff, remercia les chefs de ce bel établissement militaire, pour l'ordre et la bonne tenue qu'il avait remarqués, partagea le dîner des cadets, profondément touchés de l'honneur qu'il daignait leur faire, et se remit en route.

Il arriva, dans la nuit du 20 mai, à Ouglitch ; le lendemain, dès neuf heures du matin, il reçut la noblesse et les marchands de cette vieille cité moscovite, toute pleine des souvenirs des derniers descendants de Rurik ; après avoir assisté aux prières dans la cathédrale, il visita l'ancien palais du tzarévitch Dmitri Ivanovitch, et la petite église placée sous l'invocation de cette impériale victime de l'ambitieux Goudounoff.

Sur toute l'étendue de la route de Kaliasink qui longe la Volga, l'empereur avait rencontré des masses considérables de paysans, qui campaient depuis plusieurs jours pour



voir passer leur bien-aimé souverain, lequel répondait toujours paternellement à leurs bénédictions filiales.

Un de ses aides de camp généraux lui ayant exprimé le regret de la lassitude que devait lui causer la nécessité de saluer, presque sans interruption, ces braves gens qui, tête nue et à genoux dans la poussière, l'acclamaient, avec de vives démonstrations d'amour et de respect, en répétant ces mots : « Voici notre empereur ! Que Dieu le bénisse. »

— Béni soit Dieu ! dit-il avec une sorte d'orgueil, un père ne se lasse pas des témoignages d'affection que lui donnent ses enfants. D'ailleurs, mes pauvres enfants doivent être plus fatigués que moi ; il y en a qui sont venus ici, à pied, d'une distance de 100 werstes, et je ne suis pas sûr qu'ils aient mangé et bu depuis la veille, quoiqu'on ne s'en aperçoive pas à leurs hourras. Voilà les bénéfices du métier d'empereur, et quoi que je fasse, je me trouve assez payé par l'amour de mon peuple.

En arrivant à Rybinsk, vers quatre heures du soir, le 22 mai, l'empereur daigna admettre à sa table le colonel Déieff, maître de police de cette petite ville, que le commerce du Volga avait rendue si riche et si prospère.

Après le dîner, l'empereur, accompagné du colonel Déieff, alla voir les nouvelles constructions qui s'élevaient à la fois dans la ville et qui en changeaient déjà l'aspect : la cathédrale, l'église de l'Exaltation de la Sainte-Croix, les quais et l'embarcadère sur le Volga.

La clarté d'une belle soirée de printemps favorisait cette visite, dont l'empereur fut émerveillé ; il la poursuivit, à la lueur des illuminations.

Le lendemain, après avoir reçu les hommages de la noblesse et des notables commerçants de Rybinsk et fait ses prières à la cathédrale, il partit pour Yaroslaw et y



arriva dans l'après-midi. Il visita, avec beaucoup d'intérêt, comme il l'avait fait à Rybinsk, les édifices publics qui se construisaient à la fois dans ce chef-lieu du gouvernement d'Yaroslaw : le quai du Volga, la Pension noble, le Bazar, les casernes, les hospices et les tribunaux.

Le 23, de bon matin, il entendit la messe dans la chapelle des casernes de carabiniers, passa en revue ce régiment et un détachement de recrues qui venaient d'Orenbourg, et fit précéder, d'une courte station à la cathédrale, la réception des autorités civiles, de la noblesse et des marchands. Il parcourut ensuite divers établissements de la ville, le lycée Demidoff, le gymnase, l'hospice des orphelins, l'hôpital militaire, le bureau de charité.

Après le dîner, il passa encore une revue, celle des pompiers, qui avaient sollicité l'honneur de paraître sous les armes devant lui.

Dans son trajet jusqu'à Moscou, il ne s'arrêta plus que pendant une demi-heure au monastère de Saint-Serge, où il fut reçu par le supérieur du couvent, entouré de son clergé, et le 24 mai, à trois heures de l'après-midi, il arrivait à Moscou, où il n'était attendu que pour le 26, ainsi que le césarévitch et son auguste épouse.

L'empereur descendit au palais du Kremlin, avant que le bruit de son arrivée se fût répandu dans la capitale : il ne reçut que le gouverneur militaire et le gouverneur civil de Moscou et se tint enfermé dans l'intérieur du palais, pour s'occuper exclusivement des affaires de l'empire, plutôt que pour se reposer de la fatigue du voyage.

Les habitants de Moscou, avertis de son intention de ne paraître en public que le lendemain, semblèrent respecter son incognito et se tinrent à regret éloignés du Kremlin, dont les portes étaient closes.



Mais, dès l'aube, les alentours de l'enceinte de l'antique forteresse furent envahis par une foule agitée, dont un murmure sourd accusait seul la présence, car tous les assistants étaient d'intelligence pour ne pas troubler le sommeil du tzar, qui ne devait pas se montrer avant onze heures du matin. On parlait bas, on se demandait l'un à l'autre si les nouveaux époux étaient dans les murs de Moscou : on avait vu passer la veille l'empereur et sa suite, qui était nombreuse, mais on n'avait pas aperçu de dames dans les voitures ; ce ne pouvait donc pas être la césarevna. On savait seulement que l'empereur était accompagné de plusieurs princes allemands. Le césarévitch se trouvait peut-être avec eux.

Les portes du Kremlin s'ouvrirent, et le peuple s'y précipita de tous côtés à flots silencieux, remplissant toutes les places qu'il pouvait occuper et cherchant à se rapprocher du palais sur lequel flottait le pavillon impérial. Entre le palais et la cathédrale de l'Assomption, la multitude était si pressée et si compacte, qu'il semblait impossible d'y frayer un passage au cortége de l'empereur, et pourtant cette masse d'êtres humains s'ouvrit d'elle-même, quand le son des cloches de la tour d'Ivan-Véliky annonça que l'empereur Nicolas sortait de ses appartements.

Un immense hourra, formé de mille cris de joie et d'enthousiasme, éclata comme un roulement de tonnerre, au moment où le tzar parut sur le perron du palais, suivi des princes de Hesse et de Saxe-Weimar et accompagné d'une brillante suite.

Les noms du césarévitch et de la césarevna étaient mêlés aux acclamations qui redoublaient, à chaque pas de l'empereur qui se rendait à la cathédrale.

— Vous les verrez demain, mes enfants ! disait l'em-



pereur à ceux qui s'obstinaient à les chercher dans le cortége : ils savent que vous les attendez et ils seront, comme moi, heureux de se trouver parmi vous. Unissez vos prières aux miennes pour le bonheur des nouveaux époux.

A son entrée dans la cathédrale, l'empereur fut reçu par le métropolitain Philarète et par le haut clergé qui entonna les prières d'actions de grâces.

En sortant de la cathédrale, il alla visiter, avec les princes allemands, les travaux de restauration qui avaient été faits au Kremlin pour rétablir dans leur primitive splendeur le palais Granovitaïa et les appartements des anciennes tzarines.

Ils se rendirent ensuite au palais Pétrowsky, pour y dîner et aller au-devant des nouveaux époux, qui devaient le lendemain faire leur entrée solennelle.

Le césarévitch, parti de Tzarskoé-Sélo, avec son auguste épouse et une nombreuse suite, le matin du 21 mai, avait séjourné à Novogorod un peu plus que dans les autres villes où il s'était arrêté.

Une population immense les attendait, à leur arrivée dans cette vieille cité moscovite, lorsqu'ils descendirent, vers sept heures du soir, à la célèbre cathédrale de Sainte-Sophie. L'évêque de Staraïa-Roussa, vicaire de Novogorod, vint les recevoir, à la tête de son clergé, avec la croix et l'eau bénite : les autorités civiles et militaires, la noblesse et les marchands notables étaient présents à cette réception qui fut saluée de joyeux hourras. Après les prières, les augustes voyageurs se rendirent au palais impérial, où les bourgeois eurent l'honneur de leur offrir, suivant l'usage national, le pain et le sel.

Le césarévitch avait invité à sa table quelques chefs



militaires et quelques hauts fonctionnaires, avec leurs femmes. Le soir, la ville fut illuminée.

Le lendemain, Leurs Altesses impériales reçurent au palais les hommages du clergé, des autorités, de la noblesse et des dames de Novogorod, avant de se remettre en route pour Moscou, en laissant au gouverneur militaire une somme de 5,000 roubles à distribuer aux pauvres de la ville.

Le 26 mai, dès le point du jour, la population de Moscou se mit en mouvement, pour essayer de trouver place dans la rue Tverskaïa, sur le passage du cortége de Leurs Altesses impériales qui arriveraient dans la matinée.

Dès huit heures du matin, toutes les rues voisines de la Tverskaïa étaient encombrées de voitures et de piétons; dans la Tverskaïa, les balcons et les fenêtres, décorés de tentures en soie et en velours ou d'étoffes lamées d'or et d'argent, se garnissaient déjà de spectateurs, de même que les tribunes et les gradins élevés sur les places et sur quelques points de la rue, tandis que le peuple s'entassait sur les trottoirs, au débouché des rues et partout où il pouvait se ranger contre les maisons.

Le calme, l'ordre et la gaieté, qui régnaient dans ces masses de curieux, avaient de quoi surprendre les personnes qui redoutent la foule pour l'avoir vue en France et en Angleterre. Ce jour-là, l'autorité ne fut pas obligée une seule fois de rappeler aux habitants de Moscou les dispositions de police qui avaient été prises pour le maintien du bon ordre. On eût dit que chacun s'empressait de s'y conformer, pour se montrer digne de participer à cette solennité nationale.

Vers dix heures, les troupes commencèrent à occuper la ligne qui leur avait été assignée, en interrompant la circu-



lation des voitures, depuis la cathédrale de l'Assomption jusqu'à la barrière de Tver : parmi ces troupes, on remarquait huit escadrons du régiment de dragons du grand-duc héritier et du régiment de hussards du grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar.

Vers onze heures, l'empereur, suivi des princes allemands et d'un nombreux état-major, se rendit à cheval, du palais Nicolaïevsky à l'arc de triomphe de la barrière de Tver.

En ce moment, le césarévitch et son épouse la césarevna, qui étaient arrivés la veille au palais Pétrowsky, approchaient de la barrière, le prince à cheval, la princesse en calèche.

Ce fut l'empereur qui les reçut à l'entrée de Moscou et qui les introduisit lui-même dans cette capitale : il se tenait à la droite de l'équipage de la césarevna, et le grand-duc héritier se tenait à la gauche de cet équipage attelé de six chevaux blancs et conduit à la main par des piqueurs portant la livrée impériale.

Sur tout le parcours du cortége, de bruyantes et joyeuses acclamations ne cessaient d'éclater avec une telle force qu'on n'entendait ni les sons des cloches, ni les fanfares militaires, ni le fracas de l'artillerie.

Le cortége s'arrêta un instant à la porte Voskressensky, et la grande-duchesse césarevna s'inclina devant la miraculeuse image de Notre-Dame-d'Ivère ; puis, le cortége reprit sa marche jusqu'à la cathédrale de l'Assomption, où l'empereur, le césarévitch et les princes mirent pied à terre, tandis que la grande-duchesse descendait de voiture.

Le métropolitain de Moscou, assisté de trois évêques et du haut clergé, les attendait, sur le seuil de l'église, avec la croix et l'eau bénite : avant de les introduire dans le



temple, il prononça l'allocution suivante, en s'adressant à l'empereur :

« Très-orthodoxe Monarque,

« Déjà les entrailles de la Russie avaient tressailli de joie, à la nouvelle de la félicité départie à ton cœur paternel et à ces deux cœurs, unis pour le bonheur du pays. Ton premier-né, après avoir répondu par lui-même aux hautes espérances que la Patrie avait mises en Lui, la remplit des plus douces attentes, en choisissant et en unissant à Lui, par des liens sacrés, une digne cohéritière des bénédictions répandues par le Ciel sur ton auguste famille.

« Mais, à présent, dans l'amour paternel que tu portes aussi à tes fidèles sujets, tu as voulu récompenser et accroître le dévouement de ton antique capitale, en lui procurant la satisfaction de te contempler, ainsi que les auteurs de ton bonheur, si bien partagé par nous.

« La sainte Église s'émeut d'une vive joie, lorsqu'au sein de la félicité de ta maison, rappelant à ta mémoire la sainteté de cet ancien temple du Seigneur, tu viens, dans cet asile sacré des Tzars, faire hommage, par tes actions de grâces et par la prière, de ton bonheur et de celui de tes enfants, aux pieds de Dieu qui te l'a donné.

« Que le Roi des Rois daigne accomplir tes vues bienfaisantes, et que ses abondantes bénédictions descendent sur Alexandre et Marie et sur leur postérité, comme elles sont descendues sur Nicolas et Alexandra ! »

L'empereur avait offert la main à la césarevna, pour la conduire dans l'église.

Après les prières d'actions de grâces, il la mena, la te-



nant par la main, dans la cathédrale du Saint-Archange; après quoi, il revint, avec elle, au palais Granovitaïa, où ils furent reçus par le clergé de la cour.

Les salves d'artillerie, les carillons des cloches, les sons de la musique militaire, n'avaient pas cessé; les rues et les places étaient toujours pleines de la même foule, qui restait là, émue et palpitante, dans l'espoir de voir encore l'empereur ou la césarevna ou le grand-duc héritier, les trois objets de ses vœux et de ses bénédictions.

Plus tard, à la tombée du jour, Moscou s'illumina de mille feux. L'affluence autour du Kremlin ne diminuait pas, et l'empereur, se rendant au Grand-Théâtre avec le césarévitch et la césarevna, allait retrouver le même enthousiasme, les mêmes hourras, les mêmes larmes de joie et d'attendrissement.

Cette soirée fut une touchante ovation.

Quand l'empereur et les nouveaux époux entrèrent dans la loge impériale, tous les assistants se levèrent, en poussant une immense acclamation, qui se renouvela souvent pendant le spectacle. La salle était remplie jusqu'aux cintres par une société d'élite: les dames les plus distinguées, toutes vêtues de blanc et coiffées de fleurs, occupaient les premiers rangs de loges; les autorités civiles et militaires, en grand uniforme, les représentants de la noblesse et du haut commerce se pressaient à l'orchestre et au parterre. L'hymne national fut exécuté, à deux reprises, au milieu des applaudissements.

C'était Moscou, c'était la Russie tout entière qui saluait la famille impériale de Romanoff. Durant cinq jours consécutifs, la population n'eut pas d'autre pensée que d'attendre le passage de l'empereur et de Leurs Altesses impériales, qui visitaient les établissements publics et qui se



montraient sur tous les points de la ville, où ils trouvaient partout un sympathique accueil.

Ces jours-là, les pauvres furent aussi fêtés, en l'honneur des augustes hôtes de Moscou. Le comité de curatelle des mendiants avait décidé que des distributions gratuites auraient lieu, chaque jour, dans quatre réfectoires, où seraient admis quatre cents pauvres. Un bourgeois notable, Strakhoff, ouvrit à ses frais une salle-réfectoire, plus spécialement destinée aux vieux soldats congédiés sans emploi.

Les aumônes de l'empereur et surtout celles du césarévitch et de son auguste épouse vinrent ajouter un nouvel élan à cette émulation de charité. Déjà la corporation des bourgeois, à la nouvelle de la célébration du mariage du grand-duc héritier, avait consacré une somme importante à l'acquittement des dettes de leurs concitoyens les plus nécessiteux ; en outre, on avait formé, par souscription, un fonds suffisant pour l'entretien de vingt-cinq orphelines dans la Maison d'éducation des jeunes filles indigentes.

A Moscou, plus que partout ailleurs, l'attachement des Russes pour la famille impériale se traduisait par des actes de bienfaisance publique. On comprend pourquoi le souverain et les membres de sa famille ne manquaient pas, à leur arrivée dans une ville, de rendre visite aux pauvres en allant visiter les établissements charitables.

Le lendemain de leur entrée à Moscou, le grand-duc héritier et la césarevna visitèrent ensemble l'hospice des Enfants-Trouvés. L'empereur les conduisit ensuite dans les chantiers de construction de l'église du Sauveur, qui commençait à s'élever sous la direction de l'architecte Thon.

Le soir, ils honorèrent de leur présence le bal que la noblesse de Moscou leur offrit dans la salle de son Assem-



blée. Ce bal fut aussi brillant que les plus beaux de la cour à Saint-Pétersbourg, mais il fut surtout animé du bonheur que tous les assistants éprouvaient à voir au milieu d'eux l'empereur et les augustes époux ses enfants.

Le 29, l'empereur, après avoir assisté à la parade du régiment d'instruction des carabiniers, au Khodenskoïe-Polé, alla visiter l'Arsenal et le premier corps des cadets de Moscou. Le césarévitch et la césarevna allèrent, de leur côté, visiter l'École de l'ordre de Sainte-Catherine, celle d'Alexandre et l'Institut des orphelins d'Alexandra.

La famille impériale assista, le soir, à la représentation du Petit-Théâtre, où la bourgeoisie et le commerce s'étaient donné rendez-vous pour rivaliser d'enthousiasme avec celui que la noblesse avait fait éclater à la représentation du Grand-Théâtre.

Ce fut un hourra continu qui ébranlait la salle : le silence ne se rétablit un moment, que pour l'exécution de l'hymne national, après lequel les vivats redoublèrent de telle sorte qu'on n'écouta plus les acteurs.

— Laissez-les faire, disait l'empereur au gouverneur militaire, qui voulait rétablir l'ordre et le silence : nos bons et fidèles sujets de Moscou ne me voient pas tous les jours et ils se dédommagent aujourd'hui. En vérité, je me reproche de ne pas venir plus souvent à Moscou, ajouta-t-il en se tournant vers la césarevna : on y est si bien!

— Depuis notre arrivée, nous avons vu bien du monde dans cette grande et belle ville, reprit la grande-duchesse Marie Alexandrovna, mais il semble que tout ce monde n'a qu'un seul cœur.

En sortant du théâtre, l'empereur, qui était avec son fils et sa belle-fille dans la première voiture, voulut admirer les illuminations qui étaient favorisées par la plus splen-



dide soirée d'été : on vit tout à coup, au milieu de la foule des curieux, paraître les équipages de la cour, qui circulèrent dans les rues étincelantes de mille feux longtemps après minuit, comme pour animer la promenade qui retentissait de joyeuses acclamations.

Le 31 mai, il y eut une grande parade au Khodinskoïe-Polé, où les troupes de la garnison, ainsi que celles cantonnées aux environs de la capitale, défilèrent devant l'empereur, le césarévitch et les princes allemands.

Le soir, Sa Majesté et Leurs Altesses impériales assistèrent au bal donné en leur honneur par le prince Serge Galitsyne.

Le 1er juin, à neuf heures du matin, l'empereur commanda lui-même les exercices des troupes, au Khodinskoïe-Polé. Les spectateurs étaient d'autant plus nombreux, qu'ils venaient faire leurs adieux à l'empereur, qui partait dans la soirée.

Il ne refusa pourtant pas d'accepter l'invitation de la Société des amateurs de Moscou, qui le prièrent d'honorer de sa présence les courses de chevaux trotteurs, qui auraient lieu, dans l'Hippodrome, entre la barrière de Tver et la barrière Presnenkaïa.

A six heures et demie, l'empereur arrivait à l'Hippodrome, avec le le grand-duc héritier, la césarevna et les princes allemands. Ils furent reçus, à l'entrée de la galerie, par l'aide de camp général Neidhardt, remplissant par intérim les fonctions de gouverneur militaire, le comte Strogonoff et le président de la Société, Golokhvastoff.

La population était accourue de tous côtés, moins pour voir les courses que pour saluer l'empereur une dernière fois.

Dès que les augustes invités eurent pris place, le signal



fut donné et quatorze chevaux, de la plus belle race de trotteurs, furent lancés deux à deux dans la carrière.

L'empereur parut s'intéresser à ce spectacle qui était nouveau pour lui : il remarqua la beauté des chevaux, leur élégance, leur force, leur ardeur, surtout la vitesse extraordinaire et la régularité de leur allure. Il s'exprima même avec beaucoup de bienveillance sur le goût des courses de chevaux, qui existaient de longue date chez les Cosaques du Don et qui tendaient à devenir populaires en Russie.

Les courses de Moscou ne se terminèrent qu'à huit heures, et l'empereur continua sa promenade, avec Leurs Altesses impériales et les princes étrangers, dans le parc de Pétrowsky.

Il partit dans la soirée, comme il l'avait annoncé, et voyagea jour et nuit avec une si prodigieuse rapidité, qu'il fit en trente heures le trajet de Moscou à Tzarskoé-Sélo, où il arriva le 2 juin avant midi.

Le césarévitch avait consenti à céder aux prières d'une députation des notables qui lui demandaient de rester quelques jours de plus au milieu des habitants de Moscou.

Le lendemain, à l'occasion de la fête du régiment de dragons qui portait son nom, ce régiment fut réuni, le matin, sur la place du Théâtre. Le grand-duc héritier, suivi du grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar et des princes Émile et Alexandre de Hesse, en uniforme et à cheval comme lui, félicita ce régiment sur sa belle tenue, en passant devant le front des lignes.

Le régiment mit pied à terre pour entendre le service divin qui fut célébré sur un autel de campagne en présence des princes : après la messe, le césarévitch défila la parade à pied, en rendant les honneurs militaires au prince Émile de Hesse ; puis, le régiment étant remonté à cheval, le césarévitch



se mit à sa tête et le fit défiler devant le prince Émile, auquel il rendit les honneurs en qualité de lieutenant feld-maréchal autrichien.

Le même jour, le grand-duc héritier reçut à dîner tous les officiers de ce régiment, et fit distribuer des vivres, de l'eau-de-vie et une gratification en argent aux sous-officiers et soldats.

Le soir, Leurs Altesses impériales et les princes allèrent au bal chez le conseiller privé Nébolsine, maréchal de la noblesse du gouvernement de Moscou.

Depuis le départ de l'empereur, tout l'empressement de la population s'était concentré autour du césarévitch et de la césarevna. Leurs promenades dans la ville, leurs excursions aux environs donnaient lieu à un déplacement perpétuel de la foule qui se portait avec le même élan partout où elle pouvait les rencontrer ou les apercevoir.

La grande-duchesse Marie Alexandrovna avait conquis toutes les sympathies : quelques-unes de ses paroles, dites à propos et accompagnées de son gracieux sourire, s'étaient déjà gravées dans la mémoire du peuple.

La césarevna n'avait pas voulu quitter Moscou, sans visiter le monastère de Saint-Serge, situé à vingt lieues de cette capitale. Elle consacra la journée du 4 juin à ce pieux pèlerinage. Leurs Altesses impériales y arrivèrent avec les princes étrangers, vers midi. Toutes les églises qui font partie du monastère saluèrent leur bienvenue, par le son des cloches.

Le métropolitain de Moscou, entouré de six archimandrites et de toute la communauté, les reçut, aux portes saintes, avec la croix et l'eau bénite ; puis, leur ayant adressé une éloquente allocution, il les introduisit dans la cathédrale de la Sainte-Trinité.



Après les prières d'usage, le césarévitch et son auguste épouse rendirent hommage aux reliques de saint Serge et de saint Nicon; le métropolitain leur donna une image du saint patron du monastère, enrichie d'or, d'argent et de pierreries.

Ils prirent quelque repos dans les appartements qui leur avaient été préparés et ils acceptèrent des rafraîchissements qui les attendaient. Ensuite ils retournèrent à la cathédrale, pour examiner les riches et antiques trésors que renferme la sacristie.

Puis, ils visitèrent les autres églises du monastère, ainsi que l'académie ecclésiastique et la bibliothèque.

Le supérieur de la communauté leur offrit un superbe repas, et resta auprès d'eux pour bénir la table.

Les augustes visiteurs ne quittèrent pas le monastère, sans avoir entendu dans la cathédrale les prières qui furent dites par toute la communauté pour leur santé et leur heureux voyage.

Ils rentrèrent à Moscou, vers dix heures du soir, et se reposèrent le jour suivant, en se bornant à visiter les églises et les palais du Kremlin, où étaient entassés tant de richesses et tant de souvenirs historiques.

Ils partirent ensemble, dans la matinée du 6 juin, suivis des bénédictions de tous les habitants de Moscou, qui accouraient en foule sur leur passage. Les princes de Hesse prirent congé des nouveaux époux, en se promettant de les revoir bientôt en Allemagne.

Le césarévitch et la grande-duchesse Maria Alexandrovna, accompagnés du grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar, retournèrent directement à Péterhoff, où la famille impériale passait quelques semaines de la belle saison : ils y arrivèrent, le 9 juin, très-satisfaits de leur voyage et

très-impatients de faire succéder, aux agitations et aux fatigues du cérémonial, le calme et les douceurs de la vie intime.

La grande-duchesse Marie Nicolaïevna et le duc de Leuchtenberg étaient aussi de retour de leur voyage d'Allemagne ; l'entente la plus cordiale fut prompte à s'établir entre les deux augustes belles-sœurs.

On s'entretint longuement du voyage de Moscou ; l'empereur éprouvait un vif sentiment de plaisir et d'orgueil, en se faisant rendre compte des impressions de surprise et d'admiration, que la césarevna, qui auparavant ne connaissait de la Russie que Saint-Pétersbourg, venait d'éprouver, durant son séjour à Moscou, dans cette antique capitale à la physionomie étrange, mais grandiose et pleine de charmes, dans cette belle et immense ville, couronnée par les coupoles peintes et dorées de ses trois cents églises et dominée à l'horizon par la masse sombre et imposante du Kremlin.

— J'aime Moscou, disait l'empereur avec conviction et enthousiasme, tous les tzars aiment Moscou, tous les Russes doivent l'aimer, comme la ville sainte, comme la ville mère. Saint-Pétersbourg, c'est la ville de Pierre le Grand, c'est l'Europe avec des réminiscences de Venise et d'Amsterdam, de Londres et de Paris. Moscou, la ville de Rurik et des Romanoff, c'est la Russie, c'est Moscou!



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE CCXLIV.





CHAPITRE CCXLVI.

ou province. — Fonctionnaires adjoints à ces chambres domaniales. — Administration cantonale dans chaque cercle ou arrondissement. — Administration communale. — Députés nommés par les paysans pour administrer la commune. — Assemblées communales. — Tribunal de la commune, qui se gouverne elle-même. — La capitation convertie en impôt foncier. — Fraction de terre à cultiver, donnée aux paysans, sur le sol de la commune. — Abus déplorables qui s'étaient introduits dans la perception des revenus domaniaux. — Amélioration de la condition sociale des paysans dans les domaines de la Couronne. — Écoles communales. — Fermes d'enseignement communales. — Écoles spéciales d'horticulture, de viticulture et de séricicnlture. — Banques villageoises. — Reconstruction des villages sur un modèle uniforme. — Assurances contre l'incendie. — Greniers de réserve. — Sages mesures de prévoyance. — Succès extraordinaires obtenus par le ministre des domaines dans ce vaste système de réformes. — Indifférence des seigneurs. — Préjugés et hostilités des paysans. — Conférences intimes de l'empereur et du général Paul de Kisseleff. — Difficultés de l'établissement de la capitation. — Création d'un corps de topographes civils (nkase du 7/19 mars 1838). — Séance de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (13 juin). — Distribution des prix fondés par Paul Demidoff. — Mesurage des différences de niveau de la mer Noire et de la mer Caspienne. — Expédition de Georges Fuss, Sabler et Savitch. — Impossibilité de réunir les deux mers. — Recherches sur les conditions du sol de la Sibérie. — Fouilles à quatre cents pieds sous la couche des glaces éternelles. — L'empereur, accompagné du général d'Adlerberg, visite les travaux de la cathédrale de Saint-Isaac. — Aspect des constructions au milieu des échafaudages. — Voûtes en fer forgé et en fonte remplaçant les voûtes en pierres. — Pose des colonnes monolithes du dôme. — Colonnes de granit aux quatre portiques. — Colonne gigantesque consacrée à la mémoire d'Alexandre Ier. — L'architecte de Montferrand annonce la construction des quatre campaniles. — Visite aux travaux du palais d'Hiver. — L'empereur préoccupé de la fréquence et de la rapidité des incendies en Russie. — Incendie à Riajsk (15 juin 1838). — Réglementation des constructions rurales. — Boulytcheff, bourgeois de Kasan, invente des briques creuses, pour prévenir les dangers du feu. — L'empereur maudit la découverte d'un Suisse, inventeur de balles incendiaires . . . . Pag. 27 à 38.

CHAPITRE CCXLVII.

L'empereur repart pour la Pologne, dans la nuit du 26 juin. — Lettres de l'impératrice contenant des détails sur son genre de vie en Prusse. — Journée passée dans l'île des Paons, avec la famille royale (28 mai). — Départ de Berlin pour les eaux. — Station à Fischbach, chez le prince Guillaume. — Au château de Furstenstein, appartenant au comte de Hohberg. — Charmante position de ce vieux château. — Bonnes nouvelles du césarévitch à la cour de Suède. — Reproches de l'impératrice à la grande-duchesse Marie, qui n'écrit pas assez souvent. — Inquiétudes de la presse étrangère sur une concentration de troupes en Pologne. — L'empereur inspecte les travaux de la forteresse de Dunabourg. — A Kowno, il reçoit des dépêches du Caucase et de la mer Noire. — La flotte russe avait débarqué des troupes sur la côte de Circassie, près de la forteresse de Navaginsky. — La construction des redoutes n'avait pas d'abord rencontré d'obstacles. — Les





le roi. — Concert chez la princesse royale. — Promenade en mer et visite au vapeur russe *l'Alexandrie* (14 juin). — Le césarévitch tient la barre du gouvernail de la chaloupe. — Il fait les honneurs du navire au prince royal et à son épouse. — Le grand-duc assiste, dans le port, aux opérations des sous-officiers levant un plan topographique du terrain. — Excursion à la ferme de Lido, appartenant à la comtesse Piper. — Déjeuner dans cette ferme-modèle. — Musique militaire composée par le prince royal de Suède. — Bal à l'ambassade de Russie, chez le comte Potocki. — Excursion à la fonderie d'Oker, appartenant au baron Warendorf. — Le césarévitch et le prince royal s'embarquent pour traverser le lac Mælar. — Réception à la fonderie. — On coule en leur présence la flèche en fer destinée au clocher de l'église de Riderholm. — Le sculpteur suédois Gœthe. — L'école lancastrienne de la fonderie. — Les princes arrivent le soir au vieux château de Gripsholm. — Superbe collection de portraits historiques. — Départ à bord du bateau à vapeur *Fréja*. — Navigation sur le lac Mælar. — On débarque au château de Drotningsholm (16 juin). — On se rend au château de Rosersberg. — Le roi, la reine et la princesse royale y attendaient les deux voyageurs. — Entretiens relatifs à l'union projetée de la grande-duchesse Marie avec le duc de Leuchtenberg. — Visite au vieux château de Skokloster, appartenant au comte de Brahé, grand-maréchal du royaume. — Collections de ce château, relatives à la guerre de Trente ans. — Ruines de Situgna, ancienne capitale de la Scandinavie. — Le prince Oscar conduit le grand-duc à Upsal, l'Athènes de la Suède. — En sa qualité de chancelier de l'université, il présente au grand-duc les professeurs et les élèves. — Visite à la cathédrale. — Reliques de saint Eric et de sainte Brigitte. — Tombeau de Gustave Wasa. — Les deux princes descendent dans les mines de fer de Dannemora. — Station au tombeau d'Odin. — Procession de l'université d'Upsal. — Retour à Stockholm. — Le grand-duc visite le musée du palais royal. — Souper d'adieux chez la reine. — Départ du grand-duc accompagné du prince royal. — La princesse royale va les attendre à Tollgaren (22 juin). — Les princes traversent Norkœping (23 juin). — S'embarquent sur le lac de Gotha. — Passent la nuit dans la forteresse de Karlsborg. — Visitent le canal et les écluses de Trolhotta. — Arrivent à Gothenbourg. — Montent ensemble sur le vapeur *le Hulfe*, qui doit conduire le césarévitch à Copenhague. — Ils se séparent devant le fort de Vingo. — *L'Hercule* escorte le bateau suédois, à bord duquel est resté le grand-duc. — Arrivée du prince à Copenhague (27 juin). — Il est reçu dans le port par le landgrave Guillaume de Hesse, gouverneur de la ville, et par le comte de Blome, ministre de Danemarck. — Bruits répandus sur un projet d'alliance entre le césarévitch et une princesse de Danemarck. — Accueil cordial fait au grand-duc de Russie. — Il se rend chez le roi Frédéric VI et chez la reine Marie. — Il occupe le palais de Christiansborg. — Réceptions. — Il visite l'Amirauté et les arsenaux. — Il est atteint d'un refroidissement. — Grand dîner en son honneur chez le roi. — Les toasts. — Bal chez le prince Ferdinand. — Le césarévitch empêché d'y assister. — Le médecin craint une maladie grave et veut avertir l'impératrice. — Le grand-duc le lui défend, de peur d'inquiéter sa mère. — Il garde la chambre pendant cinq jours. — Il étudie le musée des antiquités scandinaves du palais de Christiansborg. — Parade et manœuvres des troupes sous ses fenêtres. — Son état de faiblesse et de malaise. — Il s'abstient de paraître aux fêtes de la cour. — Il prend congé du roi et de la famille royale (11 juillet). — Il s'embarque sur *l'Hercule*. — Il descend dans le port de Travemunde. — Il couche à





CHAPITRE CCL.





CHAPITRE CCLI.

L'empereur arrive à Saint-Pétersbourg, vingt-quatre heures avant l'impératrice (9 octobre). — L'étendard impérial arboré sur le palais d'Anitchkoff. — Joie de la population. — Le jour même, l'empereur se montre à cheval dans les rues. — Il va visiter la reconstruction du palais d'Hiver. — Le général Kleinmichel est là pour le recevoir. — Il le conduit dans les chantiers. — L'empereur ne juge pas que les travaux puissent être terminés à l'époque fixée. — Mauvaise humeur de Kleinmichel. — Le général Gothman, directeur des travaux, répond de leur achèvement en temps utile. — Moyens employés pour sécher les plâtres. — Les ouvriers dans une étuve. — Bruits répandus sur les accidents causés par la chaleur excessive. — L'empereur ordonne de veiller sur la vie et la santé de ses sujets. — Il ne veut pas avoir à se reprocher la mort d'un homme. — Le sommeil du comte Orloff. — Moitié lion, moitié marmotte. — Mort du général prince Dmitri Labanoff-Rostowsky (10 septembre 1838). — Son neveu le prince A. Labanoff. — Il refuse de prendre du service dans le gouvernement. — Il se consacre aux lettres et aux arts. — Il demande l'autorisation de rester fidèle à Marie Stuart. — L'historiographe de la reine d'Ecosse. — Mort du lieutenant-général comte de Nostitz. — Nouvelle conspiration découverte en Pologne. — Société secrète des jeunes Polonais. — La plupart des conspirateurs arrêtés. — L'empereur donne l'ordre de ne pas ébruiter l'affaire. — Rescrit adressé à Paskewitch, pour le remercier de ses services (2/14 novembre 1838). — Rescrit au lieutenant-général Klingenberg, directeur du corps des cadets de Paul (12/24 octobre 1838). — La comtesse Worontzoff nommée dame d'honneur de l'impératrice (ukase du 15/27 août 1838) — Décorations accordées au lieutenant-général Raïewsky et au conseiller d'Etat Nikitine. — Le général-major Féderoff, nommé gouverneur-général de la Nouvelle-Russie, en l'absence de Worontzoff. — Le lieutenant-général Staahl, gouverneur-général de Moscou, en l'absence du prince Galitsyne. — Le capitaine de vaisseau Sérébriakoff contre-amiral. — Réceptions d'ambassadeurs à Tzarskoé-Sélo : le baron de Barante, le comte de Rossi, le marquis de Clanricarde et le prince de Hohenlohe-Kirchberg. — Accueil gracieux et amical de l'empereur à l'ambassadeur de France. — Il lui parle du comte de Paris, de la duchesse d'Orléans, et non du roi. — Lord Clanricarde envoyé à la place de sir Milbanke, pour demander des explications sur les affaires de l'Inde. — La Russie et l'Angleterre rivales dans tout l'Orient. — Jalousie et défiance du gouvernement anglais. — La politique anglaise travaille à combattre l'influence russe dans les Indes. — Agents secrets excitant la révolte des Circassiens. — Contrebande de guerre. — Officiers étrangers organisant les insurgés. — Le cabinet de Saint-Pétersbourg s'abstient de se plaindre. — Renforts à l'armée du Caucase. — Blocus des côtes occidentales de la mer Noire. — Pozzo di Borgo avertit son gouvernement des réclamations que le cabinet britannique veut lui adresser au sujet de la Perse et de l'Afghanistan. — Le comte Simonitsch ambassadeur russe à Téhéran. — Witkewitsch, agent russe à Caboul. — Note du comte Nesselrode, à ce sujet, envoyée à Londres le 11 novembre. — La Russie invite la Grande-Bretagne à retirer sa flotte du golfe Persique et à évacuer l'île de Karrak. — Note remise par lord Clanricarde au vice-chancelier, qui répond par celle qu'il avait adressée à Londres. — La discussion ajournée jusqu'à plus ample informé.



CHAPITRE CCLII.



CHAPITRE CCLIII.



la décoration de cette église. — L'empereur se propose d'élever une grande cathédrale à Moscou. — Ce projet remontait à l'année 1812. — Alexandre Ier avait fait préparer les plans par l'architecte Witberg. — Travaux commencés et abandonnés sur la montagne des Moineaux. — L'empereur change la place de l'église projetée. — Nouveau plan par le professeur d'architecture Thon. — Cette église doit être construite au centre de la ville, près du Kremlin. — Ses proportions colossales. — On creuse les fondations au mois de mars 1838. — L'architecte demande huit ou dix ans pour finir son œuvre. — L'empereur désire vivre assez pour réaliser le vœu de son frère Alexandre. — Il fait sans cesse appel aux souvenirs patriotiques de l'an 12. — Il aspire à continuer le règne d'Alexandre Ier. — Le roi de Prusse, dernier représentant de la Sainte-Alliance. — Il envoie un sabre enrichi de diamants au prince Pierre Wolkonsky. — Lettre qu'il lui adresse (Berlin, 19/31 décembre 1838). . . . . Pag. 119 à 128.

CHAPITRE CCLIV.

Voyage du grand-duc héritier en Italie. — Il se dirige vers le lac de Côme. — Il visite le champ de bataille de Rivoli. — Son séjour à Vérone (11 octobre 1838). — A Brescia. — A Bergame. — Il s'arrête à Côme. — Il achève de se rétablir. — Ses promenades sur les bords du lac. — Le conseiller privé Tatystcheff, ambassadeur de Russie près la cour d'Autriche, vient se mettre à ses ordres. — Excursions à Varèse et au lac Majeur. — Visite au comte Borromeo, dans les Iles Borromées. — Au monastère de la Madona del Monte. — A Menaggio, où le duc Bernard de Saxe-Weimar se rencontre avec lui. — Départ de Côme (4 novembre). — Arrivée à Milan. — Le grand-duc au palais de la Villa-Reale. — Le feld-maréchal Radetzki chargé de le recevoir. — L'archiduc Renier, vice-roi de Lombardie, lui fait visite. — Ils vont ensemble au théâtre de la Scala. — Revue des troupes autrichiennes au champ de Mars. — Le césarévitch donne audience aux généraux et officiers. — Il parcourt la galerie de la Brera. — Il visite la Bibliothèque Ambroisienne. — Excursion au monastère de Monza. — Grand dîner chez l'archiduc Renier. — Bal chez le comte de Hartig, gouverneur de Milan. — Le grand-duc admire la cathédrale. — Il quitte Milan pour aller à Venise (10 novembre). — Passage à Crémone, Mantoue, Vérone, Vicence et Padoue. — Le grand-duc visite en détail les fortifications de Mantoue. — Souvenirs du siége de 1799 et de Souvaroff. — L'amiral commandant du port de Venise vient au-devant du césarévitch, à Fusino (14 novembre). — Entrée à Venise par le Grand-Canal. — Débarquement au Palazzo-Reale. — Le patriarche de Venise et les autorités rendent hommage au césarévitch. — Visite aux églises et aux galeries de tableaux. — Promenades en gondole avec le prince Christophe de Lieven. — L'archiduc Frédéric, fils de l'archiduc Charles, envoyé par l'empereur pour faire honneur au grand-duc héritier. — Ils visitent l'Amirauté et le vieil Arsenal. — Attentions dont le césarévitch est l'objet. — Son départ de Venise pour Rome (4 décembre). — Indisposition du prince de Lieven. — Le grand-duc voyage à petites journées. — Station à Ferrare, à Bologne et à Bergame. — Arrivée à Florence (8 décembre). — Le grand-duc de Toscane, Léopold II, l'accueille avec empressement et s'efforce de le retenir. — La santé du prince de Lieven gravement atteinte. — Le grand-duc se hâte de l'emmener à Rome. — Il prétexte sa propre fatigue pour ralentir le voyage. — Passage par



CHAPITRE CCLV.



CHAPITRE CCLVI.



Père envoie saluer le grand-duc. — Audience non officielle au Vatican. — Paroles du pape, qui témoigne de sa sympathie pour le tzar. — Illumination du dôme de Saint-Pierre. — Fêtes du carnaval. — Départ pour Turin (13 février). — Le duc de Modène François IV attend le grand-duc à Massa. — Le prince s'arrête à Carrare. — Son entrée à Gênes (17 février). — Son séjour dans cette ville. — Le gouverneur de Gênes, Paolucci, le conduit à l'Amirauté. — Puis, à bord d'une frégate autrichienne. — Puis, au Grand-Théâtre. — Bal chez le gouverneur de Gênes. — Le grand-duc visite les champs de bataille de Novi et de Marengo. — Son arrivée à Turin (19 février). — Réception que lui fait le roi de Sardaigne. — Le césarévitch fatigué des exercices militaires. — Il visite les établissements publics. — Fête guerrière en son honneur. — Tournoi dans la salle de spectacle du château. — Départ pour Vienne, par Milan, Trévise et Klagenfurth. — Le grand-duc est rejoint à Neustadt par le comte Orloff. — Orloff lui apporte des instructions de l'empereur. — Le conseiller privé Tatystcheff, ambassadeur à Vienne, vient se mettre aux ordres du césarévitch. — Réception du prince à Vienne (3 mars). — Marques de respect de la population. — L'archiduc François, frère de l'empereur, chargé de le recevoir. — Le grand-duc chez l'empereur Ferdinand Ier. — Accueil amical qu'il trouve dans la famille impériale. — Il se rencontre avec son cousin le grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar. — Spectacle au théâtre de la cour. — Dîner chez l'ambassadeur de Russie. — Parade des troupes qui défilent devant le grand-duc. — Ferdinand Ier le nomme chef du 4e régiment de hussards. — Le prince visite l'Académie Joséphine. — Il s'attache, pendant son séjour, à voir les collections d'art et de science. — Représentation de tableaux vivants à la cour (9 mars). — Soirées chez le prince de Metternich et chez le prince de Colloredo. — Le grand-duc en prières devant le tombeau de l'empereur François, dans l'église des Capucins. — Dîner chez l'empereur, concert chez l'impératrice. — Excursion aux champs de bataille d'Aspern, d'Essling et de Wagram. — Arrivée à Munich (16 mars). — Le grand-duc au palais du duc de Leuchtenberg. — Dîner chez la reine, en l'absence du roi. — Représentation de tableaux vivants chez la duchesse douairière de Leuchtenberg. — Départ pour Stuttgart. — Réception du grand duc à la cour de Wurtemberg. — Il assiste au spectacle dans la loge du roi. — Soirée chez le baron de Meyendorff, ministre de Russie. — Séjour à Stuttgart. — Visite à l'Institut d'agronomie pratique. — Dîner à la cour et concert (21 mars). — Pieuse station du prince à l'église gréco-russe, devant la tombe de la reine Catherine Paulowna. — Le grand-duc à Carlsruhe. — Réception que lui fait le grand-duc de Bade. — Parade des troupes. — Dîners, concerts et spectacles. — Départ de Carlsruhe pour la Hollande (25 mars). — Le grand-duc visite les ruines du château d'Heidelberg. — Il s'arrête à Darmstadt, chez le grand-duc de Hesse Louis II. — Réception à la cour grand-ducale. — Il remarque la princesse Marie de Hesse. — Il reste sous le charme de cette première entrevue. — Il en parle souvent dans ses lettres à sa mère. — Il visite les fortifications de Mayence. — Il passe une journée à Bieberich, chez le duc de Nassau. — Ce prince projette le mariage de la princesse Marie avec le grand-duc héritier. — Le césarévitch descend le Rhin jusqu'à Coblentz. — Il visite la citadelle et les forts avec le général prussien Borstell. — Noms donnés à ces forts en souvenir de la coalition de 1813. — Le roi de Prusse donne le nom du grand-duc aux nouvelles fortifications de Coblentz. — Le général Borstell accompagne le grand-duc à Cologne. — Visite à la célèbre cathédrale inachevée de cette ville. — Au fort Saint-Nicolas. — Le césa-



CHAPITRE CCLVII.





CHAPITRE CCLVIII.

Confiance de l'empereur dans son ministre de l'instruction publique. — Multiplication des gymnases et des chaires. — Enseignement des langues orientales à l'université de Kasan. — Statistique des établissements d'instruction publique. — Société secrète qui se forme dans l'université de Saint-Vladimir à Kiew. — Ukase pour la fermeture des cours (9/21 janvier 1839). — Ouvaroff obtient un adoucissement aux mesures de rigueur. — Ukase pour la réouverture des cours universitaires (26 avril/8 mai 1839). — Ouvaroff accepte le titre de membre du conservatoire de l'université de Cracovie. — Le Polonais Komowski, directeur de la chancellerie du département de l'instruction publique, nommé conseiller d'Etat. — L'empereur autorise ses ministres à soutenir leur opinion vis-à-vis de la sienne. — Le comte de Wassiltchikoff tient tête à l'empereur dans les séances du Conseil de l'empire. — Le ministre de l'instruction publique s'efforce de propager la langue russe dans les anciennes provinces polonaises. — Privilèges particuliers de ces provinces attaqués et menacés. — Wassiltchikoff prend leur défense. — Il pose en principe qu'un tzar doit tenir les promesses de ses prédécesseurs. — L'empereur le remercie de lui rappeler son devoir. — Il eût été fier de porter le titre de gentilhomme lithuanien. — Il regrette que le césarévitch, absent, n'ait pu entendre les paroles de Wassiltchikoff. — Il accorde au président du Conseil de l'empire le titre de prince. — Il témoigne son estime et son affection pour ce vieux serviteur. — Son entretien à ce sujet avec le baron Modeste de Korff, nommé secrétaire du Conseil de l'empire. — Il manifeste des inquiétudes sur la santé de Wassiltchikoff. — Symptômes des maladies nerveuses. — Réflexions sur la santé de l'impératrice. — « Elle a l'air de ressusciter. » — Entretiens particuliers de l'empereur et de son ministre Paul de Kisseleff. — Jalousie de Kleinmichel contre le ministre des domaines. — Son intempérance de langue. — Kisseleff liseur de romans; l'empereur curieux de caricatures. — Le principal objet de ces entretiens était l'émancipation des serfs. — Tous les ministres opposés à ce projet, excepté Ouvaroff — L'empereur désire que la question de l'esclavage ne soit jamais posée devant les ministres. — Il est d'avis de procéder par réformes successives. — Kisseleff partage le sentiment de l'empereur. — Il espère arriver à l'abolition du servage sans secousse et sans danger. — L'empereur invite quelques grands seigneurs à améliorer le sort de leurs paysans, en leur donnant des terres. — La comtesse Orloff-Tschemensky affranchit les serfs de ses domaines. — Expédition de l'armée anglaise dans l'Afghanistan.— Les tribus du Caucase soulevées par les agents anglais. — L'aventurier Bell. — Prédications de Schamyl. — Supplique des populations indigenes du Caucase à la reine Victoria. — Protestation contre l'attaque du général Raiewsky. — Organisation militaire des montagnards par des officiers européens — Officiers polonais à la solde de Schamyl. — Révolte de la Grusie. — Véritable cause de cette révolte. — Le gouvernement russe empeche la vente et l'exportation des esclaves circassiens. — L'empereur, par humanité et par religion, se montre très-opposé à ce trafic. — L'embarquement des femmes et des enfants absolument interdit. — Envoi des troupes au Caucase (fin avril 1839). — Elles sont attaquées par la tribu des Ubiques. — Combat sanglant. — Construction des forts et ouverture des routes. — Proclamation du général Raiewsky aux tribus,



CHAPITRE CCLIX.



CHAPITRE CCLX.



CHAPITRE CCLXI.



mille impériale par Cancrine. — L'Exposition est très-supérieure aux précédentes. — L'empereur parcourt les salles et s'entretient avec les exposants. — L'impératrice et la grande-duchesse Marie prennent part à tous les détails de cette visite. — Le duc de Leuchtenberg apprécie les procédés industriels. — Il trouve occasion de faire valoir ses connaissances et son goût pour les arts. — Les vases en malachite du sculpteur Galiotti. — Éloge ingénieux du musée de l'Ermitage. — L'empereur sensible à cet éloge. — Il a honte de ses dessins et de ses aquarelles. — Don d'un sabre au duc de Leuchtenberg. — Souhait de ne jamais se servir de ce sabre. — Aspect général de l'Exposition. — Augmentation du nombre des machines. — Principaux produits de la Russie, bruts et fabriqués. — Exportation des objets de fabrique russe. — Perfection des toiles russes. — Force extraordinaire des cordes de chanvre russe. — Toiles de lin. — La filature mécanique remplace la filature manuelle. — Bonne confection des étoffes de laine. — Les industries de luxe. — Encouragements à l'industrie par les nobles et par les grands personnages. — Principaux exposants. — Fête donnée par l'empereur aux exposants, dans le palais de Péterhoff 23 juin). — Cinq cents invités. — L'empereur et la famille impériale à table avec eux. — Toast de Nicolas à ses convives. — Promenade des invités dans les voitures de la cour. — Spectacle où ils assistent. — Remercîments de l'empereur à Cancrine. — Grande réforme financière dont ce ministre prend l'initiative contre l'agio des monnaies. — Moyens employés jusqu'alors pour empêcher la diminution des monnaies. — Dépréciation du papier fiduciaire. — Causes de cette dépréciation. — Défaut d'équilibre entre le papier et les espèces monnayées. — Augmentation croissante et immodérée des assignations. — Cancrine essaye de rétablir la valeur du papier-monnaie par l'amortissement et par la création d'une monnaie de platine. — Amélioration dans le cours du change. — Le billet ne représente que le quart de sa valeur nominale. — Projet de retirer de la circulation le papier discrédité. — L'empereur recule devant la proposition. — Il l'accepte enfin. — La nation doit supporter la perte des deux tiers de son capital. — Adresse et prévoyance de Cancrine. — Il fait frapper une quantité de monnaie. — Immense réserve de numéraire à la banque impériale. — Manifeste du 1er/13 juillet 1839, qui annonce la réforme financière. — Explications données sur les causes de la variation du taux des monnaies et des billets. — Le rouble d'argent reconnu comme l'unité légale du numéraire. — Cours constant et invariable des assignations de banque : 3 roubles et 50 copecks en papier contre 1 rouble argent. — Le change des assignations à ce taux légal devra se faire désormais aux caisses publiques. — Fixation de la valeur du prêt hypothécaire d'après le nombre des paysans de la terre hypothéquée. — Taux légal de la monnaie de cuivre : 3 copecks et demi de cuivre contre 1 copeck d'argent. — Création d'un nouveau papier-monnaie, décrétée par ukase. — Établissement de la Caisse de dépôt des monnaies d'argent. — Cette Caisse devra émettre en billets la valeur représentative du numéraire déposé sous sa garde. — Le cours légal des anciens billets démonétisés leur donne une valeur fixe. — L'argent reparaît dans la circulation. — Espérances et prévisions de Cancrine, au sujet de la circulation monétaire. — L'empereur est moins confiant à cet égard. — Il craint les Juifs et les Raskolniks, plus dangereux que les faux-monnayeurs. — Manifeste de l'empereur sur la codification des lois militaires (25 juin/7 juillet 1839). — Exposé des travaux relatifs à cette codification. — Lois militaires de la Russie depuis le règlement primitif de Pierre le Grand. — Elles sont réunies et coordonnées systématique-



CHAPITRE CCLXII.



CHAPITRE CCLXIII.

— Le gouvernement chinois interdit cette vente. — L'opium saisi par la douane chez les négociants étrangers. — Le prophète Schamyl chef des insurgés. — Ses préparatifs de guerre. — Polonais à sa solde. — Officiers anglais envoyés au Caucase par leur gouvernement — Comment l'empereur Nicolas explique le rôle de ces officiers. — L'exemple contagieux de La Fayette et de lord Byron. — Croisière russe capturant des bâtiments sous le pavillon britannique — Plan de campagne envoyé aux généraux Grabbe et Ralewsky. — Le but est de s'emparer de Schamyl. — Le traité d'Unkiar-Skelessi tenu en suspens depuis deux ans. — L'empereur de Russie couvre de sa protection le sultan Mahmoud — La France et l'Angleterre appuient ouvertement Méhémet-Ali. — Nouveau conflit imminent entre les Turcs et les Égyptiens. — Le sultan, poussé à bout, n'écoute plus les conseils du tzar. — Note qu'il adresse aux représentants de l'Autriche et de la Russie. — Il donne ordre à Hafiz-Pacha d'attaquer Ibrahim. — Bataille de Nezib (24 juin 1839). — Défaite de l'armée turque. — Mort de Mahmoud (1er juillet). — Son fils Abdul-Medjid lui succède. — Nicolas lui promet l'alliance et l'appui de la Russie. — Méhémet-Ali parle en maître. — Il refuse de restituer la flotte ottomane livrée par le capitan-pacha. — Abdul-Medjid se place sous la sauvegarde des puissances protectrices. — Note collective de ces puissances (23 juillet). — Leur intervention entre les deux adversaires. — Abdul-Medjid donne carrière à ses projets de réforme. — Monument érigé dans la plaine de Borodino, en souvenir de la bataille du 7 septembre 1812. — Départ de l'empereur et du grand-duc héritier (27 août). — Dîner avec le corps des cadets du comte Araktchéieff. — Station au monastère de Savine. — Arrivée au camp de Borodino. — Description du camp. — Le domaine de Borodino acheté par l'empereur, qui en fait don au césaréwitch. — La tente impériale. — Les vétérans et invalides de la bataille de Borodino. — L'empereur inspecte le camp, assiste aux parades et dirige les manœuvres. — Arrivée du duc de Leuchtenberg, du prince Eugène de Wurtemberg, du prince Alexandre des Pays-Bas et de l'archiduc Albert d'Autriche. — Belles revues. — Visites au champ de bataille. — Inauguration du monument (7 septembre). — Ordre du jour de l'empereur. — Disposition des troupes. — Cérémonie religieuse célébrée par le métropolitain de Moscou. — *Te Deum* et prières pour les morts de la bataille. — Salve de sept cent quatre-vingt-douze coups de canon. — Défilé des troupes. — Les régiments de chasseurs de Kasan et de Borodino placés sous les ordres du grand-duc Michel et du grand-duc héritier. — Souvenirs du siége de Brailoff. — Représentation de la bataille de Borodino (10 septembre). — L'empereur reste à cheval pendant huit heures. — Banquet chez le césaréwitch (11 septembre). — Ukase pour l'augmentation de la solde des vieux soldats et officiers qui avaient pris part à la bataille du 7 septembre 1812. — Revue générale (13 septembre). — Exercices du bataillon des gymnastes formé en 1837. — Le docteur Mandileni, instructeur de ce bataillon. — Levée du camp. — L'empereur visite l'hôpital militaire de Mojaisk. — Son entrée à Moscou (14 septembre). — Visite à la chapelle de l'image miraculeuse de Notre-Dame d'Ivere. — Arrivée des princes. — L'empereur à la cathédrale de l'Assomption. — Allocution de S. Em. Philarète. — Visite aux églises et au nouveau palais du Kremlin. — L'empereur inspecte les établissements d'éducation et de charité. — La bienfaisance, prérogative de la couronne des tzars. — Le corps du commerce de Moscou fait élever à ses frais vingt enfants pauvres, en souvenir des fiançailles de la grande-duchesse Marie. — Les frères Pierre et Alexis Alexeleff fondent trois bourses à l'occasion du mariage. — Cérémonie pour la pose de la pre-



CHAPITRE CCLXIV.

CHAPITRE CCLXV.



tembre). — L'armée russe pénètre jusqu'à la retraite du prophète. — L'aoul d'Aschoulgo emporté d'assaut par le général Gallaficheff. — Schamyl parvient à s'échapper avec ses murides. — Il se précipite sur la province de Dscher. — Le colonel Besobrasoff le repousse dans la montagne. — Quelques tribus lesghiennes envoient leur soumission. — Le général Feshy se tient en garde et se borne à occuper la vallée de Chibid — Le khan des Kasi-Kumuches et le sultan David de Ellisni, alliés de la Russie. — Schamyl battu par le colonel Wrangel. — Ce colonel meurt de ses blessures. — Son régiment harcelé et presque détruit par les Lesghiens. — Bons résultats obtenus par le général Grabbe dans le Kouban. — Le Daghestan septentrional semble soumis et pacifié. — Les troupes russes rentrent dans leurs quartiers d'hiver. — Le chef circassien Szamboli attaque les postes de cavalerie cosaque dans les steppes d'Alaron. — Défaite de ces troupes. — Le général Grabbe évacue le Daghestan. — Ravages de la fièvre épidémique en Georgie. — Organisation d'un nouveau corps d'armée en Russie. — Sa réunion à Orenbourg. — Sa composition. — Son chef le général Pérowsky. — Déclaration de ce général annonçant l'expédition de Khiva. — Véritables motifs de cette expédition. — M. de Brunow envoyé à Londres pour remplacer Pozzo di Borgo. — Ce vieux diplomate avait demandé sa retraite. — Brunow propose aux puissances de reconnaître tacitement le traité d'Unkiar-Skelessi. — Les cabinets des Tuileries et de Saint-James s'y refusent formellement. — Le protectorat exclusif de la Russie en Orient repoussé par la France et l'Angleterre. — Maladie de la grande-duchesse Olga (décembre 1839) — Son état désespéré. — Le médecin en chef de la cour, Markouss, conserve quelque espoir. — L'impératrice au chevet de sa fille. — Douleur de l'empereur. — Crise heureuse, la malade est sauvée. — L'écrin de perles fines. — Convalescence de la grande-duchesse. — L'empereur la force à prendre de la nourriture. — Obéissance à l'empereur. — Parure de bal. — Mort de l'ancien ministre de la justice Dmitri Daschkoff (8 décembre 1839). — Sa veuve, fille du prince Wassiltchikoff. — Eloge de Daschkoff. — La devise des Montmorency et celle du prince Wassiltchikoff. — Le conseiller privé Bloudoff, nommé président du département de la législation et suppléant de Paskevitch au département des affaires du royaume de Pologne. — Le secrétaire d'Etat comte Panine, ministre de la justice. — Balugiansky, Protassoff, Tanéïeff et Longuinoff, créés sénateurs (ukases du 31 décembre 1839/12 janvier 1840 et du 1er/13 janvier 1840). — L'empereur veut que le césarévitch suive les travaux du Conseil de l'empire, pour apprendre son métier d'empereur. — Wassiltchikoff demande un ukase annonçant l'entrée du grand-duc héritier au Conseil de l'empire. — L'empereur préfère son admission pure et simple comme simple assistant aux délibérations. — Le lundi, jour néfaste selon un vieux préjugé russe. — Séance extraordinaire pour la réception du césarévitch (5 décembre). — Il est introduit dans l'assemblée par le grand duc Michel. — L'empereur lui montre sa place. — Le césarévitch représente l'empereur . . . . Pag. 309 à 322.

CHAPITRE CCLXVI.

Émotion produite en Pologne par l'ukase du 5/17 juillet 1839. — L'empereur accusé d'avoir travaillé à la rentrée des grecs-unis dans l'Église russe. — Les évêques lithuaniens accusés d'être ses complices. — L'évêque Joseph voué à



l'exécration. — Prétendue persécution contre le catholicisme romain. — Les Polonais peu sympathiques néanmoins pour la communion des grecs-unis. — Rome donne le signal des protestations. — Les grecs-unis séparés de l'Église-mère depuis le concile de Florence, en 1439, c'est-à-dire depuis quatre siècles. — Allocution du pape dans le consistoire secret du 22 novembre 1839. — Le Saint-Siége espère encore obtenir quelques concessions de la part de l'empereur Nicolas. — Notes échangées entre les deux cours. — Réponse péremptoire de la chancellerie impériale au sujet de la question des grecs-unis. — Réponse évasive à l'égard de l'Eglise de Pologne. — L'empereur se déclare protecteur de tous les cultes. — Toutes les religions pratiquées en Russie ont un clergé payé par l'Etat. — Les cent cinquante prêtres du culte de Lama. — Rigueurs des évêques grecs-unis de la Lithuanie et de la Russie-Blanche. — Obstacles opposés à la circulation des bulles apostoliques en Pologne. — L'administration combat seulement la prédominance du catholicisme. — Rétablissement de l'université de Varsovie. — Ukase à ce sujet (20 novembre/2 décembre 1839). — Le général-major Okuneff nommé curateur de l'arrondissement de l'instruction publique de Varsovie. — But politique de cette fondation. — Décret d'amnistie relatif à l'insurrection de Pologne (25 janvier 1840). — Conditions expresses de cette amnistie. — Individus compromis et cachés depuis huit ans. — Premières nouvelles de l'expédition de Khiva. — Froid de 32 degrés. — Marche à travers des steppes couvertes de neige. — Le corps expéditionnaire se repose dans le poste-refuge de l'Emba. — Le fort d'Ak-Boulak attaqué par les Khiviens. — Belle défense de la garnison. — Le capitaine Yéroleïeff escorte un convoi pour le ravitaillement du fort. — Il est entouré d'ennemis pendant vingt-quatre heures. — Il leur résiste et les met en déroute. — Pérowsky espérait entrer dans le Khiva au commencement de février. — Bruits sinistres qui circulent sur son expédition. — L'entreprise jugée insensée et inutile. — On prévoit un désastre pareil à la retraite de l'armée française en 1812. — L'Angleterre offre son intervention auprès du khan de Khiva. — Le khan accepte toutes les conditions que lui imposait le tzar. — Le gouvernement britannique craignait l'occupation de Khiva par une armée russe. — La guerre de la Chine exigeait la neutralité de la Russie. — Les intérêts anglais amènent un rapprochement entre la Russie et l'Angleterre. — Habiles manœuvres du baron de Brunow à la conférence de Londres. — Note de Nesselrode à lord Palmerston sur les dispositions amicales de l'Angleterre. — Conséquences du voyage du césarévitch à Londres. — La France représentée à Londres par le général Sébastiani. — Ses efforts en faveur de Méhémet-Ali. — L'empereur peu sympathique au vice-roi d'Egypte. — Il le considère comme un sujet rebelle. — Il l'accuse d'agir comme les révolutionnaires. — Sébastiani inspiré et dirigé par Louis-Philippe. — Confiance du roi des Français dans l'alliance anglaise. — Sacrifices qu'il fait pour maintenir cette alliance. — Il croit la paix de l'Europe assurée à ce prix. — Changement de politique de Louis-Philippe. — Il affecte de se détacher de l'Angleterre. — Il aspire à devenir un arbitre suprême entre les peuples européens. — Il s'exagère les résultats des armes françaises en Algérie et de la prise de Saint-Jean d'Ulloa. — Son discours à l'ouverture des Chambres (23 décembre 1839). — Le duc de Noailles déclare que l'allié naturel de la France en Orient est l'empereur de Russie. — Nicolas très-irrité contre Louis-Philippe. — Il le considère comme un antagoniste personnel. — Il est résolu à le rejeter en dehors du concours européen. — Brunow, dans les conférences de Londres, s'attache à détruire le crédit de Sébastiani. — L'influence



CHAPITRE CCLXVII.



CHAPITRE CCLXVIII.



(mai). — Le commandant Podgoursky tué, avec le lieutenant Yakovleff. — L'ennemi repoussé. — Attaque du fort Abinsky (7 juin). — Les Tcherkesses pénètrent dans le fort. — Le colonel Wessélowsky à la tête de quarante soldats. — Le père Ivanoff, aumônier, les bénit. — Le tambour Ivan Zodorojny bat la charge. — L'ennemi est délogé et mis en fuite. — Nombre des morts. — La bravoure russe célébrée par les Circassiens. — Leurs chants nationaux sur ces combats héroïques. — On apprend par eux le beau dévouement d'Archix Ossipoff. — Récompenses accordées par l'empereur aux officiers et soldats survivants, ainsi qu'aux familles des morts. — Enquête sur la défense du fort Michel. — Ordre du jour du ministre de la guerre pour perpétuer le souvenir d'Atchix Ossipoff (8/20 novembre 1840). — L'appel du mort dans le régiment Tenguinsky. — L'empereur s'applique à exciter l'émulation patriotique. — Tables de marbre noir dans les chapelles des écoles militaires, avec les noms des éleves morts au champ d'honneur. — Cette noble idée est attribuée à l'aide de camp général Soukhozanet. — C'est lui qui en fit la première application à l'Académie impériale militaire. — Ukase que l'empereur lui adresse au sujet de cette Académie (14/26 avril 1840). — Difficulté d'établir les tables commémoratives dans le premier corps des cadets. — Recherches dans les archives publiques et particulières. — L'empereur approuve le choix que le césarévitch avait fait d'une épouse. — Il autorise ses fiançailles avec la princesse Marie de Hesse. — Il regrette de ne point l'accompagner en Allemagne. — L'impératrice retenue aussi par les couches prochaines de la grande-duchesse Marie. — Départ du grand-duc héritier pour Darmstadt (17 mars 1840). — Le conseiller d'État Chambeau, secrétaire des commandements de l'impératrice, placé auprès de lui. — Le césarévitch se rend à Varsovie par Dunabourg. — Il y arrive le 22 et descend au palais du Belvédère. — Réceptions officielles. — L'évêque Antoine à la tête du clergé catholique. — Visite aux établissements publics — Départ pour Dresde (27 mars). — Quarante-huit heures passées dans la famille du roi de Saxe. — Visite des curiosités de la ville et des musées. — Arrivée à Berlin (1er avril). — Le roi de Prusse sérieusement malade. — Le césarévitch se rend à la cour de Saxe-Weimar. — La grande-duchesse Marie Paulovna très-favorable à son mariage. — Séjour à la cour grand-ducale de Darmstadt. — Bonheur de la vie intime. — Intelligence de deux cœurs et de deux esprits. — Accouchement de la duchesse de Leuchtenberg (9 avril). — Sa fille Alexandra reçoit le titre d'Altesse impériale par ukase. — Fiançailles du grand-duc héritier avec la princesse Marie (16 avril). — Son aide de camp le prince Bariatinsky en apporte la nouvelle à Saint-Pétersbourg. — Cette nouvelle est annoncée par une salve de cent un coups de canon. — Lettre du secrétaire d'Etat Chambeau sur la cérémonie des fiançailles. — Rescrit que lui adresse l'impératrice, en lui faisant don d'une tabatière à portrait (8 mai). — Ces fiançailles devaient être renouvelées en Russie, selon le rite grec orthodoxe. — L'impératrice impatiente de voir sa bru. — Les médecins lui conseillent d'aller à Ems. — L'empereur, après s'être abouché avec le comte de Ficquelmont, ambassadeur d'Autriche, se décide aussi à faire une courte absence. — L'impératrice se propose d'aller rendre visite à son père malade. — Le vice-chancelier reste muni d'instructions pour diriger les affaires à Londres et à Constantinople. — L'empereur établit sur des regles fixes les devoirs des adjoints de ministre (ukase du 20 avril/2 mai 1840). — Nécessité de repos pour les ministres en congé. — Cancrine, Panine et Paul de Kisseleff vont passer la belle saison en Allemagne. — Le conseiller privé Vrontchenko, adjoint du ministre des finances



CHAPITRE CCLXIX.



CHAPITRE CCLXX.



CHAPITRE CCLXXI.



du comte Henri Rzewuski sur les croix du maréchal. — Prodigalités de Paskewitch. — Son amour de l'argent n'est pas platonique. — Il a toujours des dettes. — L'empereur lui fait don de la terre de Dembsine en Podlachie. — Cette terre prend le nom de Bourg-Ivanovski. — Conversation de l'empereur avec le maréchal. — Un mot cruel du comte Henri Rzewiski. — Statistique des centenaires de l'empire relevée par l'empereur. — Félix Rinkiewicz, soldat polonais, mort à Varsovie âgé de cent vingt-trois ans. — Un vieillard de cent quarante-quatre ans dans le gouvernement d'Orel. — Le général prince Scherbatoff, président du comité des invalides, à la place du général Kaptsévich. — L'empereur veut établir un hospice pour les soldats centenaires. — Les faux centenaires de Pologne. — Progrès de la population dans ce royaume. — Familles de vingt à vingt-quatre enfants. — Les jumeaux sont moins rares en Russie. — Une femme du bourg de Zagradrovka accouche de quatre enfants. — Arrivée de l'empereur à Varsovie (28 août). — Le césarévitch le quitte pour aller au-devant de sa mère. — L'impératrice revient des eaux d'Ems avec la grande-duchesse Olga. — La princesse Frédéric des Pays Bas, sa sœur, et le prince royal de Prusse, son frère, l'accompagnent à Coblentz et à Cologne. — Leur séparation. — L'impératrice voyage incognito sous le nom de comtesse Znamensky. — Elle va chercher la princesse de Hesse à la cour de Darmstadt. — Leur passage à Fulde et à Gotha. — Station à la cour de Saxe-Weimar. — A Naumbourg. — A Dresde. — A Gorlitz. — Arrivée au château de Fischbach (15 août). — Le roi de Prusse et le prince Albert viennent y rejoindre les voyageurs. — La grande-duchesse Marie et le duc de Leuchtenberg s'y rencontrent aussi. — Le prince Charles de Hesse et le prince Charles de Prusse complètent la réunion de la famille. — La princesse Marie de Hesse comblée d'égards. — Les adieux de Fischbach. — Départ de l'impératrice et des fiancés pour Varsovie. — Voyage pénible à cause de la chaleur. — L'empereur s'impatiente de ces retards. — Après avoir inspecté la forteresse de Novo-Georgiewsk, il reçoit avis de la prochaine arrivée de l'impératrice. — Il part pour aller au-devant d'elle. — Il la rejoint entre Krosniewica et Klodova. — On lui présente sa belle-fille « sur la grande route. » — Il s'explique les lenteurs du voyage. — Il oublie à son tour qu'on lui fait faire seulement quatre lieues à l'heure. — Station à Lowicz. — Le temps devient pluvieux. — Préparatifs de l'entrée solennelle à Varsovie. — Enthousiasme des spectateurs. — Grande réception au palais Lazienski. — Les dames polonaises en costume russe. — La pluie retarde les réjouissances publiques. — Exercices des troupes (7 septembre). — L'impératrice et la princesse de Hesse visitent les établissements de bienfaisance. — Départ de Varsovie. — Lenteurs du voyage. — Repos à Dunabourg. — Arrivée à Gatchina. — Le régiment des hussards du césarévitch escorte Leurs Majestés. — L'empereur et ses fils escortent la voiture de l'impératrice. — Arrivée a Tzarskoé-Sélo. — Les élèves du lycée impérial formant la haie. — Entrée solennelle à Saint-Pétersbourg (20 septembre). — Formation du cortége. — Voiture de gala de l'impératrice. — Son escorte impériale. — Empressement de la population. — Portrait de la princesse Marie, par Lafosse, d'après Hartmann. — Cérémonie religieuse à la cathédrale de Kasan. — Marche du cortége. — Réunion des invités au palais d'Hiver. — *Te Deum* dans la chapelle. — L'archiprêtre Mouzowsky, confesseur de Leurs Majestés. — Etat de la question d'Orient. — La Russie semble faire abandon de son protectorat. — Vaisseaux russes dans le port de Constantinople. — Proclamation d'Abdud-Medjid. — Méhémet-Ali refuse les propositions du sultan. — Son fils Ibrahim ne



CHAPITRE CCLXXII.



Newsky. — Inauguration de la grille destinée à protéger la maison des Orphelins d'Alexandre. — Testament de Paul Demidoff et legs charitables qu'il renferme. — Le fils du défunt, Anatole Demidoff, sanctionne ces legs et les augmente. — Son mariage avec la princesse Mathilde, fille du roi Jérôme Bonaparte. — La princesse offre à la curatelle des mendiants de Saint Pétersbourg un don de douze mille roubles pour les pauvres honteux. — Elle assigne une somme pour la fondation d'un hospice aux mines de Nijné-Tahil. — Heureux efforts de la curatelle des mendiants, sous la présidence du général Troubetskoi. — La mendicité presque incorrigible en Russie. — Création des salles d'asile et des maisons de refuge. — Loterie en faveur de la curatelle des mendiants. — Ukase de l'empereur au prince Troubetskoi, qu'il félicite de ses soins pour l'extinction de la mendicité (29 novembre/11 décembre 1840). — Les fiançailles du grand-duc héritier fixées au 18 décembre. — Grands bals à la cour. — Le duc de Leuchtenberg et la grande-duchesse Marie encore absents en Bavière. — Casimir Périer nommé premier secrétaire de l'ambassade de France. — Sa présentation à l'empereur — Contraste de son caractère avec la politesse du comte Esterhazy, attaché à l'ambassade d'Autriche. — L'empereur regrette l'absence du baron de Barante. — Réplique cassante du premier secrétaire d'ambassade. — L'Allemagne commence à se fatiguer des provocations de la France. — Tous les journaux français poussent à la guerre. — La Russie, la Prusse et l'Autriche sont prêtes. — Convention entre la Russie et l'Autriche pour la navigation du Danube (25 juillet). — Cérémonie de la confirmation de la princesse Marie de Hesse. — Sa famille représentée seulement par son frère Alexandre. — Cérémonie des fiançailles. — Les invités au palais. — Marche du cortége impérial dans les appartements. — Les fiancés à la chapelle. — Les anneaux sur l'autel. — Echange des anneaux par l'impératrice. — *Te Deum* et prières pour la famille impériale. — Absence de la grande-duchesse Hélène, motivée par la maladie de sa fille Élisabeth. — Grand banquet dans la salle de Marbre. — Service de la table. — Les toasts salués par l'artillerie. — Bal dans la salle Blanche. — Félicitations générales aux fiancés. — Manifeste de l'empereur annonçant la conversion de la fiancée à la foi orthodoxe, en même temps que les fiançailles (6/18 décembre 1840). — Nombreuses nominations dans l'armée. — La princesse Anne Dolgorouky nommée demoiselle d'honneur de la princesse de Hesse. — Mademoiselle Cancrine, demoiselle d'honneur de l'impératrice. Pag. 413 à 426.

CHAPITRE CCLXXIII.

Cancrine de retour d'un voyage à l'étranger. — Succès de l'emprunt conclu par ses soins avec la maison Hope, d'Amsterdam (17 septembre 1840). — Motifs de cet emprunt. — Ses conditions. — Le taux d'émission est bientôt dépassé. — Manœuvres des faiseurs d'affaires à la bourse de Saint-Pétersbourg. — Ces tentatives d'agiotage réprimées par un simple avis du ministère des finances. — Le cours du rouble d'argent ramené au taux légal. — Perturbation causée par ces tripotages. — Raréfaction du numéraire. — Ukase pour l'émission d'une nouvelle monnaie de cuivre (6/18 septembre 1840). — L'ancienne monnaie de cuivre reste dans la circulation. — On renonce à la monnaie de platine. — Ce métal reste affecté aux usages de l'industrie. — Inquiétudes du grand-duc Michel sur la santé de sa fille Élisabeth. — Tendresse de ce prince pour ses enfants. — Son



médecin James Wylies s'efforce de le rassurer. — Pressentiments d'un père. — Horoscope du médecin. — Jubilé cinquantenaire de James Wylies. — Célébration de ce jubilé. — Présents offerts à ce vieux médecin anglais. — Le docteur prussien Mandt nommé médecin ordinaire honoraire de l'empereur. — La médecine expectante et préventive du docteur Mandt. — Irritation sourde de la société russe contre la France. — Louis-Philippe accusé d'avoir réveillé les idées de guerre générale. — Les armements continuent en France. — Comment le ministère Guizot les explique. — Retour triomphal des cendres de Napoléon à Paris. — La France aspire à reprendre ses frontières du Rhin. — On apprend que le duc d'Orléans avait fait tracer le plan des fortifications de Paris, à la nouvelle du traité de la quadruple alliance. — Ce plan revu et complété par le général Dode de la Brunerie. — La Chambre des députés vote son exécution. — La Confédération germanique s'impose des sacrifices pour se préparer à la guerre. — Augmentation des fortifications de Rastadt et d'Ulm. — Les puissances allemandes se coalisent contre la France. — L'empereur Nicolas se contente des résultats obtenus par la quadruple alliance. — Le vice-roi d'Egypte menacé de déchéance. — Le port d'Alexandrie bloqué par le commodore Napier. — Le sultan prêt à se venger de l'ennemi de son père. — L'Angleterre mal disposée pour Méhémet. — La France impuissante. — Nicolas a pitié du pacha d'Égypte. — Il intervient en sa faveur. — Le sultan pardonne à son vassal. — Augmentation des armées et des flottes de la Russie. — Formation de l'armée de réserve. — Mise à exécution de l'ukase du 11/23 septembre 1834. — Cinq cent mille hommes en congé illimité. — Mouvements de troupes en Pologne. — Corps d'armée au camp de Kalisz — Turkull, ministre secrétaire d'Etat du royaume de Pologne, au comité des ministres. — Le comte Rehbinder, secrétaire d'Etat du duché de Finlande, admis dans le même comité. — Mort de Matchenko, membre du Conseil de l'empire. — Rehbinder, le maître de la cour Pérowsky et le conseiller privé Boutourline nommés membres du Conseil de l'empire. — Le prince Alexandre Galitsyne, chargé de recevoir et d'examiner les pétitions adressées à l'empereur. — L'empereur lui donne pleins pouvoirs. — Mort du comte Rehbinder (8 mars 1841). — Mort du prince Basile Troubetskoï (8 mars). — Son éloge. — Le général Benkendorff nommé à sa place président de la curatelle des prisons. — Mort de la princesse Tatiana Galitsyne, femme du gouverneur militaire de Moscou (8 février). — Ses obsèques. — La voix des pauvres. — Ses amis fondent une école de quartier portant son nom. — L'empereur s'inscrit sur la liste des souscripteurs. — Il prend possession de son grand cabinet au palais d'Hiver. — Description de ce cabinet. — Séances du soir qui s'y tiennent. — Statuettes en plomb représentant les uniformes de l'armée. — Tableaux militaires de Ladurner et de Kruger. — Portrait de Pierre le Grand. — Le portrait de Catherine absent. — Opinion de Nicolas sur cette impératrice. — L'empereur décide ses alliés à retirer leurs troupes du territoire de Cracovie. — Départ des troupes autrichiennes (12 février 1841). — L'État de Cracovie rendu à lui-même. — On attribue l'évacuation à des démarches de l'Angleterre. — Nicolas avait seul réclamé le maintien des conditions du traité de Vienne. — Le comte de Saint-Aulaire ambassadeur de France à Londres. — Il travaille à faire rentrer la France dans le concert européen. — Les représentants des puissances penchent à renouer de bonnes relations avec la France. — Le baron de Brunow s'y oppose. — M. Guizot demande une réparation courtoise. — Lord Palmerston consent à une démarche de courtoisie. — Brunow demande la clôture de la conférence de



Londres. — La question d'Orient encore en suspens. — La flotte turque restituée. — La Syrie évacuée. — Le sultan offrant à Méhémet l'Egypte héréditaire. — Tergiversations de Méhémet-Ali conseillé par la France. — L'empereur de Russie menace de faire revivre le traité d'Unkiar-Skelessi. — Lord Palmerston invite M Guizot à reconnaître les faits accomplis et à mieux inspirer le pacha d'Egypte.— L'Angleterre satisfaite des conséquences du traité du 15 juillet 1840. — Ses projets pour l'ouverture d'une voie de communication entre l'Europe et l'Asie. — La guerre de l'Opium. — Discours de la reine Victoria à l'ouverture du Parlement. — La Chine refuse de céder aux *barbares*. — L'opinion publique se prononce sur les procédés de l'Angleterre à l'égard des Chinois. — Les hommes d'Etat justifient la guerre de l'Opium. — Causes économiques de cette guerre. — Nécessité de conserver le numéraire d'argent en Europe. — Le gouvernement russe met l'humanité et la justice au-dessus de l'économie politique. — Ukase adressé au Sénat-dirigeant pour interdire le commerce de l'opium en Chine (12/24 avril 1841). — Accroissement de la consommation du thé en Russie. — Produits de l'industrie nationale acceptés comme marchandises d'échange. — Quantités de thés passant par la douane de Kiatkhta. — Le commerce anglais forcé de recourir à l'intermédiaire du commerce russe. . . Pag. 427 à 444.

CHAPITRE CCCLXXIV.

Interdiction de la sortie des métaux précieux en Russie. — Le Conseil de l'empire cherche les moyens de conserver dans les mains du gouvernement les matières d'or et d'argent.— Ukase du Sénat-dirigeant pour l'échange des lingots contre billets de circulation à la Caisse de dépôt (10/22 février 1841). — Cet ukase maintient le taux légal du rouble d'argent. — Cancrine s'efforce de retenir le numéraire dans le pays. — Il s'élève contre l'abus des voyages à l'étranger. — Ukase du Sénat-dirigeant sur les passe-ports (20 août/2 septembre 1840). — Malgré l'augmentation du prix des passe-ports, les voyages deviennent plus fréquents. — Ukase de l'empereur pour quadrupler le droit à payer par individu, sans excepter les gens de service. — Cancrine veut restreindre les passeports à de simples permissions temporaires. — L'empereur prend la défense des voyages à l'étranger. — Le comte Ouvaroff continue à vouloir propager l'éducation russe. — Il propose d'étendre cette éducation en Pologne. — L'empereur ne juge pas le moment favorable. — On ne l'accuse que trop de *russifier* la Pologne. — Il accorde seulement un don de livres pour former une bibliothèque publique à Varsovie. — Il est d'avis de multiplier plutôt les écoles militaires en Pologne. — Paskewitch partage cet avis. — La noblesse lithuanienne se cotise pour créer un corps de cadets à Brzesc-Litewski. — Ukase de l'empereur à l'adjudant général prince Dolgorouky, gouverneur militaire de Wilna, en lui envoyant des rescrits à la noblesse polonaise (22 mars/2 avril 1841). — Rescrit impérial à la noblesse de Wilna, de Grodno, de Belostok et de Minsk, au sujet de la création du corps des cadets d'Alexandre à Brzesc (23 mars/4 avril 1841.— Ouvaroff fait la guerre aux précepteurs étrangers.— Il cherche à élever le niveau des études pour faire des précepteurs russes. — Le collége Richelieu à Odessa. — Méthode d'enseignement des abbés Nicolle et Salandre. — Ukase impérial qui autorise les élèves sortant de ce collége avec un bon certificat, à devenir instituteurs (septembre 1840). — Création de divers établissements d'éducation profes-



sionnelle. — Écoles agronomiques du ministère de l'intérieur. — Ouverture de l'école agronomique d'Orscha (27 avril 1840). — La Société économique fondée par Catherine II. — L'Institut technologique encouragé par le ministère des finances. — Faveurs accordées aux élèves de cet institut, dans l'intérêt des manufactures. — Écoles spéciales créées à Cronstadt et à Sébastopol pour des infirmiers et des élèves pharmaciens de la marine. — Le ministre des domaines ajoute au corps forestier une section pour former des ingénieurs et des topographes civils. — Le duc de Leuchtenberg fait approuver par l'empereur la fondation d'une école d'architecture. — Critique de l'architecture italienne à Saint-Pétersbourg. — L'impératrice multiplie les établissements pour l'instruction des demoiselles nobles appartenant à des familles pauvres. — Institut de demoiselles nobles à Tiflis, créé par ukase du Sénat-dirigeant (22 mai/3 juin 1840). — Autre institut de demoiselles nobles fondé par ukase impérial à Pepenberg, près de Mohilew. — Écoles de districts pour l'instruction gratuite des filles du peuple. — Création des curatelles de ces écoles, par décision de l'empereur (16/28 décembre 1840). — Nomination de curatelles honoraires parmi les bienfaitrices de ces établissements. — Développement de l'administration des instituts placés sous la direction de l'impératrice. — L'empereur la loue d'avoir si bien profité des leçons et de l'exemple de la feue impératrice Marie. — Le mariage du grand-duc héritier est fixé au 28 avril. — Les fiancés préparés à cette union par une charmante intimité. — La princesse Marie de Hesse instruite dans la religion grecque orthodoxe. — Elle apprend la langue russe. — La grande-duchesse Marie retenue en Bavière par l'état de sa santé. — Arrivée à Saint-Pétersbourg des grands-ducs héréditaires de Hesse et de Saxe-Weimar, et du prince Émile de Hesse-Darmstadt. — Le grand-duc de Hesse s'était excusé d'assister au mariage de sa fille. — Il se fait remplacer par le grand-duc héréditaire, par son fils Alexandre et par son frère le prince Emile. — Les princesses de Hesse-Darmstadt empêchées par la saison. — Difficultés et dangers d'un voyage à l'époque du dégel. — Le prince royal de Prusse arrive le 24 avril. — Célébration du mariage du césarévitch et de la princesse de Hesse. — La foule dans les rues. — Les équipages et les toilettes. — Les invités au palais d'Hiver. — Marche du cortége impérial dans les appartements. — Ordre du cortége. — Costume du grand-duc héritier. — Costume de la princesse de Hesse. — La famille impériale et les princes étrangers. — L'empereur conduit les fiancés à leur place. — Formule ajoutée aux prières pour la famille impériale. — Couronnes tenues sur la tête des époux. — *Te Deum*. — Salve de cent un coups de canon. — Le banquet. — Service des tables. — Concert pendant le repas. — Les toasts. — Bal dans la salle Saint-Georges. — Manifeste de l'empereur, annonçant la célébration du mariage (16/28 avril 1841). — Ukase du même jour donnant à l'épouse du césarévitch les titres de *césarevna* et de *grande-duchesse*. — Délivrance des prisonniers pour dettes. — Manifeste d'amnistie. — Différentes catégories d'amnistiés. — Conditions formelles de l'amnistie. — Les Polonais compromis dans l'insurrection de 1830 semblent exclus de l'amnistie. — Lettres de grâce particulière accordées à des Polonais. — Elèves de l'Ecole militaire polonaise amnistiés. — Leurs noms enregistrés dans la *Gazette officielle de Pologne*. — Le césarévitch demande à son père l'amnistie pleine et entière. — L'empereur la promet. — Paskewitch s'y oppose. — Avis officiel annonçant l'application du manifeste d'amnistie aux Polonais (15 juin 1841). — Faveurs répandues à l'occasion du mariage du césarévitch. — Prodigieuse distribution de grades,

CHAPITRE CCLXXV.



visite les travaux du Kremlin. — Restauration du palais Granovitaia et des appartements des tzarines. — Il se rend au palais Pétrowsky. — Le césarévitch et la césarevna partis de Tzarskoé-Sélo le 21 mai. — Leur séjour à Novogorod. — L'évêque de Staraia-Roussa les reçoit à la cathédrale de Sainte-Sophie. — Hommages des bourgeois de la ville. — Les hauts fonctionnaires à la table du grand-duc. — Réceptions officielles. — Dons aux pauvres de Novogorod. — Entrée solennelle à Moscou (26 mai). — Aspect de la rue Tverskaia. — Empressement des spectateurs. — Calme et bon ordre de la foule. — Déploiement des troupes. — L'empereur, avec sa suite, se rend à cheval au-devant du césarévitch et de son épouse. — Leur arrivée à la barrière de Tver. — Équipage de la césarevna. — Marche du cortége jusqu'à la cathédrale de l'Assomption. — Le métropolitain Philarète reçoit les augustes époux. — Son allocution à l'empereur. — La césarevna conduite par l'empereur à la cathédrale du Saint-Archange. — Leur réception au palais Granovitaia. — Joie de la population. — Illumination de la ville. — L'empereur et les nouveaux époux au Grand-Théâtre. — Fêtes de Moscou. — Les pauvres ne sont pas oubliés. — Distributions de vivres. — Le bourgeois Strakhoff ouvre un réfectoire pour les vieux soldats. — Aumônes des nouveaux époux. — La corporation des bourgeois délivre les prisonniers pour dettes. — Souscription pour l'entretien de vingt-cinq orphelines dans la Maison des jeunes filles indigentes. — Visite à l'hospice des Enfants-Trouvés. — L'empereur inspecte les travaux de l'église du Sauveur. — Bal offert par la noblesse. — Parade des carabiniers au Rhodenskoie-Polé. — L'empereur visite l'Arsenal et le corps des cadets. — Les nouveaux époux visitent les établissements charitables. — Représentation de gala au Petit-Théâtre. — Enthousiasme des assistants. — Émotion de l'empereur. — Une population qui n'a qu'un cœur. — Promenade des équipages de la cour dans les rues illuminées. — Grande parade et défilé devant l'empereur (31 mai). — Bal chez le prince Serge Galitsyne. — Exercices des troupes (1er juin). — L'empereur accepte l'invitation de la Société des amateurs de chevaux de Moscou. — Il est reçu, avec les nouveaux époux et les princes, à l'Hippodrome, par le président de la Société, Golokhvastoff. — L'empereur s'intéresse beaucoup aux courses. — Son départ et son retour à Tzarskoé-Sélo (3 juin). — Les nouveaux époux et les princes passent quelques jours de plus à Moscou. — Fête du régiment des dragons du césarévitch. — Le grand-duc héritier le passe en revue. — Il fait rendre les honneurs militaires aux princes de Hesse et de Saxe-Weimar. — Tous les officiers du régiment à la table du césarévitch. — Bal chez le conseiller privé Nébolsine. — Promenade de Leurs Altesses impériales. — La césarevna gagne toutes les sympathies. — Excursion au monastère de Saint-Serge. — Le métropolitain de Moscou, avec son clergé, les reçoit à l'entrée de l'église de la Sainte-Trinité. — Reliques de saint Serge et de saint Nicon. — Image du saint patron donnée à la césarevna. — Visite des trésors de la cathédrale. — Les augustes voyageurs parcourent le monastère. — Repas chez le supérieur de la communauté. — Retour à Moscou. — Visite des curiosités du Kremlin. — Départ (6 juin). — Les princes de Hesse prennent congé des nouveaux époux. — Le grand-duc héréditaire de Saxe-Weimar revient avec eux à Péterhoff (9 juin). — La grande-duchesse Marie Nicolaievna de retour avec son époux. — Entente cordiale entre les deux belles-sœurs. — Souvenirs du séjour et des fêtes de Moscou. — Comparaison entre Moscou et Saint-Pétersbourg. Pag. 471 à 488.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1873.



7

35

ıld b
fc



